This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

14 DAY BOOK

NOT SUBJECT TO RENEWAL.

Digitized by Google

Philol. 43

Harvard College Library.

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES
(Class of 1839).

13 Dec. 1893.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE LINGUISTIQUE

ET

DE PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXII

Digitized by Google

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

Digitized by Google

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

GIRARD DE RIALLE

DIRECTEUR DES ARCHIVES AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ET

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-DEUXIÈME

PARIS

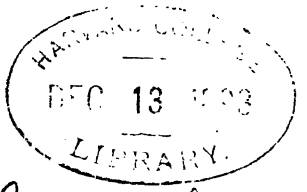
JEAN MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1889

Digitized by Google

Philol. 43



Hayes fund.

Digitized by Google

LITTÉRATURE TAMOULE ANCIENNE

LE SINDÂMAṆI.

On a prétendu que la littérature tamoule manquait d'originalité ; cette assertion, sous cette forme absolue, n'est pas rigoureusement exacte. Il est très vrai que beaucoup d'ouvrages tamouls sont des traductions plus ou moins fidèles d'ouvrages sanscrits ; que d'autres sont des adaptations de livres écrits dans diverses langues étrangères; mais il y a néanmoins des poèmes, assez nombreux, qui ont été directement composés en tamoul, et bien que leurs auteurs aient reçu une éducation pour ainsi dire sanscritique, que ces poèmes expriment par conséquent des idées et représentent une civilisation proprement étrangères à la race dravidienne, on peut les qualifier, surtout s'ils sont anciens, d'originaux. Sinon, il faudrait refuser cette qualification à bon nombre d'ouvrages persans, indiens, turcs, pleins de l'esprit et des croyances des musulmans.

La littérature dravidienne se partage, historiquement, en trois périodes principales : moderne, moyenne, ancienne. La plus récente a littérairement peu d'importance; la seconde comprend ce qu'on pourrait appeler l'époque puranique et lyrique, et c'est surtout pendant sa durée qu'ont été écrits les ouvrages vichnouvistes. La première

Digitized by Google

se subdivise en deux séries d'ouvrages, la seconde empiétant sur la première : la série la moins ancienne comprend surtout des écrits çivaïstes, l'autre est presque exclusivement djâiniste.

Les grammairiens tamouls signalent, comme les chefs-d'œuvre de la première période, cinq ouvrages principaux : le *Vaḷeiyâbadi*, le *Kuṇḍalagêçi*, le *Maṇimêgalei*, le *Çilappadigâram* et le *Çindâmaṇi*. Le *Vaḷeiyâbadi* et le *Kuṇḍalagêçi* (sk. *Kuṇḍalakêçi*) ne sont point parvenus jusqu'à nous et ne nous sont connus que par des citations et des références dans des écrits postérieurs. Le *Maṇimêgalei* (sk. *Maṇimêkhalâ*) « ceinture de pierres précieuses » est une sorte de conte religieux djâiniste, l'histoire d'une jeune femme qui en arrive à se livrer à l'ascétisme; il est écrit en vers *agaval,* sorte de prose rhythmée dont l'usage paraît très ancien; il est entièrement inédit : la Bibliothèque nationale, à Paris, en possède une copie manuscrite sur ôles exécutée vers 1848 et provenant de la collection Ariel; mais cette copie, faite probablement sur un vieil exemplaire en mauvais état, est incomplète : le copiste n'a pu déchiffrer un tiers environ des lignes de l'original, et il a laissé dans sa copie des blancs nombreux qui la rendent presque inutilisable; ce conte, en trente chants, est dédié à un riche marchand de Maduré *Çâttan'* (sk. *Çâstâ*), qui paraît avoir été une sorte de Mécène vis-à-vis des poètes de son pays. On m'en a promis de l'Inde une copie complète.

Le *Çilappadigâram* (sk. *adhikâra;* l'autre mot est purement dravidien) « livre de l'anneau » est, comme le précédent, dédié à *Çâstâ;* il comprend trente chants, dans le mètre *agaval* (quelques parties intercalaires sont dans

Digitized by Google

d'autres mesures), répartis en trois chapitres. Le premier chapitre a été imprimé à Madras, en 1876, par les soins de Ti. I. Çrînivâsarâghavâtchârya [(ij)-55 p. in-8]. Il faut souhaiter que cette publication soit reprise et menée à bonne fin. Le poème raconte l'histoire du marchand *Kôbalan'* (sk. *Gôbala*), de *Pugâr* (aujourd'hui *Kâvêripaṭṭanam*), et de sa femme *Kaṇṇagi*. Gôbala fut mis à mort à cause d'un anneau (de jambes, creux et plein de petits cailloux) qu'on l'avait accusé d'avoir volé à la statue de la déesse de Maduré. J'espère également recevoir de l'Inde la copie des deux chapitres encore inédits.

Quant au *Çindâmaṇi* (sk. *tchintâmaṇi*, la pierre précieuse divine qui procure à son possesseur tout ce qu'il désire), il est moins original que les précédents, en ce sens que, s'il n'est pas traduit du sanscrit, il a emprunté ses données à quatre ouvrages djâinas sanskrits, le *Tchûḷâmaṇi*, le *Gadyatçhintâmaṇi*, le *Djîvantaranâṭaka* et le *Djîvantaraçambhu*, mais surtout au premier. La même histoire est racontée, avec des variantes, dans le *Mahâpurâṇa* et le *Çrîpurâṇa*. On cite un ouvrage tamoul d'ordre inférieur, sur le même sujet, le *Çindâmaṇimâlei*.

Les deux « contes » que j'ai cités tout à l'heure n'ont pas d'auteurs connus. Celui du *Çindâmaṇi* serait un muni djâinà du nom de *Tirutakkadêva* (*Çrîtakchad.*). Le seul commentateur qui, à une époque postérieure, en ait entrepris l'explication, est le célèbre *Natchinarkkiniya*, de Maduré, et encore raconte-t-on qu'il dut refaire après coup son premier travail, que son ignorance du djâinisme rendait insuffisant.

Le *Çindâmaṇi* était resté jusqu'à présent inédit. Vers 1848, le révérend W. H. Drew en annonça la publication

Digitized by Google

dans un prospectus avec spécimen, mais il ne put donner suite à son projet. En 1868, le révérend H. Bower publia à Madras, chez H. W. Laurie, le premier chant, texte et commentaire, avec une introduction fort intéressante contenant une notice sur le djâinisme; chaque strophe a, en manchettes, un résumé de son contexte. Le volume se termine par un vocabulaire, un *index* et des *errata*, et il comprend xlij-154-(ij) p. petit in-4°.

C'est seulement l'année dernière que le vieux poème a vu le jour; j'en ai reçu, au mois d'août dernier, un exemplaire que je dois à l'obligeance et à l'amabilité de mes amis de l'Inde, un beau volume élégamment cartonné à l'anglaise. Le titre peut être traduit ainsi qu'il suit :

« *Çîvagaçindâmaṇi* (Djîvaka tchintâmaṇi), texte, composé par l'illustre *Tirutakkadêva* (Çrîtakchadêva), et commentaire de *Natchinârkkiniya* (celui qui est doux aux importuns), fils de Bharadvâdja, maître à Madurê. — Ces travaux, à la prière du très grand et très illustre *Ramaçâmimudali* (Râmasvâmim.) de Salem, — revus par *Vâ. Çâminâdeiya* (Svâminâthârya), d'Uttamadânapura, qui est professeur de tamoul au Collège du gouvernement à Kumbhakôṇam et élève du très supérieurement illustre *Çuppiramaṇiyadêçigamûrtti* (Subrahmaṇadêçikamûrtti) du monastère de *Tiruvâvaḍudur'ei-tirukkalâyaparambarei* et du savant du même monastère *Mînâtchiçundarampiḷḷei* (Mînâkchis.), — ont été imprimés dans l'imprimerie *Drâviḍaratnâkara* de *Ta. Kôvinda Açari* (Gôvindâtchârya), de Madras. Le prix en est de huit roupies (1). 1887.

(1) Huit roupies ne valent plus aujourd'hui, à Pondichéry, que 15 fr. 70. Il y a vingt ans, elles y valaient de 19 fr. 20 à 20 fr. 40.

Digitized by Google

Copyright registered » — Cartonné en toile par E. Murugâçamudaliar (Mṛgâçam.), de Madras. — In-4° de (ij)-4-(i)-5-16-4-(ij)-875-(ij)-4-3-24-4 p. (soit en tout 946 p.).

Ces différentes paginations correspondent aux parties suivantes : titre, préface de l'éditeur, table, vies (légendaires) de l'auteur et du commentateur, résumé en prose du récit, index des noms propres, nombre des strophes de chaque chant, note sur la métrique, texte et commentaire, préface du commentaire, références oubliées, citations non retrouvées, table alphabétique des strophes, *errata*.

Ces simples indications montrent avec quel soin l'ouvrage a été édité. L'exécution typographique est fort bonne. On a cru devoir distinguer les *e* et *o* longs des brefs et ponctuer les consonnes muettes, contrairement à l'usage des vieux livres; on a même poussé le scrupule jusqu'à introduire une ponctuation complète dans le commentaire. Il y aurait évidemment néanmoins quelques *desiderata* à exprimer. Je regrette, quant à moi, que le savant éditeur n'ait pas consacré à la métrique du poème une notice plus étendue et plus détaillée. Il y a dans le *Çindâmaṇi* environ une cinquantaine de mètres différents dont quelques-uns sont fort intéressants. Reschi a signalé celui, du rythme *veṛbâ,* qui est caractérisé par la répétition, au commencement du troisième vers, de la seconde moitié du deuxième, ce qui donne à la strophe deux *édugei* (identité ou consonnance des premières consonnes de la seconde syllabe des vers); ce mètre ne vient que trois fois (VI, 56-58; VII, 142-144; IX, 55-57). Un autre, du même rhythme, qui ne vient également que trois fois (V, 80-82; VII, 53-55; XII, 184-186), a un seul *édugei*,

Digitized by Google

mais son troisième vers est simplement la répétition du second. Les morceaux écrits avec ces mètres sont des chants religieux toujours limités à trois strophes. Un mètre très remarquable ne se rencontre qu'une fois (III, 160-161) : c'est un chant en deux strophes de cinq vers. Dans tout le reste du poème, les strophes ont toujours quatre vers. Le mètre qui est le plus souvent employé est celui qui est caractérisé par le module *viḷam, mâ, têmâ, viḷam, mâ, têmâ* (1).

Pour établir du texte et du commentaire une bonne leçon critique, Svâminâthârya a pris pour base de son travail une copie déjà préparée pour l'impression, il y a quelques années, par Râmasvâmimudali, de Salem. Il l'a revue en la conférant avec vingt-deux autres manuscrits, dont il donne la liste : quatre ne contenaient que le texte, sans commentaire. Je possède, depuis longtemps, une copie manuscrite sur *ôles* des huit premiers chants (texte et commentaire); en 1886, j'ai fait l'acquisition à Londres d'une copie sur papier qui contient également le commentaire, mais cette copie est incomplète : elle ne comprend que les chants I à IV, VI à VII, les 81 premières strophes du chant VIII, les 77 premières du chant IX

(1) C'est-à-dire que la strophe comprend quatre vers de six pieds, partagés en deux hémistiches égaux. Chacun des deux hémistiches ne doit comprendre que les pieds suivants :

— ◡ ◡	◡ ◡ ◡	
— ◡ —	◡ ◡ —	— ◡
◡ ◡ ◡ ◡	◡ — ◡	— —
◡ — ◡ —	◡ — —	
	— ◡	
	— —	

Digitized by Google

et 179 strophes du chant XIII (1 à 10, 51 à 101, 302 à 327, 358 à 449).

D'après l'éditeur, la « morale » de l'ouvrage pourrait se résumer ainsi qu'il suit : « Un roi doit s'éclairer en consultant très souvent ses ministres; fréquenter les femmes amène une grande souffrance; celui qui veut vaincre son ennemi doit attendre le moment et le lieu, et dissimuler jusque-là son dessein; il faut toujours se conformer aux instructions de son précepteur; il faut secourir les autres êtres, s'il leur arrive de la souffrance; il ne faut affliger même par la plus petite chose aucun de ceux qui ne sont pas nos ennemis quand même nous devrions en souffrir; il faut regarder comme capitales les paroles de votre père et de votre mère; un ami sage et affectionné rend facile l'exécution de tout ce qu'on entreprend; quand on éprouve de la peine ou de la joie, il convient de ne pas se désoler ou de ne pas se réjouir, mais de croire que c'est seulement le produit de l'activité (Karma); il faut être toujours prêt à rendre service à tous les êtres en vie; la charité est toujours un devoir; quand on rencontre des gens engagés dans la voie du mal, il faut en avoir compassion et faire tout pour les ramener dans le bon chemin; il ne faut jamais perdre de vue ce qui est bien, etc. ».

L'ouvrage en lui-même a toutes les qualités et tous les défauts des livres indiens : des descriptions interminables, l'accumulation des épithètes, l'abus du merveilleux, des répétitions fatigantes, des longueurs inutiles, font que de pareils livres ne sauraient guère être traduits en entier. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en donner une analyse minutieuse, avec des extraits plus ou moins nombreux. Je me hâte d'ajouter que le *Çindâmaṇi*, à ce point de vue,

Digitized by Google

est supérieur aux poèmes de même nature de la littérature tamoule. Il y a beaucoup de perles dans cette vaste épopée, par exemple la description suivante d'un chemin que Reschi louait déjà il y a plus d'un siècle et demi :

« Il arriva à une montagne où allait un chemin qui montait comme l'orgueil des riches, sombre même en plein jour comme la pensée de l'homme sans fortune, glissant comme les pétales d'une fleur, tortueux comme un serpent meurtrier, et qui se rétrécissait de plus en plus comme l'amitié des petites gens » (VI, 5).

L'ouvrage est plein de sentences morales ; j'ai cité ailleurs cette jolie strophe :

« La jeunesse de l'homme est semblable à une bulle d'air sur l'eau ; le plaisir passe à la façon de l'éclair ; la fortune se dissipe comme la rosée sous les rayons du soleil. Puisqu'il en est ainsi, ô toi dont la voix est plus douce que l'harmonie d'un luth aux sons mélodieux, pourquoi te désoler de ce surcroit de malheur ? » (VI, 126).

J'ai également cité ce passage contre les femmes :

« Même si, prenant l'affection pour fil, on fait une guirlande avec les fleurs des douces paroles et le sandal des désirs amoureux, et qu'on en couronne tous les jours, sans y manquer, les jeunes femmes, leurs yeux et leurs cœurs vont après des étrangers ; telle est la nature des égales de la gazelle.

« Ce qu'on appelle femme, écoute bien, n'a point de dignité, ne considère pas la naissance, ne connaît aucune mesure, est doué d'un esprit mille fois changeant. Qu'on lui compte dix pièces de monnaie dans la main, et la fille même d'Indra, amollie comme une motte de beurre qu'on approche du feu, suivra (le premier venu).

Digitized by Google

« Celles qui meurent quand leur mari meurt et souffrent (quand il souffre) ; qui, lorsqu'il est absent, ne se parent point de fleurs et l'attendent tout en larmes, dans leur beauté naturelle, sans même prononcer le mot amour ; qui adorent leur mari les mains jointes; sont pareilles à la déesse de la fleur mielleuse (Lakchmî) ; leur mari ne leur sera jamais infidèle » (VII, 40-42).

Le *Çindâmaṇi* est divisé en treize chants ou chapitres appelés *ilambam* ou *ilambagam* (sk. *lamba*, *lambaka*) « perpendiculaire, division » ; par définition, cette appellation doit comprendre une partie d'un ouvrage formant un tout complet, par exemple le récit de tout ce qui concerne une guerre ou un mariage. Ici, il s'agit de mariages; aussi presque tous les chants portent-ils des noms de femmes. Mais le héros du poème, Djîvaka, n'ayant épousé que huit femmes, quatre chants racontent ses mariages métaphoriques, si cette expression m'est permise, avec la science, avec la terre, avec la prospérité et avec le but suprême; un autre chant est rempli par le mariage d'un ami de Djîvaka avec une jeune fille dont le héros n'a pas voulu pour lui-même, parce qu'elle était d'une caste trop inférieure à la sienne.

Aucune traduction du *Çindâmaṇi* n'a encore été publiée à ma connaissance. En 1866, j'ai donné dans la *Revue orientale* (t. I, nº 1, p. 5-27) une analyse du premier chant avec traduction d'un grand nombre de strophes. En 1886, dans les *Mélanges orientaux,* publiés à l'occasion du Congrès de Leyde (*Paris*, 1883, grand in-8º), par les professeurs de l'École des langues orientales, j'ai traduit (p. 547-577) le commencement du troisième chant (strophes 2-36, 44-64 et 69-72). Je me propose de me remettre au

Digitized by Google

travail et de traduire tout ce qu'il est possible de rendre en français dans ce grand poème djâiniste.

En attendant, les lecteurs aimeront peut-être à trouver ci-après un abrégé du poème. Je le prends, à peu près intégralement, dans le résumé de l'habile professeur de Kumbhakônam :

Chant premier. — La déesse du langage.

Après la préface vient la description du pays de *Hêmangata,* de la ville de *Râdjamahâpura* et du palais du roi. Ce roi, *Satchanda*, de la race des Kurus, avait épousé *Vidjayâ,* fille de *Çrîdatta*, roi de *Vidêha,* son oncle maternel. Entraîné par l'amour excessif que lui inspirait la beauté de sa femme, il se résolut à se consacrer uniquement à sa passion et, malgré les avertissements de *Nimittika* et de ses autres ministres, confia le pouvoir à l'un de ces ministres, *Kaṭṭiyankâra*. Puis, il se retira avec la reine dans son palais et ne s'occupa plus que de son bonheur domestique. Vidjayâ devint enceinte ; une nuit, elle eut un triple rêve qu'elle raconta à son mari : il en comprit le sens menaçant et s'en affligea, mais la rassura et la consola.

Cependant, Kaṭṭiyankâra songeait à tuer le roi et à prendre entièrement sa place. Sans écouter les avis des sages, d'accord avec son beau-frère *Madana*, il fit entourer le palais par toutes les troupes. Prévenu par le gardien des portes, Satchanda rassure d'abord Vidjayâ désolée, la fait monter sur un paon mécanique qu'il avait fait faire et l'expédie au dehors par la voie des airs, pour qu'elle

Digitized by Google

puisse accoucher en paix ; puis il court aux armes avec ses guerriers. Accablé par le nombre, il succombe à la fin, et Kaṭṭiyankâra, faisant battre le tambour de victoire, s'empare de tout ce qu'il convoitait.

En entendant ce bruit joyeux, Vidjayâ s'évanouit sur son paon, qu'elle ne peut plus alors diriger en tournant la manivelle. L'appareil s'abat doucement sur un champ funèbre, une clairière de la forêt affectée à l'incinération des cadavres. Là, elle met au monde un fils auquel elle adresse tout en pleurs un discours mêlé de gémissements, en l'appelant *Tchintâmaṇi* « la pierre précieuse divinement féconde ». La divinité de l'endroit, touché de compassion, prit la forme d'une bossue nommée *Tchampakamâlâ* et vint la consoler et l'aider à soigner l'enfant. Puis elle lui dit qu'un homme doit venir, qui emportera cet enfant pour l'élever, et lui conseille de se cacher dans le bois.

Aussitôt arrive un marchand, *Kandukkaḍa,* qui vient rendre les derniers devoirs à son fils qu'il vient de perdre. Il voit là cet enfant abandonné tout seul, le relève avec joie et l'embrasse ; à l'anneau que Tchampakamâlâ lui a passé au doigt, il reconnaît un prince royal ; aussi prend-il cet anneau et le cache-t-il pour que personne ne sache à qui est l'enfant. Il se met en route avec son précieux fardeau. L'enfant éternue et la divinité de la forêt lui crie le souhait : *djîva* (vie !). Kandukkaḍa, rentré chez lui, dit à sa femme que son fils n'est pas mort, qu'il s'est repris à vivre au dernier moment. Elle le prend toute joyeuse et le soigne avec amour. Ceux à qui on raconta le souhait de la divinité appelèrent l'enfant *Djîvaka*, du souhait *djîva*. Plus tard, *Sunandâ* (c'était le nom de la femme du marchand) eut un autre fils, *Nandaṭṭa*.

Digitized by Google

Mais la reine Vidjayâ, guidée par la bossue, pénétra dans la forêt de *Daṇḍaka* et se mit à y vivre à la façon des pénitents. Elle s'inquiétait du sort de son fils. La déesse s'offrit pour aller chercher des nouvelles à Râdjamahâpura.

Djîvaka y grandissait superbement, avec Nandaṭṭa, avec ses amis (fils des amis de son père, confiés à Kandukkaḍa) et ses frères *Napula* et *Vipula* (fils des concubines de Satchanda). Quand il fut en âge, on lui donna pour précepteur *Atchaṇandi*, qui lui apprit à tirer de l'arc et lui enseigna tous les arts et toutes les sciences. Djîvaka fit des progrès rapides et surprenants en peu de temps ; et bientôt, il n'eut plus rien à apprendre. Alors, son maître, le prenant à part, lui raconta l'histoire de Satchanda et de Vidjayâ, lui révéla qu'il était leur fils, mais lui fit jurer d'attendre une année encore avant de s'attaquer à Kaṭṭiyankâra. Puis il lui dit sa propre histoire, comment il avait été roi à Bénarès sous le nom de *Lôkamahâpâla*, comment il avait laissé son trône à son fils pour se livrer à l'ascétisme, comment il avait été atteint d'une maladie, une faim canine, comment il avait parcouru le monde pour se guérir, et comment le seul aspect de Djîvaka lui avait rendu la santé. Il lui demanda ensuite la permission de le quiter. Le prince y consentit avec peine et le sage, arrivant au séjour du vingt-quatrième Tîrṭhakâra, atteignit le but suprême. Djîvaka demeura à Râdjamahâpura.

Digitized by Google

Deuxième chant. — GÔVINDA.

Quelques jours après, comme les vaches du roi paissaient sur une montagne voisine, des chasseurs sauvages qui vivaient sur la montagne se saisirent de ces vaches. Les bergers qui les gardaient, ne pouvant rien faire aux chasseurs, s'empressèrent de venir faire leur rapport à Kaṭṭiyankâra. Immédiatement, le roi envoya ses cent fils et *Madana* avec ordre de battre les chasseurs et de reprendre le butin ; mais ils furent mis en déroute et revinrent piteusement. Les bergers revinrent le dire à Kaṭṭiyankâra, qui resta tranquille. Alors, le chef des bergers *Nandakôn*, l'ayant appris, en fut affligé et fit publier qu'il donnerait sa fille *Gôvindâ* à celui qui reprendrait le bétail enlevé. Beaucoup de personnes entendirent cet avis, mais ne firent rien, redoutant les chasseurs. Djîvaka, l'ayant appris, jura de vaincre et de punir les chasseurs. Ils étaient au nombre de cinquante-six mille ; Djîvaka, n'ayant aucun grief personnel contre eux, ne les tua pas, mais se borna à les effrayer et à leur reprendre les troupeaux, qu'il ramena. Mais ne pouvant épouser Gôvindâ, dont la caste ne convenait point à la sienne, il la donna en mariage à un de ses compagnons, *Padumukha* (Daçam.).

Troisième chant. — GANDHARVADATTA.

A cette époque, *Kaluṣavêga*, roi des Vidyâdhara, qui demeurait sur la montagne d'argent, ayant appris des

Digitized by Google

astrologues que sa fille Gandharvadattâ devait être mariée dans la ville de Râdjamahâpura, sut qu'un marchand de cette ville, Çrîdatta, s'était embarqué pour une île où il avait amassé une grande fortune et qu'il revenait par mer avec ses gens; il envoya au bord de la mer un vidyâdhara nommé *Dhara* pour l'amener chez lui: Dhara, par ses artifices, donna à Çrîdatta l'ilusion d'un naufrage où ses richesses et ses gens étaient engloutis et d'où il se sauva en s'accrochant à un tronc d'arbre qui le déposa doucement sur le rivage.

Pendant qu'il était à se désoler, *Dhara* lui apparut comme venant par hasard, le consola, le conduisit chez Kaluṣavêga, qui lui fit toutes sortes de bons traitements. Puis, il lui raconta la destinée de Gandharvadattâ et la lui confia, avec sa suivante *Vîṇâpati*, en leur donnant de grandes richesses. Il lui prescrivit de la marier avec « celui qui serait capable de l'emporter sur elle par le chant ». Ils partirent et Çrîdatta retrouva au bord de la mer son navire, avec sa fortune et ses gens. Il y remonta, et arriva bientôt à Râdjamahâpura. Il amena Gandharvadattâ à sa femme, qui la logea dans l'appartement des vierges. Puis, avec la permission de Kaṭṭiyankâra, il fit construire une grande salle et fit publier que celui qui vaincrait Gandharvadattâ sur le luth l'épouserait. A cet avis, de beaucoup de pays il vint des concurrents. Alors, Çrîdatta amena Gandharvadattâ dans la salle. Elle commenca à jouer du luth, et tous les auditeurs furent saisis d'admiration. Parmi les gens des trois premières classes, les habiles en musique se présentèrent un à un; mais il ne s'en trouva aucun qui pût la vaincre, soit en chantant, soit en jouant du luth. Six jours se passèrent ainsi.

Digitized by Google

Ayant entendu parler de ce concours, Djîvaka résolut de montrer sa science, et le fit savoir à Kandukkaḍa par un de ses compagnons nommé *Buddhisêna*. Kandukkaḍa, ayant appris d'une nommée *Nâgamâlâ* que Kaṭṭiyankâra en voulait beaucoup à Djîvaka, à cause d'une courtisane appelée *Angamâlâ*, lui fit dire de n'aller au concours qu'armé. Djîvaka fit ainsi. Il révéla à tous sa science consommée en musique, et vainquit Gandharvadattâ, qui lui mit elle-même la guirlande du vainqueur.

A cette vue, incapable de contenir sa jalousie et sa colère, Kaṭṭiyankâra cria aux rois qui étaient là : « Rois ! celui de vous qui vaincra ce Djîvaka épousera Gandharvadattâ ». Tous les rois se jettèrent alors ensemble sur Djîvaka, qui les vainquit. Il emmena alors chez lui Gandharvadattâ, l'épousa suivant les rites, et vécut heureux avec elle.

Quatrième chant. — GUṆAMALA.

Au bout de quelque temps arriva la saison du printemps (1). Deux jeunes filles de Râdjamahâpura, *Suramandjari* et *Guṇamâlâ*, s'en allèrent jouer dans les bosquets en dehors de la ville. Elles se prirent de querelle au sujet des poudres odoriférantes qu'elles employaient, chacune prétendant la sienne meilleure. Pour décider de la contestation, elles envoyèrent deux de leurs suivantes montrer les poudres aux gens compétents. Plusieurs, qui

(1) Les poètes dravidiens comptent six saisons, celles du labourage, du froid, des premières rosées, des deuxièmes rosées, des chaleurs tempérées (printemps) et des fortes chaleurs.

Digitized by Google

les virent, leur conseillèrent de s'adresser à Djîvaka. Il déclara que la poudre de Guṇamâlâ était la meilleure. Les suivantes vinrent rapporter cette décision à leurs maîtresses. Suramandjari, mécontente, s'écria : « Puisque Djîvaka a dédaigné ma poudre, je vais me retirer du monde et faire en sorte qu'il me désire ! » et ne pensant plus à d'autres jeunes gens, mais à lui seul, elle s'en alla dans un couvent de femmes et y vécut de la vie pénitente.

Cependant, dans ces bosquets, un chien avait touché à l'écuelle de riz d'un brahme; le brahme lui donna un coup de canne. L'animal eut peur et s'enfuit, mais il tomba dans un étang et allait s'y noyer, lorsque Djîvaka l'aperçut. Ému de pitié, il vint lui réciter à l'oreille le mantra des cinq namaskâra (1); par la puissance de ce mantra ce chien quitta son corps et, devenu dieu, s'éleva vers les cieux à la grande admiration de tous ceux qui le virent.

Puis ce dieu, sous le nom de *Sutandjana*, revint sur la terre, se présenta respectueusement devant Djîvaka, qui lui demanda : « Qui es-tu ? » — « Sauvé par ta grâce », lui répondit-il, « je suis devenu le chef des Yakchas; j'habite dans la ville de *Tchandrôdaya* sur la blanche montagne *Sanga*, et je m'appelle Sutandjana. Je ne songe qu'à te servir ». Le héros lui répliqua : « Quand mes ennemis me feront du mal, viens à mon secours; maintenant, regagne ton habitation », et Sutandjana retourna à sa ville par la voie des airs.

(1) C'est-à-dire la prière, la formule magique des cinq salutations aux Arhats, aux Dieux, etc.

Digitized by Google

Cependant, comme tous quittaient les bosquets, et montés sur leurs chars revenaient en ville, un noble éléphant nommé *Açanivêga* s'emporta, rompit le poteau auquel il était enchaîné, et, n'écoutant plus son cornac, se précipita sur Guṇamâlâ qu'il allait tuer, lorsque Djîvaka s'élançant l'apaisa, le dompta et sauva la jeune fille. Guṇamâlâ, qui aimait déjà Djîvaka, l'ayant vu ainsi s'exposer pour elle, sentit redoubler son amour et rentra chez elle soucieuse. Malgré tous les soins de ses suivantes, elle refusait toute nourriture et dépérissait. Elle finit par envoyer un message à Djîvaka, par son perroquet, pour le supplier de venir à son secours. Sa mère, *Vinayamahâmâlâ*, ayant su la cause de son chagrin, en fit part à son père, *Kuvêramitra*, qui, joyeux de l'idée de donner sa fille à Djîvaka, envoya des vieillards en faire la proposition à Kandukkaḍa. Celui-ci accepta, le mariage fut célébré solennellement, et Djîvaka vécut heureux avec sa nouvelle épouse.

Mais l'éléphant qui avait été dompté par le héros en avait honte; il s'emportait, il refusait toute nourriture. Kattiyankâra en demanda la raison, et le cornac lui raconta l'exploit de Djîvaka. Furieux, le roi manda son beau-frère Madana avec quelques guerriers, et leur dit : « Amenez-moi à l'instant le fils de marchand qui a nom Djîvaka ». Les soldats partirent et vinrent entourer la maison de Djîvaka. Celui-ci, qui était dedans, allait sortir pour les battre lorsqu'il se souvint de son serment de ne rien faire contre Kattiyankâra avant une année. Son père et sa mère adoptif vinrent lui rappeler que : « la soumission aux rois est le premier devoir d'un homme ». Par cela même, Djîvaka montra son héroïsme; les gens de la ville, devant l'odieuse agression dont il était l'objet, pleuraient et se

Digitized by Google

désolaient lorsque Gandharvadattâ, pendant que le frère et le compagnon de son mari cherchaient par quel artifice ils vaincraient Madana et les siens, songea à ses dieux qui pouvaient arracher Djîvaka à la captivité. Ils arrivèrent incontinent autour d'elle. Le héros, sachant cela, se disait : « Que faire? » ; honteux de devoir son salut à une femme, il se rappelle Sutandjana qui lui devait la vie. A l'instant même, Sutandjana éprouva un tressaillement qui lui rappela Djîvaka; et par la puissance de sa sagesse il sut dans quel péril se trouvait son sauveur, et se transporta immédiatement auprès de lui. Il produisit une tempête effroyable, avec pluie et vent, comme à la fin d'un *yuga*, et sans que personne pût s'en apercevoir, prit le héros dans ses bras et l'emporta dans son palais. Madana et les siens, ne voyant plus Djîvaka, se demandèrent : « Que dirons-nous à Kattiyankâra? »; ils tuèrent un individu quelconque, le défigurèrent et retournèrent chez le roi : « Pendant que, suivant tes ordres », lui dirent-ils, « nous t'amenions Djîvaka prisonnier, il s'est élevé une tempête qui nous empêchait de le conduire jusqu'ici; aussi l'avons-nous tué sur place ». Kattiyankâra, enthousiasmé, s'écria : « Il était bien difficile de tuer Djîvaka : toi qui l'as tué, tu as mérité une belle récompense », et il donna à Madana de grandes richesses.

Cinquième chant. — Padma.

Sutandjana, voyant que Djîvaka avait le désir de voir les pays, les montagnes, les rivières, etc., du monde, lui en expliqua les routes et les usages, et lui apprit trois mantras

Digitized by Google

capables de donner un corps doué d'une beauté merveilleuse, de détruire tous les venins, de procurer n'importe quelle forme ; puis il le descendit sur la terre.

Djîvaka prit le premier chemin qu'il lui avait indiqué. Il rencontra un chasseur cruel qui tuait, pour les manger, des animaux et des oiseaux. Il lui fit des reproches et le ramena dans la voie du devoir. Plus loin, il secourut un troupeau d'éléphants, victimes d'un incendie de la forêt. Puis, continuant sa route, il arriva à l'ermitage d'*Araṇapâda*, où il vénéra Arhat et les ascètes djâinas.

Il entra alors dans le pays de *Pallava* et atteignit la ville de *Tchandrâba*. Le roi de cette ville, *Dhanapati*, ami de Lokapâla, avait une sœur, *Padmâ*, qui, en jouant et cueillant des fleurs dans un bosquet, avait été mordue par un serpent. Djîvaka la guérit, l'épousa, et resta avec elle pendant deux mois dans un bonheur sans mélange. Puis, désirant voir d'autres pays, il s'échappa un milieu de la nuit, sans rien dire à personne, en changeant de figure.

Padmâ, désolée, est consolée par une de ses suivantes. Dhanapati envoie des gens à la recherche de Djîvaka. Ils le rencontrent sans le reconnaître et lui demandent : « N'as-tu pas vu un prince qui te ressemble ? » — « Ce prince », leur répondit-il, « vous le reverrez dans neuf lunes, pas avant. Allez le dire à votre roi ». Dhanapati se rassure. Djîvaka poursuit sa route.

Sixième chant. — Kchemasari.

Après avoir passé par beaucoup d'endroits, Djîvaka arrive à un ermitage appelé *Tchitrakûṭa*, où il demeure

Digitized by Google

quelques jours avec les pénitents qu'il réforme; puis il se rend à la ville de *Kchêmamahâpura.*

Un marchand de cette ville, *Supatra,* avait une fille, *Kchêmasâri;* lors de sa naissance il avait demandé aux astrologues qui tiraient son horoscope à quel mari elle était destinée, et ils avaient répondu : « Celui des prétendants devant lequel elle aura honte ». C'est pourquoi Supatra avait amené chez lui de nombreux hôtes; mais aucun n'avait encore pu faire baisser les yeux à Kchêmasâri; aussi se demandait-il si elle se marierait jamais, lorsqu'arriva Djîvaka. Frappé de sa beauté, le marchand eut un heureux pressentiment et amena chez lui le héros. Dès que sa fille l'eut aperçu, elle se troubla, fut prise d'amour et devint toute triste. Alors, on la maria avec Djîvaka, qui resta là deux lunes. Puis il repartit, sans être vu de personne, pour visiter d'autres pays. Il rencontra sur sa route un individu auquel il fit une instruction pieuse et à qui il distribua tous ses bijoux.

Kchêmasâri, désolée du départ de son mari, est consolée et rassurée par sa mère, *Nippudi* (Nibṛtî) ?

Septième chaṇt. — Kanakamala.

Après avoir passé par plusieurs localités, Djîvaka se trouva dans un bosquet fleuri, auprès de la ville de *Hêmamahîpura* dans le pays de *Madhyama.* Il y vit un beau lac, et en admirant ses splendeurs, il pensa à Gandharvadatta et à Guṇamala et demeura là tout affligé. Survint *Vidjaya,* fils de *Taḍamitta* (Trḍamitra), le roi du pays. Il reconnaît que Djîvaka est étranger, s'approche de lui et

Digitized by Google

l'interroge. Le héros lui répond de façon à le satisfaire, mais en lui dissimulant la vérité. Le roi n'ayant pu atteindre d'une flèche une mangue sur un arbre, Djîvaka prend l'arc, vise la mangue et la reçoit dans ses mains avec la flèche. Admirant cette habileté, Vidjaya emmène l'étranger au palais et le présente à son père. Celui-ci le reçoit avec joie et le prie d'enseigner, à Vidjaya et à ses autres fils, la science de l'arc. Grâce à ses leçons, ils devinrent très forts et le roi, enchanté, pour récompenser Djîvaka, lui donne en mariage sa fille, *Kanakamâlâ*.

Pendant ce temps, Nandaṭṭa, inquiet du sort de Djîvaka, le cherchait inutilement. Il en parla à Gandharvadattâ, qui, par sa science magique, découvrit qu'il était à Hêmamahâpura, auprès de Kanakamâlâ. Nandaṭṭa lui demanda de l'y faire aller, et, par la même science, elle fit en sorte qu'il arrivât chez Djîvaka. Celui-ci, ravi de le voir, l'embrassa étroitement, lui demanda des nouvelles de tous les siens et le garda auprès de lui.

Les compagnons de Djîvaka, pris du même désir de le revoir, s'adressèrent également à Gandharvadatta, qui les envoya également vers son mari. En s'y rendant, ils passèrent par l'ermitage où s'était réfugiée Vidjayâ. Elle les aperçoit, leur demande d'où ils sont et où ils vont, et ils lui racontent toute l'histoire de Djîvaka. Comme Dêvadatta parlait de la troupe envoyée par Kattiyankâra pour tuer Djîvaka, à ce mot de « tuer », Vidjayâ se trouve mal et tombe évanouie. Puis, se relevant, elle leur raconte la naissance de leur maître. Se regardant l'un l'autre, à la fois surpris et joyeux, ils apprennent ainsi et qu'elle est la vraie mère de Djîvaka et qu'il est le prince royal. A leur tour, ils lui apprennent que son fils n'est point mort.

Digitized by Google

Elle les supplie alors de le lui amener, pour compenser un peu la douleur qui la tourmente depuis qu'elle a quitté son époux. Ils lui promettent de revenir avec lui dans une lune, et l'engagent à ne pas se tourmenter. Puis ils repartent et arrivent dans un bois voisin de Hêmamahâpura. Apprenant par des espions que Djîvaka s'y trouve avec Nandaṭṭa, ils usent de ruses, font comme s'ils venaient faire la guerre, entourent la ville et s'emparent des vaches du roi.

Celui-ci se met en colère et envoie, sur un char, Djîvaka et Nandaṭṭa à la tête d'une nombreuse armée pour punir les ravisseurs. Padumukha attache à une flèche, qu'il lance sur le char de Djîvaka, un écrit portant ces mots : « Tes serviteurs sont venus voir en toi le fils de Satchanda, désireux d'habiter à l'ombre de tes pieds sacrés ». A ce trait, Djîvaka reconnaît Padumukha : il arrête l'élan de l'armée, reçoit l'hommage de ses compagnons et les emmène à la ville, où ils saluent le roi, auquel il les présente comme ses amis d'enfance. Puis, les prenant à part, il leur demande comment ils ont appris sa résidence actuelle : « C'est », lui répondent-ils, « de Vidjayâ, l'épouse de Satchanda, que nous avons vue dans la forêt de Dandaka ». Djîvaka, en pleurs, les cheveux hérissés, s'écrie : « Quoi! celle qui a donné le jour à un pécheur tel que moi existe encore! Où est-elle? où est-elle? » et ils le lui expliquent. Il se tourne de ce côté, s'incline et, résolu à y aller, va prendre congé de Trḍamitra. Ce dernier, apprenant ce qui en est par les compagnons de Djîvaka, s'en réjouit et autorise son départ, et le prince s'éloigne, escorté de ses compagnons.

Digitized by Google

Huitième chant. — VIMALA.

Djîvaka, avec ses compagnons, alla dans la forêt de Dandaka, y vit sa mère Vidjayâ et fut rempli de joie. Vidjayâ aussi éprouva une joie extrême. Six jours se passèrent ainsi. Puis Vidjayâ, prenant à part quelques-uns des compagnons de son fils, leur apprit certains artifices; elle dit ensuite à ce dernier : « Va trouver ton oncle Gôvinda et puisses-tu, d'après ses instructions, vaincre ton ennemi ». Djîvaka lui promit d'exécuter cet ordre et il l'envoya en avant avec quelques-unes des pénitentes. Quant à lui, remontant à cheval, il s'en vint avec ses compagnons près de Râdjamahâpura; il les y laissa, et prenant une figure propre à provoquer l'amour de toutes les femmes, il entra dans la ville.

Comme il marchait dans la rue, une jeune fille, *Vimâlâ,* vint pour ramasser une des balles avec lesquelles elle jouait et qui était tombée aux pieds de Djîvaka. Elle voit le héros, est prise d'amour, se trouble, et rentre chez elle toute affligée. Djîvaka lui-même, séduit par la grande beauté de la jeune fille, reste tout désolé devant le magasin du père de Vimâlâ, *Sâgaradatta.* En peu de temps, celui-ci vendit toutes ses marchandises dont il n'avait pu depuis longtemps se défaire. Très heureux de ce résultat, il aborda Djîvata et lui dit : « Ami ! des astrologues sont venus faire l'horoscope de ma fille Vimâlâ, que m'a donnée ma femme *Kamalâ ;* je leur ai demandé pourquoi je ne vendais pas mes marchandises. L'un d'eux m'a répondu que je les vendrais seulement le jour où l'époux

Digitized by Google

destiné à ma fille viendrait stationner devant ma boutique. Dès que tu es arrivé ici, j'ai tout vendu ; tu dois donc être le mari de ma fille ». Il dit et bientôt se célébra le mariage. Djîvaka resta là deux jours; mais le troisième, de grand matin, il partit et alla rejoindre ses compagnons dans le bois.

Neuvième chant. — SURAMANDJARI.

Quand les guerriers apprirent le mariage de Djîvaka, ils en furent très contents et lui demandèrent le nom de sa nouvelle femme : « Vimâlâ », leur répondit-il. Surpris, ils s'écrièrent : « Tu es donc Kâma ! » Mais Buddhisêna, l'un d'eux, dit : « Moi, je ne t'admirerai pas comme eux. Il y a ici une jeune fille nommée Suramandjari, rebelle à l'amour. Dès qu'elle voit des jeunes gens s'approcher de sa demeure, elle les chasse en colère. Si tu arrives à la séduire, je t'appellerai *Kâmatilaka* (1) ». Djîvaka lui répond : « Amène-la ici, et dès demain je lui enseigne les joies de l'amour ; mais reste caché dans le sanctuaire de Kâma ». Et plein de débris, sous la figure d'un vieux brame, il se rend à l'endroit où habitait Suramandjari. Appuyé sur un bâton, cassé, brisé, objet de pitié pour tous, il alla à la porte de l'appartement des femmes.

Celles qui gardaient la porte furent effrayées de sa vieillesse. Il leur dit : « Je souffre beaucoup de la faim ! » Elles allèrent aussitôt trouver leur maîtresse et lui rappor-

(1) Joyau, marque, signe du front de Kâma ; c'est-à-dire chef en amour.

Digitized by Google

tèrent qu'un vieux brame, qu'on renverserait d'un souffle, accablé de fatigue, se tenait devant la porte de la maison, et lui demandèrent ce qu'il fallait faire. Suramandjari pensa : « Voir un vieillard aussi fatigué ne fera point tort à ma pénitence », et elle sortit pour parler au vieux brame. « En venant ici, à quoi avez-vous pensé ? » lui demanda-t-elle. — « A la danse de la fille ! » — « Quel profit en aurez-vous ? » — « Ma vieillesse passera ! » Elle éclata de rire : « Il a l'air d'avoir l'esprit dérangé ; laissez-le ; c'est une grande vertu de calmer sa faim ! » dit-elle, et elle fit entrer le vieillard chez elle, le fit baigner, lui présenta dans un vase d'or des aliments ayant les six saveurs (1), le parfuma, le fit se reposer sur un matelas de coton sur la terrasse. Le vieillard, après être resté un moment couché, se releva et chanta un hymne. Les femmes qui l'entendirent furent surprises et Suramandjari resta partagée entre le trouble et le dédain.

Elle pensa : « Ce chant ressemble à ceux de Djîvaka ! » Et voyant ses compagnes étonnées à cette réflexion, elle se dit : « J'irai demain trouver Kâma et je le prierai de me donner au plus vite Djîvaka, l'auteur de ce chant ! » Dès le lendemain, sans être aperçue par aucun jeune homme, elle monta sur un char avec sa compagne préférée et le vieux brame et se rendit au sanctuaire de Kâma. Elle laissa dans une salle le brame pour qu'il n'entendît pas sa prière, et, entrant dans le temple, dit au dieu : « O toi dont la poitrine est toute fleurie ! si tu me donnes vite Djîvaka, je te donnerai le drapeau makara, des flèches, un arc de canne à sucre, un char et une ville ! ». Buddhisêna,

(1) Douceur, âcreté, amertume, goût salé, piquant, acidité.

Digitized by Google

qui était caché là, lui cria : « Tu as obtenu Djîvaka ; va vite ! » Ne doutant pas que ce fussent là les propres paroles du dieu, Suramandjari sortit à l'instant ; à la place du vieillard, elle trouva Djîvaka, sous sa forme naturelle, qui l'embrassa et lui dit, plein d'amour : « Demain, je t'épouserai », et elle rentra chez elle.

Instruits de l'aventure par Buddhisêna, les compagnons de Djîvaka le saluent du nom de Kâmatilaka. Mis au courant, *Sumati* et *Kuvêradatta,* mère et père de Suramandjari, furent ravis de la nouvelle ; ils convoquèrent tous leurs proches et célébrèrent solennellement le mariage. Le lendemain, Djîvaka alla à sa propre maison : il y revit son cheval et tout ce qui lui appartenait, salua Sunandâ et Kandukkaḍa, qui pleuraient et se désolaient à son sujet, les consola, combla de joie tout le monde, rassura Guṇamâlâ, félicita Gandharvadattâ, mit Kandukkaḍa au courant de ses projets. Puis, il prit congé d'eux, et sous la forme d'un marchand à cheval il se mit en route, avec ses compagnons, à travers le pays de Hêmângata.

Dixième chant. — LA DÉESSE DE LA TERRE.

Arrivé dans le pays de Vidêha, Djîvaka fut admirablement reçu par son oncle, le roi Gôvinda, qui confia à son fils Çrîdatta le gouvernement, pour chercher le moyen d'aider son neveu dans son entreprise. Kaṭṭiyankâra, pour connaître sa pensée, lui écrivit une ôle où il lui témoignait une fausse amitié et le priait de venir le voir à Râdjamahâpura. Comme un nommé Vṛtchika lisait cette ôle, Djîvaka dit : « Voilà l'artifice à l'aide duquel on pourra le tuer ».

Digitized by Google

Et, réunissant les quatre sortes d'armées (1), il vint tout auprès de Râdjamahâpura. A ce moment, on fit des prédictions fatales à Kaṭṭiyankâra.

Cependant Gôvinda, pour faire venir Kaṭṭiyankâra par ruse, fit faire un grand porc mécanique et fit publier qu'il donnerait en mariage sa fille Lakchanâ à celui qui abattrait ce porc. Kaṭṭiyankâra et les rois de beaucoup de pays arrivèrent et furent stupéfaits à la vue de cette mécanique. Les jeunes princes, amoureux de Lakchanâ, bandèrent leurs arcs et lancèrent leurs flèches, mais sans réussir à abattre l'animal. Pendant qu'ils demeuraient honteux et consternés, Djîvaka sort du bois sur un éléphant. A cette vue, l'usurpateur, qui le croyait mort, est saisi d'angoisse, comme une biche à la vue d'un tigre. Le héros descend de sa monture, monte sur l'appareil, bande son arc, tire une flèche et renverse l'animal artificiel.

Tout le monde s'extasie et Gôvinda explique à Kaṭṭiyankâra et aux autres qui est Djîvaka. A ce moment, une voix se fait entendre dans le ciel : « Le lion Djîvaka prendra la vie de l'éléphant Kaṭṭiyankâra ! ». Mais l'usurpateur furieux crie à Djîvaka : « Je n'ai point peur de toi ; ton père a connu ma force : tu vas la connaître. Je vais te vaincre, toi et ton oncle, qui m'a tendu ici un guet-apens ! Lève-toi et combattons ! » D'une part, Kaṭṭiyankâra, ses cent fils et les rois ses amis, avec leurs armées ; d'autre part, Djîvaka, ses compagnons, ses frères, les autres rois et leurs soldats ; se livrèrent un combat terrible. Les troupes de Kaṭṭiyankara furent battues par celles de Djîvaka ; le héros, de sa propre main, mit à mort les

(1) Infanterie, cavalerie, chars et éléphants.

Digitized by Google

cent fils de l'usurpateur et l'usurpateur lui-même. Sa gloire éclata alors; tous applaudirent; Vidjayâ éprouva une joie ineffable.

Onzième chant. — La déesse de la prospérité.

Le vainqueur entre à Râdjamahâpura, va au palais, y rassure les gens de Kaṭṭiyankâra qui redoutaient sa colère, leur fait donner tout ce dont ils ont besoin et leur permet de se retirer où ils veulent. Puis il donne des ordres, scellés de son sceau, pour qu'une inspection générale soit faite, comble de présents les soldats de son armée. Au jour propice, il prend la couronne dans la salle du trône. Rendant heureux ceux qu'avait affligés Kaṭṭiyankâra, il gouverna ses États avec justice et équité.

Douzième chant. — Lakchana.

Djîvaka, une fois monté sur le trône de ses ancêtres, envoie chercher çà et là Padmâ et ses autres femmes et leur fait rendre les honneurs nécessaires. Puis il épouse solennellement sa cousine Lakchanâ.

Il se rend alors au temple d'Arhat, lui rend hommage et lui fait présent de cent villes et de toutes sortes de richesses.

Il songe aussi à récompenser ses amis : il fait roi et reine Kandukkaḍa et Sunandâ. Il fait prince royal Nandaṭṭa. Il marie Napula et Vipula avec les filles des petits rois et leur donne des pays à gouverner. Il donne à ses

Digitized by Google

compagnons des charges importantes à sa cour. Il fait ministres et gouverneurs ceux qui l'ont plaint de tout temps. A ses nourrices, il donne cinq villages rapportant journellement mille pièces d'or. A Gôvinda, son oncle et son beau-père, il attribue tout ce que possédait Kaṭṭiyankâra. A Sutandjana, qui lui a prêté un si grand secours, il fait élever un temple superbe où il fait dresser sa statue en or et lui concède une ville; puis il fait faire une pièce de théâtre racontant son histoire.

Il cherche ensuite quels sont ceux à qui il a des obligations qui n'ont encore rien reçu et se rappelle un multipliant sous lequel il jouait pendant son enfance. Il lui fait mettre de belles guirlandes, y fait dresser un siège superbe et lui affecte cinq villages exempts de taxe.

Continuant ainsi à faire le bien, il vit heureux avec ses huit femmes. La justice règne dans le pays, où le bonheur et le contentement sont universels.

Treizième chant. — Le but suprême.

Vidjayâ, de son côté, ne se montre pas moins reconnaissante. Elle fait célébrer un office à Arhat, dont elle applique le profit aux jeunes pénitentes qu'elle a amenées de l'ermitage ; elle fait élever un temple à la divinité qui avait pris le nom de Tchampakamâlâ; elle fait mettre à une place d'honneur le paon artificiel; fait construire dans l'endroit où Djîvaka est né, et où on ne brûle plus les morts, un édifice superbe où l'on donne tous les jours à cinq cent cinq enfants du lait et des aliments ; elle accable de ses remercîments Sunandâ et embrasse les huit femmes de

Digitized by Google

Djîvaka en leur souhaitant de mettre au monde des fils « qui gouvernent le monde ».

Cela fait, elle prend son fils à part, lui fait une sainte instruction et lui annonce son intention de se livrer à l'ascétisme. Elle prend congé de lui, et, accompagnée de Sunandâ et d'autres femmes qui ont conçu le même dessein qu'elle, elle se rend à son ermitage situé près de là, dirigé par une nommée Pammâ (Padmâ), et s'y établit.

Djîvaka allait l'y voir ainsi que Sunandâ. Il jouissait heureux du pouvoir et des plaisirs de la vie, s'amusant avec ses huit femmes aux jeux propres à chaque saison. Elles devinrent enceintes et eurent chacun un fils : Gandharvadattâ donna le jour à *Satchanda,* Guṇamâlâ à *Sutandjana*, Padmâ à *Dharani,* Kchâmasâri à *Kandukkaḍa,* Kanakamâlâ à *Vidjaya,* Vimâlâ à *Datta*, Suramandjari à *Bharata,* et Lakchanâ à *Gôvinda*. Dès que ces enfants eurent atteint leur cinquième année, on commença leur éducation. Bientôt ils excellèrent en tout.

Djîvaka avait atteint sa quarante-cinquième année. Un jour une nommée Mallikâmâlâ vint l'inviter à venir voir la splendeur d'un bosquet. Il s'y rend avec ses femmes et va se reposer à l'ombre d'un magnifique arbre *palâ* (jacquier). Il remarque bientôt un singe qui avait cueilli un fruit sur cet arbre et qui en offrait en se jouant la pulpe à sa femelle ; survient le gardien du bosquet, qui chatie l'animal, s'empare du fruit et le mange avec grand plaisir. A cette vue, Djîvaka se prend à songer : « Le singe qui a perdu ce fruit, c'est Kaṭṭiyankâra qui a perdu son royaume ; le serviteur qui le lui a pris et qui l'a dévoré, c'est moi qui ai chassé Kaṭṭiyankâra et qui occupe sa place. Quel peut-être le fruit d'un bonheur ravi par la force ? » Et pensant

Digitized by Google

déjà à se retirer du monde, il revient au palais avec ses femmes, se baigne, mange, se parfume et va, comme à son ordinaire, prier Arhat.

Dans le temple, sous l'açôka, sur le bassin de cristal, il voit deux *çâraṇa*. Le roi leur présente ses hommages et leur dit : « Seigneurs ! J'ignore le moyen d'éviter la renaissance. Daignez me l'expliquer ainsi que le moyen de détruire la mauvaise activité que j'ai accumulée pendant mes vies passées ». Il dit, et l'un d'eux, Ratnaprabhâ, prend la parole en ces termes (1) :

150. Le corps qu'on obtient avec peine, la destruction du corps, la douleur qui s'éloigne de la félicité vraie, l'intelligence claire des choses, le profit que donne la fermeté du caractère agrandi, avec l'excellent but suprême ; — je vais les dire : écoute, ô grand roi.

151. De même que si l'on voulait, ô roi, rattacher la mer ondulante du sud à la mer aux larges vagues blanches du nord par une corde qu'on y passerait comme dans le trou d'un timon de charrette, il est difficile, après être sorti des grandes nations primordiales, d'obtenir la forme humaine.

152. Le pays des chasseurs qui se nourrissent de chair et où bruissent les bambous des montagnes ; les régions stériles où abonde la rosée subtile, sont difficiles (à obtenir), même si l'on dit : les voici. Il est plus difficile encore de les éviter et d'arriver au pays fertile des eaux douces et abondantes.

(1) La traduction des strophes qu'on va lire a été faite très vite et le temps m'a manqué pour la revoir. Il peut donc s'y être glissé des erreurs de détail.

Digitized by Google

153. Il est également difficile d'éviter les races inférieures qui s'occupent à des travaux bas et sans retenue, tels que les habitants du bord de la mer ou ces gens dont les dents sont habituées à déchirer la chair des animaux qu'ils ont tués de leurs flèches; et d'obtenir, ô prince des hommes, une race ancienne et honorable.

154. Il est encore difficile d'obtenir un corps d'une forme parfaite, et de ne pas en avoir un soumis à la loi nécessaire, déformé dès sa conception dans le feu de la douleur cruelle aussi intarissable que ces ruisseaux qui coulent abondamment après que les nuages amoncelés ont fait pleuvoir des torrents.

JULIEN VINSON.

(A suivre.)

Digitized by Google

ÉTUDES DE SYNTAXE COMPARÉE

I. — LA PROPOSITION INFINITIVE

Je me souviens d'avoir vu, quand j'étais enfant, à l'église paroissiale de ma petite ville natale, une inscription latine qui m'intriguait fort et me donnait de fortes distractions durant les offices. Elle se détachait en or sur fond noir, au fronton d'un des autels latéraux, et portait ces simples mots : *Domine, tu scis quia te amo.* J'avais naturellement commencé par traduire : « Seigneur, tu sais *parce que* je t'aime ». Mais, comme le texte ainsi compris ne donnait aucun sens satisfaisant, force m'avait été de me rabattre sur une explication plus rationnelle, bien qu'anti-grammaticale, et d'interpréter *quia* par *que*, ce qui me remplissait d'étonnement et de perplexité.

Au lycée, en effet, l'on m'enseignait à tourner tout autrement les propositions où figurait la conjonction française *que*, et j'avais peine à comprendre que ce qui était sévèrement interdit au lycée fût proposé en modèle à l'église. Mais, si je m'avisais de vouloir corriger mentalement la désastreuse formule, un nouvel embarras survenait, qui n'était pas moins grave : il fallait substituer « *me te amare* », et Lhomond m'enseignait que ces trois

Digitized by Google

petits mots enfermaient une amphibologie intolérable. Que si enfin je me réfugiais dans la correction suprême des paradigmes du rudiment, j'aboutissais à la formule « *te a me amari* », et je ne pouvais me dissimuler qu'outre qu'elle était lourde et sans grâce, elle disait tout autre chose que la phrase fautive qui faisait mon tourment.

Je ne sais si je me fais illusion ; mais il me semble que ces efforts réitérés du cerveau d'un enfant peinant sur une formule impuissante à rendre exactement sa pensée, reproduisent assez bien le travail qui a dû se faire, à diverses époques, dans l'esprit du sujet parlant, et qui a abouti partout à l'élimination presque définitive de la tournure syntaxique que le latin seul a amenée à un très haut degré de développement, bien que sans doute on ne puisse lui dénier une origine indo-européenne. Précisons d'abord les conditions dans lesquelles la présentent les langues dont le témoignage est à cet égard le plus important.

Il est vraiment bien curieux que le sanscrit ne semble pas avoir gardé trace de la proposition infinitive : je ne dis pas le sanscrit classique, où l'infinitif est une catégorie bien secondaire et presque effacée ; mais tout au moins le védique, si riche en infinitifs de tous genres. Cette langue, si ancienne ou si archaïsante, comme on voudra l'entendre, répugne déjà à l'emploi du discours indirect, dont plus tard le latin devait faire un si prodigieux abus ; son génie repousse cet instrument incommode, et l'on n'y trouvera point la tournure, d'ailleurs correcte en principe, *mánya-māna índram áhiṃ hántave,* avec le sens précis de la proposition gréco-latine *existimans Apollinem serpentem interfecisse.* L'on doit dire, par exemple, *áhann áhim índra íti mányamānaḥ :* tournure d'ailleurs fort naturelle,

Digitized by Google

probablement beaucoup plus primitive que la proposition infinitive, conforme à celles qui pullulent dans les langues des sauvages, où presque toujours le discours est construit paratactiquement avec le verbe qui l'annonce, conforme aussi à l'instinct des enfants et des illettrés à qui vous entendrez dire constamment des phrases du genre de celle-ci : « Alors je me suis pensé : Allons voir Roumestan ». Cette dernière construction est donc bien certainement indo-européenne : le sanscrit n'y a ajouté de sa grâce que la particule *iti*, qui précise l'endroit où finit le discours et qui, au surplus, dans l'ancienne langue, n'est pas d'un emploi obligatoire.

Mais, si le discours ainsi construit remonte à la période proethnique, en peut-on dire autant du discours indirect, dont le védique même est entièrement dépourvu ? Il le faut bien ; car, si la langue indo-européenne n'avait contenu au moins en germe la proposition infinitive, on ne voit vraiment pas d'où le grec et le latin, ou mieux la langue commune gréco-latine, dont il faudrait dès lors réhabiliter l'hypothèse, aurait pu tirer cette tournure à une époque où le sens originaire de l'infinitif s'était complètement oblitéré. D'ailleurs le sanscrit lui-même n'est pas sur ce point sans quelques lointaines analogies avec le grec et le latin. Soit la tournure grecque bien connue, *οὐ πάνυ γελασείοντα ἐποίησάς με γελάσαι* (*Phaedo*, IX) : ce n'est pas là ce qu'on nomme communément une proposition infinitive ; mais il est bien manifeste, néanmoins, qu'elle doit reposer sur le même principe psychologique que la construction infinitive *φημί σε γελάσαι*, *dico te risisse*. Or, elle se retrouve en védique, et, chose remarquable, elle s'y retrouve avec l'infinitif au datif, ce qui déjà jette un jour intéressant sur l'origine

Digitized by Google

proethnique de cette tournure où l'infinitif a bien évidemment le sens du but à atteindre, comme il l'a dans nombre d'autres locutions. Qu'on remarque seulement en passant que γελάσαι, suivant toutes les données de la morphologie contemporaine, est, lui aussi, un datif, et que l'on compare la phrase précédente avec celle du *R. V.* (I. 112.8) : *yâbhiḥ çácībhir vṛṣaṇā parāvṛ́jam prândhám çroṇám cákṣasa étave kṛtháḥ* « par les vertus magiques par lesquelles, ô mâles, vous avez fait voir et marcher (litt. à voir et à marcher) l'abandonné (?), l'aveugle et l'estropié ». Il ne se peut pas de similitude plus complète, et le sanscrit ici nous donne la clef de la tournure grecque, qui ne nous paraît aller de soi que parce qu'elle est conforme aux habitudes françaises (« tu me fais rire »), mais qui, à la bien prendre, est aussi parfaitement inexplicable en français qu'en grec si l'on ne remonte à la signification primitive de l'infinitif en tant que datif d'un nom verbal.

Ce n'est pas là, tant s'en faut, l'usage le plus commun de l'infinitif védique. Infiniment plus fréquent est son emploi dans des tournures où le latin le remplacerait par un gérondif et le grec par l'infinitif précédé de εἰς τὸ... ou πρὸς τὸ... *kṛtâ dhānâ attave te háribhyām* (*R. V.* III. 3. 57.), παρεσκευασμένα τὰ σῖτα πρὸς τὸ τὼ ἵππω σου ἀπολαύειν (αὐτῶν), *parata sunt farra tuis equis ad edendum* (ou mieux *edenda*). Ce cas, qui ne rentre pas dans la proposition infinitive, ne saurait nous occuper; mais la transition entre l'infinitif-gérondif et la proposition infinitive proprement dite nous est donnée par la phrase *R. V.* I. 131.6. dont l'infinitif serait rendu en latin par un gérondif et en grec par un infinitif sans accompagnement : *yád indra hántave mṛ́dho vṛ́ṣā vajriñ ciketasi* (parce que, ô Indra armé de la foudre, tu

Digitized by Google

regardes en héros les ennemis pour les tuer), *hostes conspicis ad occidendum* (mieux *occidendos*), τοὺς ἐναντίους κτεῖναι σκοπεῖς. Au surplus, si, comme je crois l'avoir démontré ailleurs, le gérondif latin n'est autre chose qu'un infinitif (*legendī* = λεγέμεναι, cf. *Esq. morpholog.*, V.) (1), il n'y a pas à l'origine la moindre nuance entre l'emploi de ces diverses formes, et les types si variés de gérondifs latins, d'infinitifs sanscrits et grecs, se concilient en une synthèse supérieure, l'emploi en indo-européen d'un nom verbal à différents cas comme complément du verbe de la proposition.

La notion de ces cas et de leur emploi respectif, le sanscrit ne l'a jamais complètement perdue : en védique, l'infinitif-datif a vraiment le sens du datif, l'infinitif-génitif (ablatif), vraiment le sens de l'ablatif (construit ordinairement avec les verbes signifiant « craindre, éviter »), et ainsi de suite ; en classique, où il n'existe plus qu'un infinitif-accusatif (en *-tu-m* = le supin actif latin), l'infinitif n'est plus aussi qu'un complément direct de verbe actif, *kartum icchati* « il désire faire », ou le régime indiquant le but d'un verbe de mouvement, *chettum āgataḥ* « étant venu pour couper » (*scissum aggressus*). Il s'est produit toutefois une contamination : dans *çakyate kartum* « il peut se faire », litt. « faire est pu » (*fieri potest*), l'infinitif est logiquement le sujet du verbe passif, et pourtant il est à l'accusatif par l'analogie évidente de la tournure active *çaknoti kartum* « il peut faire » (*facere potest*) où l'infinitif est effectivement le régime du verbe. Les contaminations de ce genre ne se comptent plus en grec et en latin, où

(1) Sous presse à l'heure où paraît ce travail.

Digitized by Google

précisément les seuls infinitifs conservés sont des types de datif (λεγέμεναι λῦσαι λελυκέναι λέγεσθαι, *darī fierī*) ou de locatif (λεγέμεν λέγειν, *dare facere*), et où pourtant l'emploi ordinaire de l'infinitif est en régime direct (βούλομαι λέγειν, δύναμαι ποιεῖν, *volo dicere, nolo fieri*), ou en sujet du verbe principal (δεῖ λέγειν, προσήκει ποιεῖν, *oportet facere, fieri potest*). Dans le paradigme bien connu *turpe est mentiri*, ce dernier mot est morphologiquement un datif et logiquement un nominatif. Le grec, à la faveur de l'article qu'il a développé dans sa syntaxe, va bien plus loin encore dans cette voie : il conçoit si bien l'infinitif comme un nominatif qu'il le qualifie de l'article au nominatif neutre, τὸ ποιεῖν, et en fait ainsi un nom, indéclinable à la vérité, mais dont les cas sont marqués par la flexion du qualificatif qui l'accompagne, τοῦ ποιεῖν, τῷ ποιεῖν. Là s'arrête son évolution : il ne l'a point poussée jusqu'à décliner l'infinitif au pluriel, comme nous le faisons en français avec une hardiesse si inconsciente dans les locutions usuelles *les loisirs, les dîners, les déboires,* et tant d'autres.

Parvenu à ce stade de l'évolution syntaxique de l'infinitif, nous pouvons quitter le sanscrit, il n'a plus rien à nous apprendre. En grec, nous trouvons la proposition infinitive, non plus simplement à l'état d'imparfaite ébauche, comme dans le type ἐποίησάς με γελάσαι, mais répon dant à tous les besoins du discours indirect. Il y a même des verbes à la suite desquels elle est seule de mise, φαμέν τι εἶναι τοῖς τετελευτηκόσιν, τὸ ψεύδεσθαι οὔ φημι καλὸν εἶναι, etc. Toutefois le discours direct est, bien entendu, toujours possible, et le discours indirect peut aussi, dans la plupart des cas, s'exprimer par l'indicatif avec ὅτι ou ὡς (postérieur); cette dernière tournure est même préférée de

Digitized by Google

beaucoup lorsque la proposition subordonnée doit être un peu longue et embrouillée ; en général, on peut dire qu'une proposition infinitive d'une certaine étendue semble répugner au génie grec. Ainsi le grec, sans repousser, comme le sanscrit, le discours indirect, a trouvé un moyen d'éviter au besoin les amphibologies et les enchevêtrements inséparables de la proposition infinitive et de rendre ainsi le discours indirect aussi clair que le discours direct : son ὅτι ou ὡς, qui annonce la proposition construite en hypotaxe, joue le même rôle que l'*iti*, qui en sanscrit clôt la proposition construite en parataxe ; et de l'une à l'autre des deux constructions, la transition était infiniment aisée ; car on sait qu'il ne manque point de discours directs annoncés en grec par un ὡς, en sanscrit par un *yathā*, et correspondant à cette tournure, si elle était possible en français : « Phaéton dit à son père le Soleil comme quoi je désirerais conduire ton char ».

Une extension, je n'ose dire abusive, mais à coup sûr fort remarquable, et peut-être inconnue à la langue indo-européenne, se rencontre en grec et manque au latin. Le latin, au moins celui de la bonne époque, ne saurait dire tout court *putat ægrotare* « il croit être malade » ; il doit construire une proposition infinitive complète et formuler *putat se ægrotare*, tandis que le grec se contente de la tournure νομίζει νοσεῖν ou νομίζει νοσῆσαι, qui satisfait également à la syntaxe française. Il semble qu'on ait affaire ici à une contamination des plus simples : le grec disait, par exemple, θέλω αὐτὸν ποιεῖν « je veux qu'il fasse », et νομίζω αὐτὸν ποιεῖν « je pense qu'il fait » ; d'autre part, il disait aussi, comme toutes les langues indo-européennes, θέλω ποιεῖν tout court « je veux faire » : de ces trois construc-

Digitized by Google

tions il a tout naturellement tiré en quelque sorte la quatrième proportionnelle νομίζω ποιεῖν « je pense faire ». Le latin, qui disait de même *volo facere, volo eum facere* et *puto eum facere,* eût pu par le même chemin aboutir à *puto facere,* et c'est probablement par là qu'y est arrivé le latin de la décadence, et à sa suite les langues romanes. Cela n'est pas sûr toutefois, puisque l'italien insère la préposition *di* entre le verbe principal et l'infinitif, *credete d'ingannarmi?* « croyez-vous me tromper? »; mais cette construction peut être postérieure et imitée de celle de *temere* « craindre » et autres verbes qui exigent un tel régime. En tout cas, il serait fort intéressant de savoir si la langue française à deux cas eût comporté dans une phrase de ce genre le sujet ou le régime, si l'on eût dit, par exemple, « tu *cuides* estre *sire* » ou « tu *cuides* estre *seignor* » : dans ce dernier cas, la locution se dénoncerait comme directement issue de la proposition infinitive latine, *putas* (te) *esse seniorem;* au cas contraire, elle en serait plus éloignée, peut-être tout à fait indépendante, et se rattacherait plutôt par contamination au type « tu pareis estre sire » = lat. *vidēris esse senior*. Mais je ne me souviens pas en ce moment d'avoir jamais rien lu qui tranche cette question (1).

De cette particularité de la langue grecque en dérive encore une autre, toujours par voie de contamination, et par suite de l'emploi de l'article comme qualificatif d'un infinitif, emploi déjà spécifié plus haut. On disait, par exemple, νομίζω ποιεῖν, et νομίζω τὸν ἄνθρωπον θνητὸν εἶναι « je

(1) D'après une obligeante communication de mon excellent collègue M. Langlois, une semblable phrase régirait dans l'usage général le cas-sujet.

Digitized by Google

pense que l'homme est mortel » ; d'autre part, on disait τὸ ποιεῖν « le fait de faire » : tirez la quatrième proportionnelle, et vous obtiendrez la locution courante τὸ τὸν ἄνθρωπον θνητὸν εἶναι « le fait que l'homme est mortel » : autrement dit, la proposition infinitive tout entière est devenue, par analogie du simple infinitif, un substantif neutre dépendant d'un article. C'est évidemment là l'effort suprême d'abstraction auquel pouvait s'élever l'esprit avec le secours de la proposition infinitive. Quant aux autres usages de l'infinitif grec, τοσοῦτον δύναται δύσον ποιεῖν, οἷός τ' ἐστὶν ποιεῖν, σπεύδωμεν ὥστε προτέρους ἀφικέσθαι, etc., ils n'en approchent point comme hardiesse et se déduisent avec une grande aisance de la tournure indo-européenne δύναται ποιεῖν et similaires. Il est curieux de voir ce degré si élevé atteint précisément par la langue grecque, qui dans le discours n'use de la proposition infinitive qu'avec une sobriété relative.

Le latin, qui, lui, en use et en abuse, ne lui a d'ailleurs fait subir aucun développement comparable à ceux du grec : telle il l'a reçue de la langue mère, telle il paraît l'avoir conservée intacte jusqu'au bout, se bornant à en multiplier prodigieusement l'usage, mais incapable, à raison de la raideur de sa syntaxe, de varier cet usage et de transporter la proposition infinitive dans des fonctions que l'indo-européen lui-même ne lui avait point assignées. On n'y trouvera rien de tel que *credis esse beatus*, ou *dignus est mirari* (ἄξιος θαυμάσαι), ou *talis est qualis facere*, ou *properemus ut advenire*, ou même enfin *homines esse mortales dura lex est* (1). Mais, en récom-

(1) Tout au plus, sporadiquement, des expressions telles que *meum philosophari*, que les langues romanes ont beaucoup développées.

Digitized by Google

pense, quel usage touffu, constant et en quelque sorte indéfini de la proposition infinitive dans le discours indirect ! Quelle aisance, quelle clarté et quelle grâce parfois dans ces périodes infinitives qui se déroulent sans fin et tiennent tout un chapitre de tel historien, de Tite-Live ou de César ! C'est là certes, c'est en latin classique, que le discours indirect a pu atteindre, grâce à l'usage de la proposition infinitive, l'apogée de son développement : on reste confondu d'étonnement à le voir rouler ses flots, comme un beau fleuve, sans un heurt, sans un effort visible, sans charrier aucune de ces scories (*que*, *che*, *dass*, *that*, *sto*, etc.) qui, dans nos langues modernes, en gênent, en interrompent sans cesse le cours, aussi fluide, en un mot, aussi facile, aussi vivant que le pourrait être le discours direct.

Mais il ne faut pas que la façade nous fasse illusion sur l'édifice, la langue écrite sur la langue parlée. Évidemment ces longues séries d'infinitifs n'étaient possibles qu'à la langue écrite, et il fallait même, pour les manier, un écrivain extraordinairement maître de sa plume. L'instrument était bien trop délicat pour être à la disposition du premier venu, et je serais fort étonné que la langue parlée l'eût à aucune époque surmené de telle manière. On a bien pu dire de vive voix : *Puto eum cras adventurum esse neque ante sextum mensem inde profecturum ;* mais, dès que la proposition infinitive menaçait de se prolonger, entraînant à sa suite les amphibologies inévitables dans la bouche d'un parleur malhabile, on devait, sans presque le vouloir, chercher des biais pour la rompre, pour substituer à son tour oratoire et factice les petites parataxes hachées menu par lesquelles tous les hommes,

Digitized by Google

les plus civilisés comme les plus sauvages, s'expriment communément dans la vie ordinaire.

Prenons donc un exemple de ces discours indirects très prolongés que le langage usuel tend à alléger et à simplifier. Soit à rendre, par un procédé et dans une langue quelconques, la série d'idées suivante : « Marcel vous fait dire qu'il a des affaires à terminer demain en ville, qu'il ne pourra donc point partir en même temps que vous, qu'il ne faut pas l'attendre et que vous n'avez qu'à faire route sans lui, qu'il vous rejoindra au carrefour de la croix avant le déjeuner, et qu'il amènera avec lui deux de ses amis ». On peut, d'abord, la laisser telle quelle, et c'est le procédé du latin classique : « *Mandat vobis Marcellus negotia sibi cras in urbe esse perficienda, se igitur non posse..... et duos amicos secum adducturum* ». Encore une fois il n'est pas probable que la langue populaire se soit jamais accommodée de cette construction délicate. On peut tourner par le discours direct, et c'est le procédé constant du sanscrit : « *Devadatto nivedayati | çvaḥ kāryāṇi kāni cit purau mayā kartavyāni | tan na çaknomi..... dvau ca me priyau samāneyāmīti* ». Voilà les deux extrêmes ; mais, la plupart du temps, un compromis s'établira entre eux : le sujet parlant commencera par le discours indirect, et le transformera ensuite en une espèce de discours direct, en prenant en quelque sorte à son compte les paroles qu'il rapporte au nom de Marcel. L'auditeur, en effet, ne saurait s'y tromper ; le commencement de la phrase suffit pour l'en avertir. C'est là l'usage presque constant de la conversation française : transporté, par exemple, au latin, il donnera : « *Mandat vobis Marcellus negotia sibi cras in urbe esse perficienda : non poterit igitur*

Digitized by Google

vobiscum una proficisci; vobis tamen non expectandum est, dum veniat, sed via sine illo persequenda, quod in quadrivio crucis ipse vobis occurret et duos amicos secum adducet ». Le *quod* que l'on relèvera en tête du dernier membre de phrase n'appartient pas, si l'on veut, à l'usage latin littéraire ; mais enfin il n'est point incorrect et ne répugne en aucune façon à l'usage du latin vulgaire, tel que nous le connaissons par les documents anciens et les langues romanes. Il a été inséré pour faire voir avec quelle facilité, dans une série de parataxes de ce genre, pouvait s'introduire subrepticement une petite hypotaxe, annoncée par un *quod*, un *quia*, un ὅτι, un ὡς, ayant encore à l'origine leur sens vague de « parce que, comme, en sorte que », etc., puis peu à peu usés et dépréciés jusqu'à la valeur effacée et indécise du « que » français. Que peu à peu aussi cette particule, réduite au simple rôle d'un doigt indicateur, devienne susceptible d'annoncer chacune des propositions du discours indirect, au lieu de n'en ouvrir qu'une ou deux ; que, par contamination successive, on en vienne à construire avec elle la proposition initiale, à dire « *mandat vobis Marcellus quod sibi sunt negotia perficienda* », et le dernier pas sera franchi, la proposition infinitive aura cessé de vivre, le discours indirect aura trouvé un autre mode d'expression.

Eh bien, voilà donc, si je ne me trompe, le travail de syntaxe auquel nous assistons en quelque façon de siècle en siècle, par étapes successives, et qui aboutit partout à l'élimination lente de la proposition infinitive. En sanscrit, ce travail est entièrement terminé, et le discours indirect lui-même a disparu. En grec, l'évolution s'accomplit sous nos yeux : le discours indirect a deux procédés à sa dispo-

Digitized by Google

sition, l'infinitif, ou l'indicatif avec ὅτι; mais le second gagne de proche en proche et supplante en fin de compte le premier, que le néo-grec ne connaît plus. En latin, il semble au contraire que l'évolution ne soit pas même commencée, puisque la bonne langue n'emploie que la proposition infinitive. Pure illusion, on l'a vu : la littérature avait beau proscrire la particule qui n'y devait prendre droit de cité que dans sa décadence ; le peuple, à cet égard, parlait déjà italien ou français, et l'Église, en lui enseignant à dire « *Domine, tu scis quia te amo* », ne faisait que se conformer au génie naturel de tout sujet parlant, auquel répugnent instinctivement les contorsions de phrases et les raffinements de tournures, les *me te amare* et les *te a me amari*, qui faisaient autrefois travailler mon petit cerveau de grammairien en herbe. Bref, la proposition infinitive, évidemment née à une époque où les idées des Indo-Européens n'étaient ni fort nombreuses ni fort compliquées, se montrait partout inapte à se plier à un état plus avancé de la langue, de la civilisation, de l'intelligence du sujet parlant : c'est par un abus et un tour de force que le latin artificiel des classiques est parvenu à l'appliquer à une longue série d'idées enchaînées ; dans le langage usuel, la chaîne s'est rompue, chacun des anneaux est devenu un organisme indépendant (phase paratactique), puis à son tour chacun d'eux s'est relié au noyau central par le lien lâche d'une conjonction à sens vague (nouvelle phase hypotactique par ὅτι, *quod*, etc.), suivant l'évolution dont j'ai essayé tant bien que mal de reconstituer les stades obscurs.

De tout ce qui précède il résulte que la proposition infi-

Digitized by Google

nitive, éliminée plus ou moins tôt par toutes les langues de la famille indo-européenne, y constitue bien un legs de la langue commune primitive, où d'ailleurs elle n'apparaissait que sous une forme très courte et très simple. Maintenant comment a-t-elle pu y prendre naissance? Quel est au juste le sens de l'infinitif dans une tournure de ce genre? Pour répondre à cette question, il faut évidemment dégager le sens exact de l'infinitif dans toutes les propositions indo-européennes où il était susceptible de figurer. Rien n'est plus aisé, si nous tenons compte des emplois de l'infinitif sanscrit, grec et latin relevés jusqu'à présent ; on en peut déduire trois types essentiels de proposition indo-européenne où l'infinitif à un cas quelconque devait intervenir.

Premier type : Proposition infinitive proprement dite, ou construction dite accusativus cum infinitivo. — **Eghom owim petedhyay woyda* = ἐγὼ οἶδα τὸν οἰωνὸν πέτεσθαι « j'ai vu, je sais que l'oiseau vole ». — ** Menyay wastu piptewen* = οἶμαι (sk. *mánye*) τὸν οἶκον (gr. Fάστυ) πίπτειν (pour *πί-πτ-ε-Fεν, locatif sans désinence d'un thème nominal à suffixe -Fεν-, cf. αἰέν locatif de αἰών, etc.) « je crois que la maison tombe ». — ** Bhāmi wḷkom owim ēdwenay* = lat. *dĭco lupum ovem edisse* (**ēd-wen-ay* datif d'un thème nominal en *-wen-* dont **ēdwen* serait le locatif sans désinence, cf. gr. ἐδ-ηδ-έν-αι) « je dis que le loup a mangé la brebis ». (Je ne suppose pas que les Aryas primitifs eussent assez raffiné sur leur syntaxe pour voir dans une semblable phrase une amphibologie.) Le lecteur multipliera lui-même aisément ces exemples.

Deuxième type : Infinitif complément indirect d'un verbe. — A. Infinitif datif ou locatif : **n̥peday* (ou *n̥pedi*)

Digitized by Google

pedṇs ēyteway proty edhēt = gr. ἄποδι πόδας προσέθηκεν (ὥστε) βαίνειν, cf. sk. (*R. V.*, I, 24.8) *apáde pâdā prátidhātave 'kar* (1) (**ey-tew-ay* datif du thème nominal **ey-tu-*, racine réduite *i* marcher; βαίνειν, comme plus haut, locatif du thème nominal *βαν-*ye*-Fεν, etc.). Comparez les tournures encore si parfaitement védiques du grec homérique et classique ῥηίτεροι πολεμίζειν « plus faciles à combattre », exactement « plus faciles pour les combattre ». (Homère), τοὺς καρπούς ἐν τῷ μέσῳ τρέφουσα τῷ κρατοῦντι λαμβάνειν (Xénophon, *OEcon.* V. 7.) « produisant ses fruits pour le vainqueur pour s'en emparer », c'est-à-dire pour que le vainqueur s'en empare », et en conséquence la phrase indo-européenne hypothétique citée plus haut signifie sans conteste : « il a adapté à l'apode des pieds pour la marche, pour marcher, pour qu'il marchât ». Donc datif (sanscrit) ou locatif (grec) du but. — B. Infinitif génitif (exactement ablatif) : **tom eytewes* (ou *eytewos*) *ermmnāt* (il l'arrêta de marcher), cf. sk. *sá īm mahîṃ dhúnim étor aramṇāt* (*R. V.*, II. 15.5.) ; **ghentewes bhibheyti* (il craint de frapper *ou* d'être frappé), cf. sk. *alatṛnó valá indra vrajó góḥ purâ hántor bháyamāno vy âra* (la caverne de la vache, ô Indra, [la caverne] fermée qui ne lâche point sa proie [?], s'est ouverte par crainte de tes coups. *R. V.*, III, 30. 10.). Comparez l'ablatif (génitif) grec dans παύεσθαι τῆς μάχης (cesser le combat), latin *deterrere aliquem aliqua re,* mais non la locution française *je crains de faire,* puisqu'elle n'a pas pour corrélatif un ablatif italien (*temo di fare* et non pas * *temo da fare*) ; dans ces dernières constructions la préposition *de* est purement explétive.

(1) « Il a fait à l'apode deux pieds pour [les lui] adapter. »

Digitized by Google

Troisième type : Infinitif complément direct d'un verbe. — A. Infinitif accusatif : **gemtum isketi* = sk. *gantum icchati* (il désire aller) ; **sqheyttum eyti* (il va pour couper *ou* pour être coupé) = sk. *chettum eti* (il va couper), cf. lat. *scissum ire* (aller couper) et *scissum iri* (devoir être coupé). Le sens passif de cette dernière locution ne résulte pas de la substitution de *iri* à *ire*, car tous deux ont le même sens « aller », mais du seul emploi de l'infinitif (supin) en *-tu-m*, originairement indifférent, comme tous les infinitifs, entre l'acception passive et l'acception active. — B. Infinitif datif ou locatif. Il répugne à la logique grammaticale qu'un infinitif datif ou locatif ait pu être, dès l'origine, ce que nous nommons un régime direct ; cependant ce rôle ou un rôle analogue a pu lui échoir encore d'assez bonne heure, et deux voies aisément concevables s'ouvraient à une pareille transition : — a) Le verbe que nous concevons aujourd'hui, que les Grecs et les Latins concevaient comme exigeant le régime direct, a pu être primitivement construit avec un régime indirect : par exemple, il semble tout aussi naturel de dire **eyteway isketi* « il désire en vue d'aller » avec le datif du but, que, suivant le type 3 A, **eytum isketi*. — b) L'infinitif datif ou locatif a été employé couramment comme régime direct, à partir du moment où l'on n'y a plus vu qu'un infinitif, en perdant absolument la notion du cas qu'il représentait. C'est le procédé usuel et déjà signalé en grec et en latin : (datif) βόλλομαι ἔμμεναι, δύναμαι εἶναι, μέλλω τεθνάναι, *volo fieri, possum imitari, cupio amari* ; (locatif) βόλλομαι ἔμμεν, δύναμαι ποιεῖν, μέλλω λέξειν, *volo dicere, possum facere*, etc. — Le premier type nous reporte nécessairement à la période indo-européenne ; quant au second, il n'est pas probable qu'il s'y

Digitized by Google

soit déjà produit, parce que, dans cette phase, la notion des divers cas auxquels se fléchit le nom verbal infinitif devait encore être, comme elle l'est en sanscrit, extrêmement vivace ; et toutefois le passage védique cité plus haut (I. 131.6.), que Grassmann (1) traduit « tu as l'intention de tuer les ennemis » et qui pouvait fort bien en effet être compris ainsi, nous montre combien était aisée la construction de tout verbe impliquant désir ou pouvoir avec le datif du but.

Voilà donc les trois emplois indo-européens des divers cas de l'infinitif. Quels sont maintenant ceux dont notre étude comporte l'examen ?

Nous n'avons pas à nous occuper du type 2 B, ni du type 3 A, puisque jamais l'infinitif ablatif ni l'infinitif accusatif (supins latins) n'intervient dans une proposition infinitive. Le type 3 B, en tant que résultat d'une confusion ou d'une énallage de cas, n'est point primitif ; en tant qu'emploi du datif ou du locatif du but, il rentre manifestement dans le type 2 A. C'est donc essentiellement ou exclusivement ce dernier que nous devons avoir sous les yeux pour le comparer au type 1, dit proposition infinitive, et pour dégager de la comparaison le sens exact et primitif de l'infinitif dans une semblable locution.

Remarquons tout d'abord que, dans les types à comparer, nous n'avons fait et ne faisons aucune distinction entre l'infinitif datif et l'infinitif locatif, que nous supposons avoir rempli, presque dès l'origine, et en tout cas très avant dans la phase indo-européenne, une fonction à peu

(1) *Wörterbuch*, s. v. *cit.*

Digitized by Google

près identique. Supposition assurément bien justifiée : le védique n'a presque plus d'infinitifs locatifs ; le grec et le latin en ont au contraire un très grand nombre : simple affaire de désuétude d'une part et de création analogique de l'autre. Mais le grec et le latin emploient leurs infinitifs locatifs concurremment et pêle-mêle avec leurs infinitifs datifs, pour les mêmes usages et avec un sens identique, et ce dans des constructions qui remontent certainement, ainsi qu'on la vu, à la langue indo-européenne. On peut donc affirmer que, dans les propositions que nous analysons, l'infinitif indo-européen était à peu près indifférent entre le datif et le locatif ; et cette énallage primitive ne se vérifie pas pour l'infinitif seul, mais dans une certaine mesure aussi pour tout mot susceptible de flexion nominale.

En effet, la confusion progressive du datif et du locatif dans toutes les langues indo-européennes n'est évidemment que le développement d'une confusion semblable qui avait commencé dans la langue mère : le sanscrit, qui a conservé les deux cas, les fait servir aux mêmes fonctions, en ce sens du moins que le locatif peut presque partout remplacer le datif, mais que le datif ne prend pas l'acception proprement locative ; le grec, qui n'a plus de datif, excepté précisément dans ses infinitifs, où il ne le perçoit plus, et dans sa déclinaison parisyllabique, y substitue un locatif et accole ensemble les deux cas dans des locutions telles que τοῖσιν ἀνθρώποις, τοῖς ἀνδράσιν et δίδωμι τῷ παιδί ; le latin, beaucoup mieux conservé, montre cependant diverses énallages de même genre, et, si ce n'était sortir du cadre de cette étude, on en montrerait de toutes pareilles et encore plus probantes dans les autres langues de la famille.

Digitized by Google

Que conclure de là, sinon que, dans certaines fonctions au moins, et notamment dans leur empioi comme infinitifs, les deux cas n'étaient guère séparés dès l'origine que par une nuance de sens à peine perceptible, à peine perçue ?

Entendons-nous toutefois : quand nous disons qu'en indo-européen datif et locatif s'équivalaient, nous ne voulons point dire du tout que le datif eût le sens locatif, qu'on pût dire, par exemple, indifféremment **esti woykoy* = gr. ἐστὶ οἴκοι ou **esti woykōy* = gr. ἐστὶν [ἐν τῷ] οἴκῳ « il est à la maison ». Non, l'on disait toujours **esti woykoy,* et c'est ce qu'implique bien le sanscrit qui dit *asti purau,* jamais **asti puraye* « il est dans la ville ». Mais inversement le sanscrit dit à volonté *dadāmi tasmai* ou *dadāmi tasmin* « je lui donne », autrement dit, substitue le locatif au datif. La conclusion s'impose : le datif n'est pas l'équivalent du locatif comme cas de la situation en repos, mais le locatif est l'équivalent du datif comme cas du but à atteindre.

Cette conclusion se trouve corroborée par les recherches qui ont déjà été faites sur la fonction primitive des cas indo-européens, recherches suivant lesquelles le locatif n'aurait pas été, originairement du moins, le cas de la situation en repos, mais le cas indifférent du but *atteint ou à atteindre,* ainsi qu'on peut le lire notamment dans la pénétrante analyse de M. H. Winkler *Uralaltaische Völker und Sprachen* (p. 185 et pass.). De là à une confusion partielle avec le datif, représentant exclusivement le but *à atteindre,* il n'y avait qu'un pas facile à franchir. On sait d'ailleurs qu'en sanscrit encore le locatif figure correctement dans des locutions où le grec et le latin n'auto-

Digitized by Google

risent que l'accusatif avec εἰς et *in:* reste certain d'une ancienne fonction illative.

S'il était possible, dans la proposition infinitive, d'interpréter l'infinitif locatif dans un sens effectivement locatif, on arriverait tout de suite à une explication très simple et, au premier abord, très satisfaisante de cette construction: on traduirait, par exemple, **woyda tom piptewen* tout comme **woyda tom woykoy* « j'ai vu lui dans la maison », « j'ai vu lui dans le fait de tomber », et l'on aurait ainsi une proposition à deux compléments, l'un direct, l'autre indirect, qui aurait servi ultérieurement de modèle à quantité de constructions analogues. On expliquerait dès lors de même οἶμαι αὐτὸν ποιεῖν, *puto eum facere*, par « je crois lui dans le fait de faire », etc., et les tournures plus compliquées, par l'analogie et le développement des précédentes. Mais cette ressource d'interprétation, la première à coup sûr qui se présente à l'esprit, nous est interdite par suite des considérations déjà émises et qu'il faut ici reprendre brièvement et corroborer les unes par les autres pour en faire sentir toute la valeur :

1° Il est contradictoire que, dans les deux propositions * *woyda owim petedhyay* « j'ai vu l'oiseau voler » et * *woyda tom piptewen* « je l'ai vu tomber », les deux infinitifs, qui jouent exactement le même rôle et pourraient parfaitement se substituer l'un à l'autre, n'aient pas exactement la même valeur : si donc * *piptewen* a le sens locatif, * *petedhyay* l'a également, et il faut traduire « j'ai vu l'oiseau dans le fait de voler ». Mais * *petedhyay* est un datif, et l'on vient de voir que le datif indo-européen ne prend jamais le sens locatif. Dire qu'il l'a pris dans ce cas particulier, c'est une affirmation invraisemblable,

Digitized by Google

dénuée de preuves et imaginée pour les besoins de la cause.

2° Il n'est pas moins contradictoire que, dans les deux propositions *woyda owim petedhyay « j'ai vu l'oiseau voler » et * oweyay pettrā petedhyay edōt « il a donné à l'oiseau des ailes pour voler » (type 2 A), le même infinitif datif *petedhyay ait deux sens absolument différents ; or, dans ce dernier type, *petedhyay est, sans contestation possible, le datif du but : donc le *petedhyay du type 1 (proposition infinitive) doit être le datif du but ou quelque chose d'approchant.

3° Ce qui répugne doublement à la logique répugne aussi à la syntaxe historique et pratique de la proposition infinitive en grec et en latin. Si l'infinitif avait eu primitivement, dans cette construction, un sens locatif, avec quels verbes se construirait-il de préférence ? Évidemment avec les verbes signifiant « voir, toucher », etc., puisque ces verbes sont de ceux qui se conçoivent le mieux comme construits avec un régime indirect au locatif. On devrait pouvoir dire ὁρῶ αυτὸν νοσεῖν « je vois lui dans le fait d'être malade », et l'on ne peut dire que νοσοῦντα ; *vidi eum cadere* « j'ai vu lui dans l'action de tomber », et *cadentem* est seul correct. Est-il admissible que, par un bizarre phénomène de désuétude, la proposition infinitive ait cessé de pouvoir être employée dans les alliances de mots où elle devait paraître originairement la plus naturelle, et qu'au contraire elle soit devenue d'un usage courant à la suite de verbes signifiant « croire, penser, dire, nier, s'apercevoir », etc., avec lesquels le sens locatif de l'infinitif s'apparie bien moins aisément ? Car on reconnaîtra bien que des phrases telles que φημὶ αὐτόν νοσεῖν « je dis lui dans

Digitized by Google

le fait d'être malade », *puto eum cadere* « je pense lui dans l'action de tomber » (qui est-ce qui tombe ? est-ce le sujet pensant ou le régime pensé ?) et ainsi de suite, ont quelque chose de forcé et de peu clair, en comparaison de la limpide simplicité des autres phrases citées plus haut. Si donc celles-ci sont correctes et celles-là non, c'est que l'interprétation de l'infinitif par un locatif est un contre-sens.

La conclusion s'impose de toute manière : puisque, dans la proposition infinitive, l'infinitif datif ou locatif ne peut avoir le sens locatif, il s'ensuit qu'il a nécessairement le sens datif, en d'autres termes le sens du but à atteindre. Comment concilier ce sens avec celui de la proposition infinitive ? C'est le dernier point qui nous reste à examiner.

Pour saisir la transition entre l'infinitif datif ou locatif du but et l'infinitif de la proposition infinitive, il faut, ce me semble, partir de constructions sanscrites telles que celle de *R. V.*, III, 33.4., *ná vártave prasaváḥ sárgataktaḥ* « l'élan impétueux n'est pas à arrêter » ou « à être arrêté », puisque l'infinitif est de sa nature absolument indifférent à la distinction des voix : autrement dit, « on ne saurait arrêter notre élan impétueux ». Ici l'infinitif est bien encore le datif du but, quoique avec une nuance de catachrèse en comparaison du sens si clair qu'il a dans *prátidhātave 'kar* ou dans *kṛtá dhānā áttave te háribhyām* « les grains sont apprêtés pour tes deux chevaux fauves pour manger » (*R. V.*, III. 35.7.). Il importe peu du reste que l'on parte ici du sanscrit ou de l'indo-européen, puisqu'il a été démontré plus haut que cette construction

Digitized by Google

védique de l'infinitif remonte à la période proethnique : nous pouvons donc écrire à volonté *ná vártave prasaváḥ* ou **ne werteway prosewos*, la seconde phrase n'étant que la transcription ou le décalque archaïque de la première, et sans attacher désormais la moindre importance au choix de l'une ou l'autre variante phonétique.

Eh bien, dans cette construction védique d'un usage courant, introduisons un de ces verbes qui commandent ordinairement la proposition infinitive, un verbe signifiant « croire », par exemple : nous obtenons *ná manye vártave prasavám*, phrase dont personne ne contestera la correction au point de vue védique et qui constitue en même temps une proposition infinitive des mieux caractérisées. Avec l'infinitif datif védique on traduira « je ne crois pas l'élan à être arrêté », c'est-à-dire « susceptible d'être arrêté », conformément au sens de *ná vártave prasaváḥ* qu'on vient de voir (1). Avec la proposition infinitive on interprétera οὐκ οἶμαι τὴν ὁρμὴν κατέχεσθαι = *haut puto impetum contineri* « je ne crois pas l'élan être arrêté ». C'est toute la différence. Certainement il y a une nuance entre ces deux significations, mais si faible en général, et dans certains cas elles se recouvriront si complètement, que le passage est bien aisé et presque nécessaire de l'une à l'autre. Que de fois, dans nos langues plus civilisées et

(1) Plus exactement encore « l'élan, je pense, n'est pas à arrêter », en sorte qu'originairement du moins les deux propositions ne diffèrent que par le mot *manye* placé comme entre parenthèses. Cette interprétation, il est vrai, supposerait en védique *mánye* accentué ; mais la construction primitivement paratactique a pu dans la suite être conçue comme hypotactique, et c'est là tout justement la genèse psychologique de la proposition dite infinitive.

Digitized by Google

plus précises, ne dit-on pas « je fais » pour « je puis faire » ou « je puis faire » pour « je ferai » ! Et l'écart est bien plus grand ; car notre verbe « pouvoir » a par essence le sens de l'éventualité, tandis que l'infinitif indo-européen, encore une fois, est tout à fait indifférent entre l'affirmation et l'éventualité, tout comme entre l'actif et le passif.

Faisons la contre-épreuve : nous venons de traduire *vártave* par un passif, envisageons-le maintenant comme verbe actif. Soit la construction *ná manye mā* (1) *vártave prasavam :* celle-là encore est irréprochable au point de vue védique et signifie « je ne crois pas moi à arrêter (i. e. capable d'arrêter) l'élan » ; traduite comme proposition infinitive, elle équivaut à οὐκ οἶμαι ἐμαυτὸν κατέχειν (plus simplement, ainsi qu'on l'a expliqué plus haut, οὐκ οἶμαι κατέχειν) τὴν ὁρμήν = *haut puto me sistere impetum,* et en français « je ne crois pas arrêter l'élan ». Notez bien que cette dernière phrase signifie tout aussi bien « je ne crois pas que j'arrête (en ce moment) » et « je ne crois pas que je sois capable d'arrêter », et offre par conséquent la synthèse parfaite du sens de la construction védique et de la proposition infinitive gréco-latine. Il n'y a pas de démonstration plus frappante du caractère indifférent de l'infinitif : dans la langue primitive indo-européenne, de même que dans nos langues modernes, et à bien plus forte raison, c'est une pâte molle, susceptible de remplir une infinité de moules syntactiques, en conservant toujours un sens vague et indéterminé de but, qu'il tient, non pas de sa

(1) *Mā* est inutile à cause du sens réfléchi de *mánye,* mais il est rétabli pour la symétrie. Cf. avec la deuxième personne, *ná manye tvā,* etc.

Digitized by Google

nature d'infinitif, mais du cas (datif ou locatif) auquel il est mis.

Est-il besoin de faire observer qu'avec un verbe signifiant « dire » le résultat de l'expérience eût été absolument le même : *ná prá vivakmi vártave prasavám* (cf. *R. V.*, VII, 1.22, *mâ no durbhṛtáye prá vocaḥ*) = οὔ φημι τὴν ὁρμὴν κατέχεσθαι = *nego impetum sisti*, etc. De même avec l'infinitif traduit comme verbe actif : *prá vivakmi tvā vártave prasavám*. Et de même enfin avec tout autre verbe susceptible de commander en grec ou en latin une proposition infinitive. Il est bien entendu que ce ne sera pas toujours sans quelques tiraillements que l'on parviendra à ramener une proposition infinitive gréco-latine à une construction védique d'infinitif datif, ou réciproquement ; mais il faut songer que, le moule de la proposition infinitive une fois créé, l'analogie l'a dans la suite largement propagé. On ne saurait demander à deux branches linguistiques d'un génie aussi différent que le sanscrit et le gréco-latin de se ressembler parfaitement dans les détails infiniment variés de leur syntaxe : tout ce qu'il est permis de constater, c'est que les rudiments de telle ou telle construction propre à l'une ou à l'autre se laissent ramener à un point de départ identique ; et, en ce qui concerne la proposition infinitive, ce résultat nous semble acquis sans difficulté.

Ce qu'il y a de curieux et de vraiment probant, c'est que les verbes qui au contraire s'accorderaient le mieux possible avec l'infinitif traduit comme un locatif sont absolument incompatibles avec le même infinitif traduit comme un datif, et repoussent par conséquent en védique la construction infinitive. On ne pourrait pas dire, par exemple, en védique * *tám paçyāmi no neṣáṇi* « je le vois dans le

Digitized by Google

fait de nous conduire », i. e. « je vois qu'il nous conduit », puisque l'infinitif locatif n'a pas le sens de la situation, mais celui du but : cf. *R. V.*, X, 126.3. *náyiṣṭhā u no neṣáni párṣiṣṭhā u naḥ parṣáṇi* « les meilleurs guides *pour* nous guider, les meilleurs passeurs *pour* nous faire passer ». A plus forte raison ne pourrait-on pas dire, avec l'infinitif au datif, **tám paçyāmi vártave prasavám* « je vois qu'il arrête l'élan », puisqu'en tout cas le datif n'a jamais le sens locatif. Or, ces verbes signifiant « voir », etc., qu'on ne saurait en védique construire ni concevoir, construits avec l'infinitif, sont aussi ceux qui en gréco-latin répugnent à commander une proposition infinitive : on ne dit pas, nous l'avons constaté, ὁρῶ αὐτὸν νοστεῖν, mais νοσοῦντα, *vidi eum cadere,* mais *cadentem.* Ainsi la construction infinitive du grec et du latin concorde avec la construction infinitive du védique, non seulement dans les tours qu'elles admettent, mais encore dans ceux qu'elles repoussent l'une et l'autre. Il est difficile d'imaginer une concordance plus complète et plus frappante.

Remarquons enfin que ce que nous avons obtenu par cette voie, ce n'est pas seulement la synthèse de la construction de l'infinitif datif du védique et de la proposition infinitive gréco-latine ; c'est encore la synthèse de celle-ci avec la tournure ἐποίησάς με γελάσαι (tu as fait moi dans le sens de rire), *fecisti me ridere, tu m'as fait rire*, *kṛtâ dhānâ attave*, etc., synthèse prévue et annoncée comme nécessaire dès le début de cette étude. D'une seule source sont sortis plusieurs ruisseaux, dont chacun s'est frayé son cours à travers les âges, mais dont l'orientation générale ramène fatalement l'observateur à un point de départ commun.

Digitized by Google

Ainsi **la proposition infinitive indo-européenne,** telle qu'elle nous est révélée par l'usage gréco-latin, **n'est autre chose qu'une variété particulière de l'emploi indo-européen de l'infinif datif ou locatif du but,** tel qu'il nous est révélé par la syntaxe du sanscrit védique (1).

(1) Quand cette étude a été écrite, la belle *Syntaxe védique* de M. Delbrück ne m'était pas encore parvenue et je n'en connaissais même pas l'existence. C'est mon principal titre à l'indulgence de mes lecteurs.

V. HENRY.

Andrézieux (*Loire*), le 25 août 1888.

Digitized by Google

LE SYSTÈME DE L'AGGLUTINATION

DEVANT LA LOGIQUE ET DEVANT LES FAITS

En matière de linguistique indo-européenne, Bopp et ses successeurs immédiats, Schleicher, G. Curtius, M. Max Müller, etc., ont été avant tout des précurseurs. Ils ont jeté les fondements d'une œuvre admirable, mais que les conditions mêmes de tout développement scientifique empêchaient d'être définitive du premier coup. C'eût été miracle qu'ils ne se fussent jamais trompés, ou plutôt qu'ils ne se fussent jamais égarés sur de fausses pistes comme cela arrive toujours quelquefois à ceux qui sont obligés de frayer le chemin de la vérité. Cuvier a été rectifié et complété, sans parler des intermédiaires, par Darwin et son école. Bopp peut être regardé comme le Cuvier de la linguistique. Rien d'étonnant donc à ce que plusieurs de ses théories soient à reprendre en sous-œuvre et aient à subir une transformation nécessitée par les progrès d'une science qui — il y a naïveté presque à le rappeler — devait d'abord faire ses débuts en quelque sorte, et avoir ses commencements avant son couronnement.

Parmi ces doctrines de la première heure qui semblent sujettes à révision, une des plus ébranlées en ce moment est celle de l'*agglutination*.

Digitized by Google

On connaît l'hypothèse sur laquelle elle est fondée : la langue mère indo-européenne, dans les premières périodes de son existence, aurait consisté en particules monosyllabiques invariables et distinctes qui, en se combinant ultérieurement entre elles, ont donné naissance aux formes complexes et susceptibles de flexion dont sont composés le sanskrit, le grec, le latin, etc.

Le contrôle de cette hypothèse peut se faire à deux points de vue, à savoir : 1° celui des fonctions des particules isolées (ou des *racines*) de la langue mère ; 2° celui des combinaisons morphologiques que la soudure ou l'agglutination des racines a produites, soit dans la langue mère elle-même, soit dans ses premiers dialectes.

Prenons d'abord la question sous son premier aspect.

Les monosyllabes primitifs, ou les racines, remplissaient, nous dit-on, sous une forme unique le rôle des différentes parties du discours. Or, cette assertion, que nécessite la logique du système, est inadmissible. Le premier principe de toute morphologie rationnelle est que la fonction se développe à la suite de l'instrument destiné à la remplir : un oiseau ne vole que quand il a des ailes. De même, le verbe n'a existé comme tel auprès du substantif et de l'adjectif que lorsqu'il a été muni des caractères qui l'en distinguent et qui permettent à l'intelligence d'en faire un emploi significatif spécial. Il ne suit pas de là que toutes les parties du discours ont existé de tout temps. On se rend bien compte, en effet, et de la possibilité d'un état du langage où l'adjectif, et plus tard le substantif à côté de lui, existaient seuls, et du procédé évolutif d'après lequel les parties du discours sont issues les unes des autres. Mais ceci diffère complètement de l'hypothèse de l'indé-

Digitized by Google

termination primitive des fonctions des racines isolées, qui est celle des premiers disciples de Bopp. Ces racines étaient nécessairement des substantifs, des adjectifs ou des verbes, mais nécessairement aussi elles n'étaient pas à la fois substantifs, adjectifs et verbes; et si le système de l'agglutination exige qu'on admette le contraire, il y a par cela même de grandes chances pour qu'il soit faux (1).

Nous discuterons maintenant l'autre face du problème.

L'agglutination, d'où proviendraient les formes fléchies, ou à suffixes, des langues indo-européennes, est une pure hypothèse. On constate ce phénomène, il est vrai, entre des formes déjà complètes, comme les prépositions-préfixes et les verbes, ou entre les différents termes des composés; mais *jamais* entre deux racines dont l'une — la finale — aurait pris le rôle de suffixe ou de flexion.

Au contraire, beaucoup d'exemples sûrs nous présentent d'une tout autre façon la genèse des suffixes désinentiels.

Ainsi le sk. *pîvarî*, fem., et *pîvara-s*, masc., de même que les correspondants grecs πίειρα, πιαρός, πιερός, proviennent, non pas de la combinaison d'une racine *pîv*, d'où un thème *pîva-*, avec un suffixe *ra*, ρο, comme l'exigerait le système de l'agglutination; mais bien de l'emprunt analogique à des formes déjà existantes du même genre, des finales *î*, α, caractérisant le féminin, ou *a-s*, ο-ς, caractérisant le masculin, ajoutées aux adjectifs préexistants : en sansk. *pîvas* et avec le rhotacisme fréquent de la finale *pîvar;* en gr. *πιας, d'où πίαρ.

(1) C'est en vain qu'on objecterait l'exemple du chinois. — La position mutuelle des mots-racines y équivaut, comme dans les composés indo-européens, aux caractéristiques fonctionnelles.

Digitized by Google

On prend donc sur le vif dans cet exemple, auquel on pourrait en joindre beaucoup d'autres semblables, l'origine des suffixes *ra-s*, *ρο-ς;* et l'on voit aussi clairement que possible que, loin d'être issus d'une racine pareille employée jadis isolément, ils sont le résultat pur et simple de la transformation phonétique de la finale d'un mot déjà usité, et chez lequel la distinction des genres s'est établie sur le modèle de formes où elle était déjà nettement caractérisée par une particule finale; c'est-à-dire au moyen de l'emprunt et du réemploi de cette particule caractéristique, issue elle-même de quelque accident phonétique du genre de celui qui a changé en *r* l'ancienne finale *s* de *πίας.

Remarquons tout de suite que quand nous formons de nos jours un mot comme *social-isme,* composé de l'adjectif *social* et de la caractéristique de la série des substantifs en *isme,* nous usons d'un procédé tout semblable de développement et d'enrichissement du langage, et que, du moment où nous constatons que ce procédé est en vigueur dans nos langues depuis au moins trois mille ans, nous sommes très logiquement autorisés à croire que nous nous trouvons en présence de la condition même de leur croissance, comme l'insertion du rameau sur le rameau est, avec l'amplification du tronc, le mode unique et constant de la croissance de l'arbre.

Ce qui vient d'être montré pour les suffixes *ra, ρο* pourrait l'être également pour la plupart des autres. Nous renvoyons, du reste, à cet égard, à notre *Étude sur le rhotacisme proethnique* (1).

(1) Dans le tome VI de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon.*

Digitized by Google

Nous nous sommes efforcé d'y démontrer aussi qu'en dernière analyse on dégage des formes indo-européennes complexes, non pas des racines au sens où l'entendait Bopp, mais des adjectifs verbaux monosyllabiques du genre de ceux qu'on retrouve en si grand nombre en sanskrit, en grec et en latin comme derniers termes des composés (*puru-kṛt*, δον-πλήξ, *arti-fex*, etc.) et à l'état isolé dans le rôle d'adjectifs substantivés, comme *pâd*, πούς, *pes*, le pied (ce qui marche, s'agite) ; *vâc*, ὄψ, *vox*, la voix (ce qui parle, bruit) ; *dant*, ὀδούς, *dens*, dent (ce qui mord, coupe), etc.

Sous cette dernière forme, surtout, la nature même des choses qu'ils désignent, et l'identité de leur forme dans les trois langues, prouvent leur haute antiquité et confirment l'hypothèse, appuyée par nombre de phénomènes particuliers, que nous avons affaire dans ces mots aux véritables têtes de ligne de la dérivation indo-européenne. On voit d'ailleurs très bien que les dérivés sont pour ainsi dire la chair de leur chair et que, de même que le procédé du redoublement consiste à *préfixer* à une forme ses éléments phonétiques initiaux, celui de la dérivation a pour principe la *suffixation* à une forme donnée de ses éléments phonétiques terminaux ; en d'autres termes, les premiers dérivés sont des redoublements sur la partie finale d'un mot, de cette finale même. Plus tard, et après que cette partie a eu acquis une valeur significative propre, l'analogie a fait le reste.

En tout cas, les radicaux auxquels nous aboutissons ainsi se distinguent nettement au point de vue significatif des racines à fonctions indistinctes admises par l'école de Bopp ; ce sont tous des adjectifs, ou d'anciens adjectifs, dont le sens implique généralement une idée de mouve-

Digitized by Google

ment. De là leur parallélisme tout particulier avec les verbes qui en dérivent et leur nom d'adjectifs verbaux.

Ce qui vient d'être dit suffit pour faire voir de quelles fortes positions les adversaires du système agglutinatif sont en voie de s'emparer ; ils ont pour eux les faits, tandis que l'école qu'ils combattent ne peut avoir recours qu'à des analogies lointaines et contestables, et à une tradition beaucoup trop récente pour impliquer la prescription des opinions contraires, à supposer qu'une raison aussi peu scientifique ait jamais la moindre valeur.

Mais quel que soit le résultat de la controverse, ses péripéties et son issue ne sauraient être que profitables à la science. Si les anciennes théories sortent victorieuses du rude assaut qu'elles subissent, elles bénéficieront de cette épreuve décisive et mériteront, dès lors, une confiance qu'elles n'ont obtenue jusqu'ici qu'à titre bien précaire. Si, au contraire, ce sont les doctrines opposées qui l'emportent, toute la linguistique indo-européenne en éprouvera un renouvellement dont la fécondité se laisse déjà pressentir.

PAUL REGNAUD.

Digitized by Google

QUELQUES REMARQUES SUR LES PARFAITS LATINS

A PROPOS DU LIVRE DE M. ERNAULT

Intitulé : *Du parfait en grec et en latin* (1).

Ce n'est que justice de rendre hommage au savoir, un peu hâtif peut-être dans certaines parties, mais très réel pourtant en somme, dont témoigne l'étude de M. Ernault. On doit également le louer de la clarté de son exposition et de l'ordre qu'il a su apporter dans l'examen des questions si nombreuses et si compliquées qui touchent à la phonétique et à la morphologie des parfaits grecs et latins.

Cette part légitime faite à l'éloge, nous passons sans plus de transition à l'indication des points qui nous ont paru critiquables dans le travail que nous examinons. Nous pourrions résumer la plupart des reproches que nous aurions à adresser à l'auteur en disant que son livre est trop dépourvu d'idées personnelles et d'indices d'une initiative quelconque de sa part. Nous y voyons une sorte de mosaïque, très riche, du reste, d'opinions empruntées aux linguistes *autorisés*, que l'absence d'une critique pénétrante ou d'une synthèse compréhensive a laissées le plus

(1) Paris, 1886, Vieweg, éditeur.

Digitized by Google

souvent à l'état de membres épars. On ne s'aperçoit pas que M. Ernault domine son sujet, et la diversité des points de vue de sources différentes qu'il a l'air de mettre sur le même pied laisse une vive impression de défiance à l'égard d'une science si mal coordonnée et dans laquelle des affirmations quasi contradictoires semblent mériter un égal accueil auprès d'un auteur très bien préparé pourtant à en apprécier le fort et le faible. Mais est-ce bien M. Ernault qu'il convient de rendre responsable du défaut de critique personnelle ou de vues propres que sa méthode paraît impliquer ? Nous en doutons d'autant plus que nous avons affaire dans son livre à une thèse de doctorat, et que nous avons d'excellentes raisons de croire qu'en pareil cas la liberté d'allures de l'auteur est singulièrement gênée. Il n'est que trop vrai, en effet, que si, en littérature, en histoire et en philosophie, les candidats au doctorat jouissent d'une très grande latitude quant à la manière de développer un sujet et de modifier, s'il est en leur pouvoir, telle théorie qui a eu cours jusque-là, — que s'il leur suffit, pour obtenir le droit d'entrer en lice, de faire preuve de savoir et de bon sens, — il en est tout autrement en linguistique. Dans ce domaine, il tend à s'établir en certains milieux une sorte de dogmatisme d'autant plus pointilleux et intolérant que les principes sur lesquels il repose sont plus controversés et controversables. Nous croyons qu'on ne saurait protester trop vivement contre une disposition qui contraste d'une manière si étrange avec les procédés habituels de la science moderne. L'éclectisme en son beau temps n'a jamais monté la garde avec plus de sévérité autour de son royaume d'un jour, que les linguistes de l'École ne le font pour la

Digitized by Google

défense des théories de Bopp rectifiées par M. Brugmann. Sur ce terrain-là, nul n'est jugé compétent s'il ne jure par la théorie des racines à charnières et par celle des nasales sonnantes.

Ceci nous rend compte d'une bonne partie au moins des défauts de la *thèse* de M. Ernault et de l'infinité des points de doctrine vulnérables qu'elle présente pour ceux qui, comme nous, se sont réservé le droit de contrôle sur les théories des maîtres d'outre-Rhin. Ces théories, et surtout celles des néo-grammairiens, nous l'avons déjà dit, remplissent son livre, et c'est un luxe qui est peut-être plus nuisible qu'utile à ses patrons. D'abord, cette manière de procéder oblige M. Ernault à nous faire voir en quelque sorte leur cuisine, et celle des néo-grammairiens, comme toutes les cuisines, est singulièrement peu faite pour ouvrir l'appétit. Il y a, dans leur façon de traiter les détails, des dessous dont la mise en lumière produit un étrange effet sur les profanes. Les assertions les plus extraordinaires y préparent les déductions les plus paradoxales. Nous n'en citerons pour exemple que l'exposé complaisant que fait M. Ernault à la page 101 de son livre de *la théorie de M. Osthoff sur l'origine des parfaitsgrecs en κα*. M. Ernault ne nous dit pas si les raisonnements aussi abstrus que savants qu'il cite à cette occasion l'ont convaincu. Dans l'affirmative, qui nous paraît vraisemblable, il faudrait reconnaître qu'en néo-grammaire il y a des grâces spéciales pour les initiés, et que là surtout le sentiment a des raisons que la raison ne connaît pas.

Mais où notre auteur, en vrai néophyte, nous paraît surtout dépasser le but et faire des excès de zèle ou de conscience, c'est quand, à côté des argumentations trans-

Digitized by Google

cendantes de M. Osthoff, il nous sert les argumentations non moins transcendantes, mais absolument contradictoires, de M. Brugmann. Eh quoi ! c'est à ce désaccord parfait qu'aboutit l'application par les maîtres de ces nouvelles méthodes dont la *précision* est si vantée ! Il y aurait dans les constatations de ce genre de quoi dissiper bien des illusions si en nouvelle grammaire on n'avait pas la foi tenace et des *croyances* dont la solidité est à l'épreuve de la logique.

Mais, au lieu d'instituer un examen en règle et qui n'en finirait plus des points de doctrine ou de détail à l'égard desquels nous sommes d'un avis tout différent de celui de M. Ernault ou de ses inspirateurs, nous voudrions nous borner à indiquer rapidement à quelles applications, tout opposées aux siennes, on peut aboutir en examinant l'origine des parfaits latins au point de vue d'un principe qu'on n'admet pas dans la nouvelle grammaire, mais qui n'en est pas moins, croyons-nous, juste et fécond ; nous voulons parler de celui que nous avons appelé ailleurs la loi d'équilibre ou de compensation.

Posons en fait tout d'abord que toute forme redoublée tend, par cela même qu'elle est plus large que la forme simple dont elle est issue, à affaiblir l'une ou l'autre de ses parties. C'est la même loi qui a provoqué l'affaiblissement en latin de la voyelle radicale dans les composés avec préfixes, comme *inficio* auprès de *facio*. En sanskrit et en grec, cette cause d'affaiblissement a réduit à la simple la consonne aspirée, au redoublement des parfaits : *bibheda*, pour **bhibheda*, πεφιλήκα, pour *φεφιληκα; de même en sanskrit, elle a transformé dans la même position les gutturales en palatales : *cakâra*, pour **kakâra*.

Digitized by Google

Dans ces deux langues, la régularisation grammaticale qui s'est produite de bonne heure a préservé les parfaits de troubles phonétiques plus profonds.

Il n'en a pas été de même en latin où la littérature et la grammaire n'ont apporté qu'assez tardivement un obstacle sérieux aux modifications de ce genre.

Nous étudierons d'abord celles que l'on constate sur les formes où le redoublement s'est maintenu. En général, dans ce cas, le vocalisme radical a subi un affaiblissement plus ou moins accentué. Exemple : *cecidi, cecini* pour **ceceidi, *ceceini; *cecêdi, *cecêni; *cecâdi, *cecâni; *cacâni, *cacâdi* (cf. sk. *çaçâda*).

Fefelli, peperi pour **fefâlli, *pepâri* (et de même avec les autres verbes à liquides) auprès de *fallo, pario.*

Parfois c'est une nasale radicale qui a fait les frais de l'affaiblissement : *pupugi, tutudi,* auprès de *pungo, tundo.*

La perte de la nasale peut accompagner d'ailleurs l'affaiblissement de la voyelle. Exemples : *pepigi, tetigi,* auprès de *pango, tango.*

Parfois, enfin, c'est la sifflante initiale d'un groupe de consonnes qui est tombée, avec affaiblissement ou non de la voyelle précédente. Exemples : *steti, stiti* (rac. *stâ*) pour **stesti, *stisti; didici* pour **didisci,* auprès de *disco.*

Mais l'affaiblissement vocalique n'a pas exclusivement frappé le vocalisme radical. Déjà, en sanskrit, on constate l'atteinte de celui du redoublement, surtout avec les racines en *o* et en *e*. Exemples : *bibheda, tutoda,* pour **bhebheda, *totoda.* De même, en latin, une forme comme **cecâdi, *cecêdi,* d'où *cecidi,* aurait pu, en intervertissant l'affaiblissement, donner **cicâdi* ou **cicêdi, *c'cêdi, *cêdi.* C'est ce qui est arrivé aux parfaits de la série : *vîdi, vêni,*

Digitized by Google

fêci, jêci, frêgi, etc., qui sont pour **v'vîdi, *v'vêni, *f'fêci, *j'j'êci, frêgi,* comme le prouve en toute certitude l'inscription récemment constatée sur une broche d'or découverte à Palestrina, *fefaked* (1). *Tŭli,* auprès de *tetuli, scĭdi, fĭdi,* formes au lieu desquelles on attendrait **tûli* ou **tôli, *scêdi, *fîdi,* s'expliquent par une analogie avec la forme réduite que présentent en composition les parfaits redoublés, comme *impuli* auprès de *pepuli; intuli* a certainement amené la substitution de *tuli* à *tetuli.*

Nous avons vu par l'exemple de *didici* pour **didisci,* etc. que le redoublement pouvait se maintenir moyennant la perte de la sifflante initiale d'un groupe radical de consonnes. On peut en induire qu'au contraire si le groupe se maintient, le redoublement tombe, fait en parallélisme exact avec ce qui se passe pour le vocalisme, lequel reste fort au radical si le redoublement disparaît. On est donc autorisé à croire que, *dico* étant un doublet de *disco* et d'une forme perdue **dixo* (*disco,* cf. zend *dakhsh,* gr. δισσόμαι = *δικσομαι etc.), *dixi* (*dicsi*) auprès de *didici,* pour **didisci,* est lui-même pour **didixi, *d'dixi* (*d'dicsi*). En d'autres termes, la connexion de ces faits rend extrêmement vraisemblable, à notre avis, l'hypothèse que les parfaits en *xi* et en *si* du latin possédaient, comme tous les parfaits sanskrits et grecs, un redoublement à l'origine (2).

Or, si les parfaits en *xi* et en *si* étaient autrefois à redoublement, — si, en sommes, ils ont la même structure

(1) Pour des formations analogues en sanskrit, voir nos *Essais de linguistique évolutionniste*, p. 377.

(2) Une raison à ajouter à celles qui viennent d'être indiquées, c'est que dans *rexi*, etc., l'*e* est resté long par nature.

Digitized by Google

morphologique que la généralité des parfaits indo-européens, il y a lieu d'en conclure qu'ils ne sont pas composés, comme on l'a cru généralement sans parvenir à le démontrer. Quelques-uns peuvent devoir leur origine à l'analogie; mais la plupart proviennent, comme *dixi*, d'une variante de la racine telle qu'elle apparaît au présent. Il est facile de le démontrer pour un grand nombre de cas, parmi lesquels on peut citer *rexi* à côté de *rego*, pour **rezgo*, **resco*, (cf. sk. *rakš* dans *raštra*, pour *râkstra*, royaume); *fluxi* auprès du sk. *pruš* pour **prukš*, couler; *flexi*, *plexi*, *spexi*, auprès du groupe *ct* venant de *cs*, dans *flecto*, *plecto*, *specto*, etc. (1).

Nous sommes porté à croire, avec M. Osthoff, que les parfaits en *vi*, où le *v* n'a pas sa raison d'être étymologique, sont dus à l'analogie de *fôvi*, *môvi*, *vôvi*, etc., lesquels doivent s'expliquer, et pour la même raison (la conservation du vocalisme fort), comme *fêci*, etc. Toute cette série à l'origine était donc aussi à redoublement.

Restent les parfaits en *ui* que nous continuons à considérer comme contractés de formes en *evi* (voir *Linguist. évol.* p. 266, n. 3) et qui, par conséquent, rentrent dans la série dont il vient d'être question.

En résumé, tous les parfaits latins ont été formés sur le type indo-européen à redoublement, et il n'y a aucune raison logique ou morphologique de croire qu'il a pu en être autrement.

Paul Regnaud.

(1) Pour d'autres exemples, voir nos *Essais de linguistique évolutionniste*, p. 429-446.

Digitized by Google

DER SPRACHE DER BASKEN ERSTLINGE

Von Herrn Bernhard Dechepare, Rector zu Alt-Sanct-Michael.

(*Suite et fin*)

(D. 6.)

Der Frauen Würdigung.

Die Frauen nicht verunglimpft, mir zu Gefallen! Wenn die Männer es lassen könnten, sie würden nicht Unrecht haben.

Viele Männer, wenn sie über die Frauen schlimm reden, behandeln sie recht unüberlegt und unredlich. Schweigsam bleiben wäre schöner, (denn) die Frauen können nicht sündigen, es sei denn mit den Männern.

Wenig verständige (Leute) vermögen es, die Frau zu lästern; über dieselbe günstig zu sprechen würde anständiger sein. Warum (auch) sollen sie die Frauen verunglimpfen; Gross und Klein, alle sind wir durch sie.

[Die] geringe Heldenthat ist, (in Betreff) der Frauen, das übel Reden (und), wenn man eine schlimm besprechen mag, alle gleich einzubegreifen. Dass still wäre, wünschte ich, jeder, welcher derart(igen Handelns fähig) ist; bedauernswerth das Weib, (das) ihm die Brust gegeben.

Digitized by Google

Jeder Frauenlästerer müsste bedenken (D. 7.) woher wir geboren sind, er selbst und jeder Andere; ob er eine Frau zur Mutter habe, oder nicht, möchte ich gefragt haben; der Mutter zu liebe sollte er jede Frau hochhalten.

Zu des Mannes Vortheil ist die Frau stets. Einmal, was uns betrifft, so werden wir alle von ihnen zur Welt geboren; geboren und todt würden wir sein, wenn sie uns nicht nährte; nachdem (wir) auferzogen, brauchen (wir) jeden Tag die Hilfe derselben.

Ihrer Hand bedarf es im Wohlsein zum Kleiden und zum Speisen; indem dass er krank ist, ohne Frau, wird der Mann zum verlorenen Holzscheit. Wenn er gestorben ist, wer wird wie sie sich aufraffen? Jederzeit haben wir sie nöthig, es ist da(ran) nicht[s] zu zweifeln.

An dem Orte (wo) keine Frau ist, sehe ich kein Vergnügen; weder der Mann, noch das Haus ist jemals reinlich; alle im Hause befindlichen Dinge sind schlecht geordnet. In das Paradies möchte ich nicht, wenn es darin keine Frauen gäbe.

Ich habe (noch) nicht gehört, dass die Frau zuerst den Mann angefochten habe, sondern der Mann immer zuerst die Frau. Die Verderbtheit geht immer von den Männern aus; warum also legen sie dieselbe dem Weibe zur Last?

Die Tugenden brauchte man unter den Männern grösser; unter den Frauen sehe ich des Guten auch mehr. Tausend schlechte Männer gibt es, für eine Frau; (anstatt) eines Mannes bleiben tausend Frauen in ihrer Treue.

(D. 8.) Wenn diese den Männern zuhörten, es wäre nicht eine gut. Nichtsnutzig wie sie (die Männer) sind, können sie sie (die Frauen) nicht unangefochten lassen; aber

Digitized by Google

es gibt viele Frauen, welche ihnen entrinnen, weil unter den Frauen die Tugend wirklich am lautersten ist.

Ich höre [es] nicht, dass die Frau den Mann genöthigt, aber er selbst, thöricht geworden, stellt der Frau nach. Wenn (dann) einige Frauen ihm mit Liebe entgegenkommen, welcher Mann gibt der Frau [das] Unrecht?

Gott liebt das Weib über alle Welt; vom Himmel ist er herabgestiegen aus Zuneigung zu ihr; das Weib hat ihn zu unserem Bruder bestellt. Alle Frauen (sind) zu preisen um seiner Liebe willen.

Es scheint mir, dass die Frau ein süsses Ding ist, unter allen Gaben vor allem ein sanftes Element; wenn man bei der Nacht und auch am Tage [das] grosse(s) Vergnügen hat, (ist) die Gemeinheit [die] gross[e] von ihr übel zu reden.

In mundo nihil pulchrius jucundiusque est quam denudata mulier viro supina. — Elongatis duobus brachiis jacet exanimis, — ut faciat ei vir ille quidquid voluerit.

Etiamsi illam telo percutiat medium per corpus, — nihil mali dicere tentat illa, angelis superior, — mulso autem telo placatoque vulnere — gratiâ suâ inter se ea pacat.

(E. 1.) Wer ist der unvernünftige Mann, der dessen nicht eingedenk wäre, und dann ein solcher, der übel redete? Der ist kein rechter Mann, der also handelt, weil er solche Wohlthat nicht würdigt.

Der Eheleute Liedchen.

Herr in der Höhe tilget die (Frau) des Anderen mir aus dem Sinn; sie ist selbst gefangen und ich (bin) gefesselt ihretwegen.

Digitized by Google

Die mich bestrickt hält, ist die Gefangene (eines) Andern, mein Schicksal hat mich so (zum) Gefangenen zweier gemacht. Gern werde ich, wenn ich lebendig bin, (der) der einen sein, aber, es sei denn durch Gewalt, von jetzt an nicht (der) des andern.

Der, welcher die (Frau) eines Andern für sich (zum) Liebchen nimmt, wird [in] mehr Schmerz, als Vergnügen haben. Die Begegnungen werden selten und mit Furcht (verbunden) sein. Indem [dass] sie es (am) wenig(sten) glauben, kann das Übel plötzlich entstehen.

Die Thorheit, die (Frau) eines Andern zu lieben, ist gross; (um) eines Vergnügens (willen) wird man viel Trübsal haben, mit den Augen sehen (und) nicht sprechen können, da sehe ich [sie] die Schwierigkeit; indem [dass] sie mit dem Ihrigen ist, (bleibt) für mich der Wind.

Nur mit Gefahr werde ich zu ihr gehen können, und vielleicht wird sie dann keine Musse haben; wenn sie sie (aber) auch hat, wird sie ängstlich sein (und) sofort geht sie wieder. Während ich sie sehnlichst wünsche, nöthigt sie ein Anderer selbst in seinem Arm.

(E. 2.) Wenn ich in diesem Felde dazu komme, den Samen su säen, und wenn auch mein ist das Stroh und das Korn, (so) werde ich weder dies eine haben können, noch auch das andere : für geleistete Arbeit schlechter Dank, verloren der Gewinn. Für Andere bleibt mein Anrecht. Vielleicht werde ich später mit der Tochter den Sohn verheirathen.

Die Liebe hat auch Niemand den Wunsch zu theilen. Ich weiss [es] nicht, (wie) die Andern (thun), aber ich, ich versündige mich, so sehr, so sehr bin ich gepeinigt,

Digitized by Google

(sie) mit dem Ihrigen zu sehen, sie im Vergnügen, mich in Qual; rasend geworden (bin ich) zur Stunde.

Die Eifersüchtigen könnte ich niemals verunglimpfen. Die, welche ich lieb hätte, kann ich nicht wünschen, dass sie mir Jemand berühre. Bin ich von der (Frau) eines Andern an einem Orte eingenommen, so wäre ich — eifersüchtig auf den Ihrigen — ein Verzweifelnder.

Die Liebe kann unmöglich mit Verstand geleitet werden; unmöglich! Vielmals zeichnet sie (den) aus, welcher es kaum nöthig hat. Schlimmer als der Wein macht sie einen trunken; schnell bindet, spät löset sie den, welchen sie gefasst hat.

Die Liebe ist blind und wir haben nicht das unpartheiische (Urtheil); sie glaubt nicht dass es Andere gibt, ausser dem, welchen sie gern hat. Bösartiger als das Feuer vermag sie den Menschen zu verzehren, das Meer löscht nicht [das], was sie angezündet hat.

Der, welcher insgeheim verliebt ist.

(E. 3). Ein schönes, schmuckes Weib hat mir das Herz entwendet. Indem dass ich ihrer gedenke, unmöglich, irgend etwas hinunterzubringen. Wie ich sie, würde ich wünschen, dass sie mich liebte; aber, unfähig, mich zu erkühnen, verharre ich furchtsam, es könne ihr missfällig sein.

Wenn ich doch einen Spiegel haben könnte, welcher derart(ige) [die] Gabe besässe, dass ich ihr insgeheim meine Gesinnung darin zeigte; dass ich in demselben auch die ihrige zu mir ersähe; Beleidigung hätte ich unmöglich jemals gegen sie begangen.

Digitized by Google

Um mich so garstig zu quälen, wurde sie so schön geboren; nachts und tags auch peinigt sie mich arg. Wenn ich mit ihr zusammentreffe, erstarrt mir das Herz. Meine Qual zu schildern, selbst, wage ich nicht.

Wenn sie meine Gesinnung kennte, würde sie mich (vielleicht) lieb haben. Wenn ich doch König wäre, sie würde die Königin werden; wenn sie so gewillt wäre, würden wir mit einander sein; ihre Kinder und die meinigen wären alle Geschwister.

Wenn ich ihr mein Inneres schilderte und wenn sie mir alsdann [die] heftige Antwort gäbe, eher als der Dolch würde sie mein Herz zerfleischen; ohne Zweifel würde ich dortselbst todt[kalt] zusammenstürzen [können].

Der Morgenstern trägt vor den andern den Vortheil davon; gerade so ist unter den Frauen die, welche mich quält; so schön und schmuck ist sie, (dass) sie mich dadurch (zum) Wahnsinn bringt. In günstiger Schicksalsstunde wird der geboren sein, welcher sie in seinen Armen hält.

(E. 4.) (So) wie meine Neigung zu ihr redlich besteht, (so) möge Gott auch ihre zu mir tragen, damit meine Pein ihr tief eindringe im Herzen und sie gern das thue, was ich wünsche.

Der Verliebten Trennung.

Wenn ich sie verlassen könnte, sie würde nicht (ihres) Gleichen haben, da ich keine habe, welche ich so sehr liebe.

Ein Liebchen verehre ich ganz über die Massen; meine Seele und (mein) Herz sind mit ihm verwachsen, diese

Digitized by Google

seine schöne Erscheinung (ist mir) in den Augen verwebt; wenn ich daran erinnert werde, geht mir das Herz entzwei.

Ich habe zu ihr so sehr grosse Neigung, dass ich durch das (Zusammen)bleiben mit ihr mich gewiss nicht langweilen könnte. Die Trennung von ihr (ver)anlass(t) meinen Untergang. Bis ich sie von Neuem sehen kann (bin ich) fortwährend [der] traurig[e].

Ach, mein Liebchen, wie Ihr mich peinigt; mit Euch unmöglich vereinigt zu sein, brenne ich im Herzen. Mich arg zu quälen seid Ihr gewiss geboren worden. Alle Qualen würden wohl(thuend) sein, wenn Ihr (meiner) eingedenk wäret.

Mit Euch eine(s) Nacht(s) zu sprechen wäre ich willens; wenn dieser Monat, beendet, verlängert werden könnte, dass ich zum Aufzählen der Vorwürfe genügend Musse hätte (und) jemand auch ohne Befürchtung (wäre) mit Euch (zusammen) zu bleiben.

(E. 5.) Jetzt erprobe ich das Sprichwort der Weisen: dass Niemand hingebe das, was er in den Händen hält. Ach wenn zurückkehren könnte die vergangene Zeit! ich würde jetzt gewiss die Noth nicht haben, welche ich im Innern erdulde.

Zu jener Zeit hatte ich gewöhnlich Euretwegen Leid, jetzt dagegen bin ich durch Eure Schuld ebenfalls verändert. Seid nicht schwermüthig, Ihr werdet (wieder) ein Liebchen finden, aber (hohe) Zeit hättet Ihr wahrlich auch, um vernünftig zu werden.

Ihr wisst es ja, dass auch ich an dem Schmerz betheiligt bin und, Euch abwendig zu machen, keineswegs schuld. (Es war) um entsetzlich gefoltert zu werden, dass ich Euch

Digitized by Google

zum Liebchen nahm. Auf immerdar werde ich um Euretwillen Kummer haben.

Der eifersüchtige Verliebte.

[Das] fortwährend in Bekümmerniss sein ist schlimm, mein Liebchen; muss ich denn ewig um Euretwillen Unruhe haben?

Ein Liebchen habe ich gehabt wunderbar (und) reizend; indem ich mit ihm war, vermisste ich Nicht(s); in Zukunft würde ich unmöglich (jemand) lieben können so wie sie. Aus Kummer um sie bleibe ich jetzt, zu sterben unfähig, am Leben.

Irgendjemand hat mir das Liebchen abwendig gemacht; ich weiss [es] nicht, was es ist, aber den Liebeskummer hat es erneut; seit lange ist sie nicht gewillt, wie gewohnt (mit) mir zu sprechen. Was das Fräulein (so) aufgeblasen hat, muss ich (bald) erfragt haben.

(E. 6.) Heimlich muss ich mit ihr gesprochen, bei dieser Gelegenheit, wenn nicht Feindschaft erklärt, Friede geschlossen haben, für die Zukunft! Wenn ich sie mir nicht gewogen mache, habe ich das Bedürfniss, betrunken (zu sein); oh, mein Kopf, Ihr seid mir um ihretwillen gedemüthigt.

Liebchen, wer ist zwischen uns zweien gewesen? Verändert seid Ihr schon seit lange. Ich habe gegen Euch, dass ich [es] wüsste, im Leben nicht gefehlt, dass wir beide nicht insgeheim einmal irgendwo reden könnten.

Ich sehe nirgends einen Thoren, wie ich. Diejenige, wegen welcher ich doch Kummer habe, hat um mich keine Sorge. Wenn ich klug wäre, könnte ich auch ohne

Digitized by Google

sie sein; so aber (bin ich) unfähig, (sie) auch (nur) einmal aus dem Sinne zu lassen.

Gute Leute, das Herz ist unaufhörlich in Thränen, aus Furcht dass ich mein schalkhaftes Liebchen verloren habe. Des Nachts kann ich unmöglich schlafen, aus Verlangen im Innern nach ihr, (und) im Geiste habe ich grosse Unruhe, dass ich Fülle hätte an Hörnern.

Oh Gott! tilgt mir das Liebchen aus dem Gedächtniss und ihr Bild aus meinen Augen. Sie wahrt gegen mich nicht recht(e) Treue; auch werde ich nun geistlich, ohne sie. Das Kleid ist beschmutzt und ich bedarf ihrer nicht. Wenn ich es wünsche, werde ich auch noch jetzt ein neues (Liebchen) bekommen.

Das Begehren des Kusses.

(E. 7.) Fräulein, — Gott, Ihr möget es lenken, — wir sind jetzt jung. Wenn ich König wäre, würdet Ihr Königin sein. Einen Kuss, bitte, gewähret mir; lasst es Euch nicht widerwärtig sein; die (Liebes)qualen, welche ich Euretwegen habe, verdienen dies.

Jadoch, fort, entferne dich! wer glaubst du, dass ich bin? du meinst nicht, dass ich dergleichen gesehen habe; solch' hässliche Worte sollst du mir nicht sagen! Anderen mag man sie sagen können; ich bin nicht die, welche du glaubst.

Wenn Ihr ein böses Fräulein wäret, hätte Euere Antwort für mich keine Wichtigkeit. Da Ihr die seid, welche Ihr seid [welche Ihr seid], habe ich Kummer um Euch. Nach meinem Dafürhalten habe ich keine Dinge gesagt, welche

Digitized by Google

unanständig sind. Wegen eines mir gewährten Kusses würdet Ihr keine Unehre haben.

Dein Kuss, ich verstehe dich wohl, wünscht anderes Ding. — Fräulein, Ihr errathet, ohne dass ich selbst (es) sage. — Aber du könntest mich mit Derartigem in Ruhe lassen. — Da Ihr jetzt unwirsch seid, werde ich Anderes später thun.

Denn in den Tagen dass ich lebendig bin, werde ich Euch nicht verlassen; was ich jetzt wünsche, hier werdet Ihr es thun. — Ich glaube es dir wirklich, (doch) scherze nicht: wird dieser Mensch mich jetzt hier mit Schande bedecken? — Was muss ich schreien, damit Ihr stille haltet (während) so eines (Augenblick's).

Und dem Lelo, ja Lelo, Küsse die Fülle! das Weitere (unter)bleibe. — Fräulein, Ihr könntet wohl ein anderes Mal leiser reden!

(E. 8.)

Die Werbung um Liebe.

Gepriesen sei das Glück! solch schönes Zusammentreffen! Jetzt habe ich sie vor den Augen, die, welche ich ersehnte.

Mein geliebtestes Lieb, schaffet mir Recht; das, was Ihr entwendet habt, bringt mir (zurück), wenn Ihr nicht Ersatz gebt.

Dass ich es wüsste, habe ich keinen Gegenstand (der) Euer (wäre). Ihr habt mich in Unruhe versetzt; ich weiss wirklich nicht, warum.

Habet keine Furcht, Ihr werdet keine Gefahr laufen; in unserer Streitsache wird, ausser Euch selbst, kein Richter sein.

Digitized by Google

Ich habe nichts Schlimmes gethan, um Gefahr zu laufen, und auch nicht, wesshalb ich (einen) Rechtsstreit nöthig hätte.

Nun denn, mein Liebchen, ich sage Euch die Wahrheit: Ihr habt mich beraubt und das Meinige sei mir von Vortheil.

Ich bin keine Diebin, welche Räuberin ist; jetzt bitte ich, man verunglimpfe mich nicht schuldlos.

Für mich seid Ihr Diebin; sogar grosse Diebin seid Ihr. Das Ding welches ich am Nöthigsten hatte, Ihr entführt es mit Euch.

Ich bin keine Gelehrte; sprecht verständlich, wenn Ihr wünscht, dass jemand Euch wohl vernehmen könne.

(F. 1.) Das Liebste und auch das Beste, was der Mensch hat, ist die Ruhe des Herzens und sein guter Schlaf.

Gegenwärtig kann ich unmöglich schlafen, noch (habe ich) Ruhe im Herzen. Diese Beiden habe ich verloren, ich, aus Liebe zu Euch.

Bedenket es wohl, Ihr habt mich empfindlich beraubt; Ihr seid in grosser Schuld und ich bitte, macht es [mir] (wieder) gut.

Wenn Ihr sie verloren habt, warum führt Ihr mich (als) schuldig an? [Ich], dass ich wüsste, habt Ihr sie nicht an (irgend einem) Ort bei mir [zu].

An einem Tage, kürzlich, da Ihr in [den] Gedanken (verloren) waret, (bin ich) so sehr zu Euch in Liebe entbrannt, (und) seitdem seht Ihr mich in Kummer.

Solche Rede habt Ihr leicht (zu führen); Ihr wisst albern zu sprechen. Da Ihr selbst Euer Ungemach erzählt, habt Ihr (wohl) irgendwo(hin eine) grosse Reise gemacht.

So sehr gross ist es, (dass) ich es unmöglich schildern

Digitized by Google

kann; wenn Ihr die Wahrheit annähernd wüsstet, würdet Ihr mich (für) bemitleidenswerth halten.

Wenn Ihr so grosse Qualen habt, habt Ihr (auch) genug Aerzte; bald werdet Ihr geheilt sein, da Ihr die[se] Haut unversehrt habt.

Falls ich an der Haut verletzt wäre, (so) gibt es Aerzte im Lande; mein Leiden kann man nicht heilen, im Leben, wenn nicht Ihr (es thut).

Eure schöne Erscheinung und (Euer) anmuthiges Wesen hat mich schlimmer verwundet als der schneidige Dolch.

(F. 2.) Ihr habt mich im Herzen verwundet und gefangen genommen; in Liebe nehmet mich (hin); Das was ich habe, es ist Euer.

Im Traum und [in] Wachen [bin] ich um Euretwillen in [den] Schmerzen. Ein gutes Wort sprechet (mit) mir, dass ich nicht todt bin auf der Stelle.

Was wünscht Ihr, dass ich sage über diese Angelegenheit; solche, wie ich, habt Ihr noch genug andere in der Gegend.

Über alle Andern habe ich Euch so sehr lieb; ich würde die ganze Welt daran geben, um Eurer Liebe willen.

Ich kann die Wahrheit sagen, ich habe [das] grosse(s) Leid; lasset uns beide allein insgeheim reden, ich bitte (Euch), Geliebte.

Der Verliebten Wortwechsel.

Lasset mich herankommen, geliebtes Lieb. Jetzt [um] (uns) zu trennen hätten wir Nachtheil.

Lieber, bitte, trennen wir uns, da die Leute im Scheel-

Digitized by Google

sehen begriffen sind. Ohne (dass) Unehre (Platz) genommen, lasset uns aufhören, dass wir von den lachlustig(en) Leuten nicht bemerkt werden.

Ach, Liebchen, mein verlorenes, niemals könnte ich mit Euch gelangweilt sein. Lebend, (ist) das Scheiden grosses Leid; habt Ihr Verlangen, mich so bald zu verlassen?

(F. 3.) Auch ich selbst habe Euch aufrichtig lieb; aus Mangel (an) Zuneigung verlasse ich Euch nicht, aber ich bin gottesfürchtig; zuviel haben wir Sünde gethan.

Zur Stunde, Liebchen, seht Ihr uns jung; um an Gott zu denken haben wir (ge)raum(e Zeit): also müssen wir bei einander (bleiben); uns jetzt zu trennen, haben wir Nachtheil.

Wenn wir in diesen Sünden stürben, würde meine Seele verdammt sein. Seid von jetzt an nicht in mir getäuscht, dass Ihr mir keine Versuchung bereitet.

Eine Uberzeugung habe ich im Innern, folgendermassen, da ich Liebe zu Euch fühle: dass es Gott auch angenehm ist, (so) dass er uns desshalb nicht tadeln wird.

Mit derartiger Schmeichelei lasset mich; wie (zum) verrückt (sein) bringt Ihr mich. Ich möchte Euch bitten, verzichtet auf mich; meinen Gedanken seht Ihr nicht richtig.

Wie könnt Ihr mir solche[s] Wort(é) sagen? Stets habt Ihr [den] unbeugsamen Eigensinn; zuerst habt Ihr mir das Herz entwendet und dann meinen Körper geknechtet.

(F. 4.) Mit solchen Zurechtweisungen verschonet mich; höret doch auf, ich wünsche es. Wenn sie uns in unserem Hause auf die Spur kommen, sind wir beide für die Zukunft verloren.

Blicken (denn) die Leute fortwährend nach uns? Ich

Digitized by Google

selbst komme insgeheim zu Euch. Ihr selbst könnt (zu) mir, wann freie Zeit ist: möge es Euch nicht beschwerlich sein, das Zumirkommen.

Der hin und her gebrachte Krug geht zerbrochen; Ihr werdet mich mit grosser Schande bedecken. Ich bitte Euch, lasst ab (von) mir. Durch mich könntet Ihr unmöglich Vergnügen haben.

Geliebtes Liebchen, ich sage [sie] Euch die Wahrheit: in Euch verbleibt mein Leben. Ich habe lieber Euern Anblick, als für mich das ganze Dorf.

Mit solcher Schmeichelei lasset mich! Seid doch still, ich wünsche es. An Gott zu denken hättet ihr (hohe) Zeit. Eine andere nehmet, (von) mir lasset ab!

Seid Ihr in Gottesfurcht versetzt? Wünscht Ihr mich auf solche Weise verabschiedet zu haben? Ehe ich von hier (weg) gehe, müsst Ihr meinen Willen gethan haben.

(F. 5.) Jetzt wollt Ihr mich hier (etwa) nöthigen? Für dieses Mal, bitte, verschonet mich; ein anderes Mal werde ich (zu) Euch kommen, alsdann könnt Ihr dasjenige (thun), was Ihr wünschet.

Altherkömmlich habt Ihr das Sprichwort: derjenige, welcher loslässt das, was er in der Hand hält, (d)er wird es nicht haben, wann er es wünscht. Lasst uns zu zweit die(se) Worte zur That machen.

Jetzt habt Ihr vollbracht [das] was Ihr wünschet; mir habt Ihr Furcht (vor) Schande eingeflösst; ich verfluche mein Schicksal, weil ich heute zu Euch kommen konnte.

Liebchen, bitte, seid nicht verzweifelt; hierher mit dem Gesicht wendet Euch mir! In mir werdet Ihr einen Freund haben. Ich werde Euch einen schlechten Gatten (wohl) werth sein.

Digitized by Google

Zu ungelegener Stunde seid Ihr mir hierher (gekommen).

Sollen wir jetzt eine neue Eroberung (machen)? Mit vorübergegangener Hochzeit (ist auch die) grosse Mahlzeit (vorüber). Solch eine vornehme Dame seid Ihr nicht; was Ihr verdient, ich könnte es bald erzählen.

Der Verdruss über das eigensinnige Liebchen.

(F. 6.) Auf eine schöne, anmuthige Frau ist mir das Auge aufmerksam geworden. Unter allen Wesen gibt es im ganzen Lande nicht ihresgleichen. Ich stellte Ihr eine Bitte, dass ich die Wahrheit sage, ob da (ein) Mittel sei oder nicht, dass ich in ihrer Gunst wäre.

Die Antwort hat sie mir ohne Aufschub gegeben: aus Höflichkeit bin ich Euch ganz sicher wohl gewogen; Anderes werdet Ihr in mir nicht finden, ich benachrichtige Euch (davon). Dass ich die junge Einfalt wäre, dafür werdet Ihr mich doch nicht halten!

Wenn Ihr auch jung seid, habt Ihr ein gutes Verständniss; heilet, bitte, das Übel, welches ich um Euch leide. Nehmet mich zu dem Eurigen, wenn Ihr mich lebendig (zu sehen) wünscht. Wenn ich Euretwegen sterbe, werdet Ihr grosse Verantwortlichkeit haben.

Das Freude machen, wenn die Ehre (dabei) verloren wird, ist verwerflich. Mir derart(ige) [die] Sprache (zu führen) ist Euch nicht gestattet; dass das Begehen eine(r) Übelthat Schande ist, wisst Ihr. Ich bin unerfahren, Ihr seid gelehrt: ich kann Euch nicht zuhören.

Digitized by Google

Wenn Ihr es sein wollt, ich würde verschwiegen sein; die Liebe zwischen uns wird Niemand erfahren. Um insgeheim zu reden, bitte, gebt mir Gelegenheit. Durch das Reden mit mir könnt Ihr unmöglich Unannehmlichkeit haben.

Wenn man Unrecht thut, wissen es die Leute bald. Durch mein verwerflich(es) Handeln würden die Meinigen Unehre haben. Ihr und ich mit einander, wir würden nicht passend sein; bleibet still, gehet hinweg und es wird gewiss besser sein.

(F. 7.) Mit diesem Worte habt Ihr mir das Herz zerrissen; der Kummer, den ich um Euch habe, ist auch so sehr gross; wenn ich nicht durch Euch selbst jetzt sofort getröstet werde, wird meine Seele unfehlbar ausfahren in die Weite.

(Durch) das Ausfahren der Seele habt Ihr grosse Schwierigkeit; trotz der Bekümmernisse, die Ihr jetzt habt, werdet Ihr die eurige behalten. Mit derartiger Selbstgefälligkeit lasst mir jedenfalls Ruhe. Vortheil werdet Ihr nicht (davon) haben [und], glaubet mir!

Wenn ich mit Euch böse bin, wie könnte ich am Leben sein, da mein Herz und (meine) Seele mit Euch sind? Ohne Herz und Seele kann unmöglich jemand sein. Ihr und ich miteinander, wir würden wohl existiren können.

Herr, du hast mir (gegenüber) sicherlich grosse Hinterlist; mögest du still sein, so wünsche ich es, meine(r) Treu! In wenig Worten höre, wenn du Lust hast, die Wahrheit: für dich habe ich sicherlich meine Person nicht.

Dass [di]es derart wäre, war meine Befürchtung. Wenn die Frau demjenigen, welcher sie liebt, nicht zu entspre-

Digitized by Google

chen weiss, dann ist jeder Verliebte verloren; ich zuerst. Wenn ich Euch liebe, möge es Euch nicht missfällig sein.

Hat es jemals einen gegeben so (un)glücklich wie ich? mich hat die Geliebte nicht lieb (und) ich kann sie nicht hassen. Ich glaube dass ich ihr folge, ihr, die ich nicht haben kann. Warum denn bin ich geneigt, ihr, die mich nicht liebt?

(F. 8.) Gott, ich bitte, wende ab mein Herz, dass ich um [das] (ein) Liebchen, wie dieses, nicht Bekümmerniss habe; — selbst mit Gewalt. Besser als schlecht (handeln), ist das gut handeln. Ich selbst auch werde die verlassen, welche mir nicht wohl geneigt ist.

Wenn durch Weibes Schuld ich nicht [der] vorher[ige] sterben werde, so muss ich an allen verzweifeln, was am besten sein wird; mit denselben kann ich unmöglich besser werden, wohl (aber) meine Seele verlieren; um einer willen würde ich bald von allen (sagen), dass sie verflucht sind.

Der Gesang Herrn Bernhard Echepare's.

Wenn man dich hätte wissen (lassen), wie die Angelegenheit kommen würde, ohne nach (dem) Bearn (zu reisen) wärest du möglicherweise geblieben.

Vor den Dingen, die da haben kommen sollen, gibt es kein Entrinnen. Da ich kein anderes Unrecht (begangen) hatte, als rechtlich zu handeln, hat Ungerechtigkeit mich ereilt; ich hatte keine Erklärung von der Veranlassung; dem Könige (bin ich) böswillig verkauft worden, sicherlich schuldlos.

Digitized by Google

Der Herr König befahl mir, dass ich sofort (zu) ihm ginge; dass er ungnädig sei, hatte ich vernommen, aber, sei ich schuldig, oder nicht, den Feinden hatte ich zur Bosheit keine Veranlassung gegeben. Ich war gegangen (und) ergriff, unschuldig, nicht (die) Flucht.

Wenn ich nicht gegangen wäre, würde ich schuldig sein, und die Falschheit gegen mich würde (für) immer geglaubt. Wenn ich in [der] Gerechtigkeit angehört worden wäre, würde ich bald losgekommen sein; wegen Unterlassung dieser (Form) beginne ich über mein Kommen reuig zu sein.

(G. 1.) [Das] (sich) nach dem Ungemach der Andern richten ist grosse Klugheit; jeder, der einen Feind hat sei in mir gewarnt. Dass man im Vortheil bleibe kann man möglicherweise sichern; das Böse beiseite zu werfen ist stets besser.

Ich Armer! ich selbst bin dem Feinde zur Hand gekommen. Meine guten Handlungen sind jetzt auch alle verwerflich; wenn ich nicht in seiner Gewalt wäre, würde ich Recht behalten. Selbst wenn ich Wunder thäte, wäre jetzt mein das Unrecht.

Vor falschem Zeugniss kann sich Niemand wahren, auf diese Weise hatten sie auch Gott zum Sterben verurtheilt. Wir sind Sünder und dürfen uns nicht erstaunen, wenn wir ungerecht angeklagt werden. Haben wir Geduld und unterstütze uns Gott! Er selbst kann [ihn] strafen, den, der in der Bosheit wandelt.

Gott, Ihr seid der wahre Richter; an Euerem Gerichtshofe sind gleichwerth klein und gross; wer auch immer mir die grosse Bosheit angethan hat, bitte, vergebet ihnen diese; mir verschaffet die Wahrheit.

Digitized by Google

Gott, hütet Ihr (mich) vor des Feindes Willkür, dass, wenn ich die meinigen über mein Elend erfreut sehe, ich dieselben mit Eurer Hand gezüchtigt sehen möge, damit sie nicht über mich lachen können, wie sie glaubten.

Gott, wider Euch habe ich Sünde begangen; wollet mich für dieselben, bitte, hier nicht strafen. (G. 2.) Gegen den König habe ich nicht gefehlt, dass ich wüsste, wesshalb ich hier so lange gefangen bleiben müsste.

Wenn Ihr mich für die gegen Euch begangenen Fehler habt strafen wollen, (indem Ihr) König und alle Andern gegen mich gewappnet habt, will ich von Herzen Euer Werk gelobt und die Busse, welche ich vom Feinde erhalte, geduldig gethan haben, mit dem Wunsche, dass ich hier Ungemach erleide, damit die Seele gerettet werde. Was jene verdienen sehet selbst!

Die Widerwärtigkeiten kommen alle von Gottes Willen; er selbst gestattet Alles zum Besten. Vielleicht, wenn es mir nicht also ginge, würde ich schon todt sein. Mein Feind, im Glauben, ich sei verloren, hat meinen Vortheil geschafft.

Diese selbst sind zum Theil todt, ich bin noch lebendig. Ich glaube wirklich recht gethan zu haben, um mit Ehre herauszukommen. Das Böse, wie auch das Gute, muss ohne Aufschub an den Tag kommen. Der, welcher das Böse nicht geschaut hat, weiss [es] nicht, was das Gute ist.

Durch recht thun und erlittenes Ungemach müssen wir gerettet werden. Qual und Elend, ich hatte es nicht gekostet, jetzt kenne ich es. Gott will mich nicht verdammen, da er mich hier straft, indem er meiner gedenkt. Das echte Gold muss im Feuer wohl geläutert werden.

Digitized by Google

Wenn er mich nicht gern hätte, würde er mich nicht gestraft haben; der Vater pflegt sein geliebtes Kind zu züchtigen. Das gute Korn muss vor dem Aufbewahren gereinigt werden. (G. 3.) Gott hat vielleicht auch mit mir so gethan.

Herr Bernhard, denke, wenn dieser Kerker unerfreulich ist, dass irgendwo die Hölle noch schlimmer [ist]. Hier wirst du gewiss (jemand) haben — aber jene (in der Hölle) nicht — welcher (dich) tröstet. Die Mühsal hier hat bald ein Ende, die ihrige niemals.

Hier hast du keine Noth, ausgenommen den Wunsch loszukommen; die dort befindlichen haben fortwährend im Feuer grosse Pein, grosse, schreckliche Pein, ohne irgendwelche Unterbrechung. Daran erinnere dich und du wirst Geduld haben.

Der Andern Züchtiger warst du; jetzt sei selbst gezüchtigt; an wohlthätige Strafe erinnere dich und erwäge die gegenwärtige. Wenn du mit der hiesigen die andere abverdienen kannst, wirst du hier deine Zeit wohl angewendet haben.

Dort war ja jeder Andere von dir selbst mit Busse belegbar; jetzt aber strafe doch einmal dich selbst. Kann es dir nicht zustossen wie dem leicht(beschwingt)en Schmetterling: Andern hast du Licht verschafft und verbrennst dich selbst.

Wenn man dir grosses Unrecht widerfahren lässt, (so) gib Gott deine ganze Sache anheim; er wird jedem geben (nach) sein(em) Verdienst: den Übelthätern schwere Strafe, den Geduldigen die Herrlichkeit.

Möge er dich nicht für (deinen) Hass verdammen; durch das Gewünschthaben, dass dem Bösen das Böse widerfahre,

Digitized by Google

(G. 4.) fügst du Gott grosse Beleidigung zu; du machst diesen zum Henker, zum Richter dich selbst.

In wie weit du deinen Widersacher richtest, in so weit wirst du selbst dich verurtheilen und darin kann mir keine Entschuldigung helfen. Zeige mir doch irgendwo (einen), welcher ohne Fehl ist!

Gott, jetzt habe ich viel zu thun; des Todes stirbt in dieser Stadt das Volk. Damit ich nicht in Gefangenschaft sterbe, als schuldloser Mann, gebt Ihr mir, bitte, das Mittel, gesund herauszukommen, damit der Feind nicht hinterher über mich hohnlache: er war schuldig und hier hat er das Leben eingebüsst.

Wie die Freiheit wirklich unter den Gütern das beste ist, so ist das Verweilen im Gefängniss die schlimmste Strafe. Bitte, dass niemand wie ich sich täusche und der Mensch setze auch nicht in jedes Wort Vertrauen. Gott, wahret Ihr mir doch das Recht!

Amen.

(G. 5.)

Tanzschritt.

Oh Baskisch, gehe hinaus in's Weite!

Das Garacische Land sei gepriesen, (da) es dem Baskischen die ihm angemessene Verwendung verschafft hat.

Oh Baskich, gehe hinaus nach dem Forum!

Mögen dich die andern Leute ungeeignet glauben, dass man dich schreiben könne. Jetzt haben sie den Beweis, dass sie im Irrthum sind.

Oh Baskisch, gehe hinaus in die Welt!

Digitized by Google

Unter den Sprachen warst du gewohnt, wenig zu gelten, heute aber gebührt dir Ehre unter allen.

Oh Baskisch, gehe in die ganze Welt!

Alle andern sind auf ihrer höchsten Stufe gewesen; jetzt erhebt [dies]es sich über alle Andern.

Oh Baskisch!

Jedermann achtet die Basken, selbst ohne (das) Baskische zu verstehen; jetzt werden sie alle lernen, was das Baskische ist.

Oh Baskisch!

Bis jetzt bist du ungedruckt geblieben, von nun an wirst du die ganze Welt durchwandern.

Oh Baskisch!

Man wird nun keinerlei Sprache finden, weder die französische, noch eine andere, welche dem Baskischen gleichkäme.

Oh Baskisch!

Gehe hinaus zum Tanz!

(G. 6.)

Wiegeschritt.

Das Baskische ist hinaus [und] gehen wir alle zum Tanz!

Oh Baskisch, lobpreise das garacische Land, denn von da aus hast du in Wahrheit die dir gebührende Verwendung gefunden. Früher warst du ja die letzte der Sprachen, jetzt aber wirst du die erste von allen sein.

Die Basken werden in der ganzen Welt geschätzt, aber über ihre Sprache machten alle Andern sich lustig, weil

Digitized by Google

Niemand sie geschrieben fand; jetzt werden sie [es] lernen, welch' werthvolles Gut sie wäre.

Jedermann, der Baske ist, erhebe das Haupt, denn seine Sprache wird (wie) die Blüthe sein. Fürsten und grosse Herren, alle verlangen sie geschrieben (und) wünschen sie zu lernen, wenn sie können.

Diesen Wunsch hat erfüllt ein von Garacy Stammender und dessen Freund, der jetzt in Bordeaux ist. Dieser ist der erste Buchdrucker des Baskischen; jeder Baske bleibt ihm für die Zukunft (zu Dank) verpflichtet.

Und dem Lelo, ja Lelo, dem Lelo folgt Ihr! Oh Lelo!

Das Baskische ist hinaus, [und] gehen wir alle zum Tanz!

ENDE

V. STEMPF.

Bordeaux, août 1888.

A suivre (*le vocabulaire*).

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Historija Slowan. Napisat Edward Boguslawski, Mag. nauk fil-hist. b. škoty Glów. warš. Tom I. *Krakow, naktadem autora, drukem W. Korneck'ego*, 1888. *Sklad-glowny w ksègarni Gebethnera i Sp. w Krakowe.* In-8 de 1 f., vij pp., 1 f., 532 pp., 1 f. d'Errata et 1 f. blanc.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire des peuples slaves depuis un demi-siècle n'ont pu manquer d'être frappés d'un fait singulier. Les tendances politiques auxquelles les Allemands ont donné le nom de « panslavisme » n'ont encore inspiré aucun homme politique. Le panslavisme, c'est-à-dire l'idée d'une entente fraternelle qui pourrait rallier les divers groupes de la famille slave, sans acception de dialecte ni de religion, n'est jamais sorti du domaine de la spéculation pure. Tandis que les journaux allemands et ceux qui les copient par naïveté ou par ignorance entretiennent sans cesse leurs lecteurs des dangers plus ou moins prochains dont la doctrine panslaviste menace l'Europe, cette doctrine ne compte pour ainsi dire aucun adepte. Nous avons nous-même constaté avec surprise que les groupes slaves les plus voisins, ceux que rapprochent

Digitized by Google

à la fois la situation géographique et la presque similitude des dialectes, étaient parfois complètement étrangers les uns aux autres, comme c'est le cas pour les Tchèques, les Moraves et les Slovaques. Les Tchèques ne se passionnent guère que pour les affaires purement bohêmes ou pour les affaires autrichiennes ; ils n'ont aucun lien avec leurs frères de Moravie, et connaissent à peine les noms des quelques patriotes qui osent défendre la cause des Slovaques contre les Magyars. S'il en est ainsi au sein même du plus actif, du plus intelligent et du plus éclairé des groupes slaves, combien plus encore notre observation est-elle justifiée chez les Slaves du Sud et même chez ceux de l'Est. Les quelques hommes qui, en Russie, sont censés professer les théories panslavistes ne veulent en réalité que le développement de la patrie russe et de l'église orthodoxe, église qui à leurs yeux se confond avec la patrie.

Parmi tous les peuples congénères, il n'en est pas qui soit resté jusqu'ici aussi étranger, ou même aussi hostile à l'idée panslaviste que le peuple polonais. Le souvenir de sa grandeur passée et des intrigues dont il a été victime, la haine d'un peuple vainqueur trop souvent brutal et sanguinaire, tout concourt à développer chez lui l'égoïsme politique. Par principe, il s'est toujours tenu à l'écart des autres groupes slaves. Non seulement les patriotes polonais croiraient se déshonorer en cherchant les moyens de vivre en paix avec les Russes, mais ils sont en lutte ouverte contre les Petits-Russiens, à qui ils disputent le droit de conserver sur le sol polonais une existence propre, et n'ont le plus souvent que des sarcasmes pour leurs voisins les Slovaques, les Moraves et les Tchèques. Au sein

Digitized by Google

de la monarchie autrichienne, on les a vus dans nombre de circonstances graves se prononcer en faveur des Allemands, de peur d'être soupçonnés de tendresse pour leurs frères slaves.

Cette attitude des Polonais s'explique historiquement, sans pourtant qu'il soit possible de le justifier. S'ils conservent au fond du cœur l'espoir de voir renaître une Pologne indépendante, il semble qu'ils devraient en vouloir par-dessus tout à ceux qui apportent l'obstacle le plus sérieux à la réalisation de cette ambition. Or, supposons que la Pologne puisse renaître de ses cendres, qu'une fée généreuse lui rende la vie et la liberté, il serait sans doute possible de restituer au royaume, du côté de la Russie et de l'Autriche, les limites qu'il avait au siècle dernier ; du côté de l'Allemagne, au contraire, la germanisation a fait de tels progrès qu'une restauration complète serait impossible. Une constatation aussi simple devrait donner à réfléchir aux Polonais et rendre leur patriotisme plus éclairé. L'ouvrage de M. Boguslawski témoigne que cette vérité a frappé quelques esprits. Les Polonais, qui se sont plus d'une fois élevés contre le panslavisme, sont peut-être à la veille d'en devenir les apôtres.

M. Boguslawski a entrepris d'écrire l'histoire des Slaves et il ne se défend pas de posséder ce sentiment qu'il est désirable de voir une sorte de fraternité s'établir entre leurs différents groupes. Pour faciliter aux Tchèques, aux Croates, aux Slovènes, etc., la lecture des livres polonais, il ne craint pas de renoncer à la vieille orthographe chère à ses compatriotes, et d'adopter les signes diacritiques depuis longtemps usités en Bohême, en Croatie et ailleurs. Un avertissement placé en tête du volume nous fait con-

Digitized by Google

naître la réforme en détail. Les doubles signes *cz, rz, sz,* sont remplacés par les signes *č, ř, š;* les consonnes mouillées *bi, ci, dzi, ni, di, si, ti,* sont écrites *b', ć, dź, ń, p, s, t';* la voyelle *y* est remplacée après *cz, rz, sz, ż* par un *i.* Il est certain que ces simplifications seront accueillies avec faveur par tous les lecteurs non polonais et qu'elles ne peuvent causer aux Polonais aucun embarras. Nous ne comprenons même pas que l'auteur ne soit pas allé un peu plus loin, et qu'il n'ait pas jeté résolûment par-dessus bord le signe *w,* qu'il serait si facile et si raisonnable de remplacer par *v,* comme l'ont fait les Tchèques.

Dans son premier volume, M. Boguslawski n'embrasse que la période de l'histoire des Slaves antérieure à la conquête de la Dacie par les Romains (1). Sans négliger

(1) Voici la table des divisions adoptées par M. Boguslawski :

PREMIÈRE PARTIE.

LES TEMPS LES PLUS ANCIENS D'APRÈS LES DONNÉES DE L'ARCHÉOLOGIE ET DE LA LINGUISTIQUE.

I. Population préarienne de l'Europe.
II. Ages de la pierre, du bronze et du fer dans les pays slaves.
III. Les Aryens. La branche lithuano-slave des Aryens dans ses rapports avec l'ensemble de la famille.
IV. Période lito-vende ou lithuano-slovène.
V. Période vende ou slave primitive.
VI. Les Aryens nomades dans les pays vendes.

SECONDE PARTIE.

LES TEMPS LES PLUS ANCIENS D'APRÈS LES DONNÉES DE L'HISTOIRE, DE L'ETHNOGRAPHIE ET DE LA GÉOGRAPHIE.

VII. La Scythie et la Sarmatie au point de vue ethnographique.
VIII. La Scythie et la Sarmatie au point de vue historique.

Digitized by Google

les travaux d'ensemble de Šafařik, de Zeuss, de Müllenhoff, l'auteur prétend mettre à profit les documents nouveaux recueillis par les anthropologistes, les archéologues et les linguistes. Il faut convenir que ces documents sont encore presque partout bien insuffisants, et que la plupart des questions qui étaient controversées il y a quarante ans le sont encore aujourd'hui. Sur certains points, nous pensons que M. Boguslawski étend trop son domaine. Nous sommes surpris de le voir ranger parmi les Slaves les peuples de la Dacie, Daces et Gètes, qu'il nous paraît préférable de considérer comme les proches parents des Albanais actuels. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas connu le grand ouvrage de M. Tocilescu, dans lequel sont longuement discutées toutes les opinions émises sur ces peuples.

Nous n'avons pas la prétention de suivre M. Boguslawski dans les questions de détail ; nous dirons seulement qu'il se montre d'ordinaire bien renseigné, et que son livre abonde en documents de tout genre. Le volume se termine par des listes très copieuses de noms géographiques rangés

IX. Pays situés sur les deux versants des Balkans. La Thrace et la Mœsie.
X. Région des Carpates. La Dacie.
XI. Régions de l'Adriatique et des Alpes. L'Illyrie, la Vénétie, la Vendelicie, le Noricum et Pannonie.
XII. Conquête des régions de l'Adriatique et des Alpes par les Gaulois ou Celtes, et par les Romains.
XIII. La Germanie à l'ouest de l'Elbe et de la Forêt bohême.
XIV. La Germanie à l'est de l'Elbe et de la Forêt bohême.
XV. Conquête de la Germanie par les Gaulois ou Celtes et les Allemands.
XVI. Les Suèves au temps de César.
XVII. Les Suèves et les Non-Suèves à l'époque de Tacite.
XVIII. Conquête de la Dacie par les Romains.

Digitized by Google

d'après leurs racines ou d'après leurs terminaisons. Ces rapprochements sont souvent fallacieux, et nous sommes d'avis qu'il ne faut y recourir qu'avec beaucoup de prudence.

Le fait réellement important que nous tenons à signaler aux lecteurs de la *Revue*, c'est la manifestation de sentiments slaves chez un érudit polonais. C'est le côté le plus intéressant du grand ouvrage entrepris par M. Boguslawski. Nous ignorons s'il trouvera des imitateurs et si sa courageuse tentative aura le succès qu'elle mérite.

Le vrai panslavisme, celui qui cherche à resserrer les liens que crée une origine commune, sans s'écarter des principes de la tolérance, est un sentiment éminemment libéral ; dans notre siècle de violence et de fanatisme, il n'est guère probable qu'il trouve beaucoup d'adeptes.

ÉMILE PICOT.

Sammlung französischer Neudrucke, hgb. von Karl VOLLMÖLLER. Heilbron, Gebr. Henninger, 1888. — Nos 7, 8 et 9.

Ces trois très intéressants volumes, édités respectivement par MM. Wendelin Foerster, Karl Vollmöller et docters E.-J. Groth, comprennent :

1° Une réimpression de la curieuse grammaire : « Le tretté de la grammere francoeze », par Louis Meigret, publié à Paris, par Chrestien Wechel, en 1550 (144 feuillets in-4°), remarquable surtout par son système particulier d'orthographe ;

Digitized by Google

2° « La Sophonisbe », tragédie de Mairet (Paris, F. Rocolet, 1635) ;

3° « Le Psautier catholique », de Baïf, destiné à être opposé aux psautiers huguenauts. Composé de 1567 à 1569, il n'avait jamais été imprimé ; M. Groth le publie aujourd'hui pour la première fois, d'après le manuscrit original de la Bibliothèque nationale.

J. V.

Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes, par Jacques PLOWERT. *Paris*, Vanier, 1888. — (iv)-iv-99 p.

On connaît la vieille plaisanterie du Châteaubriand traduit en français : « Ils mirent leurs bottes » correspond, par exemple, à : « ils enfoncèrent leurs jambes nerveuses dans la dépouille des buffles sauvages ». Ce n'est là qu'une plaisanterie ; mais on se la rappelle tout naturellement en ouvrant le livre de M. Plowert.

Que faut-il admirer le plus, de la prétention ou de la naïveté des écrivains qui, sous couleur de décadence et de symbolisme, s'évertuent de sang-froid à rendre inintelligible notre belle langue française, si riche, si claire, si précise ? La plupart des mots recueillis par M. Plowert, quand ils ne sont pas empruntés au vocabulaire scientifique, c'est-à-dire quand ils ne sont pas ridiculement prétentieux, sont parfaitement inutiles et n'expriment que fort mal des nuances prétendues nouvelles de mots bien connus.

Digitized by Google

Le procédé n'est pas même neuf. Sans nous arrêter à Ronsard, qui avait au moins du talent, et qui savait les langues classiques, il suffit de se rappeler le chapitre VI du livre II de *Pantagruel*, *du Limosin qui contrefaisoit le languaige françoys :* « Nous transfretons la Sequane au dilucule et cupuscule, nous déambulons pas les compites et quadriuyes de l'urbe..., nous inuisons les lupanaires..., nous inculquons nos veretres es penitissimes recesses des pudendes des mérétricules amicabilissimes ».

Ainsi disent MM. Jean Moréas et Paul Adam : « Les donzelles aux corsages aoutés spirent au travers des pailles la frigidité des liqueurs » ou « l'asphalte réfléchissait en coulées d'or flave les tremblances des lampadaires ».

N'est-on pas tenté de demander avec Pantagruel : « quel diable de languaige est cecy ? » et de se répondre comme l'un de ses gens : « il luy semble bien qu'il est grand orateur en françoys, parce qu'il desdaigne l'usance commun de parler ».

JULIEN VINSON.

Digitized by Google

VARIA

I. — LE VERBE BASQUE.

Le dernier numéro (10 décembre 1888) de l'*Euskalerria*, de S.-Sébastien, contient, p. 503, le sonnet, suivant du prince L.-L. Bonaparte :

Il Verbo.

Sotto il triplice regno di Natura,
Giovane ancor studiava gli elementi,
E passava i mie di, l'ore e i momenti,
Meditando l'atomica struttura.

Convinto poi che ad immortal creatura
Meglio si conveniano altri argomenti,
Gli studj miei diressi e i pensamenti
A te, Sacra infaillibile Scrittura.

Fra tante lingue, o Cantabra favella,
Da nove lustri assorbi l'esser mio;
Si pari a me divinamente bella!

Tu col tuo Verbi, documento pio,
Mi dici : Amico, sola io sono quella
In cui latente è il Verbo, e il Verbo è Dio.

LUDOVICUS-LUCIANUS BONAPARTE,
Annis natus LXXV.

Digitized by Google

Au moment où ce numéro va être mis sous presse, il nous arrive une affreuse nouvelle, aussi douloureuse qu'inattendue. Notre sympathique éditeur, M. Charles LECLERC, jeune encore, vient d'être emporté en quelques jours par une implacable maladie.

Ch. Leclerc ne laissera que des regrets à tous ceux qui l'ont connu. Pour la plupart de ses clients, il était un ami plutôt qu'un homme d'affaires. Modeste, instruit, complaisant, il aura été, à notre époque de médiocrité, de suffisance et de spéculation universelles, l'un des derniers représentants de cette forte école de libraires qui aimaient les livres pour eux-mêmes et non pour le profit qu'ils pouvaient leur procurer.

Puisse ce nouveau témoignage d'estime et de sympathie adoucir la douleur de sa famille, cruellement éprouvée.

Digitized by Google

Digitized by Google

LITTÉRATURE TAMOULE ANCIENNE

(*Fin.*)

LE SINDÂMAṆI.

155. Même si l'on obtient, avec une beauté pareille à celle de Kâma, la sagesse, il est en tout difficile, ô monarque au blanc parasol superbe, de se conduire comme ceux qui ont embrassé sans faillir la voie des livres de Vâma, en évitant les diverses voies mauvaises des quatre sortes d'êtres renommés (1).

156. Ces choses obtenues difficilement, se réunissant dans les entrailles comme s'allient l'or et l'argent, mourront si l'on meurt de même que l'éclair ou les globules sur l'eau; elles seront même détruites, après, à la façon du beurre qui se roule en sphère.

157. Même si, à la façon du beurre, elles prennent la forme d'une tortue à la surface bosselée, elles se détruiront. Après avoir apparu comme la fortune avec l'aspect de la pleine lune superbe et sans diminution, elles passeront si l'on passe pendant que les amis pleurent; sache-le, toi.

(1) Êtres infernaux, animaux, hommes, dieux.

Digitized by Google

158. Elles disparaîtront quand on disparaîtra, même pendant qu'on se faisait une réputation en distribuant entièrement aux pauvres sa fortune rare et inépuisable. Elles se détruiront quand on sera détruit, pendant que les parents et les enfants pleureront, devenues défectueuses après avoir crû comme la fleur parfaite dans le lac.

159. Si l'on prétend qu'elles ne se détruisent pas ainsi, elles finiront, — sache-le, toi, — lorsqu'on finira, pendant que pleureront désolées les belles aux yeux clairs qui invoqueront l'incorporel au moment où, après avoir acquis toutes les sciences, on rendra hommage à leur beauté, à leur grâce, à leur amabilité et à leur générosité.

160. Elles périront, abîmées, pendant que pleureront bien des gens, le visage fatigué, lorsque frappera le dieu de la mort pendant la jouissance inconnue, alors qu'on s'unit aux belles aux bijoux superbes ornés de grelots d'or sonore, aux anneaux brillants accumulés, aux ceintures d'or éclatant.

161. Après s'être complu à la taille fatiguée par les vastes seins des femmes aux longues chevelures, pendant qu'on se réjouit doucement à la vue des enfants aimés, on périra, on deviendra un cadavre lorsque le grand tigre, qui est la maladie cruelle, s'élancera, et l'on éprouvera ce qu'éprouvent les marins sur le grand océan aux vagues agitées.

162. Explique ce qu'est cette chose impure (le corps), lac qui s'écoule par une écluse, sans pouvoir exprimer par gestes ses discours incertains à la façon des muets, quand sa dernière énergie s'affaiblit après l'effacement progressif de la passion. Ce qui est certain, c'est qu'il est brûlé sur le bûcher, ô toi qui as traversé des combats terribles !

Digitized by Google

163. O toi qui as un blanc parasol, un *tilaka* et une guirlande de fleurs mielleuses! dis-nous, en outre, avec leurs noms et ceux de leurs villes, où sont les divers héros supérieurs, illustres, armés du *tchakra*, dont le bras puissant a troublé le repos de ceux qui veillent toujours?

164. Les hommes qui font le mal l'ont semé dans le sol de leurs âmes; ce mal exerce son activité dans ce sol même. Rien qu'à penser : « Telle est la peine qu'ils éprouvent là », le cœur se serre... Écoute, ô roi bienheureux, attentivement : je vais t'en parler un peu.

165. L'activité de la vie passée fructifie vite et, à un moment donné, de même que les doux fruits qui sont à la cime du palmier aux grappes serrées se gâtent et tombent, (les âmes des méchants tombent); elles souffrent une douleur profonde, redoutable. Tu vas voir quel est le poison nuisible qui leur sert de nourriture.

166. Les habitants de l'enfer, pleins de méchanceté, rangés dans la terre avec des lances, des javelots, des dards, des glaives aigus et des poignards à la pointe acérée, s'élancent (les uns sur les autres), tombent, se relèvent, retombent encore; et il n'y a point d'interruption dans la manière dont ils déchirent la chair et la répandent à tous les points cardinaux.

167. Par le mal cruel de s'être nourris d'une chair qui a vécu, ô roi dont les éléphants superbes écument dans leur colère ardente, ils sont là, — apprends-le, — gisants, détruits, brisés, tombés, se relevant, sautant comme la balle dont se jouent les jeunes filles ornées de guirlandes et de joyeux bracelets.

168. Voici, ô roi, la manière dont on frappe ceux qui

Digitized by Google

ont frappé des êtres en vie : on les met sur des arbres aux larges rameaux pleins d'épines de diamant et on allume du feu dessous ; on les fiche à des pals, et on les coupe et recoupe à l'épaisseur d'un cheveu.

169. Criant, détruits, déchirés profondément par les dents semblables à des scies aux pointes de diamant de chiens sauvages à la longue gueule retenus par une chaîne et lâchés sur eux, en donnant de la voix à faire croire que c'est le tambour, même s'ils meurent, ils ne mourront point pour éviter la douleur, ceux qui se sont livrés à la chasse meurtrière.

170. Ceux qui se sont nourris du poisson *trichiurus*, on leur crie : venez ! ils s'approchent ; on prend avec des tenailles des lingots ardents et on les leur met dans la bouche qu'on écarte. Ils fuient en hurlant, leurs pieds se prennent dans des piquets pointus, et ils tombent retenus là comme les cerfs pris dans les filets à pointes.

171. Après le péché meurtrier qui fait dire : c'est facile, quand on désire l'épouse d'autrui et qu'on dédaigne la sienne qui se désole et se flétrit, on embrassera en pleurant et en disant : « Ce n'est pas bon ! » une statue de cuivre rouge dans le feu ardent de la fournaise où l'on souffle, — ô roi aux éléphants vigoureux !

172. On plonge dans le feu opiniâtre de l'abîme les meurtriers qui ont été la mort pour les êtres en vie, qui ont pris du poisson dans des filets en faisant la chasse sur la belle mer, qui ont tué des hommes à coups de flèches ; on tourmente chaque jour les habitants de l'enfer, ô roi dont le javelot est renomné !

173. Ceux qui ont pris plusieurs grosses cannes et se sont livrés à une forte colère qui fait le mal, on les fait

Digitized by Google

souffrir sans les détruire; on les plonge dans des noirs cachots; on leur enfonce des poignards dans les yeux; on leur plante un pieu dans le cœur et on les fend comme des palmiers.

174. Ceux qui n'ont pu supporter le gonflement de leur langue altérée et qui, se mettant en quête d'eau, sont entrés dans des étangs ornés de fleurs et ont goûté à cette fange putride, disent : « *Andô!* » (hélas!) et appellent à leur secours et restent là debout comme des troncs de palmiers.

176. Plongés dans un fleuve de cuivre rouge en fusion, exposés à un feu destructeur sur un appareil suspendu au-dessus, mis dans des moulins qui en expriment les sucs, et réduits en poussière ténue, ils souffrent tous les jours des douleurs comparables à celles du mont Mandara (pendant qu'on s'en servait pour le barattement de la mer).

177. Ayant perdu leurs forces comme les buffles qui labourent, étant tombés dans le gouffre immense, engloutis dans l'épaisse fumée, quels sont ceux qui doivent aller dans cet enfer profond ? Si tu le demandes, écoute, ô monarque dont la fraîche guirlande est entourée d'abeilles bourdonnantes !

178. Ceux qui n'aspirent qu'au meurtre, les gens cruels, les violents, ceux qui disent : « En dehors de cette vie, il n'y a ni une autre vie ni âme », ceux qui disent en outre dédaigneusement : « Il n'y a ni pénitence ni conséquence des actes », monteront sur le char de l'activité mauvaise et se rendront à cet enfer.

175. S'ils s'approchent du *pandal* (pavillon rustique), orné de guirlandes parfumées suspendues, où bruit l'eau courante, elle bout comme lorsqu'on verse une couche de

Digitized by Google

graisse sur le feu vif et brûle violemment ces misérables habitants de l'enfer dont les dents ressemblent à ces coquillages qui donnent la chaux, dont les yeux verts sont pareils à des boules de *Kajal* (un arbrisseau des haies).

179. L'enfer est de la nature du feu. La douleur que souffrent les animaux est de la même nature que celle de cet enfer, ô toi qui as un javelot cruel, une puissance qui opprime les rois, une guirlande fleurie qui afflige les femmes aux grands yeux pareils à des glaives!

180. La douleur qu'éprouvent les cerfs quand hurle le fauve redoutable sur la montagne où l'on cultive le millet qui mûrit, où coule le miel des bambous agités; tu peux la mesurer à la douleur des rois qui ne t'aiment pas.

181. Quand ceux dont la bouche avale la chair, dont les yeux lancent du feu, dont le caractère est un poison, lâchent les chiens cruels pareils à la mort, les beaux paons se cachent sous leurs ailes; tu l'as vu, ô toi dont la main est libérale comme les nuages et dont la guirlande est parfumée!

182. Enduire un chevreau de safran, l'entourer de fleurs, le mettre à mort, répandre de la main son sang et dire : « O dieux! mangez avec plaisir! » c'est quatre fois plus cruel en ce monde que dans le monde de Yama, ô toi qui as vaincu tes ennemis!

183. L'habitude de condamner à différents supplices pour les apprêter en aliments l'iguane à la chair délicate dont la ceinture est pareille à celle d'une femme, *l'ophicephalus* rayé aux beaux yeux, le jeune *trichiurus* qui vit dans l'eau pure; à qui nuit-elle?

184. La mer ne les protège pas, la forêt ne les protège pas, les terriers ne les sauvent pas, les montagnes ne les

Digitized by Google

sauvent pas : les infortunés (animaux) souffrent et palpitent sans trouver nulle part de protection contre la douleur cruelle qui les menace.

185. Les vils laboureurs attachent avec des courroies les buffles de labour, les piquent avec des aiguillons pointus, les frappent à les tuer; si ces buffles cessent de labourer, ils les livrent aux corbeaux, qui les déchirent et les mangent; les vers se mettent à leurs plaies et ils meurent incapables de supporter cette souffrance;

186. Comme les jeunes gens qui portent de grands poids, entrant dans le sable des rivières où il y a peu d'eau, supportant la charge qu'on leur impose, raidissant leurs reins, abaissant leurs nez, rampant sur leurs pieds, perdant leurs forces, les membres brisés, ils meurent devenus une vile nourriture.

187. Les éléphants, attachés au poteau solidement planté, tournent sans cesse, le front divisé par le fer cruel pareil au croissant de la lune, piqués par la pointe douloureuse, criant comme les noirs orages et souffrant ardemment en pensant à leurs femelles éloignées.

188. Entourés par le feu et absorbant la fumée, ou entourés par les lions, les éléphants mêmes quittent la douce vie; les hommes, sans crainte, mettent à mort, — ô toi dont la poitrine est le séjour de la fortune! — (les animaux) pour les perles qui ressemblent à des gouttes d'eau, pour les spirales régulières, pour les poils blancs.

189. On les tue tous les jours de diverses façons, soit pour des sacrifices, soit par des armes tenues par la main des hommes qui font le mal, soit par de longs filets où ils se prennent (on pense alors qu'ils serviront de vêtements); ainsi font tous ceux qui ne sont pas des nôtres.

Digitized by Google

190. Les femmes mêmes tuent et coupent en morceaux. Comme elles ne se livrent pas à la chasse à l'aide de chiens, elles brisent en morceaux et font souffrir ainsi des vertes perruches, des fleurs et toutes sortes d'êtres faibles.

191. O toi dont le bras a l'habitude du combat de l'arc! ceux qui naissent sous la forme d'animaux sont, entre autres, ceux qui ont outragé les pénitents inflexibles comme les montagnes, les pêcheurs qui ont tué mais n'ont pas mangé la chair, et celles aux beaux bracelets qui ont livré leurs charmes secrets pour de l'argent.

192. Écoute, ô roi, quelques détails sur l'abondante souffrance des hommes dont la poitrine est un rocher superbe où se jouent la beauté gracieuse des épaules des jeunes belles qui s'ornent la poitrine de belles fleurs, voyant s'affaiblir la joie difficile à supporter et se regardant comme une ombre.

193. Abîmant la substance du foie, se couronnant des entrailles déplaisantes où abonde la vermine des ordures, éprouvant de la peine à en sortir, les hommes qui suivent un chemin où il n'y a ni eau ni boue ne sauraient penser à eux-mêmes (1).

194. Soit que la peine abonde dans le cœur par l'abondance des désirs pour les ignorantes aux belles paroles, soit qu'on monte sur un long pieu, soit qu'on se trouve foulé par la défense de l'éléphant ardent (au front) poilu, le monde, hélas! s'affaisse dans un océan de souffrances.

195. Lorsqu'ils sont renversés par le vent, pendant qu'ils traversent la mer immense, avec une voile élevée en forme de langue, à la façon d'un éléphant impétueux,

(1) Il s'agit ici de l'homme dans sa vie fœtale.

Digitized by Google

la souffrance qu'éprouvent les hommes, ô toi dont le collier est orné de pierres précieuses! est quadruple de celle de l'enfer le moins accessible. .

196. Les heureux habitants du pays ennemi reçoivent le joug de la souffrance, lorsqu'on les opprime en leur liant les mains et en leur disant : « donne (ce que tu possèdes) »; on les fait dévorer par la fumée d'un feu ardent, on les enfonce dans la vase, on les expose à d'autres supplices destructifs qui leur font dire : hélas!

197. On leur arrache les yeux, on leur coupe les pieds et les mains, on leur fait souffrir des tourments manuels en leur brisant les dents, on leur fait des blessures à coups de corde, comme lorsqu'on brise du sandal délicat; ils entrent ainsi dans l'infortune.

198. La marche matinale qui a pour but la conquête des terres des rois aux parasols enguirlandés est une souffrance; la garde de ces terres est une grande souffrance; si l'on ne s'unit pas aux épaules de celles qui ressemblent aux paons des bosquets, c'est une souffrance vaste comme l'océan agité.

199. Lorsque le bosquet aux beaux arbres qui est le corps et ses membres est cruellement attaqué par le feu ardent qui est la maladie dont il peut être atteint, sa beauté se flétrit comme les fleurs du bosquet, — ô toi dont la poitrine est ornée de fleurs mielleuses! — et il est détruit par l'incendie.

200. Serait-il possible d'énumérer les souffrances de ceux qui sont bossus et ressemblent à des crochets, des nains qui marchent en se déjetant à la façon des tortues, et de ceux qui souffrent les diverses maladies, celles notamment qui inspirent le mépris?

Digitized by Google

201. Ne pas obtenir ce qu'on désire, souffrance; se séparer de ceux qu'on aime, souffrance; voir s'éloigner la belle jeunesse et arriver l'âge avancé, souffrance; l'ignorance des lettres tracées sur les ôles et toutes les autres raisons d'infériorité sont une cause de souffrance pour les hommes, ô toi dont le javelot brillant est orné d'une aigrette!

202. Si l'on parle de la nature des dieux aux guirlandes mielleuses inépuisables comme la fortune, ils ne sortent point d'une matrice; ils ne foulent point le sol de leurs pieds; leur forme ne saurait être expliquée par écrit; leur corps, brillant et lumineux, est tout à fait comparable au soleil; leurs guirlandes de fleurs variées ne se flétrissent jamais.

203. Si l'on regarde leurs mains et leurs pieds, ce sont comme des lotus épanouis; leurs beaux yeux sont semblables à des nénuphars; les dents de leurs bouches de corail brillent rayonnantes comme les perles qui sourient; et les beautés abondent en eux au point de les faire insulter par la rouge déesse (Lakchmi).

204. Les dieux qui ont de longues guirlandes de nénuphars, des colliers de fleurs épanouies, un arc de diamant et une couronne, sur leur poitrine fleurie un ornement où siège la lune, un corps brillant comme l'éclair, lorsqu'ils désirent l'ambroisie ne se la procurent que par la pensée.

205. Ils tombent troublés sur leurs couches de fleurs épaisses lorsque Kâma les frappe, au milieu de la poitrine, de ses antiques flèches de fleurs, désirant l'union sexuelle étroite : l'arc est remplacé par le sourcil (des belles) et les flèches sont leurs yeux comparables à des

Digitized by Google

nuages rayonnants, longs et courant jusqu'aux oreilles dans leurs brusques mouvements avec leurs raies rouges abondantes.

206. S'étant unis, brisés en deux (par la fatigue), avec les belles qui ressemblent à des lionnes difficiles à louer, aux corps brillants de bijoux pareils à des rameaux fleuris, ils se dessèchent; et, naviguant sur l'océan aux vastes eaux de l'amour qui les torture, ils ne peuvent point, semblables à des navires, en sortir.

207. Ils voient se détruire leur beauté, brisant leurs guirlandes de boutons de fleurs qui luttent avec les fleurs qui sont les seins gonflés (des belles); ils gisent lassés, ayant bu sans être rassasiés l'océan d'ambroisie formé par ces belles aux colliers de fleurs épanouies, et ne peuvent reposer leurs yeux par le sommeil.

208. Ils éprouvent une grande jouissance, avec bonheur, à voir danser aux sons agréables des instruments, à l'ombre des arbres *kalpaka*, celles qui ressemblent à Lakchmî, dont retentissent les anneaux, les bracelets d'or et les ceintures qui serpentent, dont les sourcils et les yeux pareils à des cyprins en lutte fascinent (les spectateurs);

209. Peu satisfaits, ils passent le temps, ô roi, à jouer avec les éléphants dont se dressent les oreilles ornées de bijoux d'or qui brillent agréablement : ceux-ci donnent des coups de corne en se courbant, nuages cornus qui ressemblent à de quadruples lunes aux frais rayons qui produisent des amas de rosée.

210. Même en voyant les arbres *kalpaka*, avec leurs plaques de poitrine dentelée brillante, entourés de leurs déesses aux épaules délicates dont la beauté surpasse celle des lionnes, ils prennent dans leurs mains les pieds de

Digitized by Google

Vâma, répandent devant lui des fleurs, lui font l'*andjali* et l'implorent en ces termes : « Nous avons désiré cette naissance! octroie-nous enfin le but suprême, ô sage! »

211. Les dieux, l'âme flétrie par les souillures amassées, s'unissent (aux belles) de façon à fatiguer les seins brillants semblables à des vases d'or superbes qui leur versent de l'ambroisie à pleine bouche; puis ils pleurent comme pleureraient des soleils qui auraient perdu leurs rayons et sont privés de leur beauté.

212. Leurs yeux se ferment quand on dit : voici le délai de trois fois cinq jours, leurs guirlandes magnifiques se flétrissent; ils s'inquiètent, — sache-le, ô roi des rois de la terre, qui portes une fraîche guirlande d'où coule le miel, — à la façon de ceux qui ont mangé une ambroisie empoisonnée, de ce que leur plaisir de plusieurs jours ne soit une faute.

213. Quelque dieux qu'ils soient, ils sont blâmés par des dieux; ils en reçoivent des ordres et les écoutent inclinés; ils accomplissent des offices variés. Tout cela est une grande souffrance; c'en est une autre de renaître dans la douleur. Tout est souffrance, ô prince, pour ceux qui ont un corps.

214. Le sage suprême, notre Père, qui dissipe partout l'obscurité dans le monde, qui éclipse les splendeurs des dieux prosternés devant lui, réside sur une couche splendide supportée par des lions, étincelante de l'éclat des jeunes soleils, sous l'*açôka* aux fleurs mielleuses : que ses pieds de lotus restent sur ma tête! que ses pieds soient sur ma tête!

215. Il possède trois remparts d'or pur, trois parasols d'or rayonnant, trois mondes qui vénèrent ses pieds en

Digitized by Google

répandant des fleurs épanouies, trois armes, trois hautes merveilles inaltérables, trois beaux livres (1) et la mer des qualités au doux lait excellent; il nous possède aussi.

216. Les sages disent, après avoir adoré les beaux pieds sacrés qui reposent sur des lotus épanouis du prince de la voie de la sagesse, du chef suprême de ceux qui ont vaincu (l'activité) et ressemblent au joyau de la couronne éclatante des rois, qu'il y a cinq ou six ou neuf choses claires (2).

217. Ceux qui ont compris les deux activités menaçantes ont compris les livres du Seigneur; ils ne méprisent point, en disant : « c'est facile! » ou ils ne vantent pas en disant : « c'est difficile! », celui qui a compris qu'Indra comblé de plaisirs et un petit singe dévoré de désirs sont également soumis au produit de l'activité.

218. Aimer les hommes supérieurs, être sans dédain, n'avoir en tête que le plaisir inaltérable (du but suprême), désirer l'occasion de rendre honneur aux sages, relever ceux qui ont failli, enseigner la sagesse, ne pas fréquenter

(1) En sanskrit : 1° *tridhara* : udayadhara, prîtidhara, kalyânadhara (apparence, affection, joie); 2° *tritchhatras :* candravrddha, çakalapâtchana, nityavinôda (accroissement lunaire, perles; expiation totale, or; joie éternelle, pierres précieuses); 3° *trilôka :* nâga, bhû, svarga (monde inférieur, terrestre et céleste); 4° *triratna :* bonne certitude, bonne sagesse, bonne conduite; 5° *atiçayatrayam :* sahadja, karmâkchaya, dêvîka (originel, produit de l'activité, divin); 6° *âgamatrayam :* Anga, Pûrvâka, Bahuçrti (livres classés en trois catégories).

(2) Les cinq choses (*pantchâstikâya* en sanskrit) sont : la vie, le corps, la vertu, le vice, l'éther; — les six choses (*chaḍḍravya*) comprenent en plus le temps ; — les neuf (*navapadârttha*) sont : la vie, la mort, la vertu, le péché, la souillure, la révolution, l'immortalité, le lien matériel, le but suprême.

Digitized by Google

les gens inférieurs, renoncer à la colère, chasser l'orgueil, être doux à tous ceux qui suivent les leçons du Seigneur; c'est là l'intelligence précise.

219. Ceux qui auront compris exactement ce que je viens de dire n'iront pas parmi les animaux, ne deviendront pas femmes, n'atteindront pas les sept enfers, ne toucheront pas à la triple foule des dieux inférieurs. C'est inconsidérément que je viens de parler; il n'y a en réalité que six enfers impossibles; quelques-uns, en effet, pourront devenir des animaux dans le monde du bonheur plein de joie.

220. O protecteur! Les sages ont la qualité d'avoir les dix-huit mille connaissances, outre les cent fois dix mille, qu'on peut comparer à des pierres précieuses indescriptibles enfilées les unes à la suite des autres.

221. Ce qui détruit tous les jours l'activité en mouvement, faisant se flétrir l'audace des gens qui troublent, à la façon de la cuirasse qui couvre le corps des rois robustes dans la mêlée de la bataille; c'est ce qu'on appelle une connaissance.

222. On dit, ô toi qui as une couronne superbe, que la forte patience, si par exemple on s'arrachait de ses propres mains des mèches de cheveux, étant semblable à l'action de porter une partie du monde immense si on le coupait en morceaux, est la première de toutes.

223. Les hommes qui auront désiré l'épouse d'un autre à la bouche rose, aux grands yeux larges de glaive, outre le châtiment par le fouet aux pointes acérées qui est la parole publique, après leur union avec elle, feront des choses pénibles, parce que les uns iront là où seront allés les autres. Ils ne renaîtront point hommes sur la terre.

Digitized by Google

224. Pour ceux qui habitent sur la terre, une connaissance (utile) sera d'éviter tout ce qui peut blesser les hommes supérieurs et de regarder comme des animaux sauvages les hommes qui méprisent le profit suprême en mangeant la pourriture qu'on nomme la chair et en buvant du miel où se pressent les vers ou du *callou* qui détruit l'intelligence du devoir.

225. Nous allons maintenant exposer la générosité difficile à obtenir qui produit en abondance la richesse et plus tard le bien, germe qui a bien poussé et crû dans un bon terrain, et la nature de la libéralité qui fait passer le bonheur comme un éclair, germe qui a mal poussé dans un mauvais terrain.

226. Il y a des gens qui, par la connaissance précise que leur ont acquise leurs austérités, ressemblent à la lune aux rayons nombreux : ils triomphent des cinq sens; ils s'absorbent en eux-mêmes comme la tortue; ils s'éclairent de la méditation qui approfondit la vérité des cinq grandes choses; ils ne sont point sujets aux ténèbres du mensonge, du meurtre, du vol, de l'amour impur et de l'envie.

227. S'ils meurent, chacun de leurs cheveux leur étant comme une hache, ou lorsqu'ils adorent les pieds (du Seigneur) en lui présentant du sandal onctueux, ils ont pesé la valeur de ces deux choses et ont compris que c'est le fruit des actions passées; indifférents au blâme ou à l'éloge, ils ne songent point à distinguer les gens en amis ou en étrangers.

228. Considérant la limite de la mesure du joug du Seigneur et prenant la marche du livre saint à la façon des éléphants hardis dont les défenses ressemblent au crois-

Digitized by Google

sant de la lune aux rayons de lait, lorsqu'il vient chez eux des pauvres, — échelle pour le but suprême, — ils les honorent de la main et les saluent, s'inclinant comme un rameau flexible.

229. Ils les saluent de leurs bras ornés de bracelets, les louent, les font mettre sur un siège pur, enlèvent avec un linge la poussière qui les couvre, leur lavent les pieds; puis les ayant parfumés de sandal et d'agalloche, leur donnent les quatre ambroisies avec les trois convenances (1).

230. Il y a neuf manières de donner pour les hommes supérieurs. Donner le doux riz abondant, c'est pour tous, dit-on, la manière moyenne. Quant à ceux qui distribuent du riz après avoir douloureusement tué des animaux ou à ceux qui font largesse de belles choses, nous ne pouvons savoir quel fruit ils en retireront.

231. O prince dont l'épée tranchante provoque des plaintes comme la langue du dieu de la mort! Tu nous supplies; écoute, nous allons te faire connaître quel est pour les vertueux invincibles le fruit de leur générosité.

232. Autant que le fer s'échauffe, placé au milieu du feu ardent qui se gonfle, comme le lotus d'or hérissé, sous le souffle puissant de l'appareil garni de crins qui crie tandis que la main l'agite, les doigts passés dans la courroie qui est au bout du manche;

233. Autant il a absorbé d'eau en s'échauffant, ainsi, proportionnellement à la mesure de leur générosité, après

(1) Les quatre ambroisies, c'est-à-dire les quatre sortes de nourritures : chose qu'on mange, chose qu'on boit, chose qu'on lèche et chose qu'on avale. — Les trois convenances sont la pureté de la pensée, de la parole et de l'action.

Digitized by Google

leur mort, lorsque seront passés les jours de cette vie dans un corps, ils iront renaître dans un ventre dans le séjour du bonheur.

234. Après être restés dans ce ventre pendant neuf lunes, ils paraîtront comme une statue enveloppée d'une vaste toile aux plis nombreux, devenus des jumeaux aux doubles dos entremêlés. C'est ce qu'on dit.

235. Ceux-là, pour renaître dieux, mourront comme meurent les grands nuages qui s'éloignent dans les airs, en abandonnant peu à peu leurs corps. Nous allons décrire la beauté de ces êtres (1).

236. Ces enfants ainsi nés, outre la protection de tous les autres, pendant leur croissance acquerront en cinquante jours moins un la science complète, le caractère et la forme.

237. Ayant été enfantés guirlande et joyau, comme un bosquet qui, ayant eu des étoiles pour bourgeons, produirait le soleil et la lune pour fleurs ; perdant son manteau et son vêtement, la princesse se tint, pareille à un rameau superbe, avec un balbutiement semblable au luth des montagnes, à l'ombre de l'arbre *Kalpaka* où il n'y a ni matin ni soir (2).

238. Le héros, pareil à un roi magnifique, arriva comme le roi de l'été : sa guirlande s'affaissait sur sa

(1) (Autre leçon de la strophe 235). Ceux-là, pour renaître dieux, quitteront leurs corps et seront emportés dans la mer de lait par des oiseaux inaccessibles à la crainte ; ce sera comme l'éclair qui s'élance sur la montagne.

(2) L'auteur veut donner ici un exemple de la récompense qui attend les généreux, qui renaîtront sous la forme de jumeaux de sexes différents.

Digitized by Google

large poitrine où les joyaux se mêlent et brillent, léchant la place du sandal ; les beaux bijoux tombaient sur ses épaules pareils à des globes brillants de sandal.

239. La femme se tenait là, la guirlande affaissée, les pendants d'oreilles brillant, pareille à la femme faite de l'ambroisie de la mer pure. Amené là par ses actions passées, le héros à la poitrine ornée d'une guirlande de fleurs épanouies la vit : son cœur fut troublé et ils devinrent unis par l'amour.

240. Kâma leur lança des flèches aux pointes aiguës, et eux qui se regardaient, couronnés de perles sur leurs beaux visages, sentirent leur âme défaillir : les seins pareils à deux cruches pleines de miel vinrent lutter avec la guirlande épanouie.

241. « Vos yeux se ferment ; vous me méprisez ! » dit-elle en colère ; la calmant : « ayant bu abondamment la splendeur de ta beauté, ils ne peuvent y résister ; aussi se ferment-ils de peur ». Il dit, et le cordon de son bijou s'unissant à l'anneau de la jeune beauté, il obtint, le visage souriant, l'hospitalité.

242. Ils arrivèrent à l'habitation où abonde le parfum de l'agalloche, ils entrèrent dans le bosquet aux fleurs d'or, ils écoutèrent le luth orné de pierres précieuses, ils devisèrent jouant et se baignant dans l'eau du lac aux belles fleurs, ils s'abreuvèrent de félicités et furent liés par les chaînes de Kâma.

243. La belle aux grands yeux pareils à des fleurs et le héros qui ressemble à une haute montagne d'or passeront (leur temps) ensemble sous les arbres *Kalpaka* qui leur donneront tout ce qu'ils désireront. — Ceux qui ont pratiqué la générosité moyenne (vivront), ô roi,

Digitized by Google

sur la terre de l'activité dans la possession de grandes richesses.

244. Par le produit des dons faits à ceux qui ne se retiennent pas, on reparaît dans les diverses îles qui sont au milieu des eaux de l'Océan bruyant au triple liquide ; là, on vit en se nourrissant de fruits, avec une figure et un corps mal appropriés l'un à l'autre, ô lion des rois au javelot puissant dont les lions redoutent le jet !

245. Ceux qui se sont couronnés de la sainte guirlande de pierres précieuses qu'on nomme la connaissance deviendront immortels dans le *Kalpa ;* ceux qui mangent la douce ambroisie de la certitude, ô roi, deviendront des rois aux disques brillants, jouissant de tous les plaisirs, ombrageant sous leur parasol unique toute la terre entourée d'eau.

246. Si nous parlons de la nature du but suprême, on dit qu'elle est exposée dans la doctrine mise dans son livre par le Principe suprême qui repose sous l'*açôka* aux grandes fleurs épanouies, avec son triple parasol qui humilie les jeunes rayons (du soleil) et la lune fraîche de rosée.

247. On appelle sagesse le fait de comprendre que telle chose est la vérité ; certitude, le fait de voir clair que telle chose est ; et bonne voie le fait de fixer résolûment dans son esprit ces deux qualités sans les laisser défaillir.

248. Ce qui est appelé le but suprême, c'est la délivrance de l'activité, alors que l'arbre immense de cette activité est complètement brûlé par le feu destructeur allumé par ces trois qualités réunies ; on obtient alors les quatre choses infinies.

Digitized by Google

249. Puisqu'on arrive à s'élever au point d'être adoré par le ciel en acquérant tous les caractères qui comprennent la sagesse, la certitude, la force, le plaisir incessant, (tous les quatre) infinis, et d'autres qualités que je n'ai pas dites, on sait qu'il y a un monde suprême.

Djîvaka, enthousiasmé par cette instruction, dit alors au sage : « Seigneur ! daignez révéler à votre esclave ses vies passées et les fautes qu'il a commises pendant ces vies ». Le pénitent répondit : « Il y avait, dans le pays de *Dânaki* et dans la ville de *Bhûmimahâtilaka*, un roi appelé *Bhavaṇamahâdêva*. Son fils s'appelait *Açôdhara*. Son père et sa mère le marièrent avec des filles instruites. Pendant qu'il vivait heureux avec ses femmes, il alla un jour avec elles au bord d'une pièce d'eau pour s'y ébattre ; elles aperçurent les petits d'un cygne qui étaient cachés sous une fleur de lotus et elles lui demandèrent de les faire prendre et de les leur donner. Açôdhara fit prendre un de ces petits par un serviteur qui était à ce moment près de lui et le leur donna. Elles lui donnèrent du lait, le mirent sur leur sein et l'emportèrent en en prenant grand soin. Bhavaṇamahâdêva le vit un jour ; il apprit en frissonnant ce qu'avait fait Açôdhara, en fut très fâché, fit venir son fils, le fit asseoir en face de lui et lui expliqua en quoi consiste la vertu. Il lui dit notamment :

270. Si l'on parle d'une grande vertu, ô toi qui portes un javelot orné de fleurs ! sache qu'il faut éviter le meurtre des êtres en vie et la souffrance considérable produite par la mauvaise activité meurtrière qui va vite et s'insinue dans le cœur où naît la pensée du meurtre.

Digitized by Google

271. La vérité donne dans le monde supérieur les dômes éclatants de pierreries et sur la terre la réputation indiscutée. Le mensonge produit, vous l'avez vu, les dômes du vaste enfer et le péché. Il n'en faut plus, renoncez-y.

272. Comme ces hommes causent une douleur immense, quand les éléphants aux visages de lotus fouillent la terre de leurs défenses qui poussent, cela leur donne dans le séjour inférieur une immense douleur qui ne peut plus grandir; l'habileté est d'éviter, en s'en faisant un devoir, le vol.

273. Si l'on s'unit aux femmes des autres, semblables au glaive brillant mis sur la nuque des ennemis, en affligeant le cœur des belles ignorantes, on éprouvera des souffrances interminables; c'est pourquoi il est bon d'éviter l'amour mauvais.

274. Si l'on a l'intelligence claire et si l'on dit: « Les choses (du monde) ne sont point une semence pour la réputation et pour le juste moyen, sans obscurité, semblable à l'or pur, de monter au vaste ciel », toutes les choses seront des choses qui feront rire de toutes les grâces, rire du monde, rire de la fortune et feront se flétrir les cinq sens.

276. Ceux-là ne sont point ceux qui ont l'amour, l'envie avec la colère, ceux qui s'ornent de sandal et se parent, ceux qui cèdent aux caprices de la faim, ceux qui ont l'ivresse. Ne vénérez rien autre que les pieds de Vâma qui est exempt de ces vices !

277. Ceux qui auront pris et gardé, en les faisant pleurer, les petits du *mainate*, de la perruche, du paon qui s'unit à sa femelle, et des autres animaux, seront, à leur

Digitized by Google

tour, éloignés de leurs enfants. O prince loué, cela n'est pas bien, tu le vois!

278. Tel, lorsqu'on coupe le pédoncule d'un nénuphar, un fil suit inséparable; telle la mauvaise activité ne s'éloigne pas lorsque l'âme quitte son ancien corps; elle y demeure jointe, l'embrasse, l'entoure, entre où elle entre, la suit et allume le feu ardent d'une douleur illimitée.

279. Lorsque, devenus hommes à l'esprit vertueux, nous avons rendu service à tous, notre ancienne activité court après notre âme comme l'ombre après l'oiseau; elles restent dans nos esprits sans qu'aucune ne manque, et nous donnent tout ce que nous désirons comme la vache célèbre qui a la qualité de tout donner.

275. Les dés qui sont le désir de la fortune mensongère sont le chemin par où s'introduit la poussière de l'obscure activité. La fraude est le cornet d'où l'on jette ces dés. Évite le jeu des dés anguleux qui fatiguent la main et allument le feu ardent.

280. Ceux qui ont une nature médiocre et ignorante s'éloigneront de la pureté de l'âme, pensant toujours à la fortune et à l'amour des belles aux yeux brillants de cyprins en lutte, de même qu'une tortue attachée à un long poteau pense toujours à sa compagne et à son étang où fleurissent les beaux nénuphars.

281. Ceux qui ont la nature propre à gouverner le vaste ciel, y montant par le chemin superbe du lion d'or pur, penseront beaucoup à la vertu qui leur apparaît comme une haute montagne d'où tombe une rivière, s'ils sont pris dans les filets, comparables à une épée de diamant, du dieu de la mort qui détruit tout, et éviteront la for-

Digitized by Google

tune et les belles aux guirlandes faites avec le nénuphar issu de la fange.

Açôdhara l'écouta, plein de crainte ; et, retirant des mains de ses femmes le petit cygne, le fit remettre dans l'étang d'où on l'avait enlevé. Puis, se jetant aux genoux de son père : « ton serviteur », lui dit-il, « va se retirer du monde et faire pénitence ». Le roi lui répondit : « Mon fils ! gouverne d'abord le monde, tu feras pénitence après ». Et il insista, mais l'autre ne voulut rien entendre et, ayant fini par convaincre son père, prit congé de lui et se retira du monde. C'est toi qui es Açôdhara, dit le sage, et il continua : « Après que tu eus accompli ainsi la pénitence que tu t'étais imposée, dans la vie postérieure, au *Kalpa* Sahasrâra, tu devins Indra, puis tu t'es incarné ici en roi, et, comme tu avais fait éloigner le petit cygne de ses parents, tu as été ici séparé des tiens ».

Il dit et Djîvaka, plein d'effroi, tremblant, songea à se retirer du monde. Il salua et remercia vivement le sage. Alors les deux ascètes, se levant, se rendirent à leur habitation par la voie des airs.

A l'instant, Djîvaka revint à son palais avec ses femmes, fit connaître à tous sa résolution et manda Nandaṭṭa : « Tu vas gouverner le monde », lui dit-il, « moi je vais me livrer à l'ascétisme ». Mais lui : « Je ne désire point cette félicité de peu de valeur ; tout ce que désire ton serviteur, c'est de suivre la voie heureuse où il vénérera tes pieds sacrés ! ». Alors Djîvaka fit venir son fils Satchanda, lui expliqua tous les devoirs de la royauté, le couronna de sa couronne de pierres précieuses et le fit roi à sa place. Il

Digitized by Google

distribua aux fils de ses frères et de ses compagnons les récompenses qui leur étaient dues. Ses femmes, apprenant son départ et incapables de supporter la séparation, lui dirent : « Nous aussi, nous nous livrerons à l'ascétisme comme toi », et il les envoya toutes les huit rejoindre Vidjayâ.

Quant à lui, il monta dans une litière envoyée par les dieux, sans regarder personne (les habitants du pays, ceux de la ville, et tous les autres pleuraient et sanglotaient) et se rendit dans le désert ; il y vit les Varddhamânas, se livra à l'ascétisme suivant les préceptes des ganadharas nommés *Sudharmas*, fit pénitence sur le mont *Vipula,* parvint à annihiler le *karma* en lui, fit à tous de saintes instructions, arriva au Siddhakchêtra qui est au sommet de tous les mondes et atteignit le but suprême.

Puis son corps disparut, de même que le camphre s'évapore, par l'intervention d'Agni et d'Indra (le feu et l'eau ?) ; les habitants de toute la terre se réunirent pour célébrer, suivant les rites, la fête du *Parinirvâṇa,* qui est une des cinq fêtes solennelles.

Ses huit femmes, ayant fait pénitence, devinrent des Indras dans la vie postérieure et furent heureuses. Nandaṭṭa et les compagnons de Djîvaka, ayant fait pénitence, arrivèrent au Svarga et devinrent des dieux dans la vie postérieure.

En comparant ce résumé avec celui, beaucoup plus sommaire, de M. Percival reproduit par M. Bower, on constatera des différences plus ou moins importantes. La plus grave est celle qui a trait au chant VII, qui devrait

Digitized by Google

contenir le récit du mariage de Nandaṭṭa avec Tchisanti, fille du roi de « Saba » ; il n'y en a pas trace dans l'édition de 1887, ni dans mes manuscrits.

Un autre détail qui m'a frappé, c'est la répartition inégale des strophes entre les divers chants. MM. Percival et Bower donnent au chant I 408 strophes ; au chant II, 84; au chant III, 358; au chant IV, 315; au chant V, 246; au chant VI, 145; au chant VII, 332; au chant VIII, 107; au chant IX, 108; au chant X, 224; au chant XI, 251 ; au chant XII, 249; au chant XIII, 313. L'édition de 1887 attribue le même nombre de strophes aux chants I à VII, mais en accorde ensuite 106 au chant VIII, 107 au chant IX, 225 au chant X, 51 au chant XI, 221 au chant XII, et 547 au chant XIII. Dans les deux cas, le total est le même, 3,145 (12,580 vers). Mais Svâminâthârya signale quatre strophes supplémentaires qu'il a trouvées, sans commentaires, dans certains manuscrits (Chant II, entre 34 et 35, deux ; chant VII, entre 325 et 326; chant IX, entre 17 et 18). Des manuscrits que je possède, celui sur papier compte 402 strophes au chant I, 84 au chant II, 252 au chant III, 314 au chant IV, 145 au chant VI, 332 au chant VII, 81 au chant VIII, 77 au chant IX, et 449 au chant XIII ; celui sur ôles est conforme, quant au nombre des strophes des chants, I à VIII, les seuls qu'il contient, au texte imprimé de 1887 : mais au chant II, il a, entre les strophes 34 et 35, l'une des strophes signalées par Svâminâthârya ; cette strophe n'est pas numérotée. L'autre copie ne contient aucune des quatre strophes intercalaires; en comparant la partie du XIIIe chant conservée par cette dernière avec l'édition de 1887, on voit que la différence des deux chiffres (449 au lieu de 547) vient de l'omission d'un

Digitized by Google

certain nombre de strophes un peu dans toutes les parties de ce chant.

Nous avons vu tout à l'heure qu'outre les 3,145 strophes, il y en a quatre autres conservées ou interpolées par quelques manuscrits. De pareilles additions sont ordinaires: je possède une vieille copie du livre Ier (elle date de 1720 environ) du *Râmâyaṇa* tamoul, où l'on trouve intercalées (chant VII, à la fin, strophes 25 à 33) neuf strophes contenant tout un épisode, celui du bosquet aux *Kalpaka* donné par Indra à Çambara, qui manque aux éditions imprimées. Aussi prétend-on, non sans raison, que le *Çindâmaṇi* n'avait originairement que 2,700 strophes. L'auteur dit, en effet, à la fin de son livre (chant XIII, strophe 545), qu'il a enfilé 27 perles à la louange de son héros. Le commentateur croit que chacune de ces perles correspond à une centaine de strophes. C'est une hypothèse contestable; il ne s'agit peut-être que d'une ancienne division de l'ouvrage en vingt-sept chants ou chapitres.

A quelle époque put-on placer la rédaction du *Çindâmaṇi?* Les Djâinas paraissent avoir été prépondérants dans le sud de l'Inde, du VIIe au XIIe siècle de notre ère. Le *Çindâmaṇi* est cité dans le commentaire, fait par l'auteur lui-même, d'une grammaire tamoule écrite par un bouddhiste, Buddhamitra, le *Viraçôjiyam,* livre dédié au célèbre roi Tchôla *Kulôttunga* ou *Vîraçôjiya* (qui a régné de 1064 à 1113 après Jésus-Christ); le grammairien cite en même temps d'autres ouvrages certainement plus modernes. Il est d'ailleurs remarquable que l'auteur du *Çindâmaṇi* fasse voyager son héros dans le *Pallava;* j'ai cru pouvoir admettre (*Nouveaux mélanges,* etc., par les professeurs, de l'École des langues orientales, *Paris,* 1886, p. 461)

Digitized by Google

que ce royaume a cessé d'exister au VIIIe ou au IXe siècle de notre ère. D'autre part, dans ses listes de princes indiens, l'auteur de *Çindâmaṇi* n'introduit point, comme l'ont fait les traducteurs du Nâichadha et du Mahâbhârata, les rois Çêra, Çôja et Paṇḍiya. Je crois pouvoir conclure de toutes ces remarques que le *Çindâmaṇi* doit dater du IXe ou du Xe siècle avant notre ère.

JULIEN VINSON.

Digitized by Google

VOCABULAIRE

DES MOTS LES PLUS USUELS DE LA LANGUE DE NÉKÉTÉ ET DE THYO

(Côte Est de la Nouvelle-Calédonie)

Par un Missionnaire mariste

Mis en ordre par le P. A. C. S. M.

DEUXIÈME PARTIE

NÉKÉTÉ-THYO-FRANÇAIS

Le premier mot est selon l'orthographe française du missionnaire, et celui entre crochets selon l'idée que nous nous sommes faite des sons en entendant l'indigène de Thyo. Dans notre transcription (entre crochets), le signe ~ marque les nasales, ˘ les brèves, ¯ les longues, ^ les sons très ouverts, ˋ sur une voyelle un son ouvert et devant la voyelle un léger coup de gosier précédant l'émission de cette voyelle, *e* représente *é* fermé français, et è *è* nasal, *œ* le son *eu* et œ *œ* bref, *u* le son *ou* et *ü* notre *u* français, *sh* le ch français.

A

Cette voyelle se prononce comme en français. *â* est ouvert, *ã* nasal, *ˋa* avec aspiration gutturale.

Aciô re moué [*Akiō̄ re mue* (*ō̄* ouvert et long; *e* fermé, comme en français *é*)], le pouce.

Digitized by Google

Afouandô [*Afãndo*], ennemi.

Aha [h guttural comme le *rha* arabe], chef, roi. *Sien aha* [*Siẽ aha*], femme chef, cheffesse.

Ahan [*ãhã* (*ã* nasal)], brouillard.

Aï? [*Ai?*], où? *Aï kéfouré ouan?* [*Ai kefure uã?*], comment? quelle est la manière de faire?

Alilifouê [*Alilifüe*], tourterelle.

Amékouan [*Amekuã*], étoile du matin.

Amenghi [*'Amẽgi* (*'a* avec aspiration gutturale)], prompt, vif.

Amou [*'Amu*], hier.

Amougné [*Amuñe*], mère. Voir *Gnâ*: *Amougné re aheï* [*Amuñe re ahei*], mère adoptive.

Amougné do ou [*Amuñe dou* (on entend légèrement *n* avant *d*)], gros. Voir *Siê*.

Amougné houpé [*Amuñe hupe*], grand froid. Il fait très froid.

Amoundoué [*Amundue* (l'*n* affecte le *d*)], frère cadet, sœur cadette. *Amoundoué ro hoto*, ton frère cadet. *Amoundoué na sien* [*Amundue na siẽ*], ma sœur cadette.

Anbâ [*ãbâ* (*â* ouvert)], naissance, naître.

Anbouiiâ [*ãbuiiâ*], bois de fer.

Andâ [*ãdâ*], nourriture, ce qui se mange. Voir *Dâ*.

Angia [*ãgia*], ici. [*ãgïnœ*, là-bas].

Angôchen [*ãgôshê*], anguille de mer. [Elle est plus grosse que celle appelée *Dôpuimere*, et elle mord.] Voir *Dôpouiméré*.

Apa, père. *Apa re aheï* [*Apa re ahei*], père adoptif.

Api, sorcier, médecin. Voir *Dâketâ*.

Apoua [*Apua*]. *Apouakouê* [*Apuakuê*], cela. Voir *Dooua*.

Apouama [*Apuãnã*], blanc.

Aré [*Are*], demain.

Atan re han [*an* comme en français dans *Antan*], l'index.

Avirâ né, la flamme. [*Avirâ*, flamme. *Avirâ ne*, flamme du feu.] Voir *Né*.

Digitized by Google

B

Cette consonne se prononce comme en français. [On entend souvent le son *m* devant, mais très légèrement.]

Bârou [*Bâru*], deux : *Hen baroudou kamourou,* vingt. (Une fois deux hommes.) *Dou* h*en* h*en me bârou noua* (deux fois la main et deux autres encore), douze. Voir *Dou.*

Bachi [*ch,* comme en français dans cher, charité, chiffon ; c'est le *sh* anglais], trois : *Dou* h*en* h*en me bachi noua,* treize. *Kanénounou no bachi,* huit. Voir *Kanénounou.*

Bani? combien ?

Béané [*Beane*], vieillard. S*ien béané,* vieille femme. Voir S*ien.*

Bénéourou [*Beneuru*], Kaori (arbre).

Berendâ [*Bœrœndâ,* (les deux *e* sont muets], arc (Arme).

Bérépoui [*Berepui*], grossesse. [*Beshā,* large.]

Beu [*Bœ*], le derrière, la partie postérieure du corps.

Bi [*i* bref], organes sexuels de la femme.

Bo, bouillir.

[*Bô,* Banian (arbre). Voir *Dourou.*]

Boi [*Bŭā,* prononcez *mbŭā*], la tête : *Pouré boi* [*Pure mbŭā*], le crâne. *Poun boi* [Pu *mbŭā,* l'*m* avant le *b* se fait sentir légèrement. *Oi,* une seule émission de voix (entre *ŭā* et *ŏā*), comme en français dans loi], cheveu (poil de la tête).

To boi ché [*To bŏā she,* là-bas (au loin, dans la plaine)]. *To boi na* [*To bŏā na,* là-bas (en bas)], là-bas.

Boichê [*Bŏāshè* ou *Bŭāchè* (espèce de liane)], fougère arborescente. Voir *Chê.*

Boidi [*Bŏadi, oi* comme en français dans Bois], le petit doigt, l'auriculaire.

Boi foun mé [*Bŭā fun me,* épaule], coude. Voir [*Fuan ndu me*].

Boi gio ou [*Bŭagiou*], tête de corail sous l'eau. Voir CORAIL.

Boi h*en* [*Bŭa* h*ē*], genou.

Boi h*on* [*Bŭa* h*on,* prononcez *on,* comme en français dans Son], muet.

Boi koin [*Bŭa kŭeñ,* prononcez *koin,* comme en français le mot coin], tronc d'un arbre.

Digitized by Google

Boikoué [*Bŭa kue*], montagne.
Boi moi [*Bŭa mŭā*], toit de maison. Voir *Moi.*
Nou boi ngoun [*Nu Bŭangū*], jeter l'ancre.
Boité [*Bŭate*], estomac.
Bôme [*Bôme*], front.
Boo ou [*Boou*], buse (oiseau).
Botâsi, champignon (sur le sol). Voir *Boururu.*
Bou [*Bu*], roussette (oiseau).
Boué [*Bue*], crabe.
Bouécha [*Buesha, cha* comme en français dans Chat], crabe, tourlourou.
Bouéhô [*Buehô*], ombilic. *Kouan bouéhô,* cordon ombilical.
Fouancheu boui [*Fuãshœ mbui*], port. *Upé boui* [*Ŭpe mbui*], être vaincu (le prendre doucement).
Bouiâ [*Buiâ*], puant (qui sent mauvais).
Boururu [*Burürü*], champignon (sur les arbres). Voir *Botâsi. Heu u.*

C

Cette consonne se prononce comme en français devant *a* et *h*, et un peu comme en italien devant *e* et *i*.

Câsi [*Kāsi*], fête. Voir *Hiti.*
Cérura [*Khiœrüra*, prononcez *kh* entre *k, g, tch* (*c* italien)], frisson. [Tremblement.]
Châ [prononcez *ch* comme en français dans Chat. C'est le *sh* anglais]. Un. *Châ dâ* [*Sha ndâ*], un jour. *Châ kamia,* un jour. *Châ fuan dâ,* une année. *Châ hiti,* une semaine.
Chamoan doou [*Shamoan ndou*], beaucoup.
Mouéyâ uan chané [*chœle*], premier quartier de la lune, dernier quartier de la lune.
[*Chanè* (*a* nékété), *Chœle* (à thyo), feu qu'on aperçoit de loin, broussailles en feu dans les collines, etc.]
Charemedi [*Sharœmœndü*], plomb.
Chavoi [*Shavŭa*], lézard.

Digitized by Google

Chê, fougère. [Grande fougère. Fougère arbre. Voir *Boiché, Mangiâ.*]

Ché h*on,* avoir un rhume, être enrhumé.

Chendê [*en,* comme dans le mot latin *ascende*], crépuscule du soir. *Néchendê,* le soir.

Chérendâ, gosier. Voir *Nekouandâ.*

Cherī (ī long) [*Shœri,* déposer, mettre par terre]. Large [*Beshū*].

Chê tepou [*Shê tœpu*] (dire la parole), parler. Voir H*a.*

Cheua [*Shœa*], frère aîné, sœur aînée. *Cheua re ro* h*oto,* ton frère aîné. *Cheua re re sien,* sa sœur aînée. Voir H*oto* et S*ien.*

Chî, hameçon. [Harpon, gros hameçon.] Voir S*isi,* [petit hameçon, pour le petit poisson.]

Chô, vide. Voir *Koue.*

[*Chœrīgugu* (*Shœrigugu*), mousse. Voir *Hiti re Kendé.*]

Choï [*Shoi*], frapper : *Choï donboué,* chanter en frappant des mains. Voir H*on.*

Chon [prononcez *on,* comme en français], beau-fils, belle-fille, tante, beau-père, belle-mère. [Les naturels ne distinguent pas ces divers degrés de parenté par des mots spéciaux.]

Choué gnindê [*Shue ñindê*], cuire au four indigène.

Choué païpi (souffler la pipe), fumer.

Chouémé [*Shueme*], étoile. *Chouémé cin* (étoile qui vole), étoile filante.

Chounrou [*Shunru*], cuire au feu, rôtir. Voir *Fa méré.*

Chounrou è, se brûler.

Ciâ [*Kiâ*], pêcher.

Ciatu [*Kiatü*], entrer.

Ciatouâ [*Kiatuâ*], sortir. Voir *Kamia.*

Cigare [*Kīka*], tabac (inconnu avant l'arrivée des blancs).

Cīio [*Kīio*], souffleur. [Oiseau noir comme un corbeau et avec des yeux blancs. Il est plus petit que le corbeau.]

Cin [*Kī*], voler (en parlant d'un oiseau). —, île basse et sablonneuse. Voir *Nuī.*

Cieurura ghe h*oupé* [*Kiærüra ghe* h*upe*], trembler de froid, grelotter.

Ciôté [*Kiōtè*], chemise.

Ciu [*Kīü*], peigne à tatouer.

Cioué [*Kiue*], s'asseoir.

Digitized by Google

D

Cette consonne se prononce comme le *d* français précédé le plus ordinairement d'un *n*.

Dâ, jour : *Ouan dâ*, il fait jour. *Fouendâ ouan tan mé*, il commence à faire jour. *Fouendâ*, l'aurore.

Dâ [*Dă*, *a* bref], manger, se nourrir. [C'est le terme général.] Voir *Foué*.

Dâketâ [*Dăkĕtâ*], docteur, médecin. Voir *Api*.

Daneu [*nDanœ*], menton.

Dé [*nDe*], canne à sucre.

Deï [*nDœi*], mort, apparitions, fantômes.

Den [*nDè* (*è* ouvert)], foie.

Ko ouan déré [*Ko uan dere*], une trombe. Voir *Ko*.

Déri [*Dèri*], les hommes. Voir *Kamourou*. *Papu déri* (les sources des hommes, les commencements des hommes), les ancêtres.

Deu [*nDœ*], dos.

Dô moi [*nDô mŭā*], pilier d'une maison.

[*Dombue*, tambour indigène].

[*Domŭāni*, trombe (tourbillon sur mer)].

Dôneni, grosse mouche. Voir *Na*.

Dopo, nord, vent du nord.

Dôpouiméré [*Dôpuimere*], anguille de mer. [Elle est plus petite que l'*Angochen* et ne mord pas.] Voir *Painra*.

Doua [*Doua*], ceci. Voir *Apoua*.

Dou [*Dou*], chose.

Dou sieto, [chose rare], peu, rarement.

Dou [*Du*], deux. Voir *Bârou*. *Dou hen méré hen* [deux fois la main], dix.

Dou hen hen me châ noua (deux fois la main et un autre encore), onze. *Hen dou hen hen déri* (une fois dix hommes), deux cents.

Doukê [*Dukê*], se donner un coup.

Dourou [*Dŭlŭ*], banian (arbre). Voir *Bô*.

Doyâ, baleine.

Digitized by Google

E

Cette voyelle se prononce comme en français : e muet, é fermé, è ouvert, ê très ouvert.

Eni, nous. Voir ***Nghê***.
Euupia [*Œüpia*], se battre.

F

Cette consonne se prononce comme en français devant *a*, *e*, *i*, et le plus souvent comme un *h* aspiré en soufflant devant *o* et *u*.

[***Fa***, faire.]
Fa mengoro [***Fa mēgoro***, faire fendre. *G* prononcez ***ngue***], Briser. Voir ***Sio koro***.
Fa méré [***Fa mere***], faire cuire. Voir ***Chounrou***.
Fa mourou moughé [***Fa muru müānghe***] (se faire de nouveau vivant), se guérir.
Fé [***Fe***], aller : ***Fé météri***, aller à pied. ***Kamia fé kété*** (le soleil va vite), le jour baisse.
Fé upia [***Fe üpia***], faire la guerre. Voir ***Euupia***.
Fi, mentir, tromper. Voir ***Gori*** [prononcez ***ngori***].
Finamé [***Fiamé***], tuer. Voir ***Siova mé***.
Foou [***Hou***, *H* aspiré en soufflant. On sent un peu le son *f*], couverture. Voir ***Ginnga***.
Fou [***Hu***], *h*oup (arbre).
Fouâ Kouéfé [***Fuâ Kuefe***], en dehors.
Fouâ méa [***Fuâ mea***], en dedans.
Fouancheu [***Fuanchœ***, prononcez ***an*** comme dans le mot français Antan], baie. ***Fouancheu boui*** [***Fuanchœ bui***], port.
Fouan dâ [***Fuan dâ***], année.
Fouan doou [***Fuan dou***], coup, blessure.
Fouanfouna [***HūānHūā***, *h* nasal], porte.
Fouangé [***Hūāgie***], pourquoi?
Fouanginghé [***Huanginge***], aisselle.

Digitized by Google

Fouan gnaé [*Huãñae*], courant. Voir *Uégnéra* [courant dans la mer].

Fouan ken re ne [*Huã kẽ re ne*], brûlure.

Fouan koun [*Huã kũ*], narines. Voir *Koun*.

Fouan moi poté [*Huan mŭã pote*], l'arrière d'un canot. Voir *Mété poté*.

Fouannéfoué [*Huãnehue*], rivière. Voir *Fouenré*.

Fouan neu [*Huannœ*], mémoire, souvenir, pensée. Voir *Kéneuneu ré*.

Fouan neuré [*Huannœre*], l'esprit.

Fouansio ou [*Huansiou*], cascade.

Fouatâ doou [*Huatâ dou*] (comprend les choses), fin.

Foué [*Hŭĩ*], manger [la canne à sucre]. Voir *Dâ*, manger [en général]. *Ken*, manger [la banane].

Foué pâ [*Hue pâ*], le mollet.

Fouen [*Hũẽ*]. *Poun fouen* [*Pũ hũẽ*] (poil de la bouche), barbe. Voir *Néfouen*.

Fouen dâ [*Hũan dâ*] (l'ouverture du jour), l'aurore.

Fouen i [*Hũẽi*], sentier.

Fouenré [*Hũẽre*], rivière. Voir *Nendâ* : *Koun fouenré* [*Kũ Hũẽre*], source de rivière.

Fouindâ [*Huindâ*], plein.

Fouin gio ou [*Huingiou*], récif, banc de corail. Voir *Gépourou*.

Foukété puă [*Hukete pŭă*, (*ŭă* en une seule émission de voix)] (petit lieu profond), peu profond. Voir *Puă*.

Foun boué [*Hũbue*], petit, court, bas. *Kâ founboué*, le doigt annulaire.

Foun do ou [*Hundou*], petit.

Foun mete [*Hũ mœtœ*], coco mur. Voir Coco.

[*Fuan ndu me*], coude.

Furu [*Fŭrũ*], ride.

Digitized by Google

G

Cette consonne se prononce dure [et comme si elle était précédée d'un *n*, (*ngue*)].

Ga [prononcez *nga*], tatouages sur la figure ou sur le corps.

Gakâ, corbeau de la Nouvelle-Calédonie.

Gapourou é [*Gapuru e*, aller de nouveau], retourner. Voir *Monghé mé : Kamia ouan gapourou é* (le soleil s'en retourne), solstice d'été ou d'hiver.

Gé [*ngie* ou *ndie*], quoi?

Géropé [*ngerōpe*], qu'est-ce?

Ghé [*nghè*], toi. Voir *Ro*, *Kou*.

Ghié [*ngīe*], hache. Voir *Nâ Kouétâ*, *Gikira*.

Gi [presque *nki*], mamelle.

Gia [*nGiā*], hache [casse-tête]. Voir *Ghié*.

Giakéréké [*nGiakereke*], moule. [Espèce de coquillage à une seule coquille univalve.]

Gia kin deu u [*Giakindœü*], enterrer. Voir *Usiouanra*.

Giarakô [*Giarakô*], boue. Voir *Koto*.

Gié [*nGie*], huître.

Gieu né [*Giœ ne*], fumée.

Gikéréko [*Gikerēko*], ciel couvert.

[*Gīkira*, petite hache en pierre liée au bout d'un manche en bois.]

Gimouérenuï [*Gimuerenüi*], presqu'île.

Gine [*āginœ* à Nékété, et *āgia* à Thyo], là. Voir *Angia*.

Ginnga [*Gīgā*], couverture.

Gio [*ngi'o*, o guttural], lance, sagaie.

Giohoutou [*Djiohutu*, *h* guttural], abcès. [Bouton, furoncle.]

Giôkouî [*Giôkui*], liane.

Giopinné [*Gi'opinnè*, *o* guttural], bois à tirer du feu. [C'est un bois tendre dont on se sert pour avoir du feu. On frotte vivement deux morceaux de ce bois l'un contre l'autre.]

Giou fouen ni [*Giu hūēni*], salive, cracher.

Giouti [*Giūti*], ulcère, lèpre.

Digitized by Google

Gipourou [*Gīpŭrŭ*], récif, banc de corail. Voir CORAIL.

Giria [*ngĭrĭā*], perruche.

[*Giro,* qu'est-ce que c'est? quoi? que voulez-vous?]

Giu [*Giŭ*], ceinture.

Gnâ [*ñâ,* à peu près comme s'il y avait *nĭā*. C'est le *gn* français du mot Agneau, l'*ñ* espagnol], ma mère. Voir *Amougné.*

Gnandi [*Nĭāndi* ou *Nyāndi, ia* ou *ya,* en une seule émission de voix], paille en queue (oiseau).

Gni [*ñĭ*], os.

Gnī [*ī* long], hirondelle.

[*Gniœrõ.* Voir *ñiœrõ.*]

Gnigi (ce qui coule des mamelles), lait. Voir *Gi.*

Gni kérémé. Poun gni kérémé, les cils. Voir *Kérémé.*

Gni koin [prononcez entre *Kŭĭ* et *Kŭā*. Un peu comme le mot français Coin, mais plus nasal.] (Le lait du bois, ce qui coule du bois), la sève.

Gni nengiô, côtes.

Gni nbé hen, talon.

Gni nbou [*ñi nbu*] (os de roussette qui servait jadis d'aiguille), aiguille.

Gninbourou [*ñinbœrœ*]. *Kouyé gninbourou,* averse. Voir *Kouyé.*

Gnindé [*ñindé.* (Le *gn* français)], four canaque : *Choué gnindé,* cuire au four canaque. Voir CUIRE.

Gni nou [*ñi nu*], huile de coco.

Gni nouan topéré [*ñi nuan topere,* s'il s'agit de plusieurs; *ñi ŭā topere,* quand il s'agit d'un seul], se lever [après le sommeil]. Voir *Tan touâ.*

Gni pou ounô [*ñi pu unô*], la pomme d'Adam (saillie du gosier). [Vertèbre du cou, vertèbre cervicale.]

[*Gni pu kŭānda,* pomme d'Adam.]

Gnon [*ñõ*], fou. Voir *Moindavoi* [*Mŭandavŭa*] : *Ouîngio me re gnon* (boire pour être fou), s'enivrer.

Gô [*ô* guttural et ouvert], vomir.

Gokô, héron (oiseau).

Gori, mentir, tromper. Voir *Fi.*

Goou [*Gou*], vous deux. Voir *Ounri.*

Gou [*Gu*], je, moi. Voir *Nâ.*

Digitized by Google

Gouênakara [*Guénakara*], il y a longtemps, autrefois.

Gouêpoifé [*Guépŭafè* (*ŭa*, une seule émission de voix)], dans le futur, à l'avenir.

H

Cette consonne est toujours aspirée. H est plus fortement aspirée que *H*. [*H* est une aspiration soufflée; on entend presque f; c'est pour ainsi dire une f aspirée. — H est une aspiration gutturale; c'est comme *chr* prononcé du fond du gosier, le *rha* arabe.]

H*a*, parler. Voir *Chê tepou*.

H*ã* [*a* long et ouvert], pagaie.

H*anén dõ* [H*anindõ*] (Qui parle dans la terre), ver de terre. Voir *Mourou* [ver des matières corrompues].

Hani [H*ai*], fourmi.

H*an ndu* [H*ã ndü*], sale.

H*an no*, Cent pieds (insecte) [rond et gros comme le doigt. Il est plus mince, mais plus long que le Cancrelas].

H*apéa* [*Hapea*], enfant à la mamelle. Voir H*ouji* [H*ŭshi*, *sh* anglais, *ch* français].

Hapoi [H*apŭã*], corail [rond et rouge]. Voir *Pégio ou* [corail blanc et plat].

H*atâ*, étoffe de tapa. [Arbre dont l'écorce sert à faire la tapa. Cette écorce est blanche; on la peint diversement.]

Haté [*Hate*], cendres.

H*ø* [H*œ*, *é* fermé], petit-fils, petite-fille, neveu, nièce. (Généralement les Calédoniens n'ont pas des mots propres pour bien distinguer entre eux ces divers degrés de parenté. La même observation se fait pour beau-père, belle-mère, gendre, bru.)

H*en* [*Hē*]... *Pouré* H*en* [*Pure Hē*] (coquille des doigts), ongle.

H*en é hen* [H*ē ehē*] (une fois la main), cinq. Voir *Kanénounou*. *Dou* h*en méré* h*en* (deux fois la main), dix. *Dou* h*en* h*en me bárou noua* (deux fois la main et deux encore), douze. *Dou* h*en* h*en me chá noua* (deux fois la main et un encore), onze. H*en dou* h*en* h*en déri* (une fois dix hommes), deux cents.

H*eu u* [H*œ ü*], champignon sur les arbres. Voir *Boururu*, *Botâsi*.

H*ici a* [H*itia*, presque H*ikia*], mante du cocotier (insecte).

Digitized by Google

H*iti*, fête, semaine. Voir *Câsi*.

H*iti re kendé* [H*iti rœ kēdé*], mousse (plante). [Voir *Chœrĩgugu*.]

H*o* [*o* guttural], œuf.

H*ô* [H*ō*, *o* long et ouvert], mauvais esprit, mort. Voir *Deï*. S*ien* h*ô*.

[H*œnrœ*. Voir H*unru* (prononcez *un* comme en français le mot Un)].

H*ohen* [H*oh*è], doigt.

H*on* [H*ō*, prononcez *on* du nez], chanter. Voir *Choï*.

H*orou* [H*oru*], beau, bon, sage, agréable.

H*ôtâ* [*ô* guttural], sardine (poisson).

H*oto*, homme, mâle : *Cheuâ re ro* h*oto*, ton frère aîné. *Amoundoué ro* h*oto*, ton frère cadet. *Cha* h*oto*. *Cha* h*ou*, un garçon. *Upé* h*oto* (le prendre fort), vaincre.

H*ou* [H*u*], fils, garçon : H*ou ré na*, mon fils. H*ou re aheï*, fils adoptif.

Houji [H*ūshi*, *sh* anglais un peu plus fermé que le *ch* français], enfant. Voir H*apéa*.

H*oupé* [H*upè*, *è* très ouvert], froid. Il fait froid : *Amougné* h*oupé*, il fait très froid.

H*u* [H*ü*, l'*u* français], donner : H*u moiké* [H*ü mŭāke*] (donner des richesses), faire un présent. [H*ü mŭāge*, rendre ce qu'on a pris ou reçu. H*ü fe*, aller porter. Se dit pour envoyer quelqu'un porter quelque chose à un autre, pour faire donner quelque chose à quelqu'un, pour charger quelqu'un de porter quelque chose à un autre. H*ü fe*, va donner...]

H*unru* [H*œnrœ*, naviguer, marcher (en parlant d'une pirogue)] : *Mendâ no* h*unru* [*Mandâ no hœnrœ*, *an* prononcé comme en français dans le mot Mandat] (le sang navigue), menstrues.

I

Cette voyelle se prononce comme en français. *ĩ* se prononce séparé de la voyelle qui précède.

Ia? Qui ? Voir *Gé?*

Bouiâ [*Buiâ*, *â* ouvert et long] (sent mauvais), puant, d'odeur mauvaise.

Digitized by Google

Iova [terme introduit], Jéhova, Dieu.

Iovoué, yovoué [*Hūahūe*], la queue d'un oiseau. [La queue d'un animal comme le chien, le cheval, etc., d'un quadrupède. *Pu HūaHūe*, queue d'oiseau.]

K

Cette consonne se prononce comme en français.

Kâ founboué [*Kâ Hūbue*], l'annulaire (doigt).

Kâ moâ, le médium, doigt du milieu.

Kagné [*Kañe* un peu comme *Kanie, ie* en une seule émission de voix], corps.

Kamia [*Kamīa*], jour, soleil. Voir *Dâ : Cha kamia*, un jour. *Keciatouâ re kamia* [*Kekhiatuâ...*], le lever du soleil. *Keciatu re kamia* [*Kekhiatü... kh*, un *k* avec légère aspiration], le coucher du soleil. *Ouan poué poué kamia* (au milieu du soleil), midi. *Kamia fé kété* (le soleil va vite), le jour baisse. *Kamia ouan gapourou é* (le soleil s'en retourne), solstices.

Kamourou [*Kāmŭrū*], homme (en général). Voir H*oto : Cha Kamourou*, un homme. *Déri*, les hommes. *Kamourou é na* (mon homme, celui qui m'est dévoué), mon ami. H*en châ kamourou* (une fois un homme), vingt. H*en châ kamourou me dou* h*en* h*en noua* (un homme et dix en plus), trente.

Kan [*K*œ], peau.

Kanéfoué [*kanefue*], quatre.

Kanénounou [*Kanēnūnū*], cinq. Voir H*ené* h*en : Kanénounou no bârou* (cinq et deux), sept. *Kanénounou no châ* (cinq avec un), six. *Kanénounou no kanéfoué* (cinq avec quatre), neuf. H*en kanénounou déri* (une fois cinq hommes), cent.

A. C.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LA GENÈSE DE LA CONJUGAISON FRANÇAISE

Les romanistes considèrent la conjugaison française comme dérivée de la conjugaison latine, à laquelle elle aurait emprunté une partie de ses temps, tandis que les autres ne seraient que le résultat d'un développement déjà implicitement connu dans la langue mère. Cette opinion est toute naturelle de la part de ceux qui font du français et des autres langues romanes une continuation du latin, lequel, comme le Phénix, n'est mort que pour renaître de ses cendres, et, plus heureux que le Phénix, en plusieurs rejetons.

Pour nous, qui voyons dans les langues romanes des sœurs et non des filles du latin, nous ne pouvons songer à recourir à cette dernière langue pour y chercher les origines du verbe français, mais nous remonterons plus haut et nous nous efforcerons de démontrer que notre conjugaison n'est que le résultat d'une évolution que l'on peut suivre dans les divers rameaux de la famille aryenne.

Pour la conjugaison, on peut diviser les langues aryennes en deux groupes : d'un côté, le grec et les langues

Digitized by Google

slaves, qui ont groupé les formes verbales d'après les *aspects,* — et d'éminents sanscriptologues ayant établi l'analogie entre la conjugaison grecque et la conjugaison sanscrite, nous pouvons joindre cette dernière aux deux précédentes; — d'un autre côté, les langues germaniques et les langues romanes (latin compris), où domine l'idée de *temps.*

Disons d'abord ce qu'il faut entendre par *aspects.*

Nous nous figurons le verbe primitif comme un mot racine auquel on ajoutait des suffixes personnels : *mi, ti, si,* pour les trois personnes du singulier sanscrit ; μαι, ται, σαι, du moyen grec; *m, s, t,* du futur latin, etc. Mais cela ne pouvait suffire et le verbe était appelé à exprimer d'autres circonstances de l'action. D'abord, on envisagea celle-ci sous trois aspects différents : ou bien elle était fugitive, instantanée, l'*aspect aoriste* de Grecs; ou bien prolongée: c'est l'*aspect indéterminé* ou *imparfait ;* ou bien elle était accomplie et considérée dans ses résultats : *aspect parfait.*

Le sanscrit et le grec ont les trois aspects; dans les langues slaves, l'aoriste et le parfait se confondent en un seul aspect, qui prend le nom du dernier.

Comment ces trois genres d'action ont-ils été rendus? L'aspect aoriste a dû naturellement revêtir la forme la plus courte, tandis que l'imparfait se rendait par un allongement et le parfait par un redoublement qui marque, en quelque sorte, l'accomplissement. C'est ce que nous constatons en sanscrit et en grec (1). Dans ces deux

(1) Ce que nous disons de l'aoriste de ces deux langues a trait à l'aoriste second.

Digitized by Google

langues, le redoublement est aussi partiellement employé pour marquer le prolongement de l'action, c'est-à-dire l'aspect imparfait.

De plus, en sanscrit et en grec, on a distingué l'action exercée par le sujet, l'action réfléchie, l'action supportée par le sujet, ce qui a donné, au sein de chaque aspect, trois *voix :* active, moyenne et passive.

Ici les langues slaves se joignent aux germaniques et aux romanes pour faire bande à part.

Considérons maintenant comment l'idée de temps s'est introduite au milieu des aspects.

L'ASPECT AORISTE doit être le plus ancien, car l'idée d'action prolongée n'a pu se former que par voie d'abstraction. Il a donné à la langue grecque ses deux plus anciens temps : le futur et l'aoriste seconds. Ces deux temps (l'aoriste représentant le passé) ont dû seuls exister d'abord, car l'action instantanée ne comporte pas le présent, et l'on peut dire qu'à l'origine des langues, ce temps était inconnu.

En y réfléchissant bien, on comprendra que l'homme encore peu civilisé n'ait pas eu à parler de ce qu'il faisait, puisque cela se voyait bien, mais de ce qu'il avait fait et de ce qu'il ferait. Son horizon très borné, son manque de prévoyance et d'habitudes fixes, faisaient aussi qu'il n'avait pas à parler de ses occupations d'une manière générale, comme dans cette phrase : « Je chasse le bison tous les étés, et, l'hiver, je fais la chasse à l'ours. » La généralisasation viendra plus tard.

D'ailleurs, à examiner la question au point de vue philosophique, on peut dire que le présent n'existe pas, car il n'est pas d'action présente dont chaque moment ne puisse

Digitized by Google

être décomposé en passé et en futur. Cette instabilité du présent a bien été rendue par ce vers :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Si, du domaine de la spéculation, nous passons dans celui des faits, nous constatons que l'hébreu n'a pas connu ce temps.

Donc, au début, deux temps : un passé et un futur. En grec, nous les trouvons dans le futur et l'aoriste seconds : τυπῶ, ἔτυπον. En sanscrit, nous n'avons que l'aoriste, les futurs étant composés, et par conséquent d'origine plus récente ; mais il est probable que ceux des présents qui se forment en ajoutant directement les terminaisons à la racine (deuxième conjugaison) ne sont que d'anciens futurs ; car, comme nous essayerons de le démontrer, c'est ce dernier temps qui a fourni plus tard le type du présent. Constatons d'ailleurs que, bien que le futur ait ses formes spéciales, le sanscrit emploie volontiers en leur lieu celles du présent.

Les langues slaves actuelles ne nous offrent, au contraire, qu'un futur, le passé étant composé, mais le slavon avait un passé de l'aoriste.

Aspect imparfait. Cet aspect, comme nous l'avons dit plus haut, s'est formé par voie d'abstraction : une série d'actions a été considérée dans son ensemble, comme action prolongée, ou comme habitude. Aussi peut-on dire que cet aspect fait abstraction de la question de temps, et qu'une seule forme a dû lui suffire au début. Voyons comment cette forme a été obtenue.

On prendra la forme du futur et on l'allongera. Ainsi,

Digitized by Google

en sanscrit, on introduira une particule entre le radical et la terminaison : *tud-â-mi, kṛ-nô-mi ;* en grec : τιμ-ά-ω, φιλ-έ-ω. Ou bien on prendra un thème allongé τυπτ au lieu de τυπ; ou enfin on adoptera simplement la forme du futur, λύω, et le futur (second) disparaîtra (1).

Le même fait se produit dans les langues slaves. Pour le russe, par exemple, le futur de l'aspect aoriste a donné les formes de l'aspect imparfait comme suit : *oumrou,* je mourrai ; *oumiraiou,* je meurs ; *brochou,* je jetterai ; *broçaïou,* je jette. Là où l'aspect imparfait s'est approprié la forme du futur aoriste, ce dernier s'est reconstitué au moyen d'une préposition : *létou*, je vole ; *polétou,* je volerai ; *pichou*, j'écris ; *napichou,* j'écrirai.

Mais peu à peu l'idée de l'action indéterminée ou prolongée faisait naître un nouveau temps à côté du passé et du futur, c'était le présent. Dès lors, la première forme de l'aspect imparfait ayant été affectée à ce temps, il fallut de nouvelles formes pour compléter les temps de cet aspect qui s'étendait par différenciation.

Pour le passé, on fit subir au passé de l'aspect aoriste (à l'aoriste proprement dit) la même modification qu'au

(1) Nous devons constater ici que la plupart des grammairiens considèrent τυπῶ comme une contraction de τυπεσω, et, par conséquent, comme un futur composé; mais nous trouvons nombre d'exemples où il n'y a pas moyen de nier l'idendité de la forme du futur avec celle du présent : χέω, ἕδομαι, πίομαι, et dans Homère : ἑλόω, δαμάᾳ, βέομαι, ανύω, ἐρύω.

Les grammairiens veulent voir ici des présents employés dans le sens du futur. Nous croyons que l'ancienneté même de ces formes repousse cette supposition, et la comparaison avec le futur slave nous confirme dans l'opinion que c'est le présent qui a emprunté sa forme au futur.

Digitized by Google

futur. Ainsi, en sanscrit, le temps imparfait (qui a pris en latin d'abord, chez nous ensuite, le nom de l'aspect lui-même dont il n'est qu'un temps passé) emprunta la forme de l'aoriste second, qui disparut presque complètement ; là où celui-ci est resté, il se distingue par un thème plus court : aoriste, *asṛpam;* imparfait *asarpam,* de sṛp, ramper. En grec, il y a parallélisme entre les formations du futur et du présent, de l'aoriste et de l'imparfait.

Aspect parfait. Le parfait est l'action envisagée dans son résultat ; il ne constitue donc pas à proprement parler un temps. Ce n'est que plus tard qu'on y a attaché une idée de passé, mais il a gardé quelque chose de sa signification primitive, en indiquant aussi l'état présent. En grec, comme en sanscrit, sa forme est le redoublement.

Mais les diverses formes que nous venons d'exposer n'épuisaient pas toutes les combinaisons possibles : il fallut en créer de nouvelles. Le passé et le futur de l'aspect aoriste dépossédés devaient être remplacés ; puis, si l'on voulait attribuer les trois temps à chaque aspect (un idéal qui n'a été réalisé qu'en partie), il ne fallait pas moins de neuf formes. C'est ici qu'on abandonne le mode de formation jusqu'alors suivi pour recourir aux verbes auxiliaires.

Deux racines représentent à peu près partout l'idée d'existence : en sanscrit, *as* et *bhû;* en grec, ἐς et φυ; en slave, *es* et *by;* en latin, *es* et *fu,* etc. Ces verbes, par la simplicité même de leur signification, qui n'impliquait aucun acte, mais seulement un état fort peu déterminé, étaient naturellement prédestinés à servir d'auxiliaires; mis à la droite de la racine, ils n'y ajouteraient que l'idée du temps qu'on voulait préciser.

Digitized by Google

C'est ainsi que furent créés le futur et l'aoriste premiers (λύσω, ἔλυσα) où le σ, caractéristique de ces deux temps, trahit la présence de l'auxiliaire. Ces deux nouvelles formes ont en partie effacé les anciennes, surtout pour le futur, qui sert aux deux premiers aspects. Le parfait, lui, n'a reçu de futur qu'au moyen passif: λελύσομαι. Il en est de même en sanscrit, où l'on doit attribuer à la présence de l'auxiliaire le *s* de l'aoriste et le *sy* du futur et du conditionnel. (Les terminaisons de ce dernier correspondent du reste, à la longue près, à celles de l'optatif de *as*.) Il y a encore un autre futur, composé de la racine, du suffixe *tâ* (nomin. de *tṛ*, le *tor* latin, indiquant l'agent) et du présent de *as*.

Le parfait a reçu aussi un temps composé, consistant en une forme verbale suivie du parfait de *as*, de *bhû*, ou encore de *kṛ*, faire.

Quant aux langues slaves, elles ont formé deux passés, composés d'un adjectif verbal et du passé de l'auxiliaire. Ce dernier a disparu dans les langues slaves modernes, où il ne reste plus que l'adjectif verbal. Les deux passés diffèrent entre eux par le thème, celui de l'aspect imparfait étant plus allongé, ou bien, comme pour le futur, s'il n'y a qu'un thème, l'aspect parfait et aoriste (qui n'en font qu'un dans le rameau slave) est accompagné d'une préfixe.

L'aspect imparfait s'est accrû d'un futur composé formé de l'infinitif et du futur de l'auxiliaire.

Pour qu'on puisse se faire une idée d'ensemble de toutes les considérations que nous venons de présenter, nous dresserons un tableau où l'on verra comment en grec l'idée de temps s'est combinée avec celle d'aspect, à l'indicatif :

Digitized by Google

	Aspect imparfait.	Aspect aoriste.	Aspect parfait.
Présent.	Présent.	Manque.	Parfait.
Passé.	Imparfait.	Aoriste.	Plus-que-parfait.
Futur.	Futur 1er.	Futur 2e ou futur 1er.	Manque à l'actif.

Le sanscrit et le grec ont encore, outre la voix active, les voix moyenne et passive, la dernière dérivée de la seconde.

En sanscrit, le moyen se caractérise par l'*ê* de la terminaison, lequel semble provenir de la *gunification* (renforcement de la voyelle par la pré-position de *a*) de l'*i* de l'actif; de même, en grec, les terminaisons μαι, ται, σαι (1) peuvent être rapprochées de μι, τι, σι, de l'actif des verbes à redoublement.

Quant au passif sanscrit, il se forme du moyen par l'intercalation d'un *y* entre le radical et la terminaison. Encore n'existe-t-il que dans l'aspect imparfait (ce que l'on appelle les trois modes du présent et de l'imparfait). De même, en grec, le passif emprunte ses temps au moyen, sauf ceux du futur et des aoristes premier et second, les deux premiers se distinguant du moyen par l'insertion du suffixe θη entre le radical et la terminaison (à rapprocher du suffixe *tâ* d'un des futurs sanscrits).

Les formes composées du participe et de l'auxiliaire à la manière latine ne se rencontrent en grec qu'au subjonctif et à l'optatif du parfait moyen-passif. Cela n'existe pas en sanscrit, mais nous y trouvons un participe parfait passif neutre employé sans auxiliaire dans le sens d'un verbe à un mode personnel : *raǵnâ uktam* (*a rege dictum*),

(1) D'après Schleicher, μαι serait mis pour μαμι et constituerait un redoublement de la terminaison, mais il ne donne pas les motifs de son assertion.

Digitized by Google

le roi dit. Ce même participe est employé au masculin et au féminin, au lieu d'un passé actif ou passif à un mode personnel : *Tasya duhitâ sarpêna dançitâ mṛtâ ca,* sa fille (fut) mordue par un serpent et (fut) morte (mourut). C'est, on le voit, un véritable temps composé, avec l'auxiliaire sous-entendu (comme dans les langues slaves modernes). On peut donc y voir une transition aux passifs actuels.

Les langues slaves forment leur verbe réfléchi en ajoutant à l'actif le suffixe *sa,* abréviation du pronom réfléchi *sebia,* et leur passif au moyen d'un participe et de l'auxiliaire : elles n'ont donc pas de voix à proprement parler.

Il nous reste à parler des modes. Constatons, pour être bref, que le grec seul a l'indicatif, l'impératif, le subjonctif et l'optatif à tous les temps, sauf au futur, où manquent l'impératif et le subjonctif. En sanscrit, l'indicatif seul est à tous les temps, l'optatif, au présent et à l'aoriste, et l'impératif au présent seulement. Quant au subjonctif, il est au présent et à l'imparfait dans le langage védique, mais il a disparu dans le sanscrit classique.

Les langues slaves ont l'indicatif et l'impératif. Le subjonctif-optatif est représenté par la particule *by* jointe à la forme verbale du passé. Ce *by* n'est autre chose que la troisième personne du singulier de l'ancien aoriste de l'auxiliaire.

De ces trois rameaux similaires, le grec est le seul où les modes aient acquis de l'importance. Sur ce point, il forme transition au groupe romano-germanique.

Lorsque nous examinons attentivement la conjugaison latine, nous reconnaissons qu'elle a dû avoir été créée d'abord au point de vue des aspects. En effet, les termi-

Digitized by Google

naisons des futurs *legam* et *audiam* sont les mêmes, sauf la première personne, que celles de l'indicatif présent de tous les verbes (seulement avec la caractéristique *e*, comme le présent de la deuxième conjugaison). Il ne sera pas téméraire, pensons-nous, d'en conclure qu'ici, comme dans les langues slaves, le présent a emprunté la forme du futur de l'aspect aoriste. Et si nous rapprochons le futur en *bo* des deux premières conjugaisons de l'imparfait général en *bam*, nous pouvons croire que nous avons affaire ici au présent et au futur d'un ancien aspect imparfait, celui-ci se distinguant par ses terminaisons allongées. Lorsque l'idée des aspects s'est fondue dans celle des temps, la forme en *bam* est devenue un passé conservant en partie la signification de l'ancien aspect imparfait. Quant au futur en *bo*, ne s'étant pas généralisé, car il ne s'est étendu qu'à deux conjugaisons, il est devenu le futur commun de celles-ci.

Le latin avait aussi un aspect parfait, très riche en formes, comme nous le voyons par la communauté du thème dans les verbes dithématiques : *feci, feceram, fecero,* etc. Nous attribuons ces formes à l'aspect parfait, parce que, dans certains verbes, elles prennent le redoublement, comme *dedi*, *steti*, *peperi*, etc. Nous n'avons aucune raison de croire que les deux formes aient existé dans les mêmes verbes, c'est-à-dire qu'il y ait eu un aoriste à côté du parfait ; nous pouvons en conclure que, pour le passé, le latin n'offre pas de trace d'aspect aoriste. Nous trouvons, d'ailleurs, la signification bien précise du présent de l'aspect parfait dans les formes *novi* et *memini*, l'une avec le redoublement et l'autre en étant dépourvue.

Si nous examinons les diverses formes des temps passés,

Digitized by Google

nous trouvons qu'elles offrent deux genres de terminaisons : 1° *vi* ou *ui* : *amavi*, *monui* ; *amaveram*, *monueram*, etc. ; 2° *i* : *legi*, *legeram*, *legero*, etc. Ces deux genres de terminaisons nous montrent que nous avons évidemment affaire à des temps composés, et dans la seconde série, nous n'avons pas de peine à reconnaître le verbe *esse* accolé au radical du verbe *legere*.

Dans le *v* (*u*) du premier genre de terminaisons, devons-nous voir une lettre euphonique ? Nous le pensons d'autant moins que nous voyons l'*u* employé dans certains verbes de la troisième conjugaison, où il ne saurait être question d'euphonie, comme dans *colui*, *consului*. Ce *vi* ou *ui* représente donc *fui*, comme on le reconnaît pour *potui*. L'emploi de ce double auxiliaire à l'actif doit d'autant moins nous étonner qu'au passif nous voyons les temps composés se conjuguer indifféremment avec *esse* ou avec *fuo* ; ce n'est que rarement qu'une certaine nuance sépare l'emploi de ces deux auxiliaires.

Dans cette hypothèse, les formes *amarunt*, *audierant*, *amassem*, etc., ne doivent pas être considérées comme des formes contractes, mais comme des composés avec *esse* à côté des formes qui ont pris *fuo*.

Pour les voix, il est évident que la forme passive-moyenne doit être, comme en grec, attribuée au moyen : les verbes déponents sont là pour le démontrer. Du reste, en décomposant les finales du passif, on trouve dans l'*r* caractéristique le pronom réfléchi (1), tout comme dans

(1) L'assimilation de l'*r* et de l'*s* est habituelle en sanscrit. Les mots en *or* et *ur* latins équivalent à une terminaison en *os* et *us*.

Digitized by Google

les langues slaves, dont le latin se rapproche ici, mais dont il diffère en ce que celles-ci n'ont qu'un passif composé tout à fait séparé du moyen.

Après que les verbes déponents furent devenus l'exception, c'est-à-dire dans la langue telle que nous la connaissons, nous trouvons toujours la tournure passive là où nous employerions la tournure réfléchie. Au besoin, le verbe passif prendra le sens déponent ; nous voyons dans Tite-Live, par exemple, *mutari finibus*, pour sortir du pays. La tournure réfléchie avec *se* est l'exception, et l'on emploie même au lieu d'elle l'actif pur et simple, comme dans cet exemple de Virgile :

Et jam nox humida cœlo
Præcipitat.

Les formes moyennes-passives réfléchies (c'est-à-dire avec l'*r* caractéristique) ne se sont pas appliquées à tous les temps de l'actif : du moins il n'en est pas resté de traces. Ici le latin se sépare du sanscrit et du grec pour se rapprocher des langues slaves et germaniques, et nous nous trouvons en présence d'un auxiliaire nettement séparé de la forme verbale, comme cela n'a lieu en grec que pour deux temps, et en sanscrit au parfait et au futur périphrastiques, tant actifs que moyens. Il est à remarquer que les temps ainsi composés sont les mêmes que ceux de l'actif, qui, simples en apparence aujourd'hui, gardent encore la trace de leur composition primitive (*amavi*, etc.). C'est au fond la continuation du même procédé, mais la forme est restée analytique au lieu de se synthétiser.

Pour les modes, nous nous contenterons de constater

Digitized by Google

que le latin est moins riche que le grec, l'optatif-conditionnel se confondant avec le subjonctif.

Venons-en aux langues romanes :

Elles n'ont que cinq formes communes avec le latin ; ce sont : le présent et l'imparfait de l'indicatif ; le présent et l'imparfait du subjonctif, et le passé défini. (L'impératif n'a pas de formes spéciales.)

L'imparfait mérite un examen attentif.

Voici, d'après Diez, les formes des premières personnes de ce temps dans les principales langues romanes, aux trois conjugaisons (les verbes français en *oir* ne figurent pas au tableau, car ils ne forment pas, à proprement parler, une conjugaison à part) :

	1re conjugaison.	2e conjugaison.	3e conjugaison.
Italien.	*cantava.*	*vendeva.*	*partiva.*
Espagnol	*cantaba.*	*vendia.*	*partia.*
Portugais.	*cantava.*	*vendia.*	*partia.*
Provençal.	*cantava.*	*vendia.*	*partia.*
Vieux français (bourguignon)	*chanteve.*	*vendoie.*	*partoie.*

Après avoir jeté un coup d'œil sur ce tableau, on s'étonnera sans doute des observations suivantes de M. Brachet : « *Abam* devint en français, suivant les dialectes (et en allant du midi au nord), *ève, oie, eie, oue.* C'est ainsi qu'*amabam* devint en dialecte bourguignon *amève,* en dialecte de l'Ile-de-France, ou français, *amoie*, en dialecte normand, *amoue.* Le dialecte de l'Ile-de-France ayant peu à peu supplanté les autres, son imparfait *oie* prévalut et devint le type de notre imparfait actuel. »

Digitized by Google

Puis, sacrifiant sur l'autel de la théorie de l'éloignement, chère à Littré, M. Brachet ajoute en note :

« On remarquera comment la forme *amève*, qui garde la consonne latine, se rapproche d'*amabam*. On peut d'ailleurs faire à ce sujet la remarque générale : que les formes romanes, claires et sonores au midi comme le latin lui-même, vont en se contractant, et par suite en s'assourdissant graduellement, à mesure qu'elles montent vers le nord : ainsi *cantabam* est en Espagne *cantaba*, en Italie et en Provence *cantava*, en Bourgogne *chantève*, en Ile-de-France *chantoie*, en Normandie *chantoue*. On peut ici comparer le latin à un thermomètre très sensible qui s'abaisse de plus en plus quand on monte vers le nord ; mais ces changements ont lieu par dégradations continues et successives, non par de brusques changements : *Natura non facit saltum.* »

Nous avouons qu'entre le *cantabam* latin, le *cantaba* espagnol, le *cantava* italien, espagnol et portugais, nous ne voyons aucune gradation continue et successive. Il est vrai que, pour M. Brachet, la théorie de l'éloignement n'est applicable que du sud au nord ; mais ici encore, elle n'est pas confirmée par les faits : si l'on trouve une dégradation dans les trois formes *chantève*, *chantoie*, *chantoue*, nous répondrons que le patois de Liège fait *ève* à toutes les conjugaisons : j'aimève, *ji finihève*, *ji d'vève*, *ji rindève*, sauf que la deuxième conjugaison en *î* long (comme *bahî*, baisser, *brôdî*, gâcher) fait *îve* : *ji bahîve*. Que devient ici le thermomètre dont on vante si fort la sensibilité ?

M. Brachet semble vouloir, à l'aide de ces remarques, esquiver la difficulté. Pourquoi ne nous parle-t-il que de la première conjugaison ? N'a-t-il pas remarqué que l'ita-

Digitized by Google

lien seul a l'imparfait partout analogue au latin et que cette prédominanco définitive du patois de l'Ile-de-France qu'il constate ne nous explique pas les différences des conjugaisons en bourguignon, en provençal, en espagnol et en portugais. Comment, tandis que *abam* faisait *ava* et *ève, ebam* aurait-il donné *ia* et *oie?* C'est là qu'est véritablement la question.

Pour notre part, nous inclinons à croire que cette forme plus courte en *ia* et *oie* n'est pas l'analogue de l'imparfait en *bam*. Celui-ci ne peut être rapproché que des formes de l'italien et du patois de Liège, et pour les autres langues, de la première conjugaison seulement. Pour expliquer *ia* et *oie,* il faut recourir à un autre temps de l'aspect imparfait.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit de la formation du présent au moyen de la forme du futur, on comprendra que le premier temps aura dû avoir au début une signification analogue à celle de l'imparfait en *bam,* avec lequel il faisait un même aspect. Peut-être ne serait-il pas téméraire de conjecturer que la forme actuelle du présent constituait à elle seule, au début, cet aspect où la forme en *bam* a été introduite ensuite pour former le passé de l'aspect imparfait. Nous croyons donc que le présent latin (c'est-à-dire une forme analogue de la source commune) pourrait fort bien avoir formé, non seulement notre présent, mais aussi notre imparfait, ce dernier par l'intercalation d'un *a,* comme pour le présent d'une catégorie de verbes sanscrits. Que l'on remarque, en effet, que si *amāmus, amātis,* ont donné *aimons, aimez, legāmus* et *legātis* ont abouti à *lisions, lisiez.* Que si, pour les autres personnes, l'on nous objecte les règles

Digitized by Google

de l'accent latin, nous répondrons que ce serait tourner dans un cercle vicieux que de déduire cette règle des formes, pour la faire servir à expliquer l'origine de ces mêmes formes.

Dans le dialecte liégeois, nous trouvons les deux formes de l'imparfait réunies, la seconde servant de passé défini et donnant son pluriel à la première, ce qui nous confirme dans l'idée que le présent latin (nous entendons toujours la forme de la source commune), étant de l'aspect imparfait, pouvait donner naissance à un temps passé.

L'exemple de l'allemand nous montre que, si étrange que cela paraisse, les idées d'imparfait et d'aoriste peuvent être rendues par un même temps. Nous trouvons, dans l'imparfait allemand, des formes imparfaites comme *lebte*, à côté de formes aoristes comme *las ;* peut-être autrefois formaient-elles des temps distincts ; mais aujourd'hui, chacune de ces formes a la signification des deux temps. Dans le latin classique, c'est le parfait et l'aoriste qui sont réunis ; dans les langues romanes, les formes sont séparées, mais, comme nous venons de le dire, on retrouve dans le patois de Liège la confusion allemande entre l'imparfait et l'aoriste. Voici les paradigmes de l'imparfait et du passé défini dans les quatre conjugaisons :

IMPARFAIT.

J'aimève.	*Ji finihève.*	*Ji d'vève.*	*Ji rindève.*
T'aimèves.	*Ti finihèves.*	*Ti d'vèves.*	*Ti rindèves.*
Il aimève.	*I finihève.*	*I d'vève.*	*I rindève.*
Nos aîmis.	*Nos finihis.*	*Nos d'vis.*	*Nos rindis.*
Vos aîmîz.	*Vos finihîz.*	*Vos d'vîz.*	*Vos rindîz.*
Il' aîmît.	*Is finihît.*	*Is d'vît.*	*Is rindît.*

Digitized by Google

PASSÉ DÉFINI.

J'aîma.	*Ji finiha.*	*Ji d'va.*	*Ji rinda.*
T'aîmas.	*Ti finihas.*	*Ti d'vas.*	*Ti rindas.*
Il aîma.	*I finiha.*	*I d'va.*	*I rinda.*
Nos aîmîs.	*Nos finihîs.*	*Nos d'vîs.*	*Nos rindîs.*
Vos aîmîs.	*Vos finihîz.*	*Vos d'vîz.*	*Vos rindîz.*
Il' aîmît.	*Is finihît.*	*Is d'vît.*	*Is rindît* (1).

Comme on le voit, les deux temps n'ont de forme spéciale qu'au singulier ; au pluriel, ils se confondent.

Pour nous résumer, disons que, selon nous, l'imparfait en *ais* dérive d'une forme analogue au présent latin, laquelle a fait disparaître la forme en *ève :* le liégois nous montre la transition, où la forme en ève ne subsiste qu'au singulier, empruntant son pluriel à la forme en *ai*, qui, malgré son sens d'aoriste, nous paraît de même origine que notre imparfait en *ais*.

En ce qui concerne la formation de l'imparfait du subjonctif, elle est tout bonnement incompréhensible dans la thèse de l'École. Comment des peuples d'origines si diverses, à ce qu'elle dit, se seraient-ils entendus pour ne garder, des temps passés du subjonctif latin, que le plusque-parfait, qui ainsi serait devenu : *amasse*, en vieux français ; *ames*, en provençal ; *amassi*, en italien ; *amase*, en espagnol ?

Dans notre hypothèse, les romans, tous d'origine commune, auront simplement formé le temps passé de leur subjonctif en ajoutant au radical verbal des terminaisons

(1) *Grammaire élémentaire liégeoise* de L. M. Liège, P. Renard, 1863.

Digitized by Google

empruntées à l'auxiliaire être. Pas autrement, du reste, n'ont procédé les latins pour leur imparfait, car l'*r* de *amarem* peut être assimilé à un *s*, comme c'est le cas pour beaucoup de formes du verbe *esse*, et ainsi se trouve révélée la présence de l'auxiliaire. La différence avec le latin, c'est que, dans les verbes dithématiques, on peut constater que c'est le thème du parfait qui a été choisi par les langues romanes. Ainsi, en vieux français, à la troisième personne des parfaits *peut*, *deut*, *seut*, correspondent les imparfaits du subjonctif : *peüsse*, *deüsse*, *seüsse*. C'est là le motif qui les fait dériver du plus-que-parfait du subjonctif latin ; nous dirons, nous, qu'ils se sont formés de la même manière que les temps passés latins, ce qui s'explique fort bien sans recourir à un intermédiaire. Un fait à remarquer, c'est qu'en vieux français, l'imparfait a été longtemps le seul temps passé du mode subjonctif.

Le futur, comme nous l'avons fait observer, était voué à la disparition, du moment que le présent et l'imparfait avaient usurpé ses formes. Le nouveau futur s'est formé, non pas en temps composé bien distinct, mais par une union synthétique de l'infinitif avec l'auxiliaire avoir, si bien que, par exemple, le français dit *aimerons*, au lieu de *aimer-avons*, et l'espagnol, *cantaré*, pour *cantar-hé*.

Le conditionnel s'est formé de la même manière au moyen de l'imparfait de l'auxiliaire, et c'est bien en effet un futur de l'imparfait, comme on le reconnaîtra facilement en juxtaposant ces deux phrases :

Il m'assure qu'il partira demain.
Il m'a assuré qu'il partirait demain.

Digitized by Google

Remarquons que les langues romanes, par l'unité de formation du futur et du conditionnel, se rapprochent du sanscrit (dans le nombre, nous comprendrons le latin avec *dixero et dixerim*). Dans les langues germaniques, la formation des deux temps est identique, mais elle s'écarte des langues romanes en ce qu'elle est analytique et que l'auxiliaire est emprunté à l'idée de devenir ou d'intention (*werde, will*).

Les autres temps seront franchement analytiques et l'on peut dire ici que le verbe roman, pour toutes les branches, entre, en ce qui concerne l'actif, dans une voie nouvelle avec le slave et le germain. Avec ce dernier, il se sépare de tous les autres groupes de langues, par l'emploi de l'auxiliaire *avoir*.

Ce verbe est propre aux langues romanes et germaniques; partout ailleurs, comme en latin, il n'a, avec ses équivalents, que le sens d'acquérir, tenir, et exceptionnellement seulement le sens de notre verbe *avoir*, au lieu duquel on emploie généralement le verbe *être* avec un cas d'attribution. En sanscrit, on supprime même complètement le verbe, et l'on dira, par exemple : « De lui le fils nommé... » pour : « Il avait un fils nommé... »

Une particularité des nouveaux temps composés, avec le verbe *être* comme avec le verbe *avoir*, commune aux romans, aux germains et aux slaves, c'est que le verbe auxiliaire se place en tête et devient mobile, de telle sorte que certains mots peuvent s'insérer entre l'auxiliaire et le participe, ce qui doit empêcher le retour à la synthèse.

Le moyen passif se sépare complètement en deux voix, comme par un dédoublement de la conjugaison ancienne :

Digitized by Google

au moyen, le pronom réfléchi, variant suivant les personnes ; au passif, les temps composés avec être. Cependant la nouvelle forme du moyen a conservé quelque chose de l'époque où les deux voix n'en faisaient qu'une, car elle s'emploie souvent dans un sens passif. Exemple : Cela se comprend. — Ce mets se mange froid.

Ici encore, constatons le parallélisme avec les langues germaines et slaves, en notant seulement cette différence que l'allemand et le néerlandais se servent, au passif, de l'auxiliaire devenir (*werden*, *worden*), et que le pronom réfléchi slave ne varie pas suivant les personnes.

Pour les modes, les deux branches romane et germaine ont, de plus que le latin, le conditionnel. Le nombre des modes est donc égal à celui du grec, le conditionnel remplaçant l'optatif.

Que conclure de tout cet exposé? Que si, en certains points, la conjugaison romane peut passer pour continuer le développement de la latine, on peut dire qu'en général ce développement se trouvait en germe dans la famille aryenne tout entière, et tandis que le latin, par le seul fait d'être langue littéraire, voyait ses formes grammaticales comme fossilisées, les langues sœurs continuaient leur développement.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en bien des points où les langues romanes se différencient de la prétendue langue mère et des autres groupes, elles montrent une parenté étroite avec les langues germaniques, comme dans l'emploi de l'auxiliaire avoir, par exemple. Il faut en conclure que le latin, qui n'a pu influer sur les langues germaniques, n'est ici pour rien, et que des germes communs, remontant plus haut qu'à l'époque de la séparation des

Digitized by Google

deux rameaux germain et roman, se sont développés plus tard parallèlement chez l'un et l'autre. Non seulement le latin n'est pas ici un initiateur, mais c'est un retardataire arrêté dans son développement normal par le motif que nous avons cité plus haut et par l'influence corruptrice de la langue grecque. A son tour, le latin a puissamment contribué à corrompre notre langue littéraire ; mais si son action a été puissante, ce n'est pas aux débuts de notre littérature qu'il faut la reporter, mais bien à l'époque de son plein épanouissement.

EUGÈNE HINS.

Digitized by Google

VOCABULAIRE TIMUCUA

A

abo, en haut.
abo, maïs.
aboto, bâton, battre.
abitimate, en un instant.
abosinino, concourir.
abara, champ de maïs.
acuhiba, lune, mois.
acu, tout, chacun.
acu caki, tout ceci.
acu kelata, de la même manière.
acu, lune.
acuyano, au delà.
achitilo, armes.
aco, beaucoup.
aco-la, il y a beaucoup.
afata, châtaigne.
afata-co heba-ta, châtaigne-cueillant.
ahono, jeune.
ahono nia, jeune fille.
aha, gland.
alifote, aller.
amita, jeune frère.
amuna, vêtement.
amiro, plusieurs (indice du pluriel).
amara, gras.
anta, frère.
ano, hommes, gens.
ano, petits d'animaux.
anorimati, indice du détérioratif.
anosipaca, indice du détérioratif.
ano reqe, chacun.
anoco, maître.
anoleta, péché.
anoya = *ano-eyo*, un autre.
anulema, mère.
apu, palmier.
apeta, vite.
apulu, forteresse.
api, sel, poussière, cendre.
apichirama, lièvre.
aqe, vent, air.
aqio, vite, déjà.
aqetu, tempête.
ara, ours.
aruqui, enfant.

Digitized by Google

aruqui lehe, il naquit.
ara, beaucoup.
ara-ti-qua, peu.
areco, faire.
aranino, aider.
asurupa, balayures.
asisuqua, écume.
atofa, hibou.
atulu, flèche.
atafimela, vieillir.
atafi, vieux.
ati-moqua, maître = le serviteur le sert.
ate-mima-chu, son nègre = serviteur, son noir.
atichicolo, spirituel.
ati, esclave.
atimucu, fiel.
aya, montagne.
ayà, hélas.
aye, le bois.
aya, ya, non.
aya-hebuano, excrément = dont on ne parle pas.

B

balu, valu, vie.
balu nenemi, vie éternelle.
balumo, être puni.
bareta, vite.
baru, prompt.
banino, arc-en-ciel.
bapi, chose blanche.
bequelo-ta, équipé.
beta, vers.
beta-leqe, à cause de.
beraquena, vite.
behene, attendre.
benasaba, danser.
betale, supplier.
bicota, à poignées.
biyoqua, de loin.
biyo-coco, de très loin.
bichi, suffire.
bili-siva, chasseur.
bokono, croire.

C

caya, poussin, poule, perdrix.
caya-viro, coq.
camapala, pêcher.
canecaquino, tambour.
care, indice du pluriel dans les substantifs.
ca, indice du même dans les verbes.
cachinoma, amer.
cachunamosi, chose belle.
cani, feuille de palmier.
carema, ensemble.
hica-no-coro-male, concitoyens.
calama, fruits.
caqua, ces.
cano, celui-là.
calabo, chauve.
ca, cata, casi, ici.
calama, mourir de froid.
cacare, ces choses.
cachusisino, être amoureux.
co, ca, cu, suffixe des cas objectifs, souvent de l'accusatif.
coro, le même.

Digitized by Google

uti coro-male, compatriote.
cola, plumage.
coloma, arc.
colala, s'en aller.
cò, cò, et, et.
elu-cò acu-cò, le soleil et la lune.
cote, combien.
coco, signe du superlatif, du pluriel, de l'intensif, même, lui-même.
coresono-ma, action de se laver après le repas.
cote, cota, langue.
cote-mano, chapitre.
cote, ticote, sans.
nanino cote, sans faim.
cote, ticote, ticotaco, cotacù, à moins que.
coso, faire, produire.
cote, particule optative.
cotente, indice de possibilité.
coni, cousin, neveu.
cuyu-quelano, pêcher au filet.
cuyu, poisson.
cumele, cœur.
cumele natimo, de tout cœur.
cume-sa, de bon cœur.
cume-tera, de bon cœur.
cume-chuleca, de bon cœur.
cumele-so-ta, document.
cupa, écorce de pin.

CH

cha, chi, qui.
chaquenico, qui d'eux.
chale, nouveau, pur.
chali, réservoir.
cha, hacha, qui.
chara, laver, lire.
chara-sama, peintre, écrivain.
chara-hebua-sama, lecteur.
amuna chara-sama, laveuse.
charanioqua, le courrier.
chaco, d'où.
chaco hima-cho? d'où viens-tu?
chabeta, où?
chequana, indice du détériorratif.
chietela, faire.
chini, nez.
cheketa, quatre.
chiri, petit.
chequi, avec.
chirico viro, petit garçon.
chirico amita, petite fille.
chuca, combien de fois.
chiqino, chapeau.
chita, qui.
chiquisono, troquer, se venger.
chica, vous.
chito, tête.
chiama, ancien.
hica-chiama, ancien du peuple.
chito utasinino, attaque.
chitaco, qui?
chicabino, mêler, brouiller.
choco, indice du doute.
chofa, foie.
chorofa, geai.
chocorino, forcer.
chu, noir.
taca chu, charbon = feu noir.

Digitized by Google

chuhobo, étoile.
chucu, citrouilles.
chulufi, oiseau.
chuca, combien de fois.

E

eata-male, ils vont ensemble.
eata, se lever, aller.
eane, *eanequa*, peu à peu.
ebahiamo, compassion.
ebacalealeno, enterrer.
ebuaso, la rame.
ebeta, cueilli.
eba, à gauche.
ebo, cousin, neveu.
echeso, jeter.
eca, jeter.
echeca, herbe.
ecano, fait.
ecoyo, devant.
echacama (las liças).
ecaleta, accomplir, obéir.
ecolayeta, gouverner.
ano ecoyana, mon frère aîné = homme me gouvernant.
efa, chien.
ehesi, péché.
eke, jour.
ela, soleil.
elo-siba, chanteur.
elono paha-ma, maison de chant.
elahiti (dondes).
elosi, siffler.
ele, nouveau.
emo-ta, chassé.
ema, le bois.
emoqua, contre.
emeleca, superlatif.
enemi, découvrir.
ene, *ine*, voir.
ena cho? avez-vous vu?
enanco? qui voit?
epa, prendre du tabac.
epesoha, répondre.
eqeta, diligence.
epalu, bague.
equete, auprès.
equete-coco, plus près.
equela, jour.
ero, *ro*, *hero*, pouvoir.
estico aco-la, il est très mauvais.
esota, soutenu.
esa, coquillage.
eteco-maca, levez-vous.
etecota, se lever.
evo-na, mon neveu.
eyoco, être devant.
eye, chemin.
eyabeta, ailleurs.
eyo, autre.
ano eyo, un autre.

F

fabila, il avait coutume d'être.
fano, se lever.
faramiti, indice du détériorratif.
faramitila, être misérable.
fariso, rendre.
farano, à droite.
fetecono, emprunter.

Digitized by Google

G

gala, signe des nombres, de dix à vingt.
guanche, loup.

H

habosotala, accepter.
hasomi, race.
hachinaramita, puni.
hachibueno, chose.
hacu, quoique.
hamina-la-hacu, quoi qu'il en soit.
hamila, appartenir à.
haue, *le haue*, devoir, que.
letehaue, indice du nécessitatif.
hachakenenko, pourquoi?
hachakene, quoi?
hachakente, comment?
hani, cesser.
ni-he-hani-manda, je-manger-cesse-voulant = que.
hanini, négliger.
hanta, qui cesse de, qui s'abstient de.
hapeta-quana, vite.
hare, laisser.
hachi-pacha, animaux = sur terre.
haba-ti-mala, loin de.
hachi, sur.
haroca, prostituée.
halatimala, de près.
hachi-narami hebuas-te-la, se plaindre.
hachi-pile, animaux = sur champ.
hebua, parole.
he-no, *hehe-no*, manger.
he-so, faire manger.
ni-he-hani-manda, moi-manger-cesser-voulant = que je cesse de manger.
hele, chauve.
heqe, maintenant.
hecò, si.
nante hecò, s'il est ainsi.
he-te-cha, il a mangé.
hepo, le jonc.
hebuano ecasitale, enseigner.
hebuata, loi.
hebuan-tema, habitant.
hepu, trois.
hebu-ta, criant.
hero, pouvoir.
hemosi, digne.
na-heno-ma, cuiller.
hebuana uquano paha-na, école = instruction-être-reçu-maison.
heno-isonino-paha-na, cuisine = nourriture-être faite-maison.
heqebichi, quand?
he-te, mangeable.
he-te-ti-leta, non goûté.
ara-hete, chair d'ours.
honi-hete, coquillage comestible.
hebuano-ecastema, professeur.
hetecono, emprunter.
heca, nous.

Digitized by Google

heca-iaha, nous seuls.
hibe, pou.
hica, peuple, village.
hiyaraba, lion.
hibua, être, demeurer.
yaqua hibua-bi-la aquita, elle reste vierge.
hio, se moquer.
istico hio-te cho? avez-vous dit le mal?
hiti, démon.
hiti-paha, l'enfer.
hiti-hica, démons.
hiti-taca, feu de l'enfer.
hiba-ta, dit.
hichichiqe, qui?
hibua-ta, paroles.
hini, tabac.
hiquino, finir.
hiqino, songer.
hirihirimata, difficilement.
hiqi-ta, achevé.
hime, venir.
hica, signe du pluriel.
hica, peuple, gens.
hitu-mo-te-la, ils courent.
hiribala, manque.
hicapaca, la rue.
himiti, signe du détérioratif.
hiqitima, amer.
hirihirimate, avec soin.
hiatique, interprète.
hibuasi, noces.
hitiqiri, hibou.
hibita, rivière.
hibua, pleuvoir.
hibua banino, arc-en-ciel.
hiosa, frère aîné.
holaba, maïs.
holata, chef.
honoso, cerf, antilope.
honihe, je, moi.
— *yaha,* moi seul.
— *simi,* moi seul.
— *cocoma,* moi-même.
— *qua,* moi-même.
hochie, toi.
honi-chequi, avec moi.
hoi, content.
homanino, aimer.
hota, surveiller.
paha-hota-tema, qui surveille la maison.
angeli-ni-na-hoto-bo-tema, ange gardien.
horoca, prostituée.
holu, salive.
hono, nourriture.
hono melu, coquillage.
hochi, qui.
homo, s'en aller.
homanino, aimer.
hoyala, s'en aller.
huta, coire cum muliere.
nia-co huta-bi-cho, coisti cum muliere?
hubua, aimer.
hulubata, épi de maïs.
hutano, saisir.
hulubo-sibo, laboureur.
huque, louve.
huecha, demain.
huru, petit.
hurisino, sauveur.

Digitized by Google

ano-na-hurisi-bama, sauveurs.
hurimo, huribeta, dehors.
hutano, gelée.

I

iaha, un.
iarua, sorcier.
iaüla, chose grande.
ibi, rivage.
ibine-mola, le vin.
ibine, eau.
ibinese, se baigner.
ibua, pleuvoir.
ibua-banino, arc-en-ciel.
ibirita, ayant ses menstrues.
ichiqui, gaspiller, jeter.
ichali, réservoir à poisson.
ichi, froid.
ichini, narines.
ichiraque, vent nord-ouest.
ichira, hiver.
icasini, quereller.
ico, tous.
ihiriba, large rivière.
ihino, être.
ikali, réservoir à poisson.
ike, faire.
ikeni, tuer.
ilaqe, nuit.
inoni, travailler.
iniheti, péché.
inemi, tous.
intafayela, manquer.
inocochieno, vénérable.
inisobo, faire.
inihi, époux.
inibitisote, s'enivrer.
inibiso, boire à l'excès.
iniso, faire travailler.
inino, être.
inifa, après que.
ioho-sin-te-la, courir.
iparala, manger, avaler.
ipoota, arraché.
ipono, arracher.
iqeni, tuer.
iqino, monter.
iquino, tuer.
iquine, mamelle, lait.
iqine, est-il monté?
iqueno, nettoyer.
iqui, vieux.
ano iqui, vieillard.
iquimi, insulte.
iqe, argile, terre.
iquini, la faute.
iqinela, monter.
iquiti, insulter.
iqila, malade.
iquini, poitrine, mamelle, lait.
iquinemo, feu ma mère.
iquaso, crier.
iquileno, marié à sœur de ma femme.
iriboso, couler.
iri, guerre.
iribitela, s'envoler.
irifitimala, ils s'envolent.
iribo, se lever.
is-ta, dit.
istico, mauvais.
isticoco, peu.
isi, le sang.

Digitized by Google

isti-no-la, ils disent.
isa, mère.
isaima, joli.
iso, faire.
isucu, herbe.
— *hecha,* ensorcelé.
isitico, faire saigner.
isu, isota, herbe.
isucu, médecin.
isale, tante.
isaco, secours, faveur, remercîment.
isicora, enfant dernier né.
isinahoma, enfant dernier né.
isila, affirmer.
isitico, faire saigner.
itori, dernier, suivant.
itori, le jeûne.
itori, caïman.
itele, oncle.
itufa, sorcier.
ituhu, prier.
iùcha, deux.
iuparale, chose ridée.
iyorona, anguille.
iti, père.
itore, grand-père.

K

kala, fruits.
kalama kiba, premiers fruits.
kaki, celui-ci.
kenele, alors.
kibe, premier.
kie, enfant, neveu.
kie-na-meso, mon enfant aîné.
kisa, terre, sol.
kisa iparubu-cho? avez-vous mangé de la terre?
kisito, petit-fils.
koso, produire.
taca chale coso-bi-cho, avez-vous fait du feu nouveau?

L

lacalacama, chose sale, obscène.
lapuste, demander.
laqueno, à ce qu'on dit.
lehe, et.
leqe, et.
lehemosi, capable.
le-ta, un certain = étant.
viro leta, un certain homme.
lesiro, devenir.
licafaye, nuage.
licosono, teindre en bleu.

M

mani, vouloir.
mani-bi-cho, avez-vous désiré?
man-ta, voulu, voulant — remplit la fonction de *que* conjonction.
ni man-te-la, je veux.
manino, avoir faim ou soif.
maqua, serviteur.
ma, indice du nominatif et de l'accusatif.
ma, dans.
ma, mo, indice du pluriel dans les verbes.

Digitized by Google

mate, suffixe du participe présent.
marùa, cinq.
mareka, six.
male, indice de deux membres d'une famille.
iti-male, père et fils.
ma, *mano*, et.
mate, après.
mate, *mate*, et, et.
macasuacamata, avec mollesse.
maracai, célibataire.
mahaquano, vendre.
— *paha-ma*, boutique.
hachibono inemi mahaquano paha-ma, boutique de toutes choses = bazar.
manino, penser.
maca, indice de la deuxième personne du pluriel de l'impératif.
maha, quoique.
mero, *melo*, chaud.
melo, le sel.
melo, coquillage.
meleni, jupe.
metele, plume.
mecalela, épée.
melabono, compassion.
meno, se lever.
melasono, être jeté dans l'eau.
mine, grand, seigneur, premier.
miso, plus grand.
ule-na miso, mon fils aîné.
ano miso mareca, quatre vieillards.
mi, *mile*, *mito*, seigneur.
misi, être devant.
mirica, indice du pluriel.
mi-so-no, envoyer.
mino, aller.
mime, son, sa.
mo-vi-cho, as-tu ordonné?
mo-ta-la, je le dis, oui.
mono, nommer.
moso, faire.
mo-ta, dit, mot, consentement, ainsi.
moqua, être serviteur.
mateò, qui dit.
mocoro, indice du pluriel.
moca, la mer.
mohateno, il pourra.
mueno, le nom.
muùl, grand-père.
mucu, œil.
mucu-bine, larmes.
muquano, danse.

N

nabe, chacun.
nacu, boire.
naboto, frapper.
nayo, un autre.
naquila, parfum.
nate, où.
nayo, blanc.
nanemi, éternel.
nasi, gendre.
naquimasi, semblable.
naqua, assez.
napulunu, chasseur.

Digitized by Google

nabucha, matin.
naquanta, suffire.
na-balu-le-na, ressusciter.
nate, autre.
nan-te-la, je suis.
natorino, savoir.
n-areco-ma, instrument.
n-akocono-ma, hache.
nacalubosono, être puni.
napiqino, envier.
naqosono, honorer.
namoqua, en secret.
napunu, mêler.
naquene, est-ce ainsi?
nalanieno, est-ce ainsi?
nachicalisono, est-ce ainsi?
naiamoque, au matin.
naquena, de suite.
nahia, savoir.
nasequeno, la scie.
naribua, vieux.
na, l'article : le, la.
natori, enseigner.
ano natori-so-tema, professeur.
ni natori-so-hache, enseigne-moi.
chi-taco-natoriso-cho? qui t'a enseigné?
naquilabona, compassion.
naheba-hionoma, compassion.
naquenique, puisque.
nabosono, louer.
— *nia-ino-la,* je suis honoré.
naquosono, vanter.
naquana, aussitôt que.
nayoso, teindre en blanc.
nalisono, teindre en jaune.
naso, faire.
nachiena, faire.
nasonoma, faire.
nareconoma, faire.
natibino, ce qui se mange avec le pain.
napichono, ce qui se mange avec le pain.
nararacama, amer.
naboso-siva, qui honore.
nate manino, pardonner.
nate, pardonner, donner.
nate chi-manisila, je te pardonne.
nate ni-manisi-ni-haue, pardonne-moi.
nate-chi-quenique, on te donne.
napara, mépris.
napara-leta-hemosi naribua-na, digne de mépris.
na, préfixe de l'instrumental.
nachua, clou.
na-mo-ta, silencieux.
nata-ye, va là.
natay-tema, celui qui va là.
nacalubosota, jeté.
nanemi, perpétuel.
na-ene-ta, me voyant.
naquostana, de quelle manière.
nasonoma, instrument.
nacomi-coco, vraiment.
naquenemano, ainsi.
naquenema, ainsi que.
namoqua, à part.
nantanimano, contre.
nahata, là.

Digitized by Google

naba, auprès.
nabatena, jusques.
nahima, près.
nano, ainsi.
namache, indice du réfléchi et du réciproque.
napona, oindre.
neqenino, oreiller.
nebelecoco, indice du superlatif.
nebeleca, grand.
nela-care, publiquement.
nequeno, devant.
niponosi, retourner.
nia, femme.
nihi, mourir.
niyino, mourir.
niqesi, chercher.
nioco, courir.
nibile, rat.
nia pahama, gynécée.
nipita, bouche.
ni-mota = *na-emo-ta,* chassé.
nimaro, garder chaud.
ninacu, demander à boire.
niha, frère aîné.
nòro, dévotion.
noho = *oho,* donner.
noho = *n-oho,* donne-moi.
notima, prostituée.
noti, prostituée.
nocomi, vrai.
nilasi, chatouiller.
numa, ciel.
nurabuate, message.
nubaro, être sens dessus dessous.
nubata, couché.
nu-te-la, savoir.
nuquasi, dérober.
nubuo, la bru.
nubuo-nita-na, beau-père et belle-mère.

O

obacha, embrasser.
oca, cela.
ocora, avec.
oco, blé cuit.
oconireqe inemi, de toutes parts.
ocoto, entendre.
ocho-beta, derrière.
ofuenoma, après, selon.
oho, donner.
oioro, coin.
onasi, ona, ici.
onaqua, assez, alors.
oquo, la chair.
oquestele, il a dit.
ona, ceci.
una oquo, tout le corps.
oroco, petit.
orabono, réjouissance.
orobis-ti, vaurien.
orobono, gloire du ciel.
orobota, incantation.
oroboso, ensorceler.
orobisiono, conseil.
orobini, se confesser.
orobisi, châtier.
orobo, oroboni, guérir.

Digitized by Google

obosotela, aller, avancer.
osohaleqe, excepté.
otorota, à poignée.
otoco, coin.
oyo, oyoma, dedans.
oioro, coin.
oyocho, coin.

P

pacanoqua, enfant puîné.
pacha, vieux.
panta, être.
patafima, en bas.
parunu, coudre.
paki, île.
pataquila, indice du détériorratif.
palunu, tisser filet de pêche.
palino, ouvrir.
patu, gelée.
palinima, couteau.
pacanihino, insouciant.
paha, maison.
chucusunu paha-ma, maison où l'on teint en noir.
palucunu, avoir peur.
paracusi, chef principal.
pacano, subséquent.
palucu-ta-la, avoir peur.
pesola, hoyau.
pesola, pain.
pechereréca, le sol.
pequata, enfant, serviteur.
peramono, défier.
pia, piaha, couvrir.
pile, champ.
piquino, se cacher.
napiqino, envier.
pichoco, couteau.
pilaniqi, le matin.
pilani, la nuit.
pileno, poumons.
pilunu, s'en retourner.
hono pilunu, vomir.
pikicha, sept.
pikinachu, huit.
pola, vivant.
polono, tisser le palmier.
pono, venir.
poy-mala, frère et sœur.
pucurusta, courir.
puqua, beaucoup.
pulu-ta, creusé.
pulucuna, avoir peur.
pulunu, creuser.
pufi, renard.
puenomi, aposter.
putua-te-la, haïr.

Q

qebeta, là, où.
qerono, effacer, roter.
qe, chercher.
qe, qeno, celui-ci.
qenino, être cherché.
qebanico, préparer.
beqelomino, pouvoir être préparé.
qelaso, traverser.
qela, la plaie.

Digitized by Google

qelano, se flétrir au soleil.
anoquelano, se retirer.
qere, particule exprimant tantôt la colère, tantôt le contentement.
qere! qere! bien! bien!
qepe, chose propre, jolie.
qepe, tenailles.
qe, tache, meurtrissure.
qela, auprès.
qe, et.
qen, qe, là-bas.
qêe, jusque-là.
qisa, terre.
qisa iparabii-cho, avez-vous mangé de la terre?
qibema, premier.
qibo, hier.
qibenco, premier.
qia, enfant.
— *cocoma,* le dernier enfant.
qetono, laver les plaies.
quene, quenema, et.
quitino, faire du mortier.
quilunu, nettoyer.
quie-mima, son enfant.
quanusunu, se farder.
na-quitinoma, truelle.
quelo, lapin.
quene, il est.
quoso, faire.
que, indice du pluriel dans les verbes.
qua, naqua, dans.
quere, ainsi.
quitulu, accompagner.
quisa, belle-sœur.

R

reqe, chaque.
ano-reqe, quiconque.

S

samota, se baigner.
samota, oint.
saliqu, haricots.
sa, beau.
nia sa, belle femme.
seqeno, scier.
nasequenoma, scie.
siboto, prune.
si, dire.
si-bi, il a dit.
sicono, indice optatif.
pueno-sicono, qu'il vienne.
si, indice du génitif.
siro, devenir.
simi, né, engendré.
mime simi ni-yaha-la, je suis son fils unique.
sicali-abo (ostiones).
sieroa, métal.
— *pira,* l'or.
sili, tomates.
sile, sueur.
sili, cervelle.
sicuri, cigogne.
sivi, suffixe indiquant l'agent.
si, indice du réfléchi et du réciproque.
si qisa-ma, mon père (qui m'a engendré).
soba, viande, nourriture.

Digitized by Google

sono, suffixe indiquant l'agent.
soti, sotine, avec soin.
saluquita, fourmi.
s-uquoni, se frotter.

T

taca, feu.
tafi, belle-sœur.
tapola, maïs.
tamalo-ta-la, supplier.
talama, prostituée.
ta, indice du participe passé.
tapala, maigre, petit.
taco, qui.
talama, prostituée.
taru, vite.
taymo-te-la, manquer.
taca-so-ha, incendier.
tani, s'en aller.
tacachu, charbon = feu noir.
tera, bon.
— *coco,* très bon.
— *coco-la,* il est très bon.
te, te, et, et.
tico, canot.
tico-paha, vaisseau.
tiribo (woodpecker).
tinibo, percer.
ti, te, particule négative.
tiqui, poix, résine.
tiqi, oreille.
tiqua, tiquani, désinence de la deuxième personne de l'impératif prohibitif.
me-tiqua, ne va pas.
tila, plume.
tiparino, embrasser.
tilipachua, fenêtre.
toca, nouveau fruit.
tola, laurier.
toroqua, sans.
tota, laissé.
toonana, tous.
tocoti, voleur.
torobo, gelée.
toro, torola, torono? n'y a-t-il pas?
tomoti, droit.
tubano, ne pas pouvoir.
tuba-necata, ne pouvoir dormir.
tucu, gland, chêne.
tuquito, tuquino, signes du pluriel.
tuma, dix.
tubutulu, en quantité.
tuqui, s'affliger.

U

ubua, uba, saisir.
cuyu-na ubua-ta qibe, le poisson pris le premier.
ubua, veuf.
uchu, baleine.
ucuchu, saisir.
ucunu, boire.
na-cunu-ma, le vase.
ucuchua, la porte.
ulubatari, laboureur.
ulicaquino, tambour.
ule, enfant.

Digitized by Google

nia ule-quana, femme qui a des enfants.
uli, marmite.
unan, unate, si.
uqua, manger.
uque, graisse.
uqui, pluie.
uquiso, faire pleuvoir.
uquata hime, venir prendre.
uquale, aller.
uquaso, faire manger.
uquata, chair, corps.
uru, petit.
urunu, porter, accompagner.
uti, terre.
uti-na, ma patrie.
utata, en secret, en particulier.
uti-han-ta, exilé.

V

viro, homme.
visi-mano, le nom.

Y

yabi, l'os.
yahino, hache.
yaleno, garder.
yaleno, enterrer.
yaleno, embarquer.
hachipacha yala-siva, berger.
ano nihe-yale-tema, qui enterre.
yaiyla, beaucoup.
yapi, palmier.
yaha-cote, quelques-uns.
yayino, force.
ya, elle.
ya, non.
yala-yaha, onze.
ya, ye, toi.
yati, peu.
yalebaquana, de temps en temps.
yano, oui.
yayi, indice du superlatif.
yame, beau-frère.
yacha-miso, sœur aînée.
yachi-male, frère et sœur.
yamacù, où.
yayinoma, la force.
ychobono, percer.
ychiqeheno, chaussures.
— *pare paha-ma*, cordonnerie.
ychaqui, jeter.
yebali, réservoir à pêche.
ychacaquena (de rayz).
ychono, vider.
ychunu, jeter à terre.
ychobono, percer.
yerebo, le fer.
— *nayamono*, l'argent.
— *nali*, l'or.
yereba-nareca, forgeron.
yechi-noma, commandement.
yechino, question.
yhotono, percer.
na-yhotono-ma, perçoir.
yloano, arracher.
ynihi, épouse.
yoqua, percé.
yobo, pierre.

Digitized by Google

— *hicama,* carrière.
yo, près de.
yoroba, vipère.
yparà, broyer le maïs.
yosotinaqua, tristement.
yqina, porter.
yquasono, vanter.
yquoquano, vanter.
yri, guerre.
— *iqueno,* appeler à la guerre.
ysapu, courir.
ysi, dire.
ysaqino, diviser.
ytori, caïman.
yuquiso, mettre de côté.
yubuche, percer.
yuri, trembler.
yubana, sodomiste.
yuque, embarcadère.
yu, à travers.
yu-quiso, déposer à côté.
yucha, deux.
yuqa, le port.
yubua-beta, derrière.
yuquanahama, derrière.
yyola, vipère.
yyoquana, l'autre.

RAOUL DE LA GRASSERIE,
Juge au Tribunal de Rennes.

Digitized by Google

LES LANGUES ARTIFICIELLES

DENIS VAIRASSE, D'ALAIS.

Il n'y a pas eu, pour inventer des langues et pour en faire de toutes pièces, que le mystérieux aventurier connu sous le nom de Georges Psalmanaazaar. D'autres écrivains se sont livrés au même amusement, sans aucun autre but qu'une pure spéculation philosophique. A ce titre on lira, je pense, avec intérêt, les pages suivantes, que je copie textuellement d'un livre bien oublié : « *Histoire des Savarambes*, peuples qui habitent une partie du troisième Continent, communément appelé la Terre Australe... *Amsterdam*, Pierre Mortier, 1715, 2 vol. in-12 » (p. 203-219 du tome II).

Cet ouvrage, attribué à Denis Vairasse, d'Alais, a paru pour la première fois en 1677 et en 1678, à Paris; il a été plusieurs fois réimprimé et a été traduit en plusieurs langues étrangères.

On remarquera que l'auteur a des aperçus très justes. La langue qu'il a imaginée est à la fois flexionnelle et très agglutinante ; mais elle n'est point analytique et n'use pas de la composition. C'est quelque chose d'analogue à l'aryaque primitif.

Denis Vairasse a publié à Paris (chez l'auteur, le sieur D. V., d'Alais, au bas de la rue du Four, proche du petit marché, faubourg Saint-Germain), en 1681 (réimpr. en 1712), une *Grammaire méthodique... de la langue françoise* (petit in-12) qu'il est très intéressant de parcourir. Il divise la grammaire en *générale* et *particulière*, puis il la subdivise en *vocale* (phonétique) et *litérale* (*sic ;* orthographe) ; il y trouve d'ailleurs quatre parties : l'*articulation* (pho-

Digitized by Google

nétique proprement dit), la *prosodie* (quantité, accent), l'*analogie* (classification et dérivation des mots) et la *syntaxe*.

Voici, pour le français, son alphabet méthodique : *voyelles :* a bref, a long, e ouvert, e masculin, *e* féminin, i, o, u, eu, ou ; — *aspirations :* h muette, *h* aspirée ; — *consonnes :* g, c ; l, *l* mouillée ; n, gn, *n* nasal ; r, *z* dur ; *r*, s ; j, ch ; d, t ; v, f ; b, p ; m. Son e masculin est notre e fermé, et son e féminin notre e muet ; son *ch* est notre ch, sch, sh ; son *r* dur est celui de raison, marri, guerre, opposé au doux de oraison, mari, guerre. Il ne reconnaît que *dix* diphtongues (*ia, ie, ié, oe* (boëte, coëffe), *ui, ieu, oua, oue, oui* et *in* ou *im* (invincible, simple), trois diphtongues douteuses (*aim* ou *ain*, *ail*, *ein*) et une seule triphtongue (*oin*). Chemin faisant, il nous apprend que *je portois* doit se prononcer « je portês », *roide* « rede », *meure* « mure » (*nous eumes* « ûmes »), etc.

Vairasse a constaté que le nom et le verbe sont les deux parties principales de « l'analogie », auxquelles se rapportent toutes les autres. Le *nom* est *substantif* ou *adjectif*, et le nom *substantif* est *propre* ou *appellatif* (commun) ; le nom est d'ailleurs sujet à sept accidents : *espèce* (primitif ou dérivé), *figure* (simple ou composé), *genre*, *nombre*, *cas*, *déclinaison* et *comparaison ;* la déclinaison en français s'opère par des *articles* ou *particules*. Quant au verbe, il est *personnel* ou *impersonnel* et sujet à huit accidents : *genre* ou *forme* (actif, neutre, passif) ; *figure* (simple, composé) ; *espèce* (primitif ou dérivatif) ; *mode* (direct, oblique) ; *temps* (présent, imparfait, défini futur) ; *personne*, *nombre*, *conjugaison* (régulière ou irrégulière). Les modes directs sont au nombre de deux : *indicatif* et *impératif*, et les indirects au nombre de quatre : *conditionnel*, *optatif*, *subjonctif* ou *conjonctif* et *infinitif*. Quant aux temps, Vairasse signale parmi les temps composés un *prétérit parfait* (j'ai donné) un *plus-que-parfait*, un *défini composé* (quand j'eus donné, je rentrai) ; un *futur parfait* et un *prétérit double composé* (il a eu dîné).

J'arrête ici cette analyse, qui donne une idée suffisante des connaissances grammaticales de Vairasse et de l'intérêt que peuvent présenter ses écrits.

J. V.

Digitized by Google

DE LA LANGUE DES SEVARAMBES.

La politesse des mœurs produit ordinairement celle des langues, sur tout quand elles ont des fondemens naturels, sur lesquels on puisse facilement bâtir sans en changer le premier modéle, quand il est une fois bien établi. C'est ce que Sevarias comprit très-bien au commencement de son Régne ; car prévoïant que par ces loix il rendroit les mœurs des ses Peuples douces & reglées, il crut qu'il leur faudroit une langue conforme à leur génie, & par le moyen de laquelle ils pussent exprimer leurs sentimens & leurs pensées, d'une manière aussi polie que leurs coutumes l'étoient. Il excelloit dans la connoissance des langues, il en possedoit plusieurs, & connoissoit parfaitement leurs beautez & leurs défauts : dans le dessein donc d'en composer une trés-parfaite, il tira de toutes celles qu'il sçavoit ce qu'elles avoient de beau & d'utile & rejetta ce qu'elles avoient d'incommode & de vicieux. Non qu'il en empruntât des mots, car ce n'est pas ce que je veux dire ; mais il en tira des idées et des notions qu'il tâcha d'imiter et d'introduire dans la sienne, les accommodant à celle des Stroukarambes, qu'il avoit aprise, et dont il fit le fondement de celle qu'il introduisit parmi ses sujets.

Il en retint tous les mots, toutes les phrases & tous les idiomes qu'il trouva bons, se contentant d'en adoucir la rudesse, d'en retrancher la superfluité & d'y ajoûter ce qu'il y manquoit. Ces additions furent fort grandes, car comme les Stroukarambes étoient avant lui des Peuples grossiers, ils avoient (*sic*) que peu de termes, parce qu'ils

Digitized by Google

n'avoient que peu de notions, ce qui rendoit leur langue fort bornée, quoi que d'ailleurs elle fut douce & méthodique, & capable d'accroissement & de politesse.

Sevarias fit faire un inventaire de tous les mots qu'elle contenoit, & les fit disposer en ordre alphabetique, comme les Dictionnaires. Ensuite il en remarqua les phrases & les idiomes, & puis il en retrancha ce qu'il y trouva d'inutile, & y ajoûta ce qu'il y crût necessaire, soit dans les sons simples ou dans les composez, soit dans les dictions, soit enfin dans la syntaxe ou arrangement des mots et des sentences. Avant lui les Austraux ignoroient tout-à-fait l'art d'écrire, et n'admiroient pas moins que les Américains l'usage des lettres et des écrits, ce qui ne servit pas peu aux Parsis à leur persuader que le Soleil leur enseignoit tous les arts, qu'ils avoient portés de nôtre Continent, & qu'il se communiquoit à eux d'une manière toute particulière.

Sevarias inventa des caractères pour peindre tous les sons qu'il trouva dans leur langue & tous ceux qu'il y introduisit. Il leur apprit à écrire par colomnes (*sic*), commençant par le haut de la page & tirant en bas de la gauche à la droite en bas, a la manière de plusieurs Peuples de l'Orient.

Il distingua, comme nous, les lettres en voyelles & consonnes, aprés avoir inventé quarante figures, qui expriment presque tous les sons de la parole vocale, & qui ne laissent pas d'être toutes distinctes les unes des autres. Il inventa plusieurs mots dont il établit l'usage où cette varieté de sons se remarque clairement, afin que les enfants apprissent de bonne heure à former toutes sortes d'articulations, & à rendre leur langue flexible & capable de prononcer tous

Digitized by Google

les mots, sans peine et sans difficulté. Aussi cela fait que les Sevarambes d'aujourd'hui apprennent facilement à prononcer dictions de toutes langues qu'ils étudient, & qu'ils en viennent facilement à bout. Ils ont dix voyelles, et trente consonnes toutes distinctes, d'où procéde dans leur langue une merveilleuse variété de sons, qui la rendent la plus agréable du monde. Ils ont accommodé ces sons à la nature des choses qu'ils veulent exprimer, & chacun d'eux a son usage & son caractere particulier. Les uns ont un air de dignité et de gravité, les autres sont doux et mignons. Il y en a qui servent a exprimer les choses basses & méprisables, & d'autres les grandes & relevées, selon leur position, leur arrangement & leur quantité.

Dans leur alphabet, ils ont suivi l'ordre de la nature, commençant par les voyelles gutturales, puis venant aux Palatiques et finissant par les Labiales. Après les voyelles viennent les consonnes, qui sont trente en nombre, qu'ils divisent en Primitives & Derivées. Ils subdivisent encore les dérivées en séches & en moüillées, et à l'égard de l'organe qui a le plus de part dans leur prononciation, ils les distinguent toutes en Gutturales, Palatiques, Nasales, Dentales et Labiales.

La première figure qu'ils mettent après les voyelles est une marque d'aspiration, qui vaut autant que l'esprit âpre des Grecs ou que notre *h*, aspirée. Ensuite viennent les consonnes Gutturales, les Palatiques, les Dentales et puis les autres, descendant toûjours vers les Labiales selon l'ordre de la nature.

De ce grand nombre de sons simples, ils en composent leurs syllabes, qui se font par le mélange des voyelles & des consonnes, en quoi ils ont fort étudié la nature des

Digitized by Google

choses qu'ils tâchent d'exprimer par des sons conformes, ne se servant jamais de syllabes longues & dures pour exprimer des choses douces & petites, ni de syllabes courtes & mignardes pour représenter des choses grandes, fortes ou rudes, comme font la plûpart des autres nations, qui n'ont presque point d'égard à cela, quoi que l'observation de ces regles fasse la plus grande beauté d'une langue. Ils ont plus de trente diphtongues (*sic*) ou triphthongues (*sic*) toutes distinctes, qui font encore une grande variété de sons, & qui servent souvent à la distinction des cas dans les noms, & des tems dans les verbes. La plûpart de leurs mots finissent par des voyelles ou des consonnes faciles, & lors qu'on en void de rudes, ce n'est que pour exprimer quelque rudesse dans la chose signifiée, ce qui se fait souvent tout exprés, sur tout dans les pièces d'éloquence. Ils ont trois caractères pour chaque voyelle, afin d'en marquer la quantité, & ils les divisent toutes en ouvertes, en directes, & en fermées, pour montrer la nature des accents qu'on y doit poser. Jamais ils ne mettent le circonflexe que sur les lettres longues & ouvertes, ni le grave que sur les celles (*sic*) qui se prononcent en fermant la bouchè, et qui supriment ou abaissent la voix. L'accent aigu se met indifferement sur toutes, selon la nature du mot. Ils ont des marques pour les divers tons et les differentes inflexions de la voix, comme nous en avons pour l'interrogation et pour l'admiration ; mais ils vont bien plus loin, car ils ont des notes pour presque tous les tons qu'on donne à la voix dans la prononciation. Les unes servent pour exprimer la joye, les autres la douleur, la colère, le doute, l'assûrance, & presque toutes les autres passions. Leurs dictions sont la plûpart dissillabes & tris-

Digitized by Google

sillabes (*sic*), quand elles sont simples : mais dans la composition elles sont plus longues, quoi que beaucoup moins ennuyeuses que les Grecques, qui souvent excédent les régles de la médiocrité, & qui sont d'une longueur incommode. Sevarias inventa plusieurs adverbes de temps, de lieu, de qualité & plusieurs prépositions, qui se joignant aux noms & aux verbes, en expriment merveilleusement bien les différences et les proprietez. La déclinaison des noms se fait par la différence des terminaisons de chaque cas à la manière des Latins, ou par le moyen de certains articles prépositifs, comme nous faisons, ou par tous les deux ensemble ; mais alors cela est emphatique, & on ne se sert de cette manière de décliner que pour exprimer fortement quelque chose.

Les genres des noms sont trois, le masculin, le féminin & le commun. La terminaison, *a*, est propre au masculin, *o*, au commun. Dans les augmentatifs on affecte la lettre *ou*, qui le plus souvent signifie dedain ; mais *e* & *i*, signifient gentillesse & mignardise, ainsi pour désigner un homme dans le terme ordinaire ils disent *Amba*, si c'est un grand homme vénerable ils disent *Ambas*, mais si c'est un grand vilain, ils disent *Ambou* & *Ambous*, quand c'est un vilain insigne. Dans la diminution, ils disent *Ambu*, s'ils veulent signifier un petit malotru, mais s'ils veulent denoter un joli petit homme ils disent *Ambe*, & quand il est insigne en bien ou en mal, ils y ajoutent la lettre *s*, ce qui fait *Ambus* & *Ambés*. De même ils appellent une femme *Embé* dans le terme ordinaire, & selon les diverses significations que nous venons d'expliquer ils l'appelleront *embes*, *embeou*, *embeous*, *embeu*, *embues*, *embei* & *embeis*. Ces diverses terminaisons servent encore à exprimer la haine, la colere, le

Digitized by Google

mépris, l'amour, l'estime & le respect, selon l'usage qu'on en veut faire.

Les nombres sont deux : le singulier et le pluriel, qui ordinairement est distingué du singulier par l'addition de la lettre *i* on *n*. Ainsi *Amba* fait au pluriel *Ambai*, *Embé* fait *embei*, et dans le commun, *ero* lumière, fait *Eron* lumières. Mais quand on veut exprimer le masle et la femelle tous deux en un mot, ou qu'on doute du sexe de quelque animal, alors on dit *Amboi*, qui signifie l'homme et la femme ou *Phantoi*, le pere et la mere, car *Phanta* veut dire pere, & *Phenté* mere. Dans les verbes ils observent aussi trois genres qui font voir le sexe de celui, ou de celle qui parle, & ces verbes s'augmentent ou se diminuent comme les noms.

Ainsi pour signifier aimer ils disent à l'infinitif *Ermanay*, quand c'est un homme qui aime, si c'est une femme ils disent *Ermaneï* et si ce n'est ni mâle ni femelle, ou si c'est tous les deux ensemble, ils disent *Ermanoi*. Dans tous les tems & les personnes, ils observent aussi cette différence, et ont toûjours égard au genre de la chose qui parle ou qui agit.

Par exemple, un homme qui dit qu'il aime, dit *Ermanâ*, une femme *Ermané*, & une chose neutre ou commune dit *Ermano*, ce qu'on pourra voir dans toutes les personnes du tems présent, de l'indicatif dans l'exemple suivant :

AU MASCULIN.

Ermana',	*Ermânach*,	*Ermanas*,
J'aime.	Tu aimes.	Il aime.
Ermanan,	*Ermana'chi*,	*Erman' si*,
Nous aimons.	Vous aimez.	Ils aiment.

Digitized by Google

AU FÉMININ.

Ermané,	*Ermânech,*	*Ermanès,*
J'aime.	Tu aimes.	Elle aime.
Ermanen,	*Ermênchi,*	*Ermensi,*
Nous aimons.	Vous aimez.	Elles aiment.

AU COMMUN.

E'rmano,	*Ermânoch,*	*Ermanos,*
J'aime.	Tu aimes.	Il ou elle aime.
Ermanon,	*Ermôn'chi.*	*Ermôn'fi* (sic),
Nous aimons.	Vous aimez.	Ils ou elles aiment.

Ils observent cette différence de genres par les terminaisons dans tous les tems & les modes des verbes, & se servent aussi de la diminution et de l'augmentation, comme dans les noms. Ainsi *Ermanoüi* signifie aimer grossièrement, *Ermanui*, aimer peu et mal, *Ermanei*, aimer un peu, mais joliment, et *Ermané* encore plus mignonnement. Mais pour aimer beaucoup et noblement, ils disent *Ermanâssai.*

Pour signifier un amateur, ou celui qui aime, ils ajoûtent *da*, *de*, ou *do*, à l'infinitif. Ainsi ils diront pour un homme qui aime, *Ermanaida ;* pour une femme, *Ermaneide ;* & pour le genre commun, *Ermanoido* (1). Ils ont trois sillabes dont par l'addition d'une, on forme aussi des participes dans tous les temps de l'indicatif. Ainsi *Ermanada* que par abréviation ils écrivent *Erman'da*, signifie une personne qui aime présentement.

Ermancha & *Ermansa* sont de la seconde & de la

(1) Il y a là une vraie harmonisation vocalique. J. V.

Digitized by Google

troisième personne, et au pluriel on dit *Ermandi, Ermanchi,* & *Ermansi.* Au féminin on change l'*a* final en *e* & au commun en *o*, et ainsi l'on dit *Ermandé, Ermanché, Ermansé* qui font leur pluriel en *ei,* & les neutres en *o*, font le leur en *on. Ermando*, *Ermandon,* & ainsi des autres.

Il n'ont qu'une conjugaison ainsi variée, par genres, par modes, par temps, par personnes & par participes; mais dans cette conjugaison ils ont plus de variété de terminaisons que nous n'avons dans toutes les nôtres, & dans toute cette langue il ne se trouve pas un seul verbe irrégulier, ce qui la rend fort facile à ceux qui veulent l'aprendre. Le nom verbal qui signifie l'action du verbe, se forme de l'infinitif par l'addition de la syllabe *psa*, *pse*, ou *pso :* ainsi *Ermanaipsa*, signifie l'amour ou l'action d'aimer d'un homme, *Ermaneipse* celui d'une femme, & *Ermanoipso* celui du neutre ou commun aux deux sexes.

Tous les verbes actifs se peuvent changer en passifs, & y prévigeant (*sic*) la préposition *ex*, si le verbe commence par une consonne, comme *Salbrontai*, commander, où si vous ajoûtez *ex* vous ferez *exalbrontay* être commandé; mais s'il commence par une voyelle, on n'ajoute que l'*x* comme *Ermanay*, aimer *Xermanai* être aimé & ainsi des autres, ce qui change la signification active en passive dans toutes les modes, dans tous les temps des verbes & dans tout ce qui en dérive. Presque tous les verbes neutres reçoivent la préposition *aro*, sur tout quand ils ne sont pas de plusieurs syllabes. Ainsi *stamay*, qui signifie être, fait le plus souvent *drostamay*, qui veut aussi, être, exister.

Tous les verbes transitifs reçoivent la proposition *di* ou

Digitized by Google

dis, comme *discatai*, courir; *disotirai*, voler rapidement, *dinuferai* courir vite; mais ces prépositions signifient un mouvement rapide, au contraire de *dro*, qui signifie un mouvement lent et tardif: comme *drocambai*, venir lentement; *drosatai*, courir lentement; *drofembai*, parler lentement, mais *difemibai* veut dire parler vîte. Ils ont plus de cent prépositions qui signifient la diverse manière d'agir, & qui contiennent plus de sens dans un mot que nous n'en pouvons exprimer en une ligne entière. La langue Grecque toute belle quelle est, n'aproche pas de celle-ci en énergie ni en douceur et ne représente pas la moitié si bien le mouvement des choses, ni leurs diverses manières & proprietez; ce que je pourrois aisément faire voir si je voulois m'étendre sur ce sujet, & faire une grammaire de cette langue, comme peut-être je ferai quelque jour, en ayant la commodité.

Ils ont des verbes *imitatifs*, des *inchoatifs*, de ceux qu'on appelle *remittentia*, et *intendentia*, qui sont tous marquez par des prépositions qui leur sont propres, et par le mouvement lent, rapide ou modéré des syllabes dont ils sont composez. Cela fait que cette Langue est la plus propre du monde pour la poësie métrique. Elle est encore fort commode pour les poëtes et les orateurs, car elle a beaucoup de termes Synonimes (*sic*) dans les notions communes, si bien que pour dire une même chose on a souvent cinq ou six mots différents, les uns longs, les autres courts, et les autres d'une longueur médiocre. Les uns sont composez de longues syllabes, les autres de breves, & chacun a son mouvement différent. Leurs poëmes sont tous en vers métriques, comme les poëmes Grecs et Latins qu'ils ont imitez; mais leurs vers sont beaucoup plus beaux et plus capables

Digitized by Google

d'émouvoir les passions. Ils les adaptent toujours au sujet qu'ils traitent, & se moquent des Poëtes qui disent des bagatelles en vers Héroïques & en termes empoulez (*sic*), & fatiguent l'oreille avec leurs Examettres (*sic*) perpétuels. Je voulus une fois dans une compagnie des beaux esprits parler de nos Vers métriques, pour voir ce qu'ils en diroient, mais ils traiterent cela de ridicule & de barbare, disant que les rimes ne faisoient que gêner le bon sens & la raison, & qu'elles ne produisoient rien qui put émouvoir les passions, ni donner de la grace et du mouvement aux Vers. En effet je ne trouve rien de plus ridicule que les rimes, quoique les grandes nations, d'ailleurs assez polies, en soient assez entêtées pour en faire leurs delices, comme les petits esprits font les leurs des pointes et des équivoques. Il me semble que ces vers rimez font un certain carillon, à peu près semblable aux clochettes qu'on pend à la cage ronde d'un écureüil, qui les fait sonner en se roulant dans sa prison, & qui se répondant les unes aux autres, rendent une melodie qui n'est agréable qu'à l'écureüil, ou aux enfants qui passent. Car quel homme raisonable voudroit s'y amuser ou l'écouter plus d'une fois? Nos rimes à mon avis ne sont pas plus agréables dans les Vers, & je ne les trouve pas moins grossiers que les clochettes dont je viens de parler, qui du moins ont cela de commode que, si elles ne plaisent pas aux gens d'esprit, elles ne choquent pas le bon sens & la raison, comme font les rimes dans presque tous les Poëmes où l'on s'en sert. Y a-t-il rien de plus ridicule que de faire parler en rimes, comme on fait dans diverses comédies, une Harangere, un Savetier, un Païsan, un petit enfant, et telles autres personnes?

Digitized by Google

Est-il rien de plus absurde de vendre, d'acheter, de plaider, de boire, de manger, de se battre, de faire son testament & de mourir en rimant? Et ce qui est encore plus ridicule que tout cela, est de vouloir que sur le Théatre dans un changement de Scene, celui qui étoit absent, et qui n'avoit pas entendu les dernières paroles qu'on avoit dites avant qu'il arrivât, rime avec le dernier Vers qu'on a prononcé, comme s'il l'avait oüi, & qu'on lui eût donné le temps de chercher une rime pour y répondre. Certainement tout homme de bon sens qui fera reflexion sur ces absurditéz, ne pourra qu'admirer l'aveuglement de mille beaux esprits, qui se laissent entraîner à l'estime sotte & vulgaire que l'on fait des rimes, & qui ne dise avec moi, que c'étoit avec beaucoup de raison que les Sevarambes à qui j'en parlai, les traiterent d'invention grossière & barbare. On pourra dire que dans les Vers métriques on represente toutes sortes de gens & de caracteres, aussi bien que dans les Vers rimez, qui même ne sont pas si difficiles à composer: à quoi je repons que, pourvu qu'on sçache varier le genre des Vers selon la nature du sujet qu'on traite, il est difficile de remarquer, que ce soient des Vers métriques, & qu'on les prend plûtôt pour une Prose harmonieuse qui émût & qui touche les passions, que pour un vain arrangement de mots qui ne font que choquer les oreilles délicates, comme font les Vers rimez avec leurs chutes & leurs retours, sans force & sans mouvement. Aussi l'on ne void gueres que nos Poëmes fassent beaucoup d'effet sur le cœur, & si quelquefois ils en font, cela ne vient que de la beauté des pensées & de l'élégance des expressions & non pas du mouvement des pieds. Au contraire j'ay vû des Poëmes a

Digitized by Google

Sevarinde, qui quoique fort médiocres pour ce qui est de l'esprit ne laissoient pas de sembler merveilleux, quand ils étoient recitez ou chantez. J'y ay oüi chanter une Ode sur les victoires que Sevarias obtint sur les Stroukarambes qui est à la vérité pleine d'esprit et de belles pensées, mais qui n'a pas la moitié tant de force, quand on la lit tacitement, que quand on l'entend reciter ou chanter. Alors elle ravit & transporte l'ame & touche si bien les passions qu'on n'est pas maitre de soi même. On y represente si bien le combat, le bruit des foudres de Sevarias, l'étonnement des Barbares, les cris & les hurlements des mourans & des blessez, & la fuite de vaincus, qu'il semble qu'on voye une bataille réelle. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que le seul mouvement des pieds sans les paroles, avec les notes de la musique, sur lesquelles on les chante, produisent dans le cœur presque tous les mouvemens qu'y produit le Poëme entier. C'est une chose ordinaire aux musiciens de ce païs là, de faire des effets tout differens dans un même chant. Quelquefois ils excitent la joïe, la colere, la haine, le mépris & même la fureur & incontinent après ils calment ces passions & leur font succeder la pitié, l'amour, la tristesse, la crainte, la douceur & enfin le sommeil ; & tout cela vient principalement de la force des Vers métriques. Je crois qu'on n'aura pas de peine à croire cette verité, puis qu'autrefois les Grecs faisoient tout cela, bien que leur langue n'y fût pas de beaucoup si propre que celle des Sevarambes, qui ont encheri sur eux & sur tous ceux qui les ont précédez.

Dans les langues grossières comme sont celles qu'on parle aujourd'hui en Europe & presque partout ailleurs, on

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nyare bidrag till kacnnedom om de svenska landsmaolen ock svenskt folklif. — Livraisons 33 et 34, 1888.

Ces deux fascicules du très intéressant journal de M. Lundell ne le cèdent en rien à leurs devanciers. Ils comprennent, outre un certain nombre de petites communications, trois mémoires importants : 1° *Études historico-linguistiques sur la phonétique du patois de Degerfors*, par M. P. Aostroem ; 2° *Notices biographiques* sur Asbjoernsen et Moe, Svend Grundtvig, et Léonard Hoeijer ; 3° *Vie d'été en Laponie*, par M. O. P. Pettersson.

J. V.

Syllabaire de la langue arabe, par O. Houdas, professeur à l'École des langues orientales. *Paris*, Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1889, in-8° cart. de 45 p.

Ce petit livre sera fort utile, car, par le nom de son auteur, il est nécessairement très bon. On y trouvera de précieuses indications sur la prononciation et l'ortho-

Digitized by Google

graphe de l'arabe vulgaire, notamment de ce qu'on a appelé les pays barbaresques.

Mais je ne sais vraiment s'il faut approuver l'auteur d'avoir supprimé l'*élif* dans l'alphabet et de l'avoir remplacé par le *hamza*. L'*élif* a pour lui la tradition, l'étymologie, l'usage, et c'est vraiment un caractère originel ; le *hamza* n'est qu'un signe secondaire, d'invention relativement récente. Le *wau* et le *yé* appellent l'*élif ;* si on maintient ceux-là, on doit conserver celui-ci.

J. V.

Méthode pratique de langue allemande, par Antoine Lévy, professeur au lycée Charlemagne (1re et 2e parties). — *Paris*, H. Le Soudin, 1888. — I. viij-172 p.; II. viij-216 p. in-12.

Grammaire espagnole, par H. Foulché-Delbosc, professeur à l'École J.-B. Say et à l'École Colbert. — *Paris*, H. Welter, 1888, 341 p. in-8o.

Grammatica portugueza, por Julio Ribeiro. — Saint-Paul (Brésil), 1881, (vj)-299 p. in-8o.

Primera gramatica española razonada, por d. M. M. Diaz-Rubio y Carmena, presbitero (el misántropo). *Madrid,* Bailly-Baillère, 1888, 2 in-8o. — I. (ij)-xliv-468 p.; II. (ij)-xvi-555 p.

Il m'a paru intéressant de réunir ces quatre ouvrages dans une même étude ou plutôt dans un même article, parce qu'ils sont tous les quatre des livres d'enseignement,

Digitized by Google

bien qu'ils aient des prétentions un peu différentes. Les deux premiers s'adressent surtout à la jeunesse des Écoles, le troisième est destiné un peu à tout le monde, le dernier semble avoir été fait principalement pour ceux qui veulent aller au fond des choses. Les deux premiers veulent enseigner aussi rapidement que possible l'allemand et l'espagnol; le troisième se propose de présenter une analyse vraiment scientifique du portugais ; le dernier a manifestement l'intention d'être un ouvrage « raisonné et philosophique ».

Je me méfie en général des livres « raisonnés » et des grammaires « philosophiques » ; ces méfiances se sont pleinement justifiées quand j'ai parcouru les deux volumes de M. Diaz Rubio. L'auteur n'est point au courant des progrès de la science ; il n'a aucune idée des procédés, de la méthode, des exigences de la linguistique moderne. Que penser en effet d'une grammaire où, dès les premières pages, le langage est présenté comme une révélation divine ; où la tour de Babel, Adam et Noé sont pris au sérieux ; où l'on cite avec complaisance une phrase de César Cantù affirmant que l'hébreu est le langage primitif, affirmation probable, ajoute M. Diaz-Rubio, car « la langue hébraïque n'est qu'une série d'interjections dont l'expression est presque entièrement musicale » ?

Pour M. Diaz-Rubio, la grammaire est « l'art de parler proprement et d'écrire correctement ». Il ignore absolument la phonétique et divise la grammaire en quatre parties : *analogie*, qui étudie les mots isolément ; *syntaxe*, qui étudie les mots réunis en phrases ; *prosodie*, qui traite de la prononciation des lettres, syllabes et mots ; et *orthographe*, qui enseigne à écrire les mots. Les parties du discours sont au nombre de dix : article, nom, adjectif,

Digitized by Google

pronom, verbe, participe, adverbe, préposition, conjonction et interjection. Il n'y a que deux genres en espagnol, masculin et féminin ; mais il y a une véritable déclinaison à six cas : *nom.* el profeta, *gén.* del profeta, *dat.* al profeta, *acc.* al profeta, *voc.* profeta, *abl.* con el profeta, etc. Je m'arrête, en voilà assez pour juger de la valeur du livre, d'ailleurs très intéressant et qui ne laissera pas que d'être utile à ceux qui, sachant déjà l'espagnol, voudront pousser assez loin l'étude de ce difficile idiome.

En passant de ce traité doctrinaire à l'ouvrage de M. Julio Ribeiro, on éprouve un soulagement véritable, on se retrouve en pays connu et sur un terrain solide. On ne peut guère reprocher à l'auteur qu'une foi trop profonde dans les données de la science et une tendance à conclure, logiquement du reste, mais un peu trop vite. M. Ribeiro est fort au courant des études linguistiques : il met au fronton de son ouvrage les noms de Littré, de Diez, de Whitney, de Max Müller, d'Aug. Brachet et d'autres encore, auxquels il applique le vers célèbre, le 140 du ch. II de l'*Enfer* de Dante. Après un exposé général du système indo-européen, puis du système latin, il examine : 1° les éléments matériels de la parole dans trois chapitres : phonétique, prosodie, orthographe ; 2° les éléments morphologiques (dans le nom, le verbe, etc.) en trois chapitres : taxéonomie (relations des mots avec les idées), *kampenomie* (loi des variations formelles), étymologie ; 3° la syntaxe. On voit que tout l'ouvrage est très méthodique : il est clair, précis et bien fait.

La *Grammaire* de M. Delbosc ne sort pas du cadre ordinaire ; elle n'est à ce point de vue ni meilleure ni pire que celles qu'on avait déjà. Il semble que l'ouvrage ait été

Digitized by Google

fait un peu vite : ainsi certaines indications relatives à la prononciation devraient être revues de très près ; ainsi encore, dans les diminutifs d'Inès, *Inesilla* est oublié, etc. Le livre est au surplus très complet et aussi bien fait qu'il peut l'être sur un plan aussi peu scientifique.

Mais que dire des deux volumes de M. Lévy ? Leur but est de réduire la grammaire au minimum, de s'adresser surtout à la mémoire, et de réunir les principaux éléments de la langue dans des phrases simples qu'on puisse aisément apprendre par cœur. J'aime mieux la méthode Robertson et l'histoire du sultan Mahmoud.

Julien VINSON.

Digitized by Google

VARIA

I. — LES ÉTUDES BASQUES EN ALLEMAGNE

Dans le *Trübner's record*, nº 240-1, vol. IX, nºs 54-5, 1888, p. 68 col. 1, à 69 col. 2, on trouve une très intéressante correspondance, en basque, qui a été échangée tout récemment entre M. l'abbé Gratien Adéma, curé de Tardets en Soule (Basses-Pyrénées), et M. le professeur Roehrig, bien connu dans le monde savant. Ancien professeur de langues orientales à l'Université de Cornell, M. Roehrig fut privé de sa chaire, il y a quelques années, par la réorganisation de l'Université et la suppression des cours orientaux; obligé, malgré son âge avancé, de chercher dans l'industrie privée des moyens d'existence, il est, aujourd'hui, fonctionnaire public (estate agent) à Los Angeles, en Californie.

Los Angeles-en eguina, Maihatzaren 30an, 1888.

Yaun Erretora, — Nahi nauzuya eman permisionea zuri letra hunen igortceco? Eskualdun gazetan ikhusi dut nola Eskuara ikhasten hari duten Alemaniaco gizon yakintxu batzuekin atchikitcen zinituela zombeit errelazione. Nola nihoni Alemana bainaiz eta mintzo ederraren ikhasten hasia, nahi nuke, Yaun Erretora, ongui ezagutu ene herritar sabant hekien izenac eta bizi lekhuac. Bertze orduz, plazer nuke errecebitzea zureganic zombait conseilu Eskuara ikhastearen gainean. Aditu dut, bainan eztakit eguia den, journal Eskualdun bat Alemanian eguiten zutela. Arras

Digitized by Google

content naiteke seguramendu bat izaitea gauza horren gainean. Barkhamendu galdetcen zaitut, Yaun Erretora, ene ausartziaz eta gelditzen naiz zure errepostuaren esperantzan.

Egoiten naiz, Yaun Erretora, zure zerbitzaile arras humila.

F. L. O. Roehrig.

Voici la traduction de cette lettre, qui est écrite en dialecte labourdin avec quelques tournures bas-navarraises :

« Fait à Los Angeles, 30 mai 1888.

« Seigneur Curé, — Voulez-vous me donner la permission de vous envoyer cette lettre? J'ai vu, dans la *Gazette basque*, comment vous (entre)teniez quelques relations avec certains hommes instruits de l'Allemagne qui se mettent à apprendre le basque. Comme moi-même je suis Allemand et ai commencé à apprendre la belle langue, je voudrais, Seigneur Curé, bien connaître les noms de ces savants miens compatriotes et les endroits où ils vivent. D'autre part, j'aurais plaisir à recevoir de vous quelque conseil sur l'étude du basque. J'ai ouï, mais je ne sais si c'est exact, qu'on fait en Allemagne un journal basque. Je serais très content d'avoir une assurance sur cette affaire. Je vous demande pardon, Seigneur Curé, de mon audace, et je reste dans l'attente de votre réponse.

« Je demeure, Seigneur Curé, votre serviteur très humble,

« F. L. O. Roehrig. »

M. l'abbé Adéma a répondu :

Tardets, 6 août 1888.
Atharratcen Agorrilaren 6an, 1888an.

Ene Jaun maitea, — Noizbeit balin bada noizbeit ihardesten diot zure guthun onhetsgarriari. Lehen lehenik

Digitized by Google

erran behar darotzut bethi kasik eri nagoela lau ilhabethe huntan, eta orai banoha ene sor herrirat ilhabethe batentzat airez aldatzerat eta ene osasunaren arthatcerat. Ez banintz eri izan, uda azken huntań, bilaraci gogo nuen Frantciako, Espaïniako, Angeletarreko, Autrichiako, Alemaniaco eta Ameriketaco Eskuaratiarren bilzarre handi bat. Yadanik lagundua nintzen asko gizon handi eta jakintsunen baimenaz. Agian aurthen egin gogoa eginen ahal dut heldu den urthera! Arte huntan condenatua naiz pausuan eta lan izpirituzko guziak utzirik geldi egoterat; ez baita errech hori enetzat. Laudatcen dut gure mintzaïa ederrarentzat duzun ekharritasun hori. Bainan nekhe litzaiket escribuz zuri eskuararen gainean nahi zintuzken arguien emaitea. Zure guthunetik ezagutzen dut jadanik ontsa ikhasia zarela. Loriatu naiz, zu bezalaco gizon arrotz eta jakin baten ganik holako guthun baten hain urrundik ukhaiteaz. Atseginekin irakutsi diotet asko adichkideri, eta guzieri eder zitzaioten. Egia da, duela urthe bat oraino Berrikari edo Caseta bat escuaraz bacen Berlinen. Ez dakit geroztik haren berririk edo gelditu den. Ni ez naiz hartan abonaturik izan. Protestant batzuez egina cen, eta parte bat omen erlijionearen exai ciren gizonez. Hortaco gure herrietako Eskualdun guciak catholikoak baitire ez du gu tartean hartzailerik hambat izan. Huna Berrikari edo journal haren buruzagi edo egileen adreza bat : Ch. Linschmann, pasteur à Lehnstedt près Weimar ; Bertce bat : Carl Hannemann, Berlin, Holzmarktstrasse, 41. Bertzalde Autrichian bada jaun jakintsun bat ene ezaguna, arras ongi eskuaraz mintzo dena. Hura da Doct. Hugo Schuchardt, professeur à l'Université de Gratz, membre de l'Académie de Vienne. Bide da bertze asko oraino ; bainan

Digitized by Google

ez dakit nor diren zuri izendatceko. Hoietarik jakinen duzu bertzeen adreza.

Eta nago, Jaun maitea, zure zerbitzari,

G. Adéma, *ch. h., curé doyen de Tardets.*

« Tardets, 6 août 1888.

« Mon cher Monsieur, — je réponds un peu à l'aventure à votre aimable lettre. Tout d'abord, je dois vous dire que, ces quatre mois, je suis presque toujours malade ; et je pars maintenant à mon pays natal pour un changement d'air et pour prendre soin de ma santé. Si je n'avais pas été malade, cet été dernier, j'avais idée de convoquer une grande réunion des Basquisants de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Autriche, d'Allemagne et des Amériques. J'étais déjà aidé par l'approbation d'hommes grands et instruits. Puissé-je réaliser l'année prochaine l'idée que j'ai eue cette année ! En attendant, je suis condamné à demeurer tranquille et en repos et abandonnant tout travail d'esprit, ce qui n'est pas facile pour moi. Je loue ce goût que vous avez pour notre belle langue. Mais il me serait pénible de vous donner par écrit les lumières que vous voudriez sur le basque. Je connais à votre lettre que vous êtes déjà bien instruit. Je suis flatté de recevoir de si loin une telle lettre d'un savant étranger. Je l'ai montrée avec joie à beaucoup d'amis, et elle a paru belle à tous. C'est vrai qu'il y a un an jusqu'à présent, il y avait à Berlin un *Nouvelliste* ou une *Gazette* en basque. Je n'en connais depuis aucune nouvelle, ni si elle s'est arrêtée. Je ne m'y suis pas abonné. Elle était faite par quelques protestants et pour partie, dit-on, par des hommes qui étaient ennemis de la religion. Aussi, comme tous les Basques de nos pays sont catholiques, elle n'a pas tant de preneurs parmi nous. Voici une adresse des chefs ou des faiseurs de ce *Nouvelliste* ou de ce journal : Ch. Linschman, pasteur à Lehnstedt, près Weimar. Une autre : Carl Hannemann, Berlin, Holzmarktsstrasse, 41. En outre, il y a un savant autrichien que je connais qui parle très bien en basque. C'est le doct. Hugo Schuchardt, professeur à l'Université de Gratz, membre de l'Académie de Vienne. Il y en a sans doute d'autres encore, mais je ne

Digitized by Google

sais qui ils sont pour vous les nommer. Vous saurez par ceux-là l'adresse des autres.

« Et je demeure, cher Monsieur, votre serviteur,

« G. ADÉMA, *ch. h., curé doyen de Tardets.* »

Je ne sais si M. Roehrig aura été très satisfait de cette réponse. Quant à moi, j'ai beaucoup connu l'abbé Adéma et j'ai eu avec lui d'excellents rapports il y a quelque dix à douze ans. Mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer dans quels termes il parle de l'entreprise de M. Linschmann et de ses amis. Si c'est avec de pareilles idées que M. le curé de Tardets veut convoquer son Congrès de basquisants, s'il prétend exiger des « congressistes » une confession religieuse préliminaire, il risque fort d'aboutir, comme on dit en style de théâtre, à un four colossal.

Julien VINSON.

II. — LES LANGUES EN SUISSE.

D'après les derniers recensements, la proportion est la suivante :

	1880.	1888.
Langue allemande.	2.030.792	2.092.562
— française	608.007	637.940
— italienne.	161.923	156.602
— romanche.	38.705	38.376
Autres langues	6.675	8.575

La Suisse ne compte pas moins de quatre langues nationales. Deux d'entre elles, l'italien et le romanche, sont en recul, assez sensible pour l'italien, qui ne représente plus que les 53 au lieu de 57 pour 1000, et insignifiant pour le romanche. Le romanche se conserve fidèlement dans le canton des Grisons et ne perd du terrain que dans une proportion très faible.

Le français a progressé plus rapidement que l'allemand. Il est parlé maintenant par 217 Suisses sur 1000 au lieu de 214 en 1880, tandis que l'allemand a perdu une unité et est à 713 pour 1000.

Digitized by Google

III. — LA BÊTE DE L'APOCALYPSE.

Il s'est tenu cette semaine, à Londres, une conférence de prophètes qui, après un long débat, est arrivée à la conclusion que la fin du monde arrivera sans faute le 5 mars 1896, à une heure moins vingt (heure de Greenwich). Ces mêmes gentlemen se sont également préoccupés de déterminer qui est la célèbre bête de l'Apocalypse, laquelle doit jouer un rôle important dans les péripéties et la catastrophe finale de notre pauvre planète. M. Baxter a établi, à la satisfaction générale de ses auditeurs, que le chiffre 666, par lequel est désignée cette bête apocalyptique, peut correspondre soit à Napoléon, écrit en grec avec la valeur des lettres dans l'alphabet hellénique et sous la forme légèrement altérée : *Napoléonti*. En effet, *N* vaut 50, *a* vaut 1, *p* = 80, *o* = 70, *l* = 30, *e* = 5, *o* = 70, *n* = 50, *t* = 300, *i* = 10. L'addition de ces sommes est, comme on peut s'en convaincre par une facile opération, égale à 666. Mais ce n'est pas tout : M. Baxter, qui paraît professer une certaine impartialité dans ses interprétations mystiques, a également découvert que le chiffre 666 peut se lire (toujours en grec et avec les valeurs des lettres de l'alphabet hellénique) : *E. Boulanger*. En effet, *E* = 5, *B* = 3, *o* = 70, *u* = 400, *l* = 30, *a* = 1, *n* = 50, *g* = 3, *e* = 5, *r* = 100, ce qui fait également 666.

(*Le Temps*, du 14 mars 1889.)

CORRIGENDA.

P. 31, l. 20, matrices primordiales.
P. 43, l. 21, *samanêṣyâmîti*.
P. 104, Sonnet du prince L. L. Bonaparte :
v. 8, *infallibile*.
v. 12, *Verbo*.
signature, *annos natus*.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

Digitized by Google

L'IMPRIMERIE ET LA LIBRAIRIE

A BAYONNE.

Dans son *Dictionnaire de géographie,* publié comme complément au *Manuel* de J.-Ch. Brunet, M. P. Deschamps consacre (col. 151) une courte notice à la ville de Bayonne. Il en latinise le nom, je ne sais pourquoi, en *Bajona,* orthographe que je n'ai vue nulle part. Puis il rappelle que « Cotton donne 1693 comme date de l'introduction de l'imprimerie » dans cette ville, et il ajoute qu'on trouve pourtant cité « un volume de poésies imprimé à Bayonne en 1630 : Etchberry (Etcheverry), *Cantiques spirituels en basque,* Bayonne, 1630, in-24 » et que M. Fr. Michel « indique l'année 1616 pour date de l'impression à Bayonne d'une *Doctrine chrétienne* » en basque labourdin. Il reproduit aussi une citation de la *Nouvelle chronique de la ville de Bayonne* (par Baylac, Bayonne, Duhart-Fauvet, 1827, in-8, t. Ier, p. 191, note *a*), où il est dit que, « d'après un mémoire de la ville, il y avait une imprimerie dès l'an 1540, établie par un Fauvet, d'où descendent » tous les imprimeurs de ce nom.

Toute cette notice est à la fois inexacte et insuffisante, comme, hélas ! beaucoup trop d'autres articles du même

Digitized by Google

ouvrage (1). Le prétendu « mémoire » dont parle Baylac ne peut être, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, qu'un véritable mythe. Quant aux livres de 1616 et de 1630, ils n'ont point été retrouvés, et il me semble à peu près certain que ces dates ont été indiquées par erreur. Larramendi, dont M. Fr. Michel a reproduit les assertions, les a le premier supposées d'après les lieux et les dates de certaines approbations ecclésiastiques de livres incomplets qu'il avait entre les mains. Mais la *Doctrine chrétienne* du P. Étienne Materre, qui avait habité le pays basque et qui était, en 1616, gardien du couvent des Cordeliers de La Réole, n'a point été imprimée en 1616 à Bayonne, mais seulement en 1617 à Bordeaux, par Pierre de la Court : WADDING (*Scriptores ordinis minorum*, Romæ, 1650, in-fol., p. 320, col. 2) la cite sous le nom de *Catéchisme.* Les approbations sont datées de Sare, 1er décembre 1616, et Itsassou, 5 décembre 1616 ; la licence épiscopale de Bayonne, 12 décembre 1616, et la licence du Provincial de La Réole, 9 janvier 1617 ; ce petit livre a été réimprimé en 1623, à Bordeaux, chez Jacques Millanges. C'est le successeur de Jacques Millanges, Guillaume Millanges, qui a probablement imprimé les premières éditions des *Noëls et autres cantiques spirituels :* la plus ancienne que

(1) Cf. par exemple, au mot RUPELLA (La Rochelle), col. 1115, le passage relatif au Nouveau Testament basque de 1571. Le titre est inexactement donné ; la division des lignes est indiquée d'une manière fantaisiste ; le nom du traducteur, Liçarrague, est écrit sans cédille; enfin l'indication des diverses parties, paginées (plutôt foliotées) ou non, du volume est aussi inexacte qu'incomplète. L'article de J.-Ch. Brunet (*Manuel*, t. V, col. 753) ne donnait prise à aucun reproche de ce genre.

Digitized by Google

l'on connaisse et qui porte sa firme est de 1645 ; les autres ouvrages du même auteur, Jean Etcheberri (et non Etchberry), ont été pareillement imprimés par Guillaume Millanges : le *Manuel de dévotion,* en 1627, et le *Livre pour porter à l'église*, en 1636.

Le premier livre véritablement imprimé à Bayonne est le *Tresora hirovr lengvaietaqva francesa espagnola eta hasqvara* qui porte cette mention : « A Bayonne, dans la maison de François Bourdot, faiseur de livres (Bayonan, Frances Bourdot, libourou Eguillaren echian) » et qui est daté de 1642. Ce livre, que les Fauvet ont plusieurs fois réimprimé depuis, avec un titre français et en l'abrégeant, n'était d'ailleurs que la reproduction à peu près rigoureuse, page pour page, de l'*Interprect* de Voltoire, sorti, vers 1620, des presses d'Abraham Rouyer, imprimeur à Orthez de 1609 à 1631, mais en même temps libraire à Bordeaux et à Lyon. Il était d'usage, aux XVIe et XVIIe siècles, que les imprimeurs eussent ainsi des ateliers ou des librairies, autorisées, à leurs noms, dans d'autres villes que celles où ils avaient leur principal établissement. A Bayonne, par exemple, dès 1620, nous voyons que Millanges avait un magasin de vente dont il payait le loyer à la caisse municipale (1).

Bourdot ne paraît pas être resté longtemps à Bayonne ; je n'ai relevé qu'une seule fois son nom dans les registres de l'état civil : le 16 novembre 1643 fut baptisée, sous le

(1) Simon Millanges ou Milanges a imprimé à Bordeaux de 1574 à 1619. Après lui, on trouve Jacques Millanges, de 1620 à 1624, puis Guillaume Millanges, de 1624 à 1650 environ, et enfin Jacques Mongiron-Millanges, dont le nom se rencontre encore en 1691.

Digitized by Google

nom de Marie, une fille de François Bourdot, « imprimeur », et d'Espaignette « d'vbroca ».

Plus tard, Bernard Bosc, qui imprimait à Toulouse, dès 1644, et qui avait une maison à Agen, établit une imprimerie à Bayonne. On trouve deux ouvrages imprimés par lui dans cette ville en 1665, le *Calendrier spirituel,* du P. Cortade, et le *Bréviaire des dévots* (en basque), de l'abbé d'Argaignarats. Je n'ai pas vu d'exemplaire du second de ces ouvrages qui ait conservé son titre ; mais celui du premier est ainsi conçu : « LE | CALENDRIER | SPIRITVEL ; | *composé d'avtant de madrigavx* | *en l'honneur de nos Saincts qu'il y a de* | *iours en l'Année.* | POVR LA CONSOLATION DES AMES | deuotes & curieuses. | *Par le R. P. Germain Cortade,* | *Definiteur et Predicateur Augustin.* | (fleuron) | A BAYONNE, | Par B. BOSC, Imprimeur de la | Ville, prés les Carmes. | — | M. DC. LXV. | *Auec Permission, Approbation & Priuilege* ». C'est un petit in-octavo de (xvj)-174 p. On aura remarqué que Bosc se qualifie d' « Imprimeur de la Ville » et que son atelier était situé « près les Carmes ».

Dès 1666, nous trouvons un autre imprimeur désigné comme imprimeur de l'Évêché. Le livre qui porte cette mention est un petit in-4° de (viij)-165 (ij) p. intitulé : « STATVTA | SYNODALIA | *per illvstrissimvm et reve-* | *rendissimvm D. D.* | IOANNEM D'OLCE | EPISCOPVM BAYONNENSEM | edita, & in publico beneficiariorum alio- | rumque Ecclesiasticorum ad Synodum | vocatorum confessu lecta, & | publicata. | *Die Martis quarta mensis Maij : Anno millesimo* | *sexcentesimo sexagesimo sexto.* | (armes de l'évêque d'Olce). | BAYONNÆ, | Apud STEPHANVM BERTIER nostrum | typographum. | — | M. DC. LXVI. ». Je

Digitized by Google

ne connais pas d'autre ouvrage avec la firme de Bertier; mais, dans les registres de l'état civil de Bayonne, j'ai trouvé, de 1665 à 1679, les actes de baptême de six enfants d'Étienne Bertier, qualifié tantôt d'imprimeur et tantôt de marchand-libraire, et de Louise Dubrocq, sa femme, « demeurant rue Orbe, maison Bonnehon » ou « Bonnefond ». Le premier de ces enfants, une fille, Catherine, née le 18 décembre 1665, se maria, le 3 mars 1689, avec un cordonnier nommé Étienne Parquy. Ils eurent un fils, qui fut baptisé le 8 juin 1696 et qui eut pour parrain Paul Fauvet.

Ce Paul Fauvet était sans doute cousin germain de Catherine Bertier femme Parquy. Né le 27 mai 1674, son acte de baptême lui donne seulement le nom de Pierre, mais il avait pour parrain un nommé « Pierre *Paul* de la Lande ». Il était fils de Marie « Dubroc », très probablement sœur de Louise « Dubrocq », femme Bertier, et de Antoine Fauvet « qui n'a signé pour être absent ».

Antoine Fauvet, ayant perdu sa femme Marie Dubroc, se remaria le 2 juin 1689 avec Gracy (c'est-à-dire Gracieuse) Fesentieux ou Fesancieux, dont il eut plusieurs enfants; l'acte de mariage lui donne l'âge de trente-sept ans. Il serait donc né vers 1652 et serait venu tout jeune travailler à Bayonne chez son beau-frère Bertier. Mais il faut supposer qu'en 1689 Antoine Fauvet s'était rajeuni, par coquetterie, dans son acte de mariage; car, en 1669, on trouve l'acte de baptême d'une fille, Catherine, d'Antoine Fauvet « imprimeur » et de Marie Dubroc; il faudrait donc admettre qu'Antoine Fauvet se serait marié pour la première fois à seize ans, ce qui est bien improbable. Dès 1667, d'ailleurs, la ville de Bayonne lui payait ses

Digitized by Google

gages d'imprimeur de la ville. En 1679, ces gages étaient de 120 livres par an ; le 1er janvier 1680, Antoine Fauvet reçut, de plus, douze livres d'étrennes. Le 23 octobre 1716, les gages de l'imprimeur de la ville furent portés à 170 livres ; Paul Fauvet, alors titulaire de la charge, avait demandé 220 livres, soit une augmentation de 100 livres. Le 15 juillet 1720, Paul Fauvet demanda une nouvelle augmentation ou un logement gratuit ; je ne sais quelle suite fut donnée à sa demande.

Quoi qu'il en soit, Antoine Fauvet avait été reçu imprimeur par le Corps de ville, le 13 novembre 1673. En 1684, il avait eu à se défendre contre deux concurrents, Barthélemy Leclerc, de Limoges, et Pierre Albespy ou Albespicq (1), de Rodez. Ces deux imprimeurs avaient demandé au Corps municipal, le 27 mars 1684, de les recevoir imprimeurs « concurremment avec Antoine Fauvet », mais leur demande fut rejetée par une délibération du 10 avril, où fut examinée une requête contradictoire de Fauvet datée du 29 mars. Le livre le plus ancien où se trouve le nom d'Antoine Fauvet est la traduction en basque des *Voyages aventureux*, de Martin de Hoyarçabal (Rouen, 1632 ; Bordeaux, 1633), publiée en 1672, et dont le titre est le suivant : « LIBVRV HAVDA | JXASOCO | NABIGACIONECOA. | MARTIN DE HOYARZABALEC | egiña Francezes. | Eta PIARRES DETCHEVERRY, | edo DORREC escararat emana, | *Eta cembait guehiago abançatuba.* | (vase de fleurs) | *BAYONAN.* | .... FAUVET, Imprimerian Carmes-

(1) En 1777, il y avait à Bordeaux un imprimeur-libraire du nom de Albespy (Pierre), qui exerçait en vertu d'un arrêt du Conseil du 6 septembre 1756.

Digitized by Google

setaco aldean. | M. DC. LXXVII. — In-8° de 171 p., chiffrées, par suite d'erreurs diverses, 167. Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale (Réserve, V. 2596-2). Il y a, sur le titre, une déchirure qui a enlevé le prénom de l'imprimeur ; mais il y avait évidemment *Antonio, Ant.* ou *A. Fauvet,* et non pas *Duhart-Fauvet*, comme l'a étourdiment supposé M. Francisque Michel.

Antoine Fauvet mourut le 11 avril 1700. Le 16 avril, sa veuve « Gracy de Fesansieux » présenta une requête au Corps de ville tendant à ce que son beau-fils « Pol Fauvet » (*sic*) fût reçu imprimeur à la place de son père. Une sentence municipale constate que, le 24 mai suivant, Paul Fauvet « a prêté serment et a été admis ».

Comme son Père, Paul Fauvet se maria deux fois, le 21 juin 1701 avec Catherine Dupreuil ou Dupruilh, et le 19 février 1713 avec Marie Detcheverry. Il eut de la première six enfants dont il n'est utile de signaler que le puîné, Jean, né le 15 août 1703, et de la seconde sept, dont un seul nous intéresse, Pierre, né le 1er décembre 1713.

En 1701, fut faite à Bayonne une enquête officielle sur la situation de l'Imprimerie et de la Librairie dans la ville. Le procès-verbal, dressé le 19 avril, constate qu'il y a à Bayonne un imprimeur, Paul Fauvet, deux libraires, Jean Maffre et Pierre Dusarrat, et un relieur, Hugues Caron, qui demeurait rue Salie.

Paul Fauvet déclarait aux enquêteurs qu'il avait travaillé à Bordeaux « chez Lacour (1) », à Paris « chez Coui-

(1) C'est-à-dire « de la Court ». On en compte au moins trois générations ; on trouve des livres de 1617 signés : « P. de la Court », d'autres de 1759 avec la firme : « G. de la Court », et d'autres de 1771 portant le nom de « S. de la Court », qui, en 1791 et

Digitized by Google

gnard », à Soissons « chez Anisset ». Nous avons vu qu'il fut reçu imprimeur de la ville de Bayonne le 24 mai 1700. En 1700, il avait commencé à imprimer « pour un particulier de la ville » un petit livre sur l'instruction des petits enfants, mais il suspendit ce travail, qui ne paraît pas avoir jamais été repris, « sur l'inhibition des échevins ». En 1701, l'atelier de Paul Fauvet comprenait *deux* presses et *six* « fontes » de caractères : un petit canon, un gros romain, un Saint-Augustin, un cicéro, une philosophie et un petit-romain ; nous dirions aujourd'hui du 28, du 15, du 12, du 11, du 10 et du 9. Sa boutique de vente ne contenait que « quelques méchants livres ».

Dusarrat, lui, possédait « environ trois cents volumes ». Il avait ouvert sa boutique depuis dix-huit ans environ, soit vers 1683 ; son père et son grand-père avaient, du reste, été libraires à Bayonne. Auparavant, il avait travaillé, comme apprenti, à l'imprimerie « Lacour » de Bordeaux.

Quant à Maffre, dont le magasin était aux Cinq-Cantons, à l'angle de la rue de la Salie, c'était vraiment le seul libraire sérieux de Bayonne ; son fonds comprenait de onze à douze mille volumes, et il avait encore une autre boutique chez son gendre Verdier, qui demeurait rue de la Salie. Il avait surtout la spécialité des livres destinés à être envoyés en Espagne, et c'est avec ce pays qu'il faisait son principal commerce. Il avait fait son apprentissage à Toulouse chez Guérin, à Bordeaux chez son frère Pierre Maffre, et encore à Toulouse chez Colomiès. Il n'avait

1792, signait « S. Lacourt ». Dans l'état de 1777, il est dit que « Simon La Court » exerce en vertu d'un arrêt du Conseil du 22 décembre 1755.

Digitized by Google

d'ailleurs pas d'autre titre que la possession d'état; il exerçait depuis trente-sept ans. Lorsque Bernard Bosc avait été reçu « imprimeur et libraire » par les échevins de Bayonne, Maffre s'était associé avec lui « pour la librairie seulement », puis il avait acquis, plus tard, « le fonds » de son associé. Dès 1636, il est question, dans les archives municipales de Bayonne, d'une librairie Maffre.

A la suite de cette enquête fut rendu l'arrêt du Conseil d'État du 21 juillet 1704 qui fixait à *deux* le nombre des imprimeurs de Bayonne, et aussi à *deux* celui des imprimeurs de Pau, à *six* celui des imprimeurs de Rouen, Marseille, Strasbourg, etc. Des arrêts précédents avaient décidé de même qu'il y aurait *douze* imprimeurs à Toulouse (11 mars 1682), *trente-six* à Paris (août 1686), *douze* à Bordeaux (juillet 1688) et *dix-huit* à Lyon (avril 1695).

En vertu de cet arrêt, Claude Labottière, de Bordeaux, fut autorisé, par deux arrêts du Conseil des 22 février et 4 avril 1706, à installer son fils Étienne Labottière comme deuxième imprimeur à Bayonne ; Étienne Labottière fut reçu comme tel par les échevins, le 21 mai 1706. Malgré l'opposition de Paul Fauvet, de Dusarrat, et de Maffre, son droit fut reconnu par un arrêt du Conseil du 4 août 1707.

Toutefois, Labottière ne paraît pas avoir établi d'imprimerie à Bayonne, car le 27 octobre 1710, Paul Roquemaurel, fils de Mathieu Roquemaurel, imprimeur à Tarbes, demanda au Corps municipal à être reçu imprimeur-libraire, sous prétexte qu'en réalité Fauvet seul imprimait à Bayonne, et que Labottière y était seulement libraire. Sa demande ne fut pas accueillie. Roquemaurel vint pourtant s'établir à Bayonne, où, en 1711, il eut un

Digitized by Google

enfant, de sa femme Catherine Destandeau. Le 6 mai 1717, il céda à son frère aîné Mathieu « une imprimerie, divers livres reliés et non reliés, et des outils de relieur ». L'année suivante, Mathieu Roquemaurel publia la plaquette basque suivante : « LAU-URDIRI | GOMENDIOZCO CARTA | *edo* | GUTHUNA | *J. D'ETCHEBERRI, SARACO Dotor Miricuac* .... BAYONAN, | MATEO ROQUEMAUREL Imprimatçaillea eta Liburu- | saltçaillea baithan, Apumayuco carrican ». Aussi, le 27 mai de cette même année, une sentence municipale prononçait que « Mathieu Roquemaurel devra fermer sa boutique de libraire et démonter ses presses d'imprimerie ». Il interjeta immédiatement appel ; bien que cet appel fût suspensif, Paul Fauvet adressa, le 5 décembre 1718, une nouvelle plainte contre lui. Roquemaurel y était accusé d'avoir imprimé et mis en vente un *exercicio spirituala* en basque avec cette firme : « chez Mathieu Roquemaurel, libraire, rue Pont-Mayon ». Le livre portait aussi la mention : « avec l'approbation de Monseigneur l'Évêque de Bayonne », mention que l'Évêque avait, dès le 1er décembre, dénoncée comme inexacte au premier échevin de la ville. Une perquisition fut faite chez Roquemaurel ; elle amena la saisie de cent exemplaires de ce petit volume, dont six reliés et cinquante-quatre en feuilles. Il y avait alors à Bayonne, rue Orbe, un relieur nommé Juand.

La contestation entre Fauvet et Roquemaurel fut terminée par un avis du Conseil du 19 juin 1719, portant que la prétention de Roquemaurel, contre laquelle avaient protesté Paul Fauvet, Étienne Labottière et Arnaud Verdier-Maffre, ne pouvait être admise parce qu'il n'y avait à Bayonne ni place d'imprimeur, ni place de libraire vacante.

Digitized by Google

Dans les pièces du procès, on constate l'intervention assez inattendue d'un certain Nicolas Doré, ancien ouvrier d'Antoine Fauvet, qui affirmait avoir seul droit à la première place d'imprimeur qui viendrait à vaquer.

Il paraît intéressant de mentionner ici une décision du 21 novembre 1727, prescrivant aux libraires et aux imprimeurs, en exécution de l'édit royal du mois d'août 1686, de déposer au greffe de l'Hôtel-de-Ville de Bayonne deux exemplaires de tout ouvrage qu'ils éditeraient ; ces deux exemplaires devaient être envoyés, l'un à M. le Garde des sceaux, l'autre au château du Louvre pour la Bibliothèque du roi.

Mais pour en revenir aux imprimeurs de Bayonne, il est certain que Labottière n'a jamais rien imprimé et qu'il tenait seulement une librairie. En 1725, il ferma boutique et retourna à Bordeaux. Les registres de l'état-civil de Bayonne ne mentionnent son nom que de 1714 à 1725 ; sa femme s'appelait Anne ou Marianne (les actes varient) Boudé-Boé, et elle était probablement fille de Guillaume Boudé-Boé, imprimeur-libraire à Bordeaux « rue Saint-James, près du Grand Marché », qui a publié notamment, en 1720, l'*Imitation* basque de Michel Chourio. Elle était évidemment sœur, tante ou cousine d'Anne Boudé, qui épousa en 1730, comme nous le verrons tout à l'heure, Pierre Fauvet. On sait que les Boudé étaient de Toulouse ; Guillaume Boudé-Boé avait vraisemblablement épousé la fille de Boé, imprimeur-libraire à Bordeaux, qu'il remplaça entre 1703 et 1714.

Quoi qu'il en soit, la boutique d'Étienne Labottière était « au Port-Neuf ». Par son départ, la deuxième place d'imprimeur-libraire de Bayonne devenait vacante ; aussi,

Digitized by Google

le 24 avril 1730, Paul Fauvet et Jean Fauvet fils la demandèrent-ils pour ce dernier. Dans cette demande, Paul Fauvet déclare qu'il imprime pour l'Évêché, l'Intendance, la Douane, la Mairie, la Police, et qu'il a quelques petites brochures de prières ou catéchismes en langue basque ; il ajoute que Verdier-Maffre, ayant peu de débit, ne s'est pas réassorti depuis 1723, qu'il n'y a donc en réalité actuellement à Bayonne qu'un imprimeur, un libraire et deux relieurs. Le 28 août 1730, un arrêt accueillit favorablement cette demande, et Jean Fauvet fut reçu comme successeur d'Étienne Labottière, ainsi qu'en fait foi l'acte suivant du registre des délibérations du Corps de ville de Bayonne :

Lundi, 2 juillet 1731.

Le sr Jean Fauvet fils ayant présenté un arrêt du Conseil du 12 mars 1731 qui ordonne qu'il sera receu imprimeur libraire de cette ville pour avec son père remplir les deux places d'imprimeur réglées par l'arrêt du 11 août 1704,

Lecture faite dud. arrêt et de la requette dud. Fauvet, ouy le procureur du Roi, il a été délibéré que led. Fauvet fils est et demeure receu conformément aud. arret.

Ce fait, il a preté le serment au cas requis devant Monsieur Casaubon.

Jean Fauvet, qui demeurait en 1734 rue du Pont-Neuf, maison Lissalde, avait épousé le 24 octobre 1731 Gracieuse Varangot ; elle lui donna neuf enfants, dont l'aîné, Paul, naquit le 17 novembre 1732.

Paul Fauvet père mourut le 16 novembre 1736, laissant son fonds à sa veuve, qui, pour l'exploiter, s'associa avec son beau-fils Jean. Celui-ci réunit donc sous sa main les deux imprimeries réglementaires de Bayonne, mais

Digitized by Google

pour bien peu de temps, car son frère consanguin Pierre Fauvet, qui avait travaillé chez les de La Court à Bordeaux, fut reçu deux fois imprimeur-libraire à Bayonne, le 7 janvier 1737 en remplacement de son père Paul, et le 23 décembre 1757 « en remplacement de sa mère ». Pierre Fauvet avait épousé, vers 1730, Anne Boudé, d'une famille bien connue d'imprimeurs, dont il eut, entre autres enfants, Pierre-Hyacinthe Fauvet, né le 27 mars 1731, qui lui succéda plus tard sous le nom de Fauvet jeune. Il est probable que Pierre Fauvet travailla avec son frère et sa mère jusqu'en 1757, et que c'est seulement en 1757 qu'il établit une imprimerie-librairie séparée pour son compte.

Jean Fauvet mourut le 8 avril 1760 (l'acte de décès lui attribue la double qualité d'imprimeur et de relieur) et eut pour successeur son fils Paul, qui avait fait ses humanités à Toulouse, au collège des Jésuites, et qui avait travaillé à l'imprimerie royale à Paris. Une décision du Corps de ville, en date du 1er août 1760, ayant constaté ses capacités, il obtint le 15 septembre 1760 un brevet royal et prêta serment le 6 octobre suivant. Il prit le nom de *Fauvet-Duhart* ou *Duhart Fauvet* après son mari ge, célébré le 12 juin 1764, avec Marie Duhart, fille du notaire royal de Hasparren.

En 1737, Leclercq de Dax avait demandé à remplacer Paul Fauvet, premier du nom ; sa demande n'avait pu être accueillie (1).

(1) Leclercq, qui était peut-être fils du Barthélemy Leclerc de Limoges de 1684, s'établit plus tard, comme imprimeur, à Dax même, sans doute après 1740, car la première édition connue du

Digitized by Google

Le 24 décembre 1756, Jean Fauvet avait demandé au Corps de ville l'autorisation de publier, avec privilège exclusif, un journal hebdomadaire, probablement le premier qui ait paru à Bayonne, qui devait donner « des nouvelles des Corsaires, des prises, des courses », etc., « les arrivées des vaisseaux marchands », etc. Cette autorisation lui fut accordée ; les archives de Bayonne possèdent un exemplaire du nº 17, qui est daté du 23 avril 1757 : c'est un feuillet pet. in-8º carré, imprimé au recto et au verso, qui porte le titre de « Journal maritime de Bayonne ».

Paul Fauvet-Duhart, qui avait fondé une autre imprimerie à côté de l'Église des Carmes, rue des Tanneries (plus récemment rue du Gouvernement, actuellement rue Thiers), fit de son atelier un établissement modèle. On prétend que, pour l'attirer à Paris, les Didot lui firent des offres magnifiques qu'il déclina. C'est lui qui a publié, en 1776, le plus beau livre qui soit jamais sorti des presses bayonnaises, les *Fables* | *causides* | *de la Fontaine* | *en bers gascouns.* | *A Bayoune,* | *de l'Emprimerie* | *de Paul Fauvet-Duhard* (sic) | M. DCC. LXXVI ; in-8º de 284 et x p., avec titre gravé et portrait de la Fontaine en gardre (1).

catéchisme de Dax (qui est daté du 2 mars 1740) fut publiée à Pau, chez Guillaume Dugué et Jeanne Desbaratz (1740-1766). Roger Leclercq fut remplacé par son fils, qui imprimait encore en 1792. Dans l'état général de 1777, il est dit que Roger Leclercq exerce en vertu d'un arrêt du Conseil du 8 novembre 1768.

(1) Voyez, sur ce livre, mon article dans la *Revue des Bibliophiles* de mars et avril 1879, reproduit aux pages 238-247 des *Mélanges de linguistique et d'anthropologie,* par A. Hovelacque, É. Picot et J. Vinson. *Paris,* 1880.

Digitized by Google

Paul Fauvet-Duhart, qui mourut le 3 octobre 1791, avait eu trois enfants, deux filles et un garçon. Ce dernier, Pierre-Armand-Joseph-Pascal, né le 29 juillet 1776, succéda à son père ; il mourut à Bayonne le 13 novembre 1845. Vers 1836, il s'était associé avec M. Édouard Maurin ; mais, après sa mort, l'imprimerie passa à M. Foré, qui prit en 1846 M. E. Lasserre pour associé. A partir du 1er janvier 1855, l'imprimerie fut au nom seul de ce dernier.

Pierre Fauvet ou Fauvet jeune, qui était l'imprimeur de l'Évêché, ne paraît pas avoir fait de brillantes affaires ; dans l'État général des Imprimeurs du royaume dressé en 1777 (Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, nº 21832, fº 3), il est dit qu'il y a à Bayonne deux imprimeurs, Paul Fauvet et Pierre Fauvet, qui « jouissent en vertu d'arrêt du Conseil du 8 novembre 1768 », et on ajoute qu'une imprimerie « suffit à Bayonne », que celle de Pierre Fauvet est « à supprimer », que cependant « si on la supprime, il faut que Paul Fauvet fasse un sort à Pierre, son oncle, qui est malaisé ». Cette imprimerie ne fut point supprimée. Pierre Fauvet mourut le 22 avril 1781 ; sa maison fut provisoirement dirigée par Paul, parce que Pierre ne laissait que des enfants en bas âge, deux fils et une fille. Celle-ci, qui était « à Paris », mourut à Bayonne, en 1807, à l'âge de quarante ans. J'ignore ce qu'est devenu son second fils Henry. L'aîné, Pierre-Hyacinthe, succéda à son père. Il se maria, le 8 avril 1793, avec Catherine Pegros ; il en eut deux filles, Marie-Victoire, née en 1796, qui épousa un nommé Bernain, dont un descendant était naguère imprimeur-lithographe à Bayonne, et Catherine-Hortense, qui épousa un sieur Gentil. Pierre-

Digitized by Google

Hyacinthe, dont l'atelier était situé rue du Port-Neuf, mourut le 3 avril 1832.

L'imprimerie de Paul Fauvet était rue Orbe, à l'ancien emplacement des vieilles imprimeries bayonnaises.

Une nouvelle imprimerie fut fondée à Bayonne au commencement de ce siècle, par M. Bernard Lamaignère, né à Pau le 27 juin 1777, qui épousa à Bayonne, le 27 messidor an XII (16 juillet 1804), Jeanne Casenave. Son fils Jean, né le 15 ventôse an XIII (6 mars 1805), épousa le 10 mai 1841 Mlle Marthe Teulières, et fut le père de M. Alfred Lamaignère, l'imprimeur actuel.

Je ne pense pas qu'il soit utile, pour le moment, de poursuivre plus avant cette étude sur l'imprimerie à Bayonne ; mais il me reste à parler des libraires de cette ville et à relater quelques circonstances secondaires qui offrent pourtant un réel intérêt.

Nous avons vu qu'en 1718, outre les deux imprimeurs-libraires, il y avait à Bayonne un libraire, Arnaud Verdier-Maffre. Arnaud Verdier, né le 5 mai 1644, fils d'Antoine Verdier et de Jeanne Daguerre, avait épousé Saubade Maffre le 14 février 1694; elle lui donna treize enfants, dont huit garçons. Verdier habitait rue de la Salie ; il avait succédé à son beau-père, Jean Maffre, mort le 27 décembre 1705, marchand-libraire « à la Salie », « rue Port-de-Castets » ou « rue Pont-Mayou » selon les actes de l'état-civil, « aux Cinq-Cantons » selon les livres qui portent son nom (les *Noëls* basques d'Etcheberry, éditions de 1697 et 1699). Maffre avait eu sept enfants de sa femme Jeanne de Quintàa : le quatrième, sa fille Saubade, était né le 28 septembre 1669 ; elle mourut le 9 décembre 1715.

Dès 1636, les archives de Bayonne font mention d'une

Digitized by Google

librairie Maffre ; ce Maffre n'était peut-être que le correspondant ou le représentant des Millanges, de Bordeaux, qui, en 1620, payaient à la ville de Bayonne le loyer d'une boutique de libraire.

Un arrêt du Conseil du 28 février 1707 nomma Arnaud Verdier-Maffre libraire seulement. En 1742, il vendit son fonds à Forest, de Toulouse, qui, au mois de juillet, envoya un de ses commis, ancien apprenti imprimeur à Toulouse, Jean-François Trebosc, pour en prendre possession. Mais les Fauvet contestèrent à Trébosc le droit de vendre des livres ; ils prétendaient que, contrairement au règlement général de 1712, Trebosc n'avait en réalité fait aucun apprentissage, qu'il n'avait subi aucun examen et qu'il ne savait « ni la langue latine, ni lire le grec ». Trebosc répondait qu'il avait commencé son apprentissage à Toulouse chez Forest, le 1er novembre 1735, qu'il avait subi un examen devant un jury composé de Verdier et de trois ecclésiastiques, et enfin qu'il avait deux procurations générales de Forest, datées l'une de 1742, et l'autre de 1744. Une ordonnance de l'Intendant du 3 mai 1743 donna raison aux Fauvet et interdit à Trebosc de vendre des livres. Les Fauvet firent saisir plusieurs fois des caisses de livres adressées à leur concurrent, et notamment un envoi considérable destiné à l'Espagne. Trebosc réussit pourtant à obtenir la reconnaissance de son droit comme successeur d'une librairie « qui se perpétue », disent les requêtes, « depuis deux siècles », et il fut officiellement reçu libraire le 27 octobre 1744. Nous voyons dans les pièces du procès, qui, par parenthèse, coûta à Trebosc 73 livres 18 sous de frais, qu'en 1742 la boutique de Verdier-Maffre était située rue du Pont-Mayou, celle de

Digitized by Google

Jean Fauvet rue Orbe ou Vieille-Monnaie, et celle de la veuve Fauvet dans la même rue Orbe, au bout, « près les Carmes ».

Jean-François Trebosc, de Toulouse, fils d'un lieutenant d'infanterie, se maria à Bayonne, le 20 juin 1747, avec Marguerite Lacalet, dont il eut un fils et quatre filles. Dans l'acte de mariage, il est qualifié de « libraire, successeur de Verdier-Maffre, rue Pont-Mayou ». Son fils mourut très jeune ; aussi céda-t-il son fonds, probablement vers l'époque de la Révolution, à un nommé Bancel : c'est sans doute ce dernier dont le nom figure, sous les initiales G. B., sur le titre d'un ouvrage basque connu sous la désignation de *Petites méditations,* publié par P. Fauvet en 1784, et réimprimé par lui-même en 1787 ; la contrefaçon de G. B., datée aussi de 1787, est manifestement antidatée. A la librairie était annexé un cabinet de lecture. Bancel eut pour successeur M. Gosse, qui fut à son tour remplacé par M. Mocochain. Ce dernier a réuni à son cabinet de lecture ceux qui avaient été fondés plus tard à Bayonne, parallèlement au sien pour ainsi dire, par MM. Jaymebon et P. Cazals.

Les privilèges dont jouissaient les libraires et imprimeurs patentés faisaient beaucoup de jaloux, et causaient naturellement ce qu'on pourrait appeler une contrebande incessante. Le 23 novembre 1733, Paul et Jean Fauvet demandaient qu'on fît « inhibitions et défenses à tous colporteurs, porteurs de balle, merciers et quincailliers, de vendre livres, libelles et diurnaux, contrefaits ou imprimés à l'étranger, grands et petits, reliés en blanc ou fripés ». Un de ces colporteurs, Pierre Mauriez, dit Lagarrigue, exposait des livres en vente, dans un panier, rue des

Digitized by Google

Tanneries ; le 1er février 1734, on saisit son étalage, qui comprenait, entre autres, les ouvrages suivants : *Conférence des nouvelles ordonnances de Louis XIV*, *Examen des esprits* (en deux volumes), *Le repos de Cyrus, Le nouveau secrétaire de la Cour*, les *Œuvres* de Boileau, *Gulliver*, *Heures* dédiées au Roi, *Le chemin du ciel*, *Heures* dédiées à la duchesse de Bourgogne, *Grandes Heures* et *Prières chrétiennes*.

Pourtant, dès le 28 janvier 1734, il avait été interdit à Lagarrigue de vendre des livres. Cette sentence était intervenue à la suite d'une requête de Gracy Fesantieux, veuve d'Antoine Fauvet, qui avait demandé, le 23 décembre 1733, à disposer en faveur de Lagarrigue du « privilège qu'elle a de son mari ». Son beau-fils et son arrière-beau-fils lui avaient répondu, assez durement, le 11 janvier 1734, qu'elle était déchue de tous droits pour avoir épousé précipitamment, après la mort d'Antoine Fauvet, sans attendre l'expiration de l'année de deuil, le relieur Hugues Caron, dont elle était devenue veuve depuis.

Le 12 mars 1734, une nouvelle décision municipale donna tort à Lagarrigue, contre lequel fut rendue une autre sentence de défense le 11 décembre 1737.

Le 23 février 1763, une requête, signée de Paul Fauvet et de François Trebosc, dénonçait cependant encore « les abus journaliers commis par les colporteurs qui se livrent impunément à la vente publique des livres de toute espèce ». Une ordonnance municipale du même jour renouvela en conséquence les défenses faites aux colporteurs de vendre des livres.

Parmi les pièces jointes à ces requêtes et à ces décisions, il y en a d'intéressantes. Nous y apprenons, par exemple,

Digitized by Google

qu'en 1743, une Grammaire espagnole de Sobrino se vendait à Bayonne trois livres, mais qu'il fallait mettre cinq livres pour avoir la *Méthode pour communier avec Dieu.* A la date du 1er décembre 1737, nous trouvons un véritable Catalogue des livres d'assortiment de « Fauvet fils »; nous y remarquons :

« Volumes in-folio : *Vie des Saints,* Calepin, Dictionnaire de Danet, Galien, Hippocrate, huit ou neuf ouvrages de médecine, etc. ;

« In-quarto : *Pédagogue chrétien,* Lamazane. *Cursus philosophicus,* Missels et Graduels romains, etc. ;

« In-octavo : *Officina latinitatis,* Arithmétique de Capdeville, Prônes de Joli (4 vol.), *Perfection* de Rodriguez (4 vol.), *Imitation de Jésus-Christ* en espagnol, etc. ;

« In-douze : Arithmétique de Legendre, *Histoire de Charles XII* (2 vol.), *Morale de Grenoble* (8 vol.), Catéchisme de Montpellier (4 vol.), Traité de la civilité, Cuisinier français, Confiturier royal, l'*Ange conducteur, Bonheur de la mort chrétienne, L'infortuné napolitain,* Saint-Évremont, Racine, Molière, Hipolite (*sic*) comte de Douglas, *Méditations d'Abelly,* etc. ;

« In-seize, in-dix-huit, in-vingt-quatre : Catéchismes de ce diocèse, en gros et en petit, tant françois que basque, et autres usages de la même langue. »

Les compétitions et les concurrences entre libraires étaient si fréquentes à cette époque qu'il y eut, entre les Fauvet eux-mêmes, de vives discussions d'intérêt. Le 23 mars 1770, Pierre Fauvet voulait qu'on interdît à son neveu Paul « d'imprimer, vendre et débiter des livres spirituels à l'usage du Diocèse de Bayonne, soit en basque, soit en françois », car son père en avait eu le privilège

Digitized by Google

exclusif de l'évêque de Lavieuxville (1728-1734), et, lui, l'avait eu de Guillaume d'Arche (1745-1774).

Mais le commerce de livres avait pris de l'extension. Un nommé Dhiribarren (Thomas), relieur, avait ouvert vers cette époque (1770) une boutique de libraire. Paul Fauvet-Duhart réclama, et, le 1er février 1773, une sentence municipale interdit à Dhiribarren de vendre des livres autres que « a b c, almanachs, et petits livres d'heures et prières imprimés avec approbation et privilège ». Dhiribarren ne se tint pas pour battu : il prouva, en produisant une quittance du Contrôleur général des finances, en date du 28 janvier 1773, qu'il avait acquis l'une des quatre places de libraires créées à Bayonne par l'édit de mars 1767. En conséquence, il fut reçu en cette qualité le 15 février 1773. Le seul livre, à ma connaissance, qui porte le nom de Dhiribarren est le suivant : « L'office | du | Sacré-Cœur | de Jésus, | Latin et François, | .....(vignette) | A Bayonne | chez Dhiribarren, libraire | — | M. DCC. LXXIX », in-12 de 144 p. (les chiffres 67 à 74 sont employés deux fois).

Les trois autres places de libraires étaient occupées par Trebosc, Paul Fauvet-Duhart et Pierre Fauvet. Pourtant on trouve, dès 1766, dans les actes de l'état civil, le nom de Jean Cluzeau, libraire. Était-il commis ou associé de Dhiribarren? Lui succéda-t-il? Je l'ignore, mais je constate que Cluzeau est qualifié, dans les actes postérieurs, tantôt de libraire, tantôt d'imprimeur, et tantôt de relieur ; et d'autre part, je vois que de 1775 à 1776, il payait la capitation d'imprimeur. Natif de Saint-Georges, diocèse de Périgueux, Jean Cluzeau épousa à Bayonne, le 13 mai 1766, Catherine Larrodé ; il en eut quatre enfants, dont les deux derniers, Michel, né le 2 décembre 1771, et Léon-Martin,

Digitized by Google

né le 1er mars 1776, continuèrent la maison de leur père. Associés ou séparés, ils publièrent, eux et leurs descendants, de 1804 à 1850, un grand nombre d'ouvrages religieux, en français ou en basque, imprimés les premiers à Toulouse chez Corne, d'autres à Saint-Esprit « à l'imprimerie Cluzeau » (1830-1835), d'autres à l'imprimerie Lamaignère à Bayonne. Il existe encore à Bayonne une librairie Cluzeau, tenue par une dame Vaugeois, née Cluzeau.

A la fin du dernier siècle, probablement pendant la période révolutionnaire, s'ouvrit à Bayonne nouvelle librairie, celle de Bonzom. Bonzom (François), né à Montesquieu (Ariège) vers 1759, et mort le 2 mars 1837, paraît être arrivé à Bayonne l'an IX. Il demeurait, pendant l'an X, « rue Pont-Majour », n° 554 (devenu n° 18 en 1811). Il eut un fils, Joseph-Eugène, né le 13 thermidor an XI (1er août 1803), et quatre filles, dont les deux dernières jumelles ; l'une d'elles, Marie-Louise, née le 15 mars 1811, épousa, le 14 janvier 1833, M. Ferdinand Lebeuf. Dès 1793, il y avait à Bayonne un perruquier du nom de Bonzom (Dominique) ; c'était peut-être un frère ou un oncle du libraire.

JULIEN VINSON.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

SUR LE ROLE DE L'ÉVOLUTION PHONÉTIQUE ET DE L'ANALOGIE DANS LE DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE.

Dans un article rempli d'idées et de savoir, comme tous ceux qui sortent de sa plume, sur le *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, de M. Henry (1), M. Louis Havet affirmait récemment que « les phénomènes (du langage) qui ne sont pas analogiques, c'est-à-dire les changements phonétiques, ne sont en eux-mêmes que des déformations *stériles* du langage » ; et, plus loin, il ajoutait, en parlant de la force analogique : « Elle *seule* accroît, elle *seule* multiplie, etc. » Ces quelques mots impliquent, s'ils sont justes, la condamnation sans appel de la théorie que j'ai exposée dans mon livre l'*Origine et la philosophie du langage*. Ceux qui le connaissent savent, en effet, que c'est à la multiplication des formes du langage par l'altération phonétique que j'en attribue les développements les plus anciens et les plus importants. L'une des deux manières de voir exclut donc absolument l'autre, et, je le répète, si M. Havet a raison, il faut nécessairement que

(1) *Revue critique*, numéro du 21 janvier 1889.

Digitized by Google

j'aie tort. Ce dilemme étant ainsi posé, et non par moi, mon contradicteur indirect ne trouvera pas mauvais, j'en suis sûr, que j'essaie de montrer pourquoi je conserve mon opinion, et reste aussi convaincu que jamais de la vérité du principe sur lequel j'ai fondé la plupart de mes théories de linguistique.

Parmi les milliers d'exemples que je pourrais invoquer à l'appui de ma thèse, je n'en choisirai qu'un, mais décisif et qui me paraît de nature à trancher la question net; car si mes explications sont justes pour le cas que je vais examiner, elles peuvent l'être et doivent l'être pour tous les cas analogues, lesquels, je ne saurais trop le redire, sont innombrables.

Il y a en sanskrit une racine *roc-ruc,* briller, qui se retrouve dans toute la famille indo-européenne ; c'est le grec λευσσ- dans λευσσω, le latin *luc-* dans *luceo*, le zend *rukhsh,* le slave *lysc,* l'allemand *leucht-* dans *leuchten.* Cette racine, commune à la langue védique et à la langue classique, a subi assez tardivement le phénomène d'altération phonétique appelé lambdacisme, que l'on constate, en ce qui la concerne, dans tous les idiomes de la famille à part l'ancien sanskrit et le zend. Dans la langue classique, on la voit, en effet, doublée d'une *nebenform*, *lok* et *loc,* qui, alors que la forme *roc-ruc* est restée affectée au sens de *briller,* s'emploie dans la signification voisine de *voir*. Or, si l'on considère que les deux significations se trouvent réunies dans le grec λεύσσω, comme elles le sont dans quantité d'autres racines indo européennes où le sens de briller paraît primitif, il ne semble pas possible de mettre en doute ce fait que *roc-ruc* contenait en puissance l'une et l'autre des significations dont il s'agit, et

Digitized by Google

qu'elles se sont nettement dégagées et dédoublées quand le lambdacisme a mis au service de la langue une forme nouvelle *lok* qui permettait à chacune d'elles de revêtir en quelque sorte un costume particulier. En d'autres termes, le doublet morphologique a permis au doublet significatif d'acquérir son entière et manifeste individualité.

On voit par là aussi clairement que possible, ce me semble, que loin d'être *stérile,* loin de laisser à l'analogie le privilège de tout *accroître* et de tout *multiplier,* le changement phonétique a eu, en pareil cas, l'effet le plus utile et le plus visible sur la *fécondité* des formes du langage, autrement dit sur leur *accroissement* et leur *multiplication.*

Est-ce à dire que je nie le rôle de l'analogie en pareille œuvre? Tous mes travaux sont là pour protester contre une semblable interprétation de mes doctrines. Seulement, je fais à chacun des deux agents la part qui lui revient dans la production du langage. Les changements phonétiques ont donné naissance aux différentes formes radicales, comme aux différentes formes des suffixes, c'est-à-dire, en réalité, aux véritables matériaux de la langue ; ils en ont pétri, modifié et, par conséquent, multiplié les premières ébauches au gré des mêmes influences qui font que dans la nature il ne naît jamais deux choses exactement semblables.

L'analogie, au contraire, a agi à l'égard de ces matériaux combinés comme la presse à l'égard d'une planche d'imprimerie ; elle en a tiré des épreuves à des milliers d'exemplaires, d'une part, sous forme de parties radicales communes à chaque famille de mots ; d'autre part et à l'aide des suffixes, sous forme de nominatif, d'accusa-

Digitized by Google

tif, etc., ou de première, de seconde, ou de troisième personnes de verbes à un mode personnel, ou de participe passé, etc. Bref, la nature a *créé* les éléments des langues au moyen de l'altération phonétique, tandis que l'esprit humain a *combiné* et *reproduit* à l'infini, par l'analogie, ces mêmes éléments ; chacun ici, du reste, s'en tenant à son rôle, qui est, — nous le répéterons jusqu'à ce qu'on finisse par le comprendre, — pour celle-là de créer, c'est-à-dire de donner naissance à des formes toujours nouvelles ; pour celui-ci, de mettre en œuvre, par des combinaisons sans cesse reproduites une fois trouvées bonnes, les matériaux fournis par la nature.

PAUL REGNAUD.

Digitized by Google

NOTICE GRAMMATICALE

SUR LA LANGUE *MOSETENA*.

Après avoir énuméré les diverses tribus qui sont établies sur les bords du Rio Madre de Dios, du Mamore, du Madidi et du Beni, M. Edwin R. Heath (1) mentionne les *Mosetenas* en disant : « Some forty miles up the Beni is « the mission of Muchaves, beyond that Santa Ana, and « just above the junction of the rivers from Cochabamba « and La Paz (forming the Beni), and on the former that « of Covendo ; these are composed of Mosetena in- « dians (2). »

Le nom de ces Indiens était connu, tout au moins depuis 1834, par la publication d'une sorte de catéchisme intitulé : « Doctrina y oraciones cristianas en lengua mosetena, compuestas por el P. Fr. Andres Herrero, misionero apostolico, y traducidas en español palabra por pala-

(1) Dialects of Bolivian indians, by Edwin R. Heath, gathered during three years residence in the Department of Beni, in Bolivia. — *The Kansas City Review*, april 1883.

(2) On lit, à l'article *Beni*, dans le *Dictionnaire de géographie universelle*, par Vivien de Saint-Martin : «.... Le fleuve prend son nom de Beni au confluent du Rio de la Paz et du Rio Ayopaya, dans le pays des *Mosetenes*. »

Digitized by Google

bra. Roma, en la imprenta de propagande. » Mais, bien que cette plaquette ait été cataloguée par M. Charles Leclerc, avec l'indication d'ailleurs inexacte que le mosetena serait un dialecte du Moxo, mon attention ne s'était pas portée sur la langue des Mosetenes, et c'est seulement après avoir eu communication des vocabulaires colligés par M. Heath que, ma curiosité s'étant éveillée, j'ai songé à extraire des pauvres textes du P. Herrero les éléments d'une notice grammaticale.

Le mosetena n'est apparenté ni avec le moxo ni avec aucune des autres langues boliviennes connues.

PHONÉTIQUE.

Le P. Herrero a transcrit, au moyen des signes espagnols dont le tableau suit.

Voyelles :	*u* (*ou*), *o*, *a*, *e*, *i*.
Consonnes :	*c*, *qu*, *g*, *j*,
	ch, *ts*, *y*, *ñ*,
	t, *d*, *s*, *r*, *n*,
	p, *b*, *f*, *v*, *gu*, *m*.

J'ai relevé, entre la transcription du missionnaire et celle de M. Heath, un certain nombre de divergences.

	Herrero.	Heath.
Homme,	*tsoñi*,	*zoñi*.
Vie,	*tsa-mo*,	*za*.
Femme,	*pen*,	*phen*.
Fils,	*abamu*,	*anamu*.
Ventre,	*guoco*.	*voco*.

Digitized by Google

	Herrero.	Heath.
Chair,	*sus*,	*chiljs*.
Bon,	*jom*,	*hem*,
Tout,	*erog*,	*ere*.
Mentir,	*boñui*,	*ueñey*.
Mari,	*bomchi*,	*ueutchi*.
Terre,	*jac*,	*ac*.
Cœur,	*cogchi*,	*cotchi*.
Dérober,	*suai*,	*choay*.
Dix,	*arat-tac*,	*araj-tac*.

DU GENRE.

Il n'y a pas trace de distinction générique dans les textes du P. Herrero.

Mais M. Heath donne, pour le cas possessif du pronom de la première personne, les deux formes *ye-tchi* et *ye-si* (*ye-se*) comme étant employées, tantôt la première par les hommes et la seconde par les femmes, tantôt la première quand il s'agit d'un homme et la seconde quand il s'agit d'une femme.

a) *Yetchi mumu, yesi mumu,* le père de moi; *yetchi ze, yesi ze,* la mère de moi.

b) *Yetchi nentchi,* le mari de moi; *yese phen,* la femme de moi; *yetchi vogit,* le frère de moi; *yesi vogisotchi,* la sœur de moi.

DU NOMBRE.

La distinction numérique n'est exprimée ni dans les noms ni dans les verbes.

Digitized by Google

PRONOMS PERSONNELS.

		Heath.	Herrero.
Singulier :	1	*ye*,	*ñus*, *ñu*.
—	2	*mi*,	*mi*.
—	3	*mo*,	—
Pluriel :	1	*tsiin*,	*tsum*.
—	2	*mi-m*,	*miin*.
—	3	*mo-m*,	*mo-n*.

POSSESSION.

La relation dite du cas génitif s'exprime par la suffixation de *-s* ou de *-si* au nom possesseur. Exemples : *ñocsi-s pem-mo*, de otro la muger ; *juicio-s mayenye*, del juicio el dia ; *mumu-s bucug-ya*, del padre à su diestra ; *Espiritu santo-s tim-mo-ya*, del Espiritu santo en el nombre ; *Eva-s abamu*, de Eva hijos ; *uchaa-si ñiveisim*, de los pecados el perdon ; *sacerdote-s mic-ya*, del sacerdote por su palabra ; *Jesu Cristo-s chos-mo muñi*, de Jesu Cristo sangre se convierte.

La même particule affecte les pronoms personnels possesseurs.

Exemples : *ñu-si uchaa*, mi culpa ; *ñu-si abamu*, mios hijos ; *mi-s reino*, tu reino ; *mi-s guoco-cam-si abamu*, de tu vientre el hijo ; *mi-s mumu*, tu padre ; *cuin-si cogchicam*, con su corazon ; *Jesu Cristo cuin-si abamu*, Jesu Cristo su hijo ; *tsum-si mumu*, nuestro padre ; *tsum-si tanta*, nuestro pan ; *tsum-si nono*, nuestra madre ; *tsum-si uchaa*, nuestros pecados (1).

(1) La possession s'exprime de la même manière dans la langue

Digitized by Google

EXPRESSION DES CAS OBLIQUES.

Les cas obliques s'expriment au moyen de postpositions qui sont le plus souvent suffixées.

a) *ñu ve*, por mi; *tsum-ve*, por nosotros, acia nosotros, à nosotros; *tsum-si uchna-ve*, por nuestros pecados; *jetye-ve*, porque; *mee-ve*, por eso mismo, por tanto.

b) *Jac-che*, en la tierra; *erog boetye-che*, en todo lugar; *crus che*, en la cruz; *crus-che*, id.

c) *Jac-cam*, en la tierra; *cogchi-cam*, de corazon; *infierno cam*, al infierno; *Maria santissima-s guoco cam*, de Maria santissima; *Santo sacramento cam*, en el santo sacramento; *hostia chig vino cam*, en la hostia y en el vino; *yeret chet-cam*, en una parte; *muin-mon hostia cam ve*, en la entera hostia porque.

d) *Tsum-mum*, á nosotros; *aiyo Dios mi mum boin*, el señor Dios contigo esta.

e) *mi tié*, á ti.

f) *Ave Maria gracia-ya bon*, Ave Maria de gracia plena; *juicio-s mayenye ya*, del juicio en el dia; *Poncio Pilato-s achi mic ya*, de Poncio Pilato por su mandato (par sa mauvaise parole); *tac mic-ya*, con diez palabras; *fiesta-s mayenye ya*, de las fiestas los dias en; *fiesta-s chi domingo-s mayenye ya*, de las fiestas y domingos en su dia; *Pascua-ya*, en la Pascua; *bomchi ya*, por influjo de hombre (par un mari); *unye-ya*, entonces; *anoi-ya*, *mic-ya*, *ummo-ya*, con pensamiento, con palabra, con obra; *ñu-si anic ucha-ya*, por mi grande culpa.

des Colorados, ex. : *Dios-tši nao*, le fils de Dieu; *Kristo-tši aya*, la mère du Christ; *la-tši apa*, mon père; *nu-tši apa*, ton père.

Digitized by Google

Remarque. — Quelques noms sont affectés d'une particule *mo* dont la nature propre et la fonction n'ont pu être précisées. Exemples : *ñocsi-s pem mo nec magete-arai mi*, de otro la muger no desearas tu; *unsisem vino Jesu Cristo-s chos-mo muñi*, quando el vino de Jesu Cristo su sangre se convierte; *unsisen tanta Jesu Cristo-s sus-mo muñi*, quando el pan de Jesu Cristo en su carne se convierte; *mumu-s chi abamu-s chi Espiritu santo-s timmo-ya*, del padre y del hijo y del Espiritu santo en el nombre; *tsum-ve doroye-ba mi-s anic magoi-sim veg-mo-ya*, acia nosotros vuelve tus muy alegres ojos.

DU VERBE.

Sauf à la troisième personne, l'auteur de l'action est représenté par un pronom personnel qui se place, le plus souvent, à la suite du thème verbal, tantôt suffixé, tantôt simplement postposé.

Temps passé. — Exemples : *inyi iqué*, fue concebido; *isubca-que*, nació; *chitai ñivei boin ique*, mucho padeció; *inca-que*, bajo, fué; *tsaebada-que*, resucitó; *bogba-que*, subió; *muna-que*, se hizó; *gatsi ique*, quedó preñada; *jomtaca que*, hizó; *crus-che pacte chi ujate ique*, fué crucificado y muerto; *ucha-ique ñus*, pequé yo.

Temps futur. — Exemples : *Jom-arai boin-mi*, bien vivirás tu; *mi-s mumu chig nono jom-arai chiqueté mi*, á tu padre y madre bien respetarás; *ñec achi jurasi arai mi*, no mal jurarás; *comulga arai mi*, comulgarás tu; *confesarai mi*, confesarás tu; *diezmo chi primicia somete-rai mi*, el diezmo y primicias pagarás tu; *atsi arai*, vendrá; *unye-ya tsaeba-arai chigme erog munsi tsum*, entonces

Digitized by Google

vivos serémos tambien todos nosotros; *uñan arai incain?* adonde irán? *tsi-cam arai incain*, al fuego irán; *Dios conyete arai*, á Dios suplicarán; *amba arai cubi uchain ñus*, no mas otra vez os ofenderé yo; *misa arai chicagsi mi*, la misa oirás tu; *chitai magoi arai boin*, may gozosos vivirán.

Remarque. — Tandis que l'indice du passé (*ique,- que*) se postpose ou se suffixe au thème verbal, l'indice du futur (*arai, -rai*) se prépose, se postpose ou se suffixe.

Temps présent. — Exemples : *chiata ñus chicagsi*, con verdad yo creo; *chigme chicagsi ñus*, tambien creo yo; *uts mic jom cogchi-cam chicagsi mi*, estas palabras bien de corazon creeis? *chitai cogchi-cam cauchiti ñus*, muy de corazon me pesa; *vino Jesu Cristo-s chos-mo muñi*, el vino de Jesu Cristo su sangre se convierte; *uñan boin Dios*, donde está Dios?

Conjonctifs et Gérondifs. — La postposition *ya* se postpose ou se suffixe aux formes verbales du passé et du futur, et aussi à des formes verbales en *-sim*, *-im*. Exemples : *unye-ya Dios abamu tsoñi muna-que ya quitchugsa tim-mo*, segun eso Dios hijo hombre hecho como se llama? *quim chig soñi-arai ya tsum*, aora y quando estemos para morir; *chi.sona-arai ya tsum*, y despues que mueramos; *Espiritu santo geac-sim-ya inyi ique*, el Espiritu santo obrando fué concibido; *mitchiti-rai-mi santa Yglesia geacsim-ya*, ayunarás la santa Yglesia quando lo manda; *misa-ya consagra-sim ya sacerdote*, quando en la misa lo consagra el sacerdote; *chetim ya hostia sacerdote am Jesu Cristo-s sus-mo chetim*, partiendo la hostia el sacerdote no de Jesu Cristo su carne se parte? *ujate-ya am cubi tsaebada-que*, haciendo muerto no otra vez se levantó vivo?

Digitized by Google

Remarque. — Il m'a paru intéressant de réunir toutes les formes en *-sim* ou *-im* non suivies de la postposition *ya.*

a) *Mi tie borbeac-sim cauchili-m guati-sim,* á ti llamamos gimiendo, llorando; *tac mic-ya Dios geac-sim jom arai chicagsi-m tsum,* con diez palabras Dios nos habla paraque bien las escuchemos nosotros; *mei ñus Dios peyaquim chi santa Yglesia mei inchiac-sim,* porque asi Dios lo dice y la Santa Yglesia asi lo enseña; *mee-ve conyetac-sim ñus,* por tanto ruego yo; *ñiveac-sim,* compasiva.

b) *Magoi-sim veg-mo-ya,* alegres ojos; *jetye-ve confesa-sim munsi,* porque se confiesa la gente? *am confesa-sim munsi,* no confesando se la gente; *etsi ya sacerdote qui ya arai confesa sim,* si no hay sacerdote con quien se confesarán ; *uchaa-si ñivei-sim,* de los pecados el perdon.

Impératif. — Exemples : *Tanta erog mayenye-s tsum-mum some-ba quim,* pan de cada dia á nosotros dadnos hoy; *uñec mi magee mei jomchie-ba uñec cheve chigme jac-che,* conforme tu quieres asi haced asi en el cielo como en la tierra; *doroye-ba,* vuelve; *incoyacse-ba,* muestra.

Nivei-ti-ti-ca-mi, perdona los tu; *nucti-ti-ca mi,* ayudanos tu; *meiiti-ca mi,* aparta de nosotros; *conyete-ca-i,* ruega.

Prohibitif. — Exemples : *Ñec fivi munchi ujate-mi,* no en vano la gente matarás; *ñec chugse-mi,* no fornicarás; *ñec getye suai-mi,* no cosa alguna robarás; *ñec boñui mi,* no mentirás; *ñec fuquiti mi tsum-si uchaa-ve,* no os enojeis por nuestros pecados.

Participes, Adjectifs. — Exemples : *bo-i-ti,* que estas; *tsa-i-ti,* vivos; *sona-que-i-ti,* muertos; *jomtaqu-i-ti,* hacedor; *achi-i-ti,* maligno.

Digitized by Google

VERBE SUBSTANTIF ET COPULES.

a) *Boin*, vivir, estar, estar sentado.

Exemples . *Dios mi mum boin,* Dios contigo está; *mumu-s bucug-ya boin*, de Padre á su diestra está sentado; *chitai ñivei boin ique*, mucho padecio (beaucoup douleur fut); *jom arai boin mi*, bien tu vivirâs; *tsum-si mumu che-ve boi-ti,* nuestro padre en el cielo que estás.

b) *Etsi, amba etsi*, « no está ».

Exemples : *Am misa-in sacerdote etsi Jesu Cristo hostia chig vino cam? amba etsi.* No diciendo misa el sacerdote no está Jesu Cristo en la hostia y en el vino? no está.

c) *Ato*, es.

Exemples : *Chivin munsi, yeret momo Dios ato*, tres personas, uno solo Dios es; *tsum-si aiyo ato,* nuestro señor es; *unye-ya yenyens tanta ato chi yenyens vino ato*, entonces solamente pan es y solamente vino es.

d) *Moyayem,* hay.

Exemples : *Moyayem Dios,* hay Dios? *moyayem,* si hay; *yeret momo moyayem*, uno solamente hay.

DÉMONSTRATIFS.

D'après M. Heath, *üts*, this; *mo*, that.

Dans les textes : *uts mic*, estas palabras; *uts cam tari boetye,* en este triste lugar; *mee-ve,* por eso.

INTERROGATIFS.

a) *Jetye*, que cosa? *Jetye chugsa santo sacramento*, que

Digitized by Google

es por ventura el santo sacramento? *Jetye-ve amba esti*, porque no esta?

b) *Qui-tchugsa Dios*, quien es por ventura Dios?

c) *Uñugsi moyayem Dios*, donde está Dios? *unsisen, unsisem*, quando?

NUMÉRAUX.

a) *Cardinaux*. — D'après M. Heath : 1 *zrit*, 2 *pana*, 3 *chibbin*, 4 *tsis*, 5 *canam*, 6 *ebeun*, 7 *yeveliye*, 8 *quoncam*, 9 *araj-tac*, 10 *tac*, 20 *zrit-tac*, 30 *pana-tac*, 40 *chibbin-tac*, etc.

D'après le P. Herrero : 1 *yeret*, 3 *chivin*, 5 *canam*, 10 *tac*.

b) *Ordinaux*. — D'après le P. Herrero : 1 *yereti*, 2 *puno-ti*, 3 *chivin-ti*, 4 *guarpendie-ti*, 5 *erogum-ti*, 6 *yeret-nonvinti*, 7 *puno-nonvinti*, 8 *chivin-nonvinti*, 9 *arat-taciti*, 10 *taciti*.

ADVERBES ET CONJONCTIONS.

D'après M. Heath : *oya*, ici ; *mo-ve* et *mi-ve*, là ; *yme*, proche ; *moch*, loin ; *qum*, aujourd'hui ; *muñas*, hier ; *nogno*, demain ; *ehe*, oui ; *am*, non.

D'après le P. Herrero : *quim*, aora ; *cubi*, otra vez ; *am*, *amba*, *nec*, no ; *chiata*, con verdad ; *chitai*, mucho, *anic*, muy, mucho, gravamente ; *yenyens*, solamente ; *mei*, asi ; *uñec*, conforme, asi ; *mei nas*, porque asi ; *mi-nas*, porque tu ; *unye-ya*, entonces ; *chi*, *chic*, *chig*, *chigme*, y, tambien.

Lucien Adam.

Digitized by Google

VOCABULARIO TZOTZIL-ESPAÑOL

DIALECTO DE LOS INDIOS DE LA PARTE ORIENTAL DEL ESTADO DE CHIAPAS (MEXICO).

ABREVIATURAS :

A. = Verbo activo.
N. = Verbo neutro.
V. = Vel, esto es *ó* cuando hay dos palabras sinóminas.
(?) Signo de duda en la lectura del original ms.

Hay mas ó menos 1850 voces indigenas en el vocabulario. En este se ha seguido el afabeto español, y se han agregado las letras *Gh* y *Tz* del *Tzotzil*.

A

Â, asi.
Aal, hablar, decir.
Abi, si, asi es.
Abil, año.
Abbil, Hablado.
Abolag, misericordia (tener). — *Abolagham cum*, tener misericordia de mi.
Abolagel, misericordia.
Ac, paja.
Acabal, noche.
Acàl, carbon.
Acanghelal, v. *yacanvaalé*, nudo de caña.
Acbil, dado. (P. de dar.)
Acbilal, dadiva.
Acol, arriba.
Acot, baile.
Acotag, v. *acotagez*, bailar.
Acotvuaneg, bailador.
Accop, interprete.
Ach, nuevo.
Achcop, novedad.
Achel, lodo.
Acheltil, lodazal.
Achich, tu abnela.
Achixim, maiz nuevo.
Achto, nuevamente.
Achunem, recien nacido.
Achvuacax, novillo.
Agham, elote.
Aghau, v. *rey*, rey.
— señor.
— noble.

Digitized by Google

Aghau, noble ó hidalgo.
Aghauchab, abeja (la mejor clase).
Aghaulel, nobleza.
— reino.
Aghmul, amiga.
— manceba ó amiga.
Agualel, imperio.
Ahin, lagarto.
Alacchigh, manso animal.
Aleghel, tardanzas.
Alumé, v. *alumeto*, aquel.
Amac, patid.
Amati, si (condicional).
Amatioy, v. *amatinacal*, si hay.
Amoltot, tu abuelo.
Amtel, trabajo.
Anayobte, azuela (inst. de carpenteria).
Anebal ich, aire (viento) del Oriente.
Anil, carrera.
Anilagh, aguipar (neutro). — *Anilagham* (id. imperativo).
Anilagam, correr, A., v. *animaghez*.
Anox, basta.
Antel, oficio.
— obra.
Antelvuinic, peon.
Antz, hembra (genérico).
— mujer.
Antzilchig, oveja.
Antzilvuinic, hombre amigo.
Antzilalchitom, puerca (hembra).
Antzilalvuinic, ahembrado.
Antzilel, membrum feminae.
Apcop, voto.
Aquiltic, campo.
Atil, membrum virile.
Atuc, solo.
Atzam, sal.
Atzambil, salada.
Atzamlum, salitre.
Avuaghcop, tu abogado.
Avualcoldavuanegh, tu ayudador.
Avuam, gritar.
Avuananvuinic, gritador (hombre).
Avuanel, grito.
Avum, v. *avunic*, vuestro.
Avuix, hermana mayor.
Axinal, sombra.

B

Bac, hueso.
Bacbal, dado (para jugar).
Bacbul, juego de dados.
Bacmut, tordo.
Bactzi, galgo.
Baczi, lebrel.
Bagbil, clavar.
Balalip, revolcar.
Banquil, hermano mayor.
Baquel, Inquietud, v. *baquelal*.
— turbacion.
Baquez, inquietar, A.
Baquezil, inquieto.
Baquin, cuando.
Baquin? hasta cuando?
Bat, irse, N.
Batbil, ido.
Batel abil, año pasado.
— ida.
Batelozil, siempre.
— *cuxel*, infinidad ó inmortalidad.
Batez, llevar, A.
— hacer ir á otro, A.

Digitized by Google

Batez, enviar, A.
Batez moton, regalo, v. *ghcacbeyton cuum*.
Batinel, correo.
Batzil, veraz.
Batziltzeum, virgen.
— doncella.
Bauitz, altura (de monte).
Bectagh, encarnar.
Beczat, v. *veczat*, niña del ojo.
Beel, camino.
— andanza.
Bequet, carne.
Bequetal, carnal.
Betaghbiloy hoon, adeudado estoy.
Betegh, adeudarse, N.
Betzel, torcido.
Bictagh, achicarse N., v. *bictaghez*, A.
Bictaghez, humillar, A.
Bictaghezbil, achicado.
Bictauté, palito.
Bilil, jugosa ó resbaladiza.
Biquil, tripas.
Biquit, pequeño (en edad).
— chico.
Biquitpoc, pañuelo.
Biyl, nombre.
Bocab, entrañas?
Boch, taza.
Bochiltaquin, vaso de plata.
Bochilum, vaso de barro.
Bogholum, azadon.
Bol, bobo.
— v. *Bolbil*, torpe.
Bolbil, envuelto.
Bolbilal, torpeza.
Bolbol, bola.
— redondo.
Bolvuinic, necio.
Bompox, ungüento.
Bonel, uncion.
Bot, granizo.
Buagel, sueño.
Buaibil, dormido.
Buay, dormir.
Buayabal, dormitorio.
Buayebal, cama.
Bul, juego.
Bulbil, arrasado.
Bulbunel, murmullo.
Bulinhum, juego de naipes.
Buluchin, once
Butzanib, suavidad.
Butzantagti, suave (al gusto).
Butzan yutziel, suave al olfato.
Butzbiloy, batida (cosa).
Butzil, beso.
Butzilbuel, sabrosa comida.
Butzuy, amontonarse.
Buy, de dónde.
— dónde.
— por donde?
— adonde.
Buyuc, adonde quiera.

C

Cabil, meados.
Cabil, orina.
Cabin, mear, A.
Cabinel vuinic, meador.
Cacá, rodilla.
Cacal, sol.
— fogoso.
— dias.
Cacalozil, verano.
Cacalquin, Dia festivo.

Digitized by Google

Cacbil, quemada (cosa).
— abrazado (con fuego).
Cacum, emberrincharse, N.
Cacumbil, v. *cacumbil vuinic*, emberrinchado.
Cachal, cruel.
Caghal nom, lejos de, v. *caghal nomol*.
Caghcoldavuanegh, mi ayudador.
Caghcop, mi abogado.
Cah, podrido, corrupto.
Cahib, hedor.
Cailel, atencion.
Calabil, quijada.
— arrimado.
Calal, hasta (prép.).
Calal ?, hasta cuando ?.
— *tana*, hasta ahora.
Caltan, calabaza (una especie de).
Can, pedir, A.
Canal taquin, oro.
Canoghel, voluntad.
Canoghel, v. *canoghibal*, cosa voluntaria.
Canoghel, limosna.
— demanda.
Captan, v. *captabiltan*, argamasa.
Catag, convertirse una cosa en otra (como el pan en el cuerpo de Cristo).
Catimbac, infierno.
Catimbaquil vuinic, infernal (hombre).
Caxalbé vuinic, passajero.
Caxalvé vuinic, viador.
Caxlan iil, atole de pan.
Caxlanixim, trigo.
Caxlanvuag, pan de trigo.
Cazlanghucum, nave, navio.
Cecub, hígado.
Ci, leña.
Cip, garrapata.
Cit, v. *citan*, hincharse, N.
Citabil, hinchado.
Citelal, hinchazon.
Cobal, ligereza.
— pechuguera.
Cobol, ligero.
Cocoicho, raton grande.
Cogh, máscara.
Coghol, bulto.
— razon.
Cohoc, fuego.
Coichiuc, si.
Colag, dañarse. N. — *Colaghez*, dañar á otro, A.
Colaghezbil, dañado.
Colal, martillo de majar.
— hablar mal.
Colalil, daño.
Colalgpaz, ofender.
Colalpazoghel, mala obra.
Colal poxil, venenos.
Colalté, jaula.
Colaltalel, vicio.
Colalvuinic, mal hombre.
Coldai, ayndar, N. — *Coldayez*, ayudar á otro.
Coldavuanegh, ayudador.
— defensor.
— favorecedor.
Colday, v. *coldayez*, amparar (defender ó ayudar), Act.
Colday, favorecer.
— v. *coldez*, defender, A.
Coldayel, ayuda.
— socorrer.
— favor.

Digitized by Google

Coldayel, amparo.
— defensa.
— salvacion.
Colez, salvar.
Colezbil, suelto.
Colvilno, ovillo de hilo.
Colzvuinic, paciente.
Com, mano.
Comzom, brevemente.
Concon, manco.
Cop, palabra.
Coplaltez, enceintar, A.
Coplaltezbil, encantado.
Coplatezvuanegh, encantador.
Copog, hablar, A.
Copogh, parlar, A.
Coponel, hablador.
Coquezam, tocar la trompeta.
Coquilal, sordera.
Coquilvuinic, sordo.
Cotez, meter, A.
Cotezbil, metido.
Cotzez, herrar.
Coxaxvuagh, bizcocho.
Cu, viento suave.
Cubambil, confiado.
Cubanel, confianza.
Cucobilpac, pañuelo.
Cucubel, luz.
Cucul, alboroto.
— cosa rala.
Cucutez, alborotar, A.
Cuculvuanegh, alborotador (hombre).
Cucum, pluma.
Cuchivuocol, paciente.
Cuchlicti, sufrimiento.
Cuchvuocol, sufrir.
Culegh, rico.
Culeghel, riqueza.
Cumcum, despacio.
— poco à poco.
Cunigh, ablandarse, N.
Cunightez, ablandar á otro, A.
Cunil, ternura.
Cuniltzotz, pelo delgado.
Cupelvuinic, sacrificador ó degollador.
Cupenal, atajada.
Cupimbil, deseado.
Cupinel, codicia.
— deseo.
Cutzi, besar. — *Butzó zyuc,* besale los pies.
Cutzilel, beso.
Cutzin, halagar, A.
Cutzinbil, halagado.
Cutzivuanegh, halagüeño.
Cuul, hábito (vestido). — *Cuu ghpoc,* mi hábito.
Cuul, vestido ó vestidura.
Cux, orina.
Cuxel, resurrection.
— v. *cuxelal,* vida.
— salud.
Cuxlel, dolor. — *Cux colondon,* dolor interno.
Cuxul, libre.
Cuzi, como (conj.). — *Cuzi chalibil,* asi como.
Cuziuc, cualquiera cosa.
Cuziyum, paraqué, porqué
Cuziyuum, porque.

Ch

Chà, amargo.
Cha, hiel.

Digitized by Google

Chaabil, amargura.
Chab, cera.
— miel.
— cena.
— abeja.
Chababil, luto.
Chabagh, ayunar, N. — *Chabaghez*. Act.
Chabaghel, ayunar.
Chabulpox, jarabe.
Chac, rabo (de hombre).
Chac, pulga.
Chacavuo, dedos (en dos hombres). — *Chahacot* (en muchos).
Chacbil, juzgado.
Chachop, dos pares.
Chaegh, pasado mañana.
Chaghil, v. *chaghilal*, tibieza.
— — pereza.
Chaghilal, lerdura.
Chagilal, negligencia.
Chaibal, humareda, lugar de humo.
Chaibil, ahumado.
Chail, humo.
Chailal, humareda.
Chailtez, sahumar, A.
Chailtic, ahumado.
Chailub, ahumarse, N.
Chaimulil, perdonar.
Chaiolondon, olvidarse.
Chai ta vualapat, v. *batez ta vualapat*, echarse de espaldas.
Chaiyel, sahumerio.
Chaliquel, una sola vez.
Cham, enfermarse, N.
Chamebal, lugar de muertos.
Chamel, mortalidad.
Chamel cacab, eclipse de sol. — *Chamel hun*, eclipse de luna.
Chamel, enfermedad. — *Poco chamel*, larga.
Chamelal pox, veneno.
Chamon, prestar.
Chanc, rayo (de tormenta).
Chandezil, salutacion.
Changhey, anteayer.
Chanim, cuatro.
Chanubchab, abeja (la comun).
Chanundazbil, enseñado.
Chanvuinic, ochenta.
Chaquel, juez y juicio.
Chaquelcop, sentencia.
Chaquelvuinic, el que sentencia (= juez).
Chaquezbil ta maghel, condenado (á azotes).
Chauc, tronido.
Chavaghelotzil, cuaresma.
Chavitaquin, guardador (de dinero).
Chavuinic, cuarenta.
Chaxuil, vena.
Chay, derritarse.
Chayal, pérdida.
Chayel, el humo.
— *mulil*, jubileo.
Chayelmulil, perdon.
Chayez, perderse, A.
Chaytacolondon, v. *chaitayolondon*, cosa olvidada.
Cheghez, callarse, A.
Chegezbil, callado.
Cheghom, disciplina.
Chen, hollo.
Chenalho, poco de agua.
Chi, hablar, N.

Digitized by Google

Chi, dulce.
— decir, N.
Chibel, crecimiento.
Chic ac, paja para casas.
Chican, sudar.
Chicbil, ladrillo.
— quemada (cosa).
— abrazado (con fuego).
Chichel, sangre.
Chichil, abnela.
Chichimboch, coladera.
Chichinam, colar, A.
Chig, ciervo.
Chigh, venado.
Chighianel, silencio.
Chighilbectal, lujuria.
Chihilal, dulzura.
Chiilvuel, sabrosa comida.
Chinbac, tuétano.
Chincheuc, chico.
Chiñan, sesos.
Chinil, sienes.
Chinin vuinic, hombre que hiede.
Chinin, hédionda.
Chiquil, sudor.
Chiquin, oido (oreja).
Chiquité, varanda.
Chitez, coser. A.
Chitom, marrano.
Chiyl, compañero.
Chivuivuet, regañar.
Cho, raton.
Chocet, rugir las tripas.
Chog, v. *choguinic,* cruel.
Chogh, leon.
Chogham, soga.
Chogholal, parentela.
Chogon, laso.
Cholbul, juego de bolas.
Chom, milpa.
— culebra (en general).
— muela.
Chombēlalveta, vendedor (hombre).
Chombequet, carnicero.
Chombil, vendido.
Chompolmal, tendero.
Chomtic, milperias.
Chon, vender, A.
Chonel, venta.
Chonel vuinic, vendedor (hombre).
Chonobalpolmal, tienda (donde se vende).
Chonti, tartamudo.
Chopoloy, aflojada (alguna cosa).
Chotoh, acostado.
Choy, pescado (genérico).
Chu, v. *aquex,* partes pudendas de la mujer.
Chubantz, casta de mujer (?),
Chuc, v. *chuquil,* nudo.
Chucbil, preso.
— atado.
Chucchilnag, migajas de pan.
Chuclel lumal, lugar angosto.
Chucolozil, tanto tiempo.
Chucul, nudo.
— angosto.
Chuculbeel, camino angosto.
Chuchulte, astilla.
Chuchul, ripio.
Chugnielcom, manca.
Chui, talega.
Chuic, con (prep.). — *Zchuic Juan,* con Juan.
Chuieb, bolsa.
Chuil, leche.
Chul hoo, agua bendita.

Digitized by Google

Chul, santa cosa.
Chulbil, bendito.
Chulel, v. *chuyel*, bendicion.
— suerte.
Chulelay, bendecir, A.
Chulelil, alma.
Chulquinal, tanto tiempo.
Chultotil, padrasto.
Chulul, alisada (cosa).
Chum, calabaza (una especie).
Chunel, creencia.
— fé ó creencia.
Chunelton, idolatria.
Chupac, jabon.
Chuquil, atadura.
Chuquul, jáquima.
Chut, v. *chutul*, entrañas? (prop. caret).
Chuté, cedro.
Chutil, hartarse.
Chutul, v. *chutzul*, camara, evacuacim (diarrea).
Chuul, teta.
Chuxuil, nervio.

E

Eboc, hollin del fuego.
Ech, asi, v. *echuic* (adverbio).
Echilagpaz, manera, v. gr. de esta manera.
Ech vuan, quiza es asi.
Elcag, hurtar, N, v. *elcan*, A.
Elcanel, hurto.
Elec, ladron.
Emcuc, atajada.
Epal, muchedumbre.
Equel, cancel.
Epchigh, muchos hombres.

G

Gbag, clavar.
Gbol, envolver.
Gbalelan, revolcar.
Gbeen, andar.
Gbic, tragar.
Gbot, volverla de dentro afuera.
Gbul, arrancar.
Gbutzan, laber el manjar. A.
Gcac, poner, A.
— dar, A.
Gcantelan, obrar algo.
Gcap, mesclar, N.
— partir (dividir).
Gcapulan, revolver, N.
Gcax, pasar.
Gcay, entender, A.
— atender (Act.).
Gcoc, mi pié.
Gcolday, socorrer.
— obligarse por otro, A, v. *glocan*.
Gcolday, salvar.
Gcoldayel? obligacion.
Gcomez, quebrarse, A.
Gcup, sacrificar, A (degollando).
— tajar, A.
Gcut, baldonar (Act.).
Gcuz, limpio.
Gchac, v. *gchaquez*, juzgar, A.
Gchandez, saludar, A.
Gchanundaz, doctrinar, A.
Gchaquez, condenar, A.
Gchaquix, sentenciar.
Gchavi, guardar, A.
Gchay, derribar.
Gchon, vender.
Gchuc, prender.

Digitized by Google

Gchuc, atar.
Gchcuh tragar, aqua.
Gchululay, alisar (Act.).
Gchum, creer, A.
Gchumcop, obedecer.
Gchuquez, atar. (Act.)
Gexoghvuinic, envedioso (hombre).
Glaban, solemnizar, A.
Gleban, cazar.
Glepam, mayugarse, A.
Glican, colgar.
Glilin, sacudir.
Gliquez, comenzar, A.
Glocan, obligarse por otro.
Gloquez, lacar. A.
— echer fuera à otro, A.
Glotz, envolver, A.
Glub, sacar agna.
Gluc, segar.
Glup, retoñar.
Gmac, cerrar.
— tapar, A.
— encerrar, v. *tagnà ta caxa.*
Gmaclin, mantener, A.
Gmacpati, amparar (poniendose de por medio).
Gmag, herir, A.
Gmalay, esperar.
Gmezan, echarse. A.
Gmil, ahorcar (Act.).
Gmuibaghez, alegrar á otro (Act.).
Gmuyez, hacer subir, A.
Gnà, saber, A.
Gna, entender.
Gnacan, morar, A.
Gnacanbeiyolondon, sosegar á otro.
Gnaqui, sentarse.
Gnet, atropellar.
Gnichintaz, alegrar á otro (Act.).
Gnichintez, glorificar, A.
Gniquez, menearse, A.
Gnup, recibir al que viene, A.
Gnutz, perseguir, A.
Gpacham, allanar (Act.).
Gpatanim, obrar algò (= hacer).
Gpic, usar.
Gpiz, medir, A.
Gpizazat, santignarse.
Gpog, arrebatar.
Gquegohin, cantar.
Gquex, respetar.
Gquil, mirar.
Gquilin, enojarse. A.
Gquixbatel, llevar, A.
Gtam, v, gta, hallar.
Gtecam, elegir (entre muchos), A.
Gteclá, levantar (el caido), A.
Gti, morder, A.
Gtic, metido en costa.
Gtigh, golpear.
Gtitin, sacudir.
Gtotz, retorcer.
Gtox, rajar.
Gtuc, solo.
Gtzen, reirse.
Gtziz, coser.
Gtzob, recoger, A.
Gtzun, sembrar, A.
Gtzup, chupar. A.
Guallagh, brujo.
Guallagel, brujeria.
Guetaldez, sellar, A.
Guez, diente.
Guinag, manifestarse.
Guip ta cuchillo, razgar con un cuchillo.
Gvoquez, quebrar, A.

Digitized by Google

Gxiutez, amenazar (Act.).
Gxuxubi, silbar, A.
Gyabay, tirar saetas.
Gza, hallar (lo que se busca).
Gzacum, lavar ropa, A.
Gzicubdez, resfriarse, A.
Gzucumghti, engañarse, A.
Gzutez, volverse, A.

Gh

Ghaac, resistir, A.
Ghaccop, voto.
Ghacbey, preguntar (á otro), A.
Ghachobil, peine.
Ghachomchigh, almuaza.
Ghachomtay, peinar, A.
Ghaichnatay, ahijar (el hombre).
Ghaim liquel, cuántas veces.
Ghaim vuinic, cuántos (hombres).
Ghaimz toghol? cuánto (vale?).
Ghalal, v. *ghalalin*, amar.
Ghalalel, amante.
Ghalam, tejer.
Ghalghonet, roncar.
Gham, partir (hendiendo), A.
— rajar.
— abrir (Act.).
Ghamá, abierta (cosa).
Ghambil, cosa abierta.
Ghapuy, tener.
Ghaquexalez, avergonzarse (Act.).
Ghat, rasgar.
— abrirse (como la madera ó la tierra, hendiendose).
Ghat, romper.
Ghatal, abierto.
— lejos.
Ghatay, huirse, N., v. *ghatayez*, A.
Ghatayel, huidor.
Ghatayel vuinic, huidor.
Ghatbil, rasgado.
— abertura.
— roto.
Ghayub, adelgazarse, N.
Ghayubtez, adelgazarse, A.
Ghayubtezbil, adelgazado.
Ghazez, hilar, A.
Ghbacumtez, tostar.
Ghbehentez, andar (Act.).
Ghbon, untar.
Ghbutzan, olor (afeitar).
Ghcac vuocol, afligirse. — *Ghac icti colodon*, afligirse interiormente.
Ghcacyantel, ocuparse.
Ghcagham, cargar, A.
Ghcaitez, habilitar á otro.
Ghcalandez, arrimarse (Act.).
Ghcam, v. *ghcan*, querer, A.
Ghcan, desear, A.
Ghcanum, tostar.
Ghcatin, calentar.
Ghcatintez, bañarse (Act.).
Ghcaxum, vencer.
Ghcol, mi hijo.
Ghcopog, rogar.
Ghcolèz, desatar, A.
Ghcop, abogado.
Ghcuban, confiar, A.
Ghcun, vestir.
Ghcup, refregar, A.
Ghcupin, antojarse ó desear.
Ghcutzi, oler.
Ghcuumtez, vestir á otro.
Ghcux, doler.
Ghchaquez, añadir (Act.).
Ghelol, trueque.

Digitized by Google

Ghexoghan, envidiar, A.
Ghchich, mi abuela.
Ghchil quelem, mancebo (grande).
Ghchiquez, quemarse, A.
Ghchop, aflojar, v. *ghchopoghez*, A.
Ghchuc, añadir.
— ligar, atar, v. *ghchuquez*.
Ghec, pisar, A.
Ghghapui, abarcar otra cosa (trayendo).
Ghghelam, trocar, A.
Ghgheltay, remudarse, A.
Ghghoch, traer por fuerza.
Ghghochontez, vaciar.
Ghphoz, tajar, A.
Ghicmut, reclamo (para aves).
Ghichil, delgado.
Ghichilpoc, manta delgada.
Ghilihoo, sacar agua.
Ghipam, colgar.
Ghipem, engordado.
Ghinich, honda.
Ghitiquil, arenal.
Ghitzintezbil, abatido.
Ghiy, arena.
Ghlapam, calzar, A.
Ghlec, lamer, A.
Ghlilin, de uno á otro.
Ghmal, derramar, A.
Ghloquez, quitar, A.
Ghmaclin, regalar, A.
Ghman, comprar.
Ghmaz, azotar, A.
Ghmey, abrazar (amorosamente), A.
Ghmoltot, mi abuelo.
Ghmotonéz, presentar, N.
Ghmulam, meser, A.
Ghnac, oponerse.
Ghnacay, avisar (Act.).
Ghnali, sospecha.
Ghnaquez, oposicion (hacer).
Ghnatacolondon, acordarse.
Ghnavey, acordar (á otro). — *Ghná*, acordarse (Act.).
Ghnic, temblar.
Ghnighan, inclinarse (con el cuerpo ó cabeza), A.
Ghnit, estivar, A.
Ghnogh, hartarse.
Ghnop, abarcar.
— trazar en el entendimiento.
— v. *gnoch*, regar.
Ghnopoghpez, v. *gnochaghez*, acercar á otro.
Ghnubez, acozar (cansando á otro), A.
Ghnuch, abarcar.
Ghnug, embrocar, A.
Ghnul, roer.
Ghnup, encontrar.
Ghnupundez, casar (á otro), A.
Ghobin, cosa seca.
Ghoblum, azadon.
Ghochol, soltero.
Ghochol, ocioso.
— libre.
Ghocholti, carcoma.
Ghochon, vaciar.
Gholbil, sobrenombre.
Gholchanil, valencia.
Gholchanilvuinic, valiente.
Gholil, cabeza.
Ghot, rascar, v. *ghotbil*.
Ghotzcop, traidor.
Ghovel, paja.
Ghox, afeitar (con navaja).
Ghoxoghel, afeitador.

Digitized by Google

Ghozbil, raido.
Ghozebal, atajada.
Ghpac, vengar.
Ghpacan, adobar (Act).
Ghpactay, mentir, A.
Ghpacubtay, acechar.
Ghpagham, tenerse para no caer, A.
Ghpaquig, embarrar, A.
Ghpaz, hacer, A.
Ghpazcolal, ofender.
Ghpazto baquin, tiempo vendra en que yo obre.
Ghpet, abrazar (luchando), Act.
Ghpic, v. *ghtig,* tocar algo, A.
Ghpighotez, habilitar á otro.
Ghpiz, pesar.
Ghpigh, ser hábil, A.
Ghpoc, hacer ir á otro, A.
Ghpogh, rebatar.
Ghpoxday, curar.
Ghpozin, tropezar.
Ghpuc, batir (Act.).
— v. *ghpucbil,* repartir.
Ghqueogh, canto.
Ghquel, ver.
Ghquex, adorar (Act.).
Ghquich, tomar, A.
— recibir, A.
— tener.
Ghquichai, acarrear.
Ghquichtalel, acarreamiento.
Ghquixin, calentar.
Ghtacoltay, rempujar, A.
Ghtam, coger.
Ghtee, acosear.
Ghtecam, parar, A.
Ghtelamgbá, levantarse.
Ghten, majar, A.
Ghteomagh, urdir.
Ghtig, tañer instrumento.
Ghtilpug, soltar, A.
Ghtilpug, saltar.
Ghtogh, pagar.
Ghtogholai, merecer, A.
Ghtoibagh, presumir, A.
Ghtoy, v. *ghtoyez,* levantar.
— v. *ghotoyez,* alcanzar (Act.).
Ghtuc tana zbat, ahora poco se fué, v. = *tana nox ybat* (que es mejor dicho).
Ghtzitin, fructificar (la fruta).
Ghtzitz, reprender, A.
Ghtzuban, amontonar (á otros).
Ghtzuculin, tropezar.
Ghtzutz, v. *gtzutz,* castigar.
Ghub, soplar.
Ghubil, soplo.
Ghuchop, un par.
Ghuchum, moler, N.
Ghuchumbil, molino.
Ghuel, uncion.
Ghuezel, v. *ghuezegh,* potente.
Ghul, sangrar.
Ghulandaz, recordar al que duerme, A.
Ghulobal, lanceta.
Ghulogel, sangria.
Ghulogelvuaneg, sangrador.
Ghum, uno.
Ghunliquel, v. *ghuntec,* v. *ghunyepal,* una vez.
Ghunom, rueda de molino.
Ghuntec, v. *ghunycpal,* una cosa.
Ghupam, engordarse, N, v. *ghupaz,* A.
Ghupem, gorgojo.
Ghutez, torcer.

Digitized by Google

Ghutez, trasegar.
Ghutuc, poco.
— un poco.
Ghutucxam, un poco mas.
Ghutuxoc, v. *ghutuxam,* poco mas.
Ghuy, revolver.
Ghvualac pati, volver las espaldas.
Ghvualcum, trastornar.
Ghvugh, tostar.
Ghvuinaghez tacot taquin, vuacax cavuallo, herrar con fuego el ganado.
Ghvuinaguez, significar.
Ghxé, temer.
Ghxupay, acompañar, N. ó A.
Ghxut, pellizcar, A.
Ghyalez, derribar, A.
Ghyoz, raer, A.
Ghzá, buscar (Act.).
Ghzaban, v. *ghzabatez,* solicitar, A.
Ghzec, tupir la tela.
Ghziugh, cardenar, A.
Ghzoc, turbar.
Ghzutez, recompensar, A.

H

Haa, si (Adv.).
Hamalozil, valle.
Haben, hoja.
Hic, v. *ich,* aire (es decir viento).
Hobilziz, ratonera.
Honlaghunem, v. *holaghunem,* quince.
Hontol, rudo.
— tonto.
Hoo, agua.
Hoob, mosca.
Hoox, achiote.
Hotolil, rudeza.
Hontolvuinic, necio.
Hu, luna.
— mes.
Hucagh, hipar, N.
Hucaghel, hipo.
Hum, papel.
Humá, mudo.
Humail, mudez.
Hutil, cosa seca.

I

Ibbil, mirado.
Ic, negro (color y hombre), v. *ical, icalum, icalpoc, icalvuinic, icalacabal.*
Ic, viento.
Icaiaghel, pelea.
Ical, prieto.
Icatzil, carga.
Iclumal, de mañana.
Iclum alozil, al amanecer.
Icoo, llamar.
Ich, llamar, A.
— aire (viento).
Icho talel, tambienque.
Ichvuinic, abeja (la pica).
Iil, atole.
Iil, mirar, A.
Ilim, tener ira ó enfado, A.
Ilimbil, airado.
— enojoso.
Ilinel, enojo.
— ira.
Ilinelbil vuinic, enojado (hombre).
Ip, mucho.
Ipal, muchedumbre, v. *epal.*

Digitized by Google

Ipcacal vuinic, airado (hombre).
Ipcupinel vuel, hambre canina.
Ipliquel, muchas veces.
Ipolonil lumal, muy abajo.
Iptal hoo, llueve mucho.
Ipvuinic, muchos hombres.
Iquimchigh, reclamo (para beneficio).
Ixim, maiz.
Iximvuag, pan de maiz.
Ixlel, hermana menor.
Ixtalal, anillo.

L

Labagh, milagroso.
Labaghel, milagro.
Labanel, solemnidad
Lag, agotarse, N, v. *laghez*, agotar, A.
Lagh, acabarse, N, v. *laghez*, acabar á otro, A.
Laghel, cosa acabada.
Laghem, acabamiento, v. *laghobil*, v. *taz laghem*.
Laghem, termino ó fin.
Laghlla pacay, echarse con huevos.
Laghunemzchavuinic, treinta.
Lahanvuinic, hombre manso.
Laman, paso, pacifico.
Lantéz, pacificar, v. *lahantéz*.
Latiy, llega aqui.
Latzbil, sobrenombre.
Lavalvuinic, bellaco.
Lebaghel, caza.
Lebaig, v. *lebabil*, cazador.
Leghel, muerte.
Lel, vuelta.
Lemlaghet, relampagear, A.
Lepambil, mayugado.
Liquel nox, une sala vez.
Liquil, principio.
Lito, v. *liy*, aqui.
Lobagh, pacer, N., v. *lobaghez*.
Lohom, paso, pacifico.
Lolo, burlon, v. *lolovuinic*.
Loloy, engañador.
Loloyel, engaño.
Loquel gchiel, nacer (las plantas).
Loquel, salida.
Loquem, salido.
Loquezbil, sacado.
Lol, mentira.
Lotil, mentimiento.
Lotzbil, envuelto.
Lotzopil, sobaco.
Lubel, cansancio.
Luben, cansado.
Lubiezbil, acosado (cansando á otro).
Lucum, lombriz.
Lum, tierra.
Lup, brotar (Act.).
Lupel, retoño.
Lutel, salto.
Lutelpococ, rana.
Lutvaneg, saltante.

M

Macalcop, secreto.
Macay, sentarse.
Macaltic, mudo.
Macbil, encerrado.
Maclebal, morado.
Macop, mudo.
Macté, cerco.

Digitized by Google

Maczat, tuerto.
Maghbil, azote.
— azotado.
Magbil, herido.
Magpatiegh, amparador.
Magvuanegh, heridor.
Mail, casa.
— calabaza (blanca).
Malal, marido.
Malayel, esperanza.
Malbil, derramado.
Malol, martillo de majar.
Manbil, comprado.
Mantel xul, vara.
Max, mono.
Mazat, ciego.
Mean, pobre.
Meanaghel, v. *meanagh*, pena (castigo).
Meanal, miseria.
— hambre.
— pobreza.
Meanalaghel, tristeza.
Meel, vieja.
Melel, certiamente.
Melil, madre.
Meonvuinic, hambriento.
Metzanbil, echado.
Metzey, echarse, N.
— acostarse, N.
Mez, barrer (Act.).
Mezbil, barrido.
Metzel, acostado.
Meybil, abrazado (luchando).
Mezogelvuinic, barredor (hombre).
Mich, apretar.
Michbil, apretado.
— abarcada (cosa).
Milbil, ahorcado.
Michez, apretar (act.).
Michogelal, abarcadura.
Michoghel, abarcador.
Micholal, apretadura.
Mil ic, viento suave.
Moch, canasto.
Mool, anciano (viejo).
— viejo.
Molol, pariente.
Moltotil, abuelo.
Mopbil, abarcada (cosa).
Mopoghel, abarcador.
Moqueté, coton.
Moton, presente.
Moyucxiel, osado.
Mu, no.
Mubaquin xlagh, durar (para siempre), v. *taz batelozil xcom*.
Mubaquin, nunca.
Muc, grano (grande).
Mucbal ich, aire (ó viento) del poniente.
Mucta canal, lucero.
Muctachon, sierpe.
Muctalumal, ciudad.
Muctanabil, mar.
Muchui, cuál.
— quien.
Muchuyuc, cualquiera.
Muezpopol, ancho.
Mugná, no saber.
Mugna me ech, no se si es asi.
Muibag, gloriarse.
— alegrarse, N.
Muibagh, holgarse.
Muibagel, gloria.
Mulabilantz, puta.
Mulavil, pecador.
Munuzcuzi, nada.

Digitized by Google

Munuzmuchui, ninguno.
Muquenal, sepultura.
— lugar de muertos.
Muquey, enterrar, A.
Mut, gallina.
— ave (generico).
— pajaro, ave (genérico).
Mutil, pecado.
Muxal, negar.
Muxapic, no la uses (tal cosa).
Muxgham, negar.
Muyel, subida.
Muzcuzignà, no saber.
Muzvuinaghez, negar.

N

Nabil, laguna.
— entendido.
Nacaghibal, avisado.
Nacal, v. *nacbil,* sentado.
Nacalil, morada.
Nacalyolondon, sosegado.
— quieto.
Nacanelyolondon, sosiego.
Nacbilvaa, avisada (cosa).
Naclebal, asiento.
— banco, v. *naclebaltè.*
Naclebalnal, escaño.
Nacmal, enemigo.
— contrario.
Nacmalil, odio.
Nacobal, madriguera.
Nactebal, silla (para sentarse).
Nachegh, morador, A.
Naghel, sabio.
— hilo ó hilado.
Naghilab, sabiduria ó memoria.
Nalival, sospecha.
Nalivuaneg, sospechoso.
Namal, lejos.
Namté, bordon.
Naoghibal, recordador.
— memoria.
Naoghbilhum, memorial en papel.
Nap, palma.
Napal, amigos.
— cercana (cosa).
— próximo.
Naquel, contra.
Nat, v. *natil,* largo.
— larga (cosa).
Natibni, nariz larga.
Natil, altura.
Natiluitz, altura (de monte).
Natilvuinic, gigante.
Natiquil, altura.
Natigh, alargarse, N.
Natighez, alargarse, A.
Natzaghel, pensiamento.
Nee, rabo (de animal).
Nec, cola.
Nem, espejo.
— vidrio.
Nequem, hombre.
Nequetal, v. *axinal,* sombra de hombre ó de arbol.
Netalil, sello, señal.
Netbil, atropellado.
Ni, nariz.
Nixit, ombligo.
Ni, v. *nial,* punta.
Niál, suegro ó suegra.
Nic, bambolearse. — *Niquez,* hacer bambolear, temblar.
Nicalaghnegh, meser.
Niculan, meser, A.
Nichim, flor.

Digitized by Google

Nichimag, alegrarse.
— florecer, A, y tambien alegrarse.
Nichimag, gloriarse.
Nichimagel, gloria.
Nichimaghel, alegria.
— placer.
Nichimbil, florecido.
Nichimil, alegremente.
Nichimtic, jardin.
Nichnab, hijos.
Nichon, hijo.
Nighil, inclinado.
Niquel, temblor.
Noaghibal cayel, entendido.
Noch, cerca.
Nochbil, cercano.
Nochol, cercana (cosa).
— próximo.
— amigos.
Nog, lleno.
Nogh, v. *noghez*, llenar, A.
Nogbil, harto.
Noghelal, hartura.
Nolnol, enano.
Nom, lejos.
Nopel, traza.
Nopez, traducir.
Nopogh, acercarse, v. *Nochogh*.
Nopoghezbil, acercado.
Nuc, pescuezo.
Nucul, cuero.
— mecapal.
— pellejo.
Nughbil, embrocado.
Nupbil, casado.
Nuquil, garganta.
Nuti, red.
Nutzbil, perseguido.

O

Obal, pechuguera.
Oc, pié.
Ocom, mañana.
Ocotz, lagartija.
Och, entrar, N. — *Ochez*, A.
Olaghunenox, setenta.
Olol, medio.
— hijos de la hembra.
Ololacabal, media noche.
Ololag, parir.
Ololotay, alujar (la mujer).
Ololpiz libra, media libra.
Ololtabil, alujado.
Ololtel, media fanega.
Ololtoghol, media paga.
Olom, humillado.
Olon, bajo.
Olondonil, corazon.
Olonil, tela de manta.
Olontez, abater á otro.
Olontezbil vuinic, (hombre) abatido.
Olontic lum, baja (tierra), v. *Olontic otzil*.
Olonticlum, muy abajo.
Opolozil, valle.
Oquel, llanto.
Oquel, cancel.
Oquel mut, canto de ave.
Oquel vuinic, lloron (hombre).
Oquez, trompeta.
Oquil, lobo.
Oquil, pié.
Ovil, travesura.
Ovilvuinic, travesura.
Ovuilvuinic, loco.
Oxchop, tres pares.

Digitized by Google

Oxim, tres.
Oxvuinic, sesenta.
Oy amtel, tiene oficio.
Oy cum, tengo.
Oygcantel, ocuparse.
Oyta acol, está arriba.
Oyto cum, tendré.
Ozil, tiempo.

P

Pac, pared.
Pacal, v. *pacalil*, venganza.
Pacambil, adobado.
Pacay, falsear, A.
Pacbil, embarrado.
Pacob xamit, adobera.
Pactabil, falseada (cosa).
Pactayel, mentira.
— falsedad.
Pactayez Dios, Dios (falso).
Pacultavuaneg, v. *pacubtavuanegh*, acechador.
Pacuiam, espiar, A.
Pacumal, espiadura.
Pacumvuaneg, espiador.
Pachulum, tierra llana.
Pagh, tachar, A.
Paghabil, igualdad.
Paghal, igual.
— cosa parva.
Paghalpoc, manta pareja.
Paghenal, tacha.
Papaz, sucio.
Papaz hoo, agua sucia.
Papazil, suciedad.
Paquinegh, embarrador.
Pat, v. *patil*, trasera.
Patan, oficio.
— tributo.
Patan, obligacion.
Patanighel vuinic, tributario.
Patchitom, tocino.
Patil, espalda
— despues.
Paxac, piña.
Pazbil, obra hecha.
— hecho.
Pazoxonochigh, herrador.
Pazvuanegh, hacedor.
Pecpec, enano.
Pech, patio.
— mecapal.
Pechini, nariz roma.
Pecholti, hocico.
Pepem, mariposa.
Petbil, abrazamiento.
— abrazado (luchando).
Petz, ratonera.
Picbil, usada (cosa).
Picil, aunque. — *Me xabat, me mu xabat picil*, aunque vayas ó no vayas.
Pichulay, ablandar algo entre los dedos, A.
Pighil vuinic, hábil (hombre).
Pighilal, habilidad.
Pighimbil, habilitado.
Pim, olla.
Pitz, arrasar (Act.).
Pitzbil, arrasado.
Pixghol, sombrero.
Pixilolol, pañales (de niño).
Pixoghbil, mortaja.
Pizbilnaghel, ojalá.
Piz libra, libra (peso).
Pizolte, vara (para medor).
Poc, ropa, *ghpoc*, mi ropa.
— manta.

Digitized by Google

Poc, paño.
Poca!, hábito (vestido).
Poco, antiguo.
Pococ, sapo.
Pocoghil, pódre.
Pocol, vestido.
Pocolnichim, guirnalda de flores.
Pocolvuinic, necio.
Pocovuinic, anciano.
Pogbil, arrebatado.
Poghon, materia.
Polmal, caudal.
Polman, comprar.
Polnaghel, vender.
Pom, incienso.
Poto, guayaba.
Pox, purga.
— v. *poxil*, medicina.
Poxam, hechizar, A.
Poxbil, purgado.
Poxbil, hechizado, v. *poxbil colal*.
Poxdavuanegh, medico.
Poxday, medicinar, A.
Poxdayez, curar.
Poxil, curacion.
Polol, raya.
Poxil, hechizo.
Pozinel, tropezon.
Pucbil, partido.
— batida (cosa).
Pucugh, diablo.
Pucughil vuinic, diabólico (hombre).
Puchulum, tierra llana.
Pughpughlumal, infructifero (lugar).
Pux, plegar.
Puy, caracol.
Puz, baño.

Q

Queghel, arrodillado.
Queglay, arrodillarse, N., *queghayez*, Act.
Quelem, mancebo.
Quelenmut, gallo.
Quepelozil, sereno (tiempo).
Quevuagh, sombra.
Quexau, avergonzarse, N.
— afrentarse, N. — *Quexaltez*, afrentar á otro.
Quexbil, avergonzado.
Quex biluc Dios, adorado sea Dios.
Quexel, obediencia.
Quexelcop, obediente.
Quexeltaté, idolatria.
Quexem, mozo.
Quexlal, afrenta.
— vergüenza.
Quexoghel, honra.
Quib, cántaro.
Quin, fiesta.
Quinal, tiempo.
Quinabal ich, v. *quinubal ich*, aire (ó viento) del norte.
Quinobalhoo, norte.
Quinoghelvuclil, almuerzo.
Quinoghelxivuc, almorzar.
Quinoghelxivuc, almorzar.
Quiquix, mancha.
Quiquictay, dejar, A.
Quiquixum, mancharse.
Quitzin, hermano menor.
Quixin, caliente.
Quixin hoo, agua caliente.
Quixquelmal, buena amiga.
Quixnamhoo, jarro.

Digitized by Google

T

Ta, asi (prep.).
— sobre.
Ta amac, fuera.
Tabil, alcanzado.
— hallado.
Tacal, amigos.
Tacupal, cuerpo.
Tacupel, miembro del cuerpo.
Tagh, parenteseo.
— madurarse.
Taghbin, holgarse, N.
Taghech, de la otra parte.
Taghenlobol, fruta madura.
Taghimol, burla.
— retozo.
— dios (de burla).
Taghin, retozar.
Tagholvuinic, pagador.
Taghtoghol, pertenecer.
Taghughun abil, cada año. — *Taghughum calal,* cada dia.
Tagim, burlar (Act.).
Tagimol, holgura ó huelga.
Tagpezat, raton grande.
Tagtaghol, hacio á mi.
Taguig, endurecerse, N.
Tail, hielo.
Talel, costumbre.
— venida.
Talel abil, año futuro.
Talez, venir, A.
— traer, A.
Talezbil, llegada, traida.
Taliquel, luego.
Tambil, cogido.
Tanec, v. *tantez,* ceniza.
Taoghibal, instrumento (de alcanzar).
Ta olol vuelil, media comida.
Ta olon, allá abajo.
Ta patil, hácia atrás.
Taquian, mandar, A.
Taquiegh, ley.
— mandato ó mandamiento.
Taquig, marchito, N.
Taquimal ozil, sequedad (tiempo seco).
Taquin, cosa seca.
— hierro.
— real, dinero.
Taquin, duro. — *Taquin vuag,* pan duro.
Taquin, dinero.
Taquinal, duneza.
Taquinlum, infructifero (lugar).
Taquin vuagh, endurecido (pan).
Tatibiltic, la tarde.
Tayol, levantado.
Tayut, dentro.
Tayutil, hácia adentro.
Taxbat, ya va.
Taxloc yabenal, salir hojas al arbol.
Taxtal, ya, ya viene.
Tazal, genealogia ó valea.
Tazbá, encima.
Taz batel ozil, para siempre.
Tazcan lecpa, ya quiere obrar bien.
Tecambil, elegido.
Tecan, derecho (poner el palo).
Tecanel, eleccion.
Tecbil, acoseado.
Tecixim, trillar.

Digitized by Google

Teclum, pueblo.
Tecobal, escalera.
Teclumal, lugar.
Tee, arbol.
— v. *teel*, palo.
Teetic, arboleda.
Teezelni, nariz aguileña.
Teiliquel, despues (deinde).
Telpat, lomo.
Temalholonil, urdiembre.
Tenal ixim, troje de maiz.
Tenaté, tabla.
Tenobil, majadero.
Tenquexcop, necedad.
Tentaquin, herrero.
Tente pococ, especie de serpiente.
Tequel, amigos.
— para dos? (v. parador ?).
Tequel, levantado.
Tetevuinic, v. *tetepoc*, sacudido (hombre).
Tetic, monte.
— palisada.
Tey, aca, alli, allá.
Tey xibat, allá voy.
Tibiltic, tarde del dia.
Tighel, golpe.
Tiil, labio.
Til, arder (Act.).
Tilbil, ardido.
Tilel, ardor.
Tilpughem, suelto.
Tina, puerta.
Tinhil, inclinado.
Tininel, temblor.
Tintez, bañar á otro.
Tintezbil, bañado.
Tiol, menosprecio.
Tiolbil, menospreciado.
Tioltay, menospreciar, A.
Titul, soltar.
Tob, veinte.
Toc, nube.
Tocal, niebla.
Togh, tea, v. *zaghal togh*.
Toghol, precio.
— merecimiento.
Togholal, modestia.
Tagholantz, casta de mujer (?).
Togholil, v. *toghol*, paga.
— premio.
Togholpiz, igual peso.
Togholvuinic, leal.
— honesto.
Togmelel, muy ciertamente.
Togmuc, maiz muy grande.
Toibil, levantado.
Toilbail, soberbia.
Tolbailvuinic, soberbio.
Tombec, nuez.
Ton, piedra (genérico), v. *tonil*.
Tonchen, peña.
Tonil, compañon.
— turma (de animal).
Tonmuc, peña.
Tonmut, huevo.
Tonuch, liendre.
Totil, padre.
Totol hoo, turbia (agua).
Totoxel, rajar, abrir rajando.
Tozcobal, torpeza.
Tubal, saliva.
Tubel, cansancio.
Tuh, heder, A.
Tuhtilvuinic, avariento (hombre).
Tuhtilal, avaricia.
Tuhuc, derecha (cosa). — *Tuc xibat*, voy. derecho.

Digitized by Google

Tuluc, el gallo de la tierra.
Tulul, hedor.
Tunel aghilvuinic, ruido de gente.
Tup, agotarse, N. — *Tupez*, agotarse, A.
Tupalpich vuinic, pasmado.
Tupbil, apagado.
— borrado.
Tupoghel, apagador.
Tupelic, pasmo.
Tuquelnox, tan solomente.
Tutil, escasamento. — *Tutilvuel*, comida corta.
Tutilal, escasez ó miseria.
Tutilavuininic, escaso (ó hombre misero).
Tutul hoo, agua turbia.
Tux, mojarse, N.
Tuxul, mojado.

Tz

Tzacal, cabal.
Tzacpati, seguir.
Tzaghalac, mecate colorado.
Tzan, arder.
Tzanebal pim, bacin.
Tzanghol, almohada.
Tzaquivuag, edificar, A. — *Tzaquivueg*, oficial de edificar.
Tzeb, moza.
Tzecchon, alacran.
Tzechgvuinic, hombre risueño.
Tzeel, acostado.
Tzegcom, mano izquierda.
Tzehel tzutzu, uva (verde).
Tzequil, enaguas.
Tzetzezal, tuerto.
Tzeubal, virginidad.
Tzeum, doncella.
Tzi, perro.
Tzibabil, escrito.
Tzibagh, escribir, A.
Tzibaghem, escribano.
Tzibal, escritura.
Tzicoblaquin, aguja.
Tzicomoghel, sastreria.
Tziconcau, aguja de arrial (de arriero). — *Tziconvuinic*, aguja de sastre.
Tziilvueel, hambre canina.
Tzitcul, laurel.
Tzitz, pedo.
Tzitzocop chulcop, sermon.
Tzizel, v. *tzitzel*, castigo. — *Ztzitzbilotic Dios*, Dios nos ha castigado.
Tzizom, sastre.
Tzo, mierda.
Tzó, v. *tzoal*, estiercol.
Tzob, juntar, A.
Tzobleg, ayuntamiento.
Tzoblegh, v. *tzoblagh*, ayuntamiento.
Tzobog, ayuntarse, N. — *Tzoboghez*, ayuntar, A.
Tzobogh, ayuntarse, N. — *Tzoboghez*, A.
Tzobol, junto.
— junta cosa
— monton.
Tzobol teclum, el pueblo junto.
Tzol, calabaza (une especie).
Tzolcop, maldicion.
Tzotz, cabello.
— pelo.
Tzotzpoc, jerga.
Tzubui, amontonarse, N.

Digitized by Google

Tzuculinel, trópezon.
Tzucum, gusano.
Tzumbaghon, sembrador.
Tzunel, ardor.
Tzunubil lumal, huerta.
Tzunubil, sementera.
Tzupilvuanel, caña chupada.
Tzutbil, vuelta (cosa).
Tzutonil, potrozo.
Tzutzu, agraz.

U

Ucum, rio.
Ucutzmut, paloma.
Uch, piojo.
— Beber (Act.).
Uchulil, bebida. — *Uchum hoo*, bebida de agua.
Ulich, golondrina.
Umum, patio.
Unem, pequeño (en edad).
Unemolol, niño de pecho.
Unen quelem, mancebo (chico).
Unontapoc, envuelto.
Usan, sobre.
Utz, bueno.
— bien. — *Utzucoy*, bien está.
Utzil, leal.
Utzilabil, alabado.
Utzilaal, alabar.
Utzilal, gracia.
— bondad.
— elegancia.
— modestia.
— alabauza.
Utz, santa cosa.
Utzilal, santidad.
— salud.
Utzilal, hablar bien.
Utzilcop, elegante (plática).
Utziltogholal, honestidad.
Utziltotil, padre bueno.
Utzlec, elegantemente.
Utzpazbil, bienhecho.
Utzubil, virtud.
Utzubil, virtuoso.
Utzucpazoghel, bienhechor.
Utzuntezbil, bienaventurado.
Uz, mosquito.

V

Valumgüinic, noventa.
Valumil, v. *balumil*, mundo.
Valumil alvuinic, mundano.
Vay, antes.
Veel, via ó camino.
Veel vuinic, viador.
Vinquitel, miembro del cuerpo.
Vuag, *vuagh*, pan
Vuale, caña.
Vuaquim, seis.
Vuaquival, sexto.
Vuaxaquin, ocho.
Vuclil, comida. — *Vuclil bequet*, comida de carne.
Vuelbal, mesa.
Vuelcanel, latrocinio.
Vuinag, v. *vuinaghen*, seña ó muestra.
Vuinaghez, manifestar á otro, A.
Vuinaghez, señalar ó mostrar, A.
Vuinagem, significacion.
Vuinic, gente.
Vuinic ton, v. *vuinic té*, idolo.
Vuiniquilabil, nacido.
Vuiniquilay, nacer.

Digitized by Google

Vuniquilayel, nacimiento.
Vuinquilel, dueño.
Vulinhum, naipes.
Vuocbil, quebrado.
Vuocol, tormento.
Vuocollumal, infierno.
Vuacolxcal, dar gracias (agradecer).
Vuolghei, ayer.
Vuomol tzutzu, uva de montes.
Vuomoltic, monte.
Vuonei, antiguamente.
Vuonetolzil, veces.
Vuovoy, ladrar, A.
Vuovuonel, ladrido.

X

Xabutz, batir.
Xam, palma.
Xamit, adobe.
— ladrillo.
Xatil, ojos.
Xatilchulel, niña del ojo.
Xatin, bañarse.
Xay, atender.
Xbal yat, v. *xlic yat*, alterarse el miembro.
Xbatghchiuc, va conmigo de compañero.
Xcantin, bañarse, N.
Xeel, vómito.
Xehel, vomito.
Xehen, vomitar, A.
Xenem, zancudo.
Xghiglunet burro, rebuznar el burro.
Xhailin, regañar.
Xiál, caerse, N.
Xialeg, tardarse, N.
Xiamté, trabajar, N.
Xi bat ta acol, voy. arriba.
Xicac, v. *Xichic*, quemarse, N.
Xicán, arrimarse, N.
Xicmut, ala (de ave).
Xicom, quedarse, N.
Xicopog, rogar, A.
Xicot, llego. N. — *Tazbá uitzicot*, llego á la cumbre del monte.
Xicul, reñir, N.
Xicux, resuscitar, N.
Xichab, podrirse.
Xilagh, perecer.
Xichay, perecer.
Xichai, olvidarse.
— Perderse, N.
Xicham, morir, N.
Xichaub, amargarse.
Xicheg, Callarse, N.
Xichih, crecer.
Xichil, hilo delgado.
Xichuum, llamar, N.
Xichxloc, nacer (el maiz ó plantas).
Xiel, miedo.
— obediencia.
— temor.
Xighat, reventar, N.
Xiil, ver ó mirar, N.
Xilagh, morir.
Xilic batel, partir de un lugar.
Xilic, mudarse, N.
Xiliquez, mudar á otro, A.
Xiloc, salir, N.
Xilot, mentir.
Xilub, cansarse.
Xilut, saltar.
Ximal, derramarse, N.

Digitized by Google

Ximui, subir.
Ximulau, pecar.
Xinchoc, varon.
Xinich, hormiga.
Xinup, encontrar, N.
— casarse, N.
Xioc, llorar, N.
Xipachagh, allanarse, N.
Xipagh, tenerse para no caer, N.
Xipilantz, matrona.
Xiquexau, avergonzarse.
Xiquit, plaza.
Xital, venir.
Xitaltal, allegarse.
Xitilagh, envidiar.
Xitivuan, morder, A.
Xitoy colondon, alterarse.
Xituc, reventar.
Xitup, borrarse, N. — *Ghtupez*, borrar á otro (Act.).
Xiuchzba, tomarse ó cargarse los animales.
Xiutezvuanegh, amenazador.
Xivuc, comer.
Xivuoc, quebar (pas).
Xixeem, vomitar, N.
Xizut, volverse, N.
Xlic, comenzar, N.
Xlosyabenal, v. *xloc znich*, echar retoño las plantas ó flores.
Xmalicacal, ponerse el sol.
Xmic, mencarse.
Xoghovian, resplandecer, A.
Xoghovianel, resplandor.
— rayo (del sol).
Xonochigh, herrar.
Xpatag ozil, amenecer (el dia).
Xtaquigh, secarse, N.
Xtum, menester.
Xtumatuc, menester tuyo.
Xtuncuum, menester mio.
Xucubil, codo.
Xuch, resina.
— goma.
— trementina.
Xuil, buha.
Xuil vuinic, buboso (hombre).
Xulal, cuerno.
Xultacolondon, acordarse.
Xulumtonil, potroso.
Xutau, pellizcar, A.
Xuu, poder, V.
Xuxiobil, silbo.
Xyaltaib, nevar.

Y

Ya, llaga.
Yabel chuil, caldo de leche.
Yabenal té, hoja de arbol.
Yabuilzibac, tintero.
Yacubel, borrachera.
— tomado de vino.
Yacubvuinic, borracho (hombre).
Yacum, emborracharse, N.
Yaghcop, abogado de aquél.
Yaghel, llagado.
Yal, v. *yalez*, bajarse (Act.).
Yalbaibil, asaeteado.
Yalbay, asaetear (Act.).
— saetear, N.
Yalbayel, saeta.
Yalbil, v. *yalezbil*, caida.
— caldo.
— fluido.
Yalelvualé, miel de caña.
Yalelvuale, agua de caña.
Yalelzatil, lágrima.

Digitized by Google

Yalhoo, llover.
Yam, diferente.
— otro.
Yamag, amansarse, N.
Yamajez, amansar (Act.).
Yamaghezbil, amansado.
Yatcoc, llama del fuego.
Yaxal, libre.
Ycoyagh, pelea.
Yelal, sobra de algo.
Yibelté, raiz de arbol.
Yighilhù, luna llena.
Yocol, sauce.
Yolondom xam, palmito.
Yuunchutil, hastura.
Yzim, barba. — *Quizim*, mi barba.

Z

Zac, blanco : *Zaquilvuinic*, hombre blanco.
Zacbil, buscada.
Zacpatil, seguimiento.
Zacubel, claridad.
Zacubel ozil, alboreada.
Zacubotzil, aclarar (el dia en la madrugada). — *Ta zacubotzil*, aclarar en tal tiempo.
Zacumozil, alborear (el dia).
Zagh ac, paja para casas.
Zakal hoo, agua clara.
Zanliquel, otra vez.
Zanna chinin, rana.
Zaquilhum, papel blanco.
Zaquil taquin, plata.
Zaquilal, blancura.
Zatezbilal, traduccion.
Zatil, ojos, v. *xatil*.
Zbeel ixim, grano (de semilla de maiz.)
Zcotol, todo.
Zcotol avil, todos los años.
— *ozil*, todo tiempo.
— *cacal*, todos las dias.
Zcotolgna, saber todo.
Zchaboc, quinientos.
Zchich, su abnela.
Zeltil coghol, semblante.
Zequillum, arco, iris.
Zelzel, rueda.
Zghol caballo, jaquima.
Zgolchul, pezon (de teta).
Zghollaquin, usura.
Zhcal, decir, A.
Zhquixintil, calentado.
Zibac, tinta.
Zibaquilhum, papel escrito.
Zic, frio.
Zicum, enfriarse, N.
Zimal, romadizo.
Ziquil hoo, agua fria.
Zlocom alcalde, teniente de alcalde.
Zmemulil, pecado grande.
Zmil, mocos.
Zmoltot, su abnelo.
Zna Dios, iglesia.
— templo.
Znaghibouag, horna.
Zniolondom, pecho.
Znom, tela de araña.
Znupezbá, toparse ó encontrarse.
Zobalcop, palabra apresurada.
Zobzobo, apresurarse.
Zomzom, presto (adv.).
Zoquel, sazon.
Zotzilzim, barbadura.

Digitized by Google

Zoz, dificil.
Zpaczat, párpado.
Zpizolxonobil, horma.
Ztaxmut, nido.
Ztecanzbá, tomarse las aves.
Ztighebtzec, picadura (de alacran).
Ztilhucum, orilla (del rio).
Ztogholantel, jornal ó paga del trabajador.
Ztogholmulil, penitencia en la confesion.
Ztonxam, palmito.
Ztuc, solo.
Ztuquel, cosa sola.
Zuc, lavar, A.
Zuceic, guargüero.
Zuiton, pedernal.
Zupal, chupada (cosa).
Zuquilan, lavar, A.
Zutbil, tornado.
Zutez, traducir.
— tornar ó volver.
Zutezbil, traducido.
Zutezcop, interpretar.
Zutezgezbilcop, vuelta (cosa).
Zutezvuaneghcop, intérprete.
Zut yodon taz toghol Dios, v. *zcomez mulil yuun Dios*, convertirse (á Dios).
Zutyolondon, arrepentirse (es el modo de explicar esto).
Zuzatil, párpado.
Xvuinaghem taquin chigh, hierro para herrar bestias.
Zyavuilpom, naveta.

Cte H. DE CHARENCEY.

Digitized by Google

VOCABULAIRE

DES MOTS LES PLUS USUELS DE LA LANGUE DE NÉKÉTÉ ET DE THYO

(Côte Est de la Nouvelle-Calédonie)

Par un Missionnaire mariste

Mis en ordre par le P. A. C. S. M.

(*Fin.*)

Kan Koin [*Kœ kŭā*] (peau du bois), écorce. Voir *Kan*.

Ka o [*Kaô*, *ô* guttural et ouvert], joue.

Katé [*Kate*], natte.

Ké [*Ke*, *e* fermé], panier [quelconque]. Voir *Kinbo*.

Aï Kéfouré ouan? Comment? Voir *Aï*.

Ken [*Kē*], manger [la banane]. Voir *Foué*.

Kendé [*Kēde*, entre *Kœnde* et *Kinde* (*in* prononcé comme en français dans le mot interne)], pin (arbre). *Hiti re Kende*, mousse.

Kenken [*Kēkē*, à peu près comme on prononcerait *Kinkin* en français, *in* comme dans le mot intérêt], perroquet.

Kéneuneuré [*Kènœnœre*], mémoire, souvenir, pensée. Voir *Fouanneu*.

Kêpouri [*Kēpŭri*]. Voir *Koue*.

Kérémé [*Keremè*], œil. Yeux. *Poun gni Kérémé* (poils des yeux), cils. *Moindou Kérémé*, paupières. *Poun moindou Kérémé* (poils des paupières), sourcils. *Pé Kérémé*, la pupille de l'œil. Voir *Poun gni mé*, sourcil.

[*Kérénondo*, sûr, assuré.]

Digitized by Google

Kété [*Kete*], pays : *Kémé na,* mon pays. *Kamia fé kété* (le soleil court le pays), le jour baisse.

Keu [*Kœ*], faux, fausse.

Keun [*Kæ*], fruit de l'arbre à pain.

[*Kœle,* marmite.] Voir *Kouré.*

Keuté [*Kœte*], poulpe.

Kī (*i* long), chêne-gomme.

Kin bo [*Ke mbô*], panier fait avec une feuille de cocotier. Voir *Ké.*

[*Kipune,* cuiller à manger la soupe. Terme introduit de l'anglais.] Voir *Sup.*

Kiri [*Kĭli*], scie. *Poi le kiri* [*Pŭa le kĭli*], lime.

Ko, nuage. *Ko ouan déré,* une trombe. Voir *Domuani.*

Ko hen néndo [*Kohẽ nendô, ô* ouvert et long], les doigts du pied.

Koin [*enta kŭā̃ et kŭẽ̄,* un peu comme en français coin], arbre, bois, plante. Voir *Né.* *Kué koin* [*Kuè kŭā̃*], racines d'une plante. [*Kŭẽ̄ kŭā̃,* ombre d'un arbre. Voir *Kŭẽ̄.* *Kué nā koin* [*Kui nā kŭā̃. Pio kŭā̃*], aubier d'un arbre.

[*Kôn,* maïs.

Kondo, bleu, vert.

Korbâ [*Korpā*], pirogue. Voir *Poté.*

Koto [*Kotô*], terre, sol. Voir *Ndô.* —, boue. Voir *Giarakô.* —, chenille. Voir *Ngheu.*

Kou [*Ku*], igname.

Kouan [*Kŭā*], navire. —, intestins : *Kouan bouéhô* (corde du nombril), cordon ombilical.

Kouan chi [*ch* comme en français, *sh* en anglais], ligne de pêche.

Kouandé [*Kuāde*], vent : *Kouandé no* ha (le vent parle), il fait du vent. *Kouandé ouan sié,* il fait un fort vent. Voir VENT.

Kouanné [*Kuāne*[, poudre.

Kouanri [*Kŭāni*], acajou (bois).

Kouavouanra [*Kuavuāra*], crevette [d'eau douce, plus petite que le *Kūmŭuāño*]. Voir *Kounmoigno.*

Koue [*Kŭe, e* fermé], marée : *Koue no ciatu* (la mer monte), marée montante. *Koue ouan képouri* (la mer est haute), marée haute. *Chô no ché* (la mer descend), marée descendante. *Chô no koun* (la mer est basse), marée basse.

Digitized by Google

Koué [*Kŭĕ*, très bref], danser. Voir [*Sŏô*, *ĕ* très bref, presque imperceptible.] —, eau : *Koué né orou*, eau douce. *Konétâ*, eau salée. *Koué man ndu*, eau amère, eau salée.

[*Kŭē*, prononcez *Kouë*, *ou* très bref, ombre. Voir *Koin*.]

Kouéci [*Kuekhirœ*, *kh* comme *k* avec une légère aspiration], mare.

Koué kari ré [*Kue Hari re*], calebasse servant de pot pour puiser de l'eau.

[*Kue me kouhen*, remède.]

Kouen [*Kuē*], épouse.

Koué néto (ombre du tonnerre), arc-en-ciel.

Koué nou [*Kue nu*], coco pour puiser de l'eau.

Kouento [*Kuēto*], mari, époux.

Koué pour ré [*Kue pūre*], source jaillissante.

Kouétâ [*Kŭĕtā*], mer, sel.

Koufouâ [*Ku Hŭā*], fusil.

Kouĭ (*i* très bref) [*Kuĭ*], parties sexuelles de l'homme.

Kou î [*Kuî*], corde, nerf, fil.

Kouîtâ [*Kuîtâ*], carangue. [Gros poisson de mer Il est blanc.]

Koumara [*Kumara*], patate.

Koun [*Kū*], nez. —, arbre à pain.

Kounboi ō [*Kūnbŭaō*], loche.

Koundou [*Kundu*], ficelle de cocotier.

Koun fouenré [*Kū Huēre*, à Nékété], *Kunnendâ* [*Kūnendâ*, à Thyo], source d'une rivière. Voir *Koué pounré*.

Kounmoigno [*Kūmŭaño*], crevette. Voir *Kouavouanra*.

Kounrouten [*Kūrūtē*], oursin.

Kouoti [*Kuoti*], maladie. [Fatigué, las.] Voir *Paï*.

Koura [*Kura*], langouste. [Homard.]

Kouré [entre *Kūle* et *Kŭli*], herbe. — [*Kole*], marmite.

Kourmé [*Kurme*], langue (organe de la voix).

Kourpi [*Kurpi*], étroit.

Kou yê [*Kuyê*], pluie : *Amougné kouyé*, il pleut à verse. *Kouyé gainbourou*, une averse.

Ku [*Kŭ*], tu : [*Kŭ gei?* d'où viens-tu ?] Voir *Ghé*.

Kutu [*Kŭtŭ*], pou. *Kutu ke pounmgaru* (pou de blanc), puce.

Digitized by Google

L

Cette consonne se prononce comme en français On sent quelquefois un peu le son *r*.

Li, ils, eux. Voir *Ri*.
Lou [*Lu*], eux deux. (Polynésien, *Lua*, deux.)

M

Cette consonne se prononce comme en français.

Mâ [*Ma*], frégate (oiseau).
Mama, coco germé. Voir Coco. —, poumon.
Mangiâ [*Mãgiâ*], petite fougère. Voir *Chê* et *Boichê*.
Man nâou [*Ma ndu*], amer : *Kouê mannâou* (eau amère), eau salée. Voir *Kouêtâ*.
Mâ nou [*Mâ nu*], coprah. Voir *Coco*.
Mara, travailler. Voir *Ouaké*.
Marandi, serpent d'eau. [Il est gros.]
[*Mata*, cru, non cuit.]
Mau [*Mô*], poutre.
Mau ou [*Mŏũ*, *ô* ouvert et bref], aveugle.
Mé [*Mè*], venir. —, Bras : *Pou mé* [*Pu mè*], épaule. — [*Mé*, *é* fermé et long], chat (inconnu avant l'arrivée des blancs).
Ne kondâ méché, de bonne heure. Voir *Nekondâ*.
Méchou [*Meshu*, prononcez *chu* comme en français chou], sud-est. Vent du sud-est. Vents alisés.
Médo [*Mendo*], la petite vérole.
Mê mau ou [*Memõu*, jeune requin], requin marteau.
Memborou [*Mẽmbŏru*], plaie.
Mendâ [*Mandã*], sang : *Mendâ no hunru* (le sang navigue), menstrues, règles.
Menghi, chaud, chaleur. *Amougné menghi*, il fait très chaud, fièvre.
Mere [*Mœrœ*], oiseau. *Tan mere* [*Tan mœrœ*], s'arrêter.

Digitized by Google

Méré (les deux accents peu sensibles), faim, avoir faim : P*aï ghe méré*, souffrir de la faim, avoir faim. Voir *Paï*. *Fa méré*, faire cuire.

Méré [*Mērē*, les deux *é* longs], cap, pointe.

Méré berendâ [*Mere bœrændā*] (pointe de l'arc), flèche.

Méré chu [*Mere chü*], rhume de cerveau.

Méré koin [*Mele kŭā*], branche d'un arbre. Voir *Koin*.

[*Mere kŭā*, avant d'une pirogue, d'un bateau.]

Méré pen mere [*Mele pã* mærœ] (pointe des dents des oiseaux), bec.

Méré singhé [*Mere sanghe*, les trois *e* des *é* fermés], pierre, roche. Voir *Singhé*.

Mesi [*Mési*], épais. [Lourd]

Mété poté [*Mete pôte*], l'avant d'un canot. Voir *Fouan moi poté*. [*Mere kŭā*.]

Fé météri, aller à pied. Voir *Fé*.

Métu [*Metü*], se coucher, dormir : P*é metu* (étagère, place pour dormir), lit. F*é métu* [*Fè métü*], se coucher.

Mêtuki [*Mêtŭki*], rêver.

Métu sie [*Metü sie*] (être couché fortement), dormir.

Meu [*Mœ*], gaïac (bois).

Mia, rouge. —, urine, uriner. Voir *Ukouechen*.

Miāne, moule (coquillage).

Mi pouanpouanra [*Mi puãpuãra*], jaune.

Miri, plat : C*ha miri*, un plat.

Kâ moâ, le doigt du milieu, le médium.

[*Mŏake*. Voir *Moiké*.]

Moi (*i* très bref) [*Mŭā*], cervelle.

Moi [*Mŭā*], maison, case : D*ô moi*, pilier d'une maison.

Moiké [*Mŏake* ou *Mŭake*], richesses : H*u moike* (donner des richesses), faire un présent.

Moi mere [*Mŭā mærœ*] (maison d'oiseau), nid. Voir *Mere*.

Moi mia [*Mŭamia*], étoffe rouge.

Moimoi [*Mŭamŭa*], poitrine.

Moi moué yâ [*Mŭā mueyâ*] (maison de la lune), halo autour de la lune.

Moindavoi [*Mŭãdavŭa*], fou. Voir *Gnon*.

Digitized by Google

Moindôyâ [*Mŭandōiā*], chouette. [Hibou.]

Moindou kérémé [*Mŭandu kereme*], paupière. Voir *Kérémé.*

Moipoué [*Muaŭpue*], corbeille.

Moirâ [*Mŭarā*], lumière.

Moiriri [*Mŭariri*], propre, net.

Moi siô [*Mŭasīō*], chapeau.

Moi ti [*Mŭā ti*] (maison du thé), tasse. *Cha moi ti,* une tasse.

Moitoua [*Mŭatua*], grand-père. (Polynésien *Matua*, ancien, vieux.) Voir *Nounou.*

Moitoutourou [*Mŭatuturu*], loin, long, grand, haut.

Mômetu [*Mômetŭ*], avoir le cauchemar. Voir *Metu.*

Mon [*Mō*], nuit : *Ouan mon* [*Uā mō*], il fait nuit.

Mondâ [*Mōndâ*], pourri, corrompu.

Monghé mé [*Mōghe me*], retourner. [Revenir, venir de nouveau.] Voir *Gapourou é.*

Mon moi é [*Mōmŭae*], la voie lactée.

Mouakanrou [*Muakāru*], coco vert. Voir Coco.

[*Mŭake.* Voir *Moiké.*]

Moué [*Mue*], taro.

Aciô re moué [*Akiô re mue*], le gros doigt, le pouce. Voir DOIGT.

Mouen [*Muē*, beau-père], oncle, [ONCLE, *Apa* (à Nékété, comme père). *Ŭēra* (à Thyo).]

Moué yâ [*Mueyâ*], lune : *Moué yâ angoui*, pleine lune.

Mouêyâ ouan chan é [*Mueyâ uan chœle*], premier et dernier quartier de la lune. *Moi moueyâ* [*Mŭa mueyâ*], halo autour de la lune. *Cha moue yâ* (une lune), un mois.

Mou î [*Mô*], cicatrice.

Mouingia [*Muīgia*], murène [aiguille (poisson)].

Mouiri [*Mūli*], mouette.

Mourou [*Muru*], ver [sur les viandes corrompues]. Voir *Ha nénndo.*

Mourou [*Muru*], guérir. *Fa mourou moughé* [*Fa muru mughe*] (se faire de nouveau vivant), se guérir.

Digitized by Google

N

Cette consonne se prononce comme en français.

Na, mouche. Voir *Dônéni*.

Nâ, je, moi. Voir *Gou: Ré nâ*, le mien, de moi, à moi.

Nâ kouétâ [*Nâ kuetâ*, *â* ouvert et long] hache en pierre [en jade] ou en coquillage. Voir *Gia*.

Namiri [*Nāmĭri*], mulet (poisson).

Nanbou topéré [*Nanbu tōpĕre*], s'éveiller. Voir *Topéré*.

Nau [*Nô*], moustique.

Nâ ouïngio [*Nâ uingio*] (avoir envie de boire), soif, avoir soif. Voir *Ouïngio*.

Nau ou [*Nôu*], ouest, vent d'ouest.

Nau ou keu [*Nôu kœ*], sud, vent du sud.

Navouan [*Navŭā*], sable. *Pouanavouân* [*Puanavuā*], plage.

Gni nbou [*ñi nbu*] (os de roussette qui servait autrefois d'aiguille), aiguille.

Ndæun [*Ndæ*], pigeon ramier.

Ndo [*o* un peu du gosier], poule.

Ndô [*ô* ouvert (bouche bien ouverte)], terre, sol. Voir *Koto*.

Né [*Nè*], bois à brûler. Voir *Giopinné*, feu. Voir *Né mia*.

Né apou neu [*Neapunœ*], autrefois.

Né chéndê, soir.

Né chî [*Nè chî*], appât, amorce.

Néfouen [*Næ Hūē*], bouche.

Né gni nghe mere [*Neñīghê mĕrœ*], nid. Voir *Moi mère*.

Nehoâ [*Nœhoā*], ciel.

Néhou [*Nehu*], fille (par opposition à garçon, *Hou*). Voir *Né ouan na*.

Né koin [*Ne kŭā*], feuille [d'arbre, de plante]. Voir *Koin*.

Né kondâ, matin : *Nékondâ méché*, de bonne heure.

Nekouandâ [*Nekuandâ*], gosier. Voir *Chérendâ*.

Né mia [*Nè mia*], feu. Voir *Né*.

Némoi [*Nemŏa*], aujourd'hui.

Nénahen [*Nenahē*], main, paume de la main, intérieur de la

Digitized by Google

main. *Nénahen sien dé nourou*, la main droite. *Nénahen sien déiâ*, la main gauche.

Nénahen né ndô [*Nenahẽ nendo*] (la main sur la terre), pied.

Ne navouan [*Nenavũã*], banc de sable.

Né pho chô, jointure des doigts.

Nendâ [à Thyo], rivière. Voir *Fouan né foué* [à Nékété].

Ne nden [*Nendẽ*], lac.

Néné, oreille. *Ti néné*, boucle d'oreille.

Koué né orou [*Kue ne oru*], eau douce. Voir *Koué*.

Né ouan na [*Neuã na*], ma fille. Voir *Nehou*.

Né ounô koué [*Neunôkue*], col de montagne.

Né pon koué [*Nepôkue*], détroit.

Né poui hen [*Nepuihẽ*], plante du pied.

Né orou [*Neoru*], doux.

Néto, tonnerre.

Neu [*Nœ*], requin. Voir *Mémauou*.

Neua [*Nœa*], couteau.

Nghé [*Nghẽ, g* avec aspiration], nous (sans vous). Voir *Eni* : *Ré nghé*, le nôtre, de nous, à nous.

Nghen mi [*Nghẽmi*], acacia.

Ngheu [*Nghœ*], chenille. Voir *Koto*.

Nghô [*Nghõ*], nous deux (moi avec un autre que vous). Voir *Ounrou*.

Ngou ghéré [*Ngu ghere*], orage.

Nguru [*Ngürü*], noir. *Ouan nguru*, il fait noir, il se fait obscur, il est noir.

Ré ni, le nôtre, de nous, à nous. Voir *Nghé*.

Nia, canard.

Nié [*Niẽ*], il, lui. Voir *Re*.

[*Niœrõ* ou *Ñiœru*, pêche aux flambeaux. Voir *Sinrou*.]

Nira, plaine. Voir *Nongori*.

Nô chin gio ou [*Nôuindjiôu*], corail dur. Voir *Corail*.

Nongori, plaine. Voir *Nira*.

No [*o*, un peu du gosier], poisson.

Noë [*Noe*], cancrelas. Voir *Hanno*.

No fun mendi [*Nohũmendi*], rapides dans une rivière.

No mata, poisson cru.

Digitized by Google

Nondo [le dernier *o* du gosier], dire la vérité

Nondeu h*en* [*Nondœhẽ*], dessus de la main.

Nou [*Nu*], cocotier : P*ouan nou* [P*uan nu*], coco. N*ou korou* [N*u koru*], coco vert. Voir Coco.

Noun bo [*Nunbô*, *ô* ouvert], près.

Nounbou [*Nunbu*], palétuvier.

Nounou [*Nunu*], grand-père. Voir *Moituâ*.

Nuï [*Nüi*], île. voir *Cin*.

O

Cette voyelle se prononce comme en français. ô est ouvert. õ est nasal, comme en français *on* prononcé très sensiblement du nez.

O, couleur.

Opé [*Ope*], route.

Ouaké [*Uake*], travailler. Voir *Mara*.

Ouan [*Uã*], faire : O*uan dâ*, il fait jour. A*ï ke fouré ouan?* Quelle est la manière de faire? Comment?

Ouan fé [*Uãfe*], partir. Voir *Fé*.

Ouanghé [*Uãnghe*], balancier de pirogue.

Oué gnéra [*Ueñera*], courant de la marée.

Ouéï [*Uei*], brume.

Ouichô [*Uichô*], bananier sauvage. Voir *Pouin*.

Ouïngio [*Uindjo*, *dj* comme *dji* la *Giota* des Espagnols], boire. N*â ouïngio*, avoir envie de boire, avoir soif.

Oumoui [*Umüi*, *üi* comme en français *oui*], lent.

Oumi [*ũli*, entre *ũli* et *ũni*], vous. Voir *Goou*.

Ounrou [*Ũrũ*], nous deux (vous et moi). Voir *Nghô*.

Oupé boui [*Upe bui*] (le prendre doucement), être vaincu.

Oupé h*oto* [*Upe* h*oto*] (le prendre fort), vaincre.

P

Cette consonne se prononce comme en français.

Pâ, jambe. F*oué pâ*, le mollet. P*ou pâ* (commencement de la jambe), la cuisse.

Digitized by Google

Pa an [*Paã*], enfants.

Paï, maladie. Voir *Kouoti*. —, être malade. Voir *Usiou:* *Paï ghe méré*, souffrir de la faim, avoir faim. Voir *Méré*.

Paï mé nou [*Paimenu*], mourir. *Painra*, [*Pă̆rā*], anguille [en général toute espèce d'anguille]. Voir *Angôchen*.

Pâ mere [*Pâ mœræ*] (pieds d'oiseau), pattes.

Pami, parents.

Pandeuné [*Pandœne*] (un homme, sa femme et ses enfants), famille.

Pa, devant un mot, marque souvent la pluralité.

Pa pené [*Pa pẽ e* (presque *Papẽi*)], les femmes.

Pa pouangara [*Papuangara*], les blancs.

Pa pou déri [*Papu deri*] (les sources des hommes), les ancêtres.

Pé (accent peu sensible) [*Pĕ̆*], porter [— ,lit].

Pé (accent très sensible) [*Pē*], raie (poisson).

Pé fé [*Pèfé*], prendre, saisir [pour emporter].

Pé gio [*Penjiô*, *ô* très ouvert], diarrhée. Voir *Pouiché*.

Pehâ, cœur.

Pé kérémé [*Pè keremé*], pupille de l'œil. Voir *Kérémé*.

Pé métu [*Pè metü*] (place pour dormir), lit. Voir *Métu*.

Pén [*Pē*], dent. *Pou pén* [*Pu pē*] (racine, source des dents), gencive.

Pénâ [*Penā*], mât.

Pen bé [*Pēbe*], pavillon (poisson) [large comme la raie, mais plus petit].

Pendé [*Pēde*], voler, dérober. Voir *Cin*.

Peu [*Pœ*], bourao (arbre).

Peukanrou [*Pœkāru*], bois de rose.

Pia [*Pïā*], guerre. *Fé u pia* [*Fe üpia*], faire la guerre.

Pi cia [*Pīkïā*], syphilis.

Pin singhé [*Pī sēnghe*] (graines de pierres), gravier. Voir *Singhé*.

Pi o, chair.

Piore, viande.

Poaka, cochon, porc. (Inconnu avant l'arrivée des blancs.)

Poi le kiri [*Pŏā* ou *Pŭā re kiri*], lime. Voir *Kiri*.

Poin [*Pūē*, à peu près comme en français Poing], tortue.

Digitized by Google

Poinou [*Pŏanu*], la nuque.

Poi tané [*Pŏa tane*], bouton [d'habit].

Poké [*Pôke*, *ô* ouvert], blesser.

Pokotâ, plage. Voir *Pouanavouan*.

Pon [*Pō*], pandanus (arbre). —, Creux, creuse.

Poté [entre *Pôte* et *Bôte*, de l'anglais *Boat*], canot. Voir *Korbâ*: *Mété poté*, l'avant d'un canot. *Fouan moi poté* [*Huan mŭa pôte*], l'arrière d'un canot.

Pou mé [*Pu mè*] (commencement du bras), épaule [omoplate]. Voir *Mé*.

Pou moi [*Pu mŭa*], côtés d'une maison, murs. Voir *Moi*.

Pou pâ [*Pu pâ*] (commencement de la jambe), cuisse. Voir *Pâ*.

Pou pén [*Pu pē*] (source des dents), gencive.

Pouă [*Puă*] (*ă* très bref), profond (en parlant de l'eau). *Fou kété pouă* [*Hukete puă*], peu profond. Voir *Foukété*.

Poua nai ouan [*Puanavuã*], plage. Voir *Pokotâ*.

Pouanfoun [*Puãfœ*], tamanou (arbre).

Pouangara [*Puãgara*], blanc. *Kutu ke pouangara* (pou de blanc), puce.

Pouan katouâ [*Puã katuâ*], souvent.

Pouan koin [*Puã kŭã* le deuxième *ã* entre *an* et *in*], fruit. Voir *Koin*.

Pouankoué [*Puãkue*], larme.

Pouan nou [*Puã nu*], coco. Voir Coco.

Pouanvoué [*Puãvue*], poule sultane.

Poué [*Puĕ*], ventre : *Pou poué* [*Pu puĕ*] (commencement du ventre), bas-ventre.

Poué [*Puè*], filet à pêcher.

Ouan pouépoué kamia (au milieu du soleil), midi.

Pouiché [*Pŭerhe*, *ch* comme en français dans le mot Chéri, diarrhée. Voir *Pégio*.

Pouin [*Pui*], bananier.

[*Pu gepŭra*, le plus grand régime du bananier.]

Poun boi [*Punbŭa*] (poil de la tête), cheveu. Voir *Boi*.

Poun chan méré [*Pŭshãmœrœ*], ailes d'oiseau.

Poun fouen [*Pŭ Huen*] (poil de la bouche), barbe. Voir *Fouen*.

Poun gni kérémé [*Pŭ ñi keremè*], les cils. Voir *Kérémé*.

Digitized by Google

Pun gni mé [*Pũ ñi mè*], sourcil. Voir *Poun moindu kérémé.*
Poun huru [*Pũhürũ*], courir.
Poun mere [*Pũ mere*] (poil d'oiseau), plume.
Poun moindou kérémé [*Pũ mũẽndu kerémè*] (poil des paupières), sourcil. Voir *Moindou kérémé.*
Pounré koin [*Pũre kũã*], fleur.
Poure boi [*Pure mbŏa*] (coquille de la tête), crâne.
Pouré hen [*Pure* hẽ] (coquille des doigts), ongle.
Cha pourou [*Chapuru*], couper.
Pou ounô [*Pu unô*], cou.

R

Cette consonne a un son intermédiaire entre *l* et *r* du français.

Re [*Re*], il, lui. Voir *Nié.*
Ré na, le mien, de moi, à moi.
Ré nghé, *Ré ni*, le nôtre, de nous, à nous.
Ré oumi [*Re uni*], le vôtre, de vous, à vous.
Ré re [*Re re*], le sien, de lui, à lui.
Ré ri, le leur, d'eux, à eux.
Ré ro, le tien, de toi, à toi.
Ri, eux, ils. Voir *Li.*
Ro, toi. Voir *Ghé.*

S

Cette consonne se prononce comme en français dans le mot sensible.
s a le son doux, suivi d'un *i* (c'est un *s* un peu chuintant).

Sané [*Sãnei*], tenir.
Semoinsâ [*Semũasã*], grand'mère.
[*Sĕô*, *Sô*, danser. Voir *Koué.*]
[*Shœringugu*, mousse (plante). Voir *Hiti re kendé.*]
Sî, éléphantiasis.
Siâ [*s* entre *s* fort et *sh* anglais ou *ch* français], mauvais, laid.

Digitized by Google

Sian bo, marteau servant à fabriquer la tapa.

[*Siè*, non (négation)].

Sié [*Se*], gros [fort] : *Métu sié* (être couché fortement), dormir. *Kouandé ouan sié*, il fait un fort vent.

Sien [*Sẽ*, un peu comme *siẽ*, *iẽ* en une seule émission de voix], femelle d'un animal, femme. Voir *Papené*.

Sien aha [*Siẽ*...] (femme cheffesse), reine.

Sien béané [*Siẽ beane*], vieille femme.

Né nahen sien dé iâ, la main gauche.

Né na hen sien dé nourou [*Nenahen siendenuru*], la main droite.

Sien hô [*Siẽhô*], mauvais esprit. Voir *Hô*.

[*Sieto*, rare, en petit nombre] : *Do ou sieto* [chose en petit nombre], peu, rarement.

Si kan [*Sikã*], boiteux.

Sin bou [*Sẽbü*], rat (inconnu avant l'arrivée des Européens).

Sin chû [*Sĩchü*], sourd.

Singhé [*Sãghe*, pierre, roche]. *Méré singhé* [*Mere sãghé*, cap, pic ou rocher sur les montagnes ou sur les bords de la mer], pierre, roche.

Sin ma [*Sĩma*], papillon.

Sin menghi [*Sĩménghi*, avoir chaud], suer, transpirer. *Sinmenghi ouan gio ha ha to uan na*, je sue à grosses gouttes. Voir *Menghi*.

Sin mia katé, éclair.

Sin niré, se moucher.

Sin rou [*Sĩru*, *u* entre *ou* et *ô*], pêcher aux flambeaux la nuit. Voir *Ñiærô*.

Sio koro, briser. Voir *Fa mengoro*.

Sioun a [*Siũa*], patate. Voir *Koumara*.

Siova mê, tuer. Voir *Fin amê*.

Sisi [*Sĩsi*], petit hameçon. Voir *Chî*.

[*Siti*, fourchette.]

Soup [*Sup*], soupe.

Soyri soup [*Cho iri chup*], cuiller [à servir la soupe, poche. Voir *Kipouné*, cuiller à main pour servir la soupe].

Digitized by Google

T

Cette consonne se prononce généralement comme en français.

Tabakaë [*Tăpăkăe*], sandal (bois).

Taïcici [*Taikiki*], pantalon.

Taïki [ou *Tôkè*, de l'anglais *dog*], chien (inconnu avant l'arrivée des blancs).

Fouen dâ ouan tan mé, l'aurore commence à venir, il commence à faire jour. Voir *Fouendâ*.

Tan mere [*Tan mœræ*], s'arrêter.

Tan touâ [*Tan tuâ*], se lever [quand on est assis ou couché, mais non après le sommeil. Voir *Gni nouan topéré*]. *Tan touâ ghé*, lève-toi.

Tapoirou [*Tapŭaru*, *ŭa* une seule émission de voix], rame.

Ten i [*Tēi*], pleurer. En polynésien, *Tagi*.

To â ché [*ch* prononcé comme en français dans *Chéri*]. *To âna*, là-bas. Voir *To boi ché* [usités en parlant à quelqu'un, lui disant d'aller là-bas].

To âfoué [*To âfue*], là haut.

To boi ché [*To bŭa che*]. *To boi na* [*To bŭ i na*, *ŭa* en une seule émission de voix], là-bas. Voir *To â ché*.

Toï? Où? Voir *Aï?*

Topéré, être éveillé. *Nanbou topéré*, s'éveiller. *Gni nouan topéré*, se lever.

Topou [*Topu*], vrai [juste, droit]. (Polynésien, *Tapu*.)

Tounboua [*Tunbua*], couver.

Tya, chasser [pêcher, aller à la pêche. *Upoke*, chasser, aller à la chasse]

U

Cette voyelle se prononce comme en français.

Ucheu [*Ŭchœ*], tempête.

Uchi [*Ŭchī*, *ch* prononcé comme en français dans *Chimère*], coudre.

Digitized by Google

Uci re kouan [*Ükirekuan*], endroit où l'on peut aborder [port, mouillage].

Uhoru [*Ühorü*], accoucher.

Ukouéchen [*Ükuechi*, *i* à peu près comme *in* dans *intense*, mais plus nasal], uriner. Voir *Mia*.

Un boi [*Ünbüa*], siège.

Unboira [*Ünbüara*], souris.

Unda [*Üda*] (ce sur quoi on mange), table.

Upen re niniri [*Üpēre*...], miroir.

Usia pouan cho [*Üsiapuächo*], poignet.

Usin goun [*Üsiengun*, *ie* en une seule émission de voix], soigner.

Usiotia [*Üsiosia*, se battre à deux], se blesser, blesser. *Usiotia cha kamoureu* (blesser un homme), blesser quelqu'un.

Usiou [*Üsiu*], être malade. Voir *Paï*.

Usiouanra [*Üsiuanra*], enterrer. Voir *Gia kin deu u*.

Uteu u [*Ütœü*], cimetière.

A. C., s. m.

L. J. C. et M. V. I.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Das Gobhilagṛhyasūtra, herausgegeben und übersetzt von Dr. Friedrich KNAUER, Privatdocent an der Universität Dorpat. *Dorpat* (Mattiesen) und *Leipzig* (Simmel), 1884-85. In 8, 2 fascicules de (VIII)-XXVI-32 et (VIII)-210 pp.

La littérature de sūtras est assez connue pour qu'on puisse comprendre et apprécier l'œuvre de M. Knauer; elle l'est encore trop peu pour qu'on n'accueille point avec faveur toute nouvelle contribution qui s'y ajoute. A ce titre, et par la conscience scientifique qui y a présidé, la publication du *Gobhilagṛhyasūtra* mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent au progrès des études sanscrites.

La première partie contient, à la suite d'une courte introduction critique et philologique, le texte même du sūtra, non point haché en menus morceaux, selon la coutume des précepteurs et exégètes hindous, mais suivi et présentant l'aspect d'une prose régulière. Cette innovation est heureuse à tous les points de vue : elle ne supprime pas la division en versets, que l'auteur a soin d'indiquer par de petits chiffres, et montre la dépendance des diverses propositions qui, dans les textes indous, appa-

Digitized by Google

raissent comme autant d'alinéas isolés. Tout au plus pourra-t-on çà et là proposer une interponction un peu différente de celle de M. Knauer : aussi bien ne prétend-il pas que la sienne soit définitive; mais elle est partout fort satisfaisante.

Dans la deuxième partie (introduction, traduction et notes), l'auteur étudie les ouvrages qui se rattachent au même cycle ritualiste du Sāma-Veda que le sūtra de Gobhila, notamment le *Mantrabhrâmaṇa,* auquel Gobhila emprunte, en les rangeant dans le même ordre, toutes ses formules sacrées, et nous fait connaître les deux commentateurs, de très inégale valeur, paraît-il, Nārāyaṇa et Tarkālaṅkāra, qui l'ont guidé dans son travail. A propos des commentaires indigènes et de l'usage discret qu'il convient d'en faire, il écrit des pages excellentes, dont on ne saurait trop recommander les conclusions. Certes, ils ont été indispensables au début, sans eux la littérature sanscrite eût été à jamais lettre close; ils sont encore aujourd'hui fort utiles, mais on doit tendre à se dégager de leurs lisières : qui donc à cette heure, pour approfondir le droit romain, irait se mettre à l'école des glossateurs ?

L'ouvrage est imprimé et révisé avec une sévérité qui fait le plus grand honneur aux presses de Dorpat. Au cours d'une lecture rapide, j'avais relevé quelques lapsus de texte ou de traduction pour les signaler à M. Knauer : je les ai tous trouvés indiqués dans les notes de la deuxième partie. Dans ces conditions, il y a quelque mérite à en découvrir un qui lui ait échappé : II, p. 31, l. 27, *ataya rcā*, lire *etaya*.

V. Henry.

Digitized by Google

De la latinité des sermons de saint Augustin, par Ad. Regnier, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1886, In-8, xviii-212 pp.

Les enquêtes se multiplient et se succèdent sur la phase de décomposition du latin qui a abouti à la formation des langues romanes : après la magistrale étude de M. Goelzer sur la langue de saint Jérôme, voici une source d'informations précieuses sur les plus populaires des écrits d'un autre docteur, sur des sermons qui, prêchés pour le vulgaire, doivent refléter dans une certaine mesure, bien qu'écrits par un lettré, le parler du vulgaire. Ainsi, s'il nous est à jamais interdit de connaître le langage des paysans de la Gaule ou de l'Afrique au IVe siècle et aux suivants, nous savons du moins, avec quelque approximation, quel langage ils entendaient, et restituer un anneau de la chaîne brisée qui va des *graffiti* de Pompéi au texte incertain des serments de Strasbourg.

L'ouvrage de M. Regnier comprend six divisions générales : vocabulaire; particularités de sens; particularités de flexion; syntaxe; emploi des parties du discours; style enfin. — Le vocabulaire est fort encombré de néologismes, mais, somme toute, d'un intérêt assez médiocre, et l'auteur n'y insiste pas. On se demande pourquoi (p. 5 et 162) il parle de noms d'agent en *-or*, et *-rix*, alors que la seule nomenclature exacte serait *-tor*, *-trīx* : est-ce parce qu'il y a des noms en *-sor ?* Mais il ne peut ignorer que cette variété se ramène à l'autre, et, d'ailleurs, ceux-là précisément n'ont point de corrélatif féminin. — Quelques particularités de sens sont tout à fait dignes de

Digitized by Google

remarque : ainsi *homō* = *on,* ou peu s'en faut (p. 20), *habet* = *il y a* (p. 29), etc. — La flexion est encore d'une rare pureté : on voit que saint Augustin possédait une forte culture littéraire, s'était nourri de la moelle du meilleur auteur, et ne parlait la langue de son milieu qu'à son corps défendant, pour se faire comprendre des illettrés, mais en leur sacrifiant le moins possible de la correction qui lui était chère. Deux pluriels neutres passés au féminin singulier (encore *strāta* = *strāta via* est-il parfaitement possible), bon nombre de comparatifs et superlatifs qui eussent fort étonné Cicéron, deux verbes moyens devenus actifs (l'un est *oblivisçerent*) : c'est à peu près toute la moisson de M. Regnier, aussi n'est-il pas probable qu'il ait rien laissé à glaner. — La syntaxe, en revanche, est l'objet d'un long développement, amplement justifié, et sur bien des points, sauf naturellement l'aspect synthétique que conserve à la langue le maintien absolu des flexions casuelles et personnelles, elle présente déjà une physionomie toute romane : emploi fréquent de la préposition *dē* (p. 53), même comme substitut du génitif (*numquid de bonō...?*); indicatif au lieu du subjonctif dans les interrogations indirectes (*audī quis vocat*), p. 68 (1); supin remplacé par l'infinitif (*veniēns quærere*, p. 73). — Dans l'emploi des mots, l'auteur note la fréquence des noms abstraits (le fameux *collī longitūdinem* de Phèdre multiplié à l'infini), les nombreux adjectifs pris substantivement, etc.;

(1) N'était-il pas à propos de rappeler que cette tournure est aussi archaïque, et que par elle la langue de la décadence fait retour à celle de Plaute? Ou plutôt, à six siècles de distance, c'est la même langue, qui ne s'est pas laissé entamer par les trop subtils raffinements de la syntaxe des puristes.

Digitized by Google

mais il n'y a encore là que l'exagération de tendances déjà saisissables à l'époque classique, et, en ce qui concerne nommément le démonstratif *ille* (p. 103), rien ne fait prévoir l'extraordinaire fortune qui l'attend en qualité d'article. — Ses observations sur le style sont d'un critique ingénieux et sagace. Elles rentrent d'ailleurs parfaitement dans le sujet, soit par elles-mêmes, soit surtout en tant qu'elles nous montrent la grande période latine de plus en plus morcelée en petites parataxes (p. 152) et confirment de tout point les inductions que j'établissais ici même et dans un récent article (1) sur le caractère essentiel de la structure des langues populaires.

L'ouvrage se termine par un index très-détaillé (48 pages) qui rendra de grands services au point de vue de la consultation rapide. Rien n'a été épargné pour que la science tirât le plus grand profit possible de l'œuvre de début du jeune docteur. Début plein de promesses : M. Regnier porte un nom qui oblige et qu'il saura soutenir.

V. HENRY.

Grand Dictionnaire français-allemand et allemand-français, par H. A. BIRMANN, professeur à l'École Polytechnique, etc. *Paris,* Garnier frères, 1889, 2 gr. in-4°. — I. fr.-all., (iv)-x-1160 p. ; II. all.-fr., (iv)-xij-1259 p.

Il existe beaucoup de dictionnaires allemands, composés à l'usage des Français ; mais la plupart de ces livres, qui

(1) Cf. *supra*, pp. 33 seq., spécialement pp. 42-45.

Digitized by Google

sont d'ailleurs souvent fort incomplets en ce qui concerne les mots techniques et les mots usuels, ont encore d'autres défauts plus graves. Je ne parle pas de l'inexactitude possible ou de l'insuffisance fréquente des traductions et des explications. Mais le travailleur s'y trouve gêné par de nombreux renvois qui, parfois, forment un véritable cercle tout à fait vicieux ; il ne peut y reconnaître la déclinaison à laquelle se rattache tel substantif, ni quelles sont exactement les irrégularités de tel verbe ; il est embarrassé pour retrouver les dérivés, pour distinguer les particules séparables, etc., etc.

M. Birmann a su éviter tous ces défauts. Son livre, basé sur la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, est néanmoins étonnamment riche en mots usuels ; il donne le génitif et le pluriel de tous les noms ; il aide le chercheur au moyen d'un très petit nombre de signes conventionnels ; enfin, il a totalement supprimé les renvois. Une chose que l'on doit aussi louer sans réserves, c'est la suppression de ces vocabulaires spéciaux, géographiques et onomastiques, toujours très incomplets et très mal faits, qu'il était naguère de mode de mettre à la fin de tous les dictionnaires.

Est-ce à dire que le livre de M. Birmann est parfait ? Non certes, et l'auteur s'en défend lui-même avec autant de modestie que de bonne grâce. Je ne ferai pourtant qu'une critique aujourd'hui ; elle sera relative à la « prononciation figurée » : une pareille défiguration de mots est-elle vraiment utile ? Le plus souvent, ces transcriptions manquent leur but ; comment un Français apprendra-t-il à bien prononcer p. ex. *herzlichkeit* en lisant *hèrtz-lich* (avec *ch* gothique) *-kaït ?* La vraie base de la prononcia-

Digitized by Google

tion, c'est l'accent, et l'accent ne s'acquiert que par la parole. J. V.

James DARMESTETER. *Textes pehlevis relatifs au Judaïsme.* — 15 p. in-8° s. t. l. ni d. (1889).

Cette très-intéressante brochure est, comme tout ce qui sort de la plume de son auteur, d'une haute valeur scientifique. Les objections qu'opposaient, au IXe siècle de notre ère, les docteurs *mazdéens* aux arguments des rabbins, les critiques qu'ils faisaient du Judaïsme, sont du même ton que ceux de beaucoup de libres-penseurs modernes, et rappellent, comme dit M. D., *La Bible enfin expliquée.*

Nous saisissons avec empressement cette occasion pour annoncer la prochaine apparition du monument que l'éminent professeur du collège de France veut élever à la mémoire de son frère regretté. Les *Reliques scientifiques d'Arsène Darmesteter* formeront deux beaux volumes in-8° et contiendront ses *Études juives, judéo-françaises* et *françaises.*

La souscription (40 fr. après le 15 juillet) est ouverte à Paris à la librairie Delagrave.

Digitized by Google

VARIA

I. — LANGUES PARLÉES EN FRANCE EN 1806-1808.

RELEVÉ *général de la population de l'Empire, selon les différentes langues que parlent ses habitants, et en nombre rond, sans les militaires; par* M. COQUEBERT-MONTBRET.

Langue française	28.126.000
Langue italienne	4 079 000
Langue allemande.	2.705.000
Langue flamande.	2.277.000
Langue bretonne.	967.000
Langue basque.	108.000
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	38.262.000

Nota. — Sous le nom de *langues française, italienne, allemande*, etc., on a compris les patois qui se rapportent à l'une ou à l'autre de ces langues. On a fait des articles séparés pour le bas-breton et pour le basque, parce que ce sont des langues particulières et qui diffèrent radicalement soit entre elles, soit des langues dérivées du latin, soit de l'allemand dont le flamand est un dialecte. (*Annuaire du bureau des longitudes pour 1809*, Paris, 1808, in-12, p. 116.)

Digitized by Google

II. — ANGLAIS ET FRANÇAIS.

La célèbre Mme Thioknesse entreprit d'écrire une lettre dont tous les mots seraient français et que cependant aucun Français ne pourrait comprendre, tandis qu'un Anglais illettré ou une Anglaise illettrée en viendrait facilement à bout. Voici ce spécimen de l'ingéniosité de la dame :

« Pre dire cistre, comme an se us, an passe the de here if yeux canne, an chat tu mi dame, an dine here, an yeux mai go tu the faire if yeux plaise ; yeux mai have fiche, mutin, porc, buter, foule, fruit, pigeon, olives, salete, fourrure, diner, an excellent te, cafe, port vinan liqueurs. An tellure betti an poli tu comme, an huile go tu the faire an visite the baron. But if yeux dont come tu us, Ile go tu ure housse an se oncle, an se houe he dose, for mi dame ses he beant il. But deux comme, mi dire ; yeux canne lie here yeux nos ; if yeux louve musique, yeux mai have the harpe, lute or viole here. Adieu, mi dire cistre. »

(Extrait d'un *Guide to the Paris Exhibition*.)

Il faudrait rétablir ainsi qu'il suit l'orthographe des mots :

« Pray, dear sister, come and see us, and pass the day here if you can, aud chat to my dam, and dine here, and you may go to the fair if you please ; you may have fish, mutton, pork, butter, fowl, fruit, pigeon, olives, salad, for your dinner, and excellent tea, coffee, port-wine and liquors. And tell your Betty and Polly to come, and we'll go to the fair and visit the baron. But if you don't come to us, I'll go to your house and see uncle, and see how he does, for my dam says he went ill. But do come, my dear ; you can lie here, you know ; if you love music, you may have the harp, lute or viol here. Adieu, my dear sister. »

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE BASQUE

LE SECOND OUVRAGE DE TARTAS

Il a été question plusieurs fois, dans cette *Revue* (1), de l'ouvrage basque de Jean de Tartas, curé d'Aroue, intitulé : *Onsa hilceco bidia* « La voie pour bien mourir », ouvrage remarquable, surtout en ce qu'il est le premier livre qui ait jamais été imprimé, écrit en dialecte souletin. Un concours heureux de circonstances m'a permis de découvrir un autre livre du même auteur, de très peu postérieur au premier et qui n'avait point été signalé jusqu'ici. J'avais écrit à un honorable ecclésiastique du pays basque pour lui demander certains renseignements littéraires ; accessoirement, pour ainsi dire, j'appelai son attention sur les vieux livres qui pouvaient encore se rencontrer dans le pays. Dans sa réponse, mon savant correspondant me parla du petit ouvrage auquel je voudrais consacrer cette notice ; depuis, j'ai eu occasion de le voir moi-même et je puis le décrire en pleine connaissance de cause.

C'est un petit in-4°, dans sa reliure primitive en parchemin, qui mesure 145 millimètres de haut sur 98 de

(1) T. VII, p. 70-72 ; t. XVIII, p. 215-240.

Digitized by Google

large. Il est complet, sauf une forte déchirure au feuillet de titre, et en assez bon état. L'exemplaire porte cette signature, en *ex-libris :* « P. d'Etchegoyhen, chirurgien de Chéraute, 24 février 1766 ». Il comprend 23-135 p., signées ã ij p. 3, ẽ p. 9, ĩ p. 17, puis A ij p. 3, B p. 9, C p. 17, etc. Les feuilles préliminaires ã, ẽ, ĩ, et les feuilles A à E sont signées aux deux premiers feuillets ; les feuilles F à R le sont aux trois premiers. Les pages sont chiffrées au milieu (il n'y a pas de titre courant) et elles ont une hauteur de 215 millimètres sur une justification de 74 millimètres.

Malheureusement, comme je l'ai dit tout à l'heure, une forte déchirure a enlevé une partie du titre. Voici tout ce qu'il en reste :

ARIM... | PENITENTARE..... | PATIONE..... | *Orationia, Barura*..... | Hirur Yrico Iaunar..... | deithatcen den Iau..... | dedicatia... | Iuan de Tartas Arue..... | eguinac, | *A fructibus eorum cognoscetis eos. Mat....* | (petits fleurons) | ORTHECEN IACQVES RO..... | Erregueren Imprimaçailla ba..... | Vstulairen 16. guarrenian 167..

En tenant compte de la longueur des lignes et d'après les indications contenues dans le livre lui-même, j'ai cru pouvoir compléter ainsi qu'il suit les lignes respectives de ce titre :

....A | .....N OCCV | ..... DEVOTAQ, | .....,*eta Amoyna*. .....en Seme Montirande | .....n Abadeari | ....c. | .....co erretorac | ..... | .....VII, 16 | .....VYER, | .....ithan. | .....2.

Ce qui donnerait, en définitive, le titre complet suivant :

Arima | penitentaren occv | patione devotaq, | Orationia,

Digitized by Google

Barura, eta Amoyna. | Hirur Yrico Iaunaren Seme Montirande | deithatcen den Iaun Abadeari | dedicatiac. | Iuan de Tartas Arueco erretorac | eguinac. | A fructibus eorum cognoscetis eos. Mat. VII, 16. | Orthecen Iacqves Rovyer, | Erregueren Imprimaçailla baithan. | Vstulairen 16. guarrenian 1672.

« Les occupations dévotes de l'âme pénitente : l'oraison, le jeûne et l'aumône. Dédiées à M. l'abbé appelé de Montirande, fils de M. de Troisvilles. Faites par Jean de Tartas, curé d'Aroue.... A Orthez, chez Jacques Rouyer, imprimeur du Roi, 16 juillet 1672. »

Il est remarquable que le livre soit daté, non seulement par année comme à l'ordinaire, mais encore par an et par jour.

Coll. Préliminaires : p. 1-2, titre; — 3-7, dédicace (en français et en italiques) « à Monsieur de Troisvilles, abbé de Montirande » signé « Tartas, prestre et curé d'Arouë » et datée « d'Arouë, ce 16 juillet 1672 »; — 8, *Iraccvrtcaliari* « au lecteur », avis en basque, daté d'Arouë le 29 octobre 1667; — 9-10, *Concenciaren examena* « examen de conscience »; — 11-20, *Bost actoac* « les cinq actes (adoration p. 11, grâce et remerciement p. 12, offrande p. 12, demande p. 13, contrition p. 15) »; — 21, approbation en basque, datée de Mauléon, 23 août 1668 et signée : Bonnecase, curé de Mauléon; Fr. Nicéphore, capucin; — 22-23, approbation (en français et en italiques) de l'évêque d'Oloron, Arnaud-François de Maytie, datée du 26 octobre 1668; — le verso de la p. 23 est blanc.

Texte : p. 1, Lehen Capitulia : *Orationia cer den, haren necessitatia, nolaco behardiun içan, cer vertute, eta indar dian Iincoa baitan* « chapitre premier : ce qu'est la prière,

Digitized by Google

sa nécessité, comment elle doit être, quelle vertu et quelle force elle a en Dieu » ; — 15, *orationiaren lehen conditionia* « première condition de la prière » ; — 19, *bigarren conditionia* « deuxième condition » ; — 29, *hirur garren conditionia* « troisième condition » ; — 35, *laur garren conditionia* « quatrième condition » ; — 44, *orationiaren indarra eta vertutia* « force et vertu de la prière » ; — 49, BIGARREN CAPITULIA : *Baruia cer den eta haren indarrac cer diren* « deuxième chapitre : ce qu'est le jeûne et ce que sont ses forces » ; — 76, *Baruraren indarra eta valioa* « force et valeur du jeûne » ; — 89, HIRUR GARREN CAPITULIA, *Cer den amoyna, nola eta noiz eman behar den, cer den haren indarra eta bertutia* « troisième chapitre : ce qu'est l'aumône, comment et quand elle doit être donnée, ce qu'est sa force et sa vertu ».

Le texte finit à la p. 131 par ces mots : *Finis coronat opus;* puis viennent : p. 132, *Ad auctorem hymnus,* signé : *Iacobus de Casedeuant, vicarius de Gestas;* — p. 133, *Sonnet à l'autheur,* signé *d'Abbadie Costere, Conseiller et Procureur du Roy au Pays de Soule;* — p. 135, *Authorari,* pièce de vers basques, par Jean Baguarie, curé de Susmion et Camblong.

Tout le volume est en romain du même corps, sauf la dédicace et l'approbation de M. de Maytie, qui sont en italiques.

Je crois intéressant de reproduire ci-après, aussi exactement que possible, la dédicace, l'avis au lecteur, quatre passages choisis et les pièces de vers finales.

Digitized by Google

A MONSIEUR DE TROISVILLES

Abbé de Montirandé.

MONSIEVR,

Le bon Dieu, qui est l'autheur de tout bien, m'ayant fait la grâce de composer vn petit liure, contenant trois belles deuotes charmantes princesses, qui sont l'Oraison, le Ieune et l'Aumosne, i'ay prins la liberté, il y a quelque temps, d'en offrir la dédicace à Monsieur le comte de Troisvilles, votre père, qui me fit l'honneur de la receuoir fauorablement, mais par mal-heur pour moy, en mesme temps que l'impression de mon trauail fut acheuee dans la Ville d'Orthez, cet Illustre Seigneur à fini ses jours en ce monde, au grand regret de tous ceux qui ont conneu sa valeur & ses vertus : cette perte à rendu mon esprit affligé d'une telle maniere que ie ne sçaurois en faire l'expression, & mes trois pauures filles ont resté sans patron & sans protecteur, & moy sans consolation, lors qu'elles esperoient triompher à l'ombre de leur Illustre Prince : ces trois orphelines sortent d'vn père sans mère, & croyent, MONSIEVR, *que vous leur seruirez de père & de mère, si vostre Grandeur accorde à leur désolé père, la grâce de porter Vostre Nom à la teste de la lettre dédicace. Si ie voulais faire son panégeriste ie dirois à l'honneur de ce Seigneur, plus de louanges que mon livre ne sçauroit contenir, il faut pourtant que ie fasse honneur, en passant sur la vérité publique, ce généreux Seigneur, s'appelloit*

Digitized by Google

Troisvilles, *en basque* Hirur Hiria, *qui signifie en françois Troisvilles, qui est la capitale de sa comté en Soule; n'y une, n'y deux, n'y trois, n'y quatre Villes, ne sçauroient assez dignement chanter les louanges de ce grand Héros : Saumur, Pont de Sée, Sainct Iean d'Angely, Monheurt, Toneins, Bergerac, Clerac, Nerac, Sainct Antonin, Montauban, Montpellier, Nauarreins, la Rochelle, Nantey, Lamote, en Lorraine, & Cazal en Italie, seruiront d'autant de trompettes pour publier à toute la postérité, par tous les endroits du Royaume, la valeur & les seruices signalez que ce braue Seigneur a rendus a la couronne aux despens de son sang, durant le Regne de Louis 13. surnommé le Iuste : plus de deux cents cinquante Villes que ce grand Monarque auoit conquises contre Calvin & Luther, seront autant de fidelles tesmoins, pour annoncer les beaux Exploits de l'Espée de nostre braue & incomparable* Troisvilles : *si nous voulions ouurir le tombeau qui couvre ses os, dans l'Église de* Troisvilles, *nous trouuerions sur son corps autant de blesseures, & particulièrement, celle qui flué longuement par une canule, receuës pour le seruice du* ROY *son Maistre, comme il auoit des cheveux sur sa teste; & si ce Grand Prince eust vescu vn peu plus, notre brave* Troisvilles *seroit mort, duc, Pair, et Mareschal de France auec le cordon bleu : ie brise la dessus, parce que l'histoire, sur tout le Livre intitulé le petit Bassom Pierre, ont mieux parlé de luy dans leurs esprits que ie ne sçaurois faire dans ma lettre. Ie quitte la source, pour parler de ses Ruisseaux, tout le monde sçait que Monsieur le compte de Troisvilles vostre frere, se fit admirer par sa valeur, il y a quelque temps, dans les troupes auxiliaires, que Louis 14, nostre jnvincible Monarque auait envoyez a l'Empereur aux frontières de Poloigne & de Hongrie contre les Othomans, parmi lesquels il fut percé à iour d'vn coup de Mosquet, aprez*

Digitized by Google

auoir tué de sa main trois de ses infidelles, qui le vouloient engloutir tout vif. Ie ne dis rien vous, MONSIEVR, *qu'un seul petit mot, de peur de choquer Vostre modestie, c'est que vous auez quitté les pompes de la Cour, et les délices du siecle, pour honnorer dans vostre Abbayïe la robe de Sainct-Pierre, qui est celle de* IESVS-CHRIST, *qui possible vous appelera par les ordres de sa prouidence aux premiers jours de vostre naissance, si vos mérites sont reconeus, & mes prières exaucées, nous vous verrons exalté dans les plus hautes dignitez de Rome ou de l'estat : nous auons perdu l'original, mais vous,* MONSIEVR, *qui estes son image parfait & le véritable successeur de son mérite & de sa vertu, vous passerez en cette rencontre pour original, & pour vn parfait image vous conjurant avec vn cœur plein d'amour & de respect à estre persuadé que ie n'oublieray iamais dans mes sacrifices, le repos de l'ame du deffunct, ny la santé, & prospérité du viuant, en qualité de*

MONSIEVR,

Votre tres-humble, &
tres-obéïssant seruiteur,
TARTAS, prestre et curé d'Arouë.

D'Arouë, ce 16 juillet 1672.

Digitized by Google

8

IRACCVRTCALIARI.

NEVRE adesquidia, igaren vrthian eguindut, eta eçarri arguira librutobat euscaraz, çoignen icena baita onsa hilceco bidia, eta comprenitcen baititu onsa hilceco moyenac, han agueriden baçala : gueroz aurthen lincoaren aiutu saindiarequila battian, eguindut, eta nahi camporat idoqui bertce pieçatobat coignen handitarçuna oro cerraturic baitago escubat paperen voluman, han iccussico duçu hirur Princessa ederric, çoinbaitira Orationia, Barura, eta Amoyna, halaber, goix, arratzez eguin behardaçun concenciaren examena, eta andere honaren leitharignac, hayen iraccurcian, eguiten baduçu çure arimaren profeitia, eta lincoari othoy eguiten obra honen

---

AU LECTEUR.

Mon ami, l'an passé j'ai fait et mis au jour un petit livre en basque, dont le nom est : *La voie pour bien mourir*, et il comprend les moyens de bien mourir comme il paraît là : ensuite, cette année, avec la sainte assistance de Dieu, j'ai fait et je veux jeter au dehors une autre petite pièce dont toute la grandeur demeure enfermée dans le volume d'une main de papier; là, vous verrez trois belles princesses, qui sont l'Oraison, le Jeûne et l'Aumône, et, en même temps, l'examen de conscience que vous devez faire soir et matin, et les litanies de la Bonne Dame; si, en les lisant, vous faites le profit de votre âme et vous faites à Dieu une prière pour l'auteur de cet

Digitized by Google

Autoragatic, vqhenen drauçut mila obligatione, eta lincoac emanen drauçu Celian çure penaren recompensia.

Aruen vrrietaren 29, 1667.

P. 15. *Cum multiplicaueritis orationes vestras sanguine plenæ sunt. Isa.* I. Cien orationiac nahibada doblatuiac, eztutut ençunen, ceren cien bihoçac malctiaz eta bekatiaren odol grossieraz betheric, beitaude.

P. 32-33. S. Dominica, gau batez Ioançen eliça batetara, resolutione saindubat harturic, gaüia oro aldare guehienaren aitçinian belharicaturic orationian igaran behar çiala, gaulierditan postura hartan çagoela Debruac eliçaren Tinitic harri handibat egotci cian Saindu haren aldera, harriac honqui gabe, eliça oro harriac bere açany handiaz iccaratu, eta mouitu, saindiac hargatic orogatic

---

ouvrage, je vous aurai mille obligations, et Dieu vous donnera dans le ciel la récompense de votre peine.

Aroue, 29 octobre 1667.

Cum multiplicaveritis orationes vestras sanguine plenæ sunt. Isa., I. Je n'ouïrai point vos oraisons, même répétées, parce que vos cœurs demeurent emplis de malice et du sang grossier du péché. [Le vrai texte d'Isaïe, I, 15, est : « Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas : vos mains sont pleines de sang. »]

S. Dominique alla un jour à une église, après avoir pris une sainte résolution, qu'il devrait passer toute la nuit en oraison agenouillé devant le maître-autel; au milieu de la nuit, comme il demeurait dans cette posture, le Diable jeta du haut de l'église une grande pierre du côté du saint; sans toucher, la pierre fit trembler et remuer toute l'église de son grand bruit, sans que le saint, à

Digitized by Google

bere orationiaren attentionia, ez bere gorpitçaren postura arguiartino galdu gaberic, demonioac iccussiric saindu generos haren constantia attentionia, eta deuotionia, dio haren istotiac, oihu, eta açanz horrible bat eguinic, eliçati camporat ihessi ioan cela, arima deuota imita eçaçu hounen attentione handia çure orationian, eta Infernuco demonioec oroc tentaturic eré çaude ferme çuré othoitcetan.

P. 55 56. Eudoxia, Arcadius Imperadore handi haren emaztiac egun batez igorri çutian bere Ambassadorac S. Chrisostomari çoin baitcen Constantinoples hiri handi hartaco Archeuesco dignia, mehatchuz eta rodomentadez betheric, elecan guchiago deus erran bere peredicu publicoetan haren actionen contre biciaren penan, Archeuesco saindu harc arrapostu eman cian Ambassadorer, Iaunac, Erracie cien Princessari, cessadadin beré bekatietaric nahi

---

cause de tout cela, jusqu'à ce qu'arrivât le jour, perdît l'attention de son oraison et la posture de son corps. Le diable, voyant la constance, l'attention et la dévotion de ce généreux saint, faisant, dit son histoire, des cris et un bruit horribles, s'enfuit de l'Église. Ame dévote, imitez dans votre oraison la grande attention de celui-là et, même, tenté par tous les démons de l'enfer, demeurez ferme dans vos prières.

Eudoxie, femme d'Arcadius, ce grand empereur, avait envoyé un jour ses ambassadeurs à S. Chrisostome, qui était le digne archevêque de Constantinople, cette grande ville, (avec tout) plein de menaces et de rodomontades, (lui ordonner) qu'il ne dît plus rien dans ses prédications publiques contre ses actes, sous peine de mort. Ce saint Archevêque donna réponse aux ambassadeurs : « Messieurs, dites à votre Princesse qu'elle cesse de pécher, si elle veut que, moi,

Digitized by Google

badu ni cessa nadin haren contra minçatcetic, Ambassadoriac arrapostia guiçon saindu harganic harturic, Ioanciren eta erran bere Princessari, Anderia auheretan igorri gutuçu mehachu eguitera guiçon hari, guiçon hura eztuçu veldur nehoren eré bekatiaren baici. *Nihil ille, nisi peccatum timet.*

P. 118-120. Evagrius Philosopho paganoa cen, eta Synesius Aphezcupu saindubatec fede honiala convertituric, iessan çaucon eta empruntatu hirur hoguey libera vrhé paubrer emaiteco, conditionerequin, bertce mundian philosopha harc vqhenen ciala bere somaren doblia hartacoz apezcupu harc eman çaucon promessabat eta cedulabat bere escuiaz signaturic, dembora laburretan philosopha hura gin içan cen hilera, eta hil baino lehen, eman cian cargu exprez bere domesticoer, cedula hura, eta promessa, haren bi escuien artian estecaturic, haren gorpitça hoberat eta

---

je cesse de parler contre elle ». Les Ambassadeurs, ayant pris la réponse de ce saint homme, s'en allèrent et dirent à leur princesse : « Madame, c'est en vain que vous nous avez envoyés faire menace à cet homme; cet homme n'a peur de rien, si ce n'est du péché : *Nihil ille, nisi peccatum timet* ».

Evagrius, le philosophe, était payen, et un saint Évêque, Synésius, l'ayant converti à la bonne foi, il le sollicita et lui emprunta soixante livres d'or pour donner aux pauvres, avec la condition que, dans l'autre monde, ce philosophe aurait le double de sa somme. Pour cela, cet évêque lui donna une promesse et une cédule signée de sa main. En un temps court, ce philosophe vint à mourir, et, avant de mourir, il donna charge expresse à ses domestiques qu'ils missent son corps au tombeau et dans la tombe après avoir attaché entre ses deux mains cette cédule et cette promesse. Fait comme dit,

Digitized by Google

tombalat eçan leçaten, erran beçala eguin, hirur egunen burian hilez gueroz Evagrius Philosopha aguertu içanda visionian, eta minçatu, Synesius Aphezcupiari gauaz, guisa hontan, Synesius Aphezcupu Saindia, gin cite ene hobera, eta tombala, eta edirenen duçu ene escuetan çure cedula, eta ondarrian ene quitança, çure hitçaren azpian, neure somaren doblia beste mundian, reccuitu diçut Iincoaganic, quittatcen citut iagoiticoz neure soma preztatiaz. Visione hura Apezcupu saindu harc vqhen cian beçain sarri, bere cleroa eta populia harturic, Processionian curutcia aitcinian ioan cen philosopha baren hobera, eta tombala, eta aguerturic hobia, ediren çuten Evagrius hila, hobian iarriric cedula escuan, hedatcen cialaric escuia, cedularen Apezcupiazi emayteco, eta nehori ere etcian eman cedula apezcupiari berari baicy, eta cedularen ondarrian quitança çagoen esquiribaturic forma hontan.

Ego Euagrius Philosophus tibi santissimo Domino Synesio Episcopo salutem. Accepi debitum in his litteris

---

au bout de trois jours après sa mort, le philosophe Evagrius apparut en une vision à l'évêque Synésius, de nuit, et lui parla de cette façon : « Saint évêque Synésius, allez à mon tombeau et à ma tombe, et vous trouverez dans mes mains votre cédule et au dos ma quittance; sous votre parole, j'ai reçu de Dieu, dans l'autre monde, le double de ma somme ». Dès que ce saint Évêque eut eu cette vision, prenant son clergé et son peuple, il alla en procession, la croix devant, au tombeau et à la tombe de ce philosophe, et ayant découvert le tombeau, ils trouvèrent le mort Evagrius assis dans la tombe, la cédule à la main, tendant la main pour donner la cédule à l'Évêque et il ne la donna à personne autre qu'à l'Évêque lui-même, et au dos de la cédule, il y avait la quittance écrite en cette forme :

Ego, Evagrius philosophus, tibi, sanctissimo Domino Synesio Episcopo, salutem. Accepi debitum in his litteris manu tuâ

Digitized by Google

manu tua conscriptum, satisfactumque est mihi, et nullum contra te ius habeo propter aurum quod dedi tibi et per te Christo saluatori. In prato spirituali. Cap. 1055.

Nic Evagrius Philosopha salutatcen citut çu Syesius Aphezcupu saindia, eta declaratione eguitendut, eta aithortcen mundu ororen aitcinian neure hartciaz pagatu niçala çoin lettra hoyetan çure escuaz ezquiribatia. Baitcen hartacoz aithortcen dut eta coffessatcen eztudala çure contra deus ere çucenic vrhe haren respectus, çoin eman beitut çuri, eta çure personan Iesus-Christo Salbaçaliari.

AD AVCTOREM

HYMNVS

HÆC tota plebs cantabrica,
Simul, & laburdunica,
Reddite laudes Domino,
Tartasio Doctissimo.

Hic reginarum libellus,
Ab illo in lucem editus,

---

conscriptum, satisfactumque est mihi, et nullum contra te jus habeo propter aurum quod dedi tibi et per te Christo salvatori. (In *prato spirituali*, cap. 1055.)

Moi Evagrius, le philosophe, je vous salue, vous Synésius, le saint Évêque, et je déclare et reconnais, en présence de tout le monde, que je suis payé de ma créance qui était écrite de votre main dans cette lettre. C'est pourquoi je reconnais et confesse que je n'ai aucun droit contre vous par rapport à cet or que je vous avais donné et en votre personne à Jésus-Christ le Sauveur.

Digitized by Google

Præstabit vobis medium,
Vt vivatis in sæculum.

Pater Æterni sœculi,
Exaudi lectores libri,
Sancta Mater pulcherrima,
Pro legentibus exora.

IACOBVS DE CASEDE-
uant Vicarius de Gestas.

SONNET A L'AVTHEVR.

TARTAS, nous voyons bien par tes rares escrits,
Que tu traites souvent auecque les Princesses,
Qu'elles versent sur toy leurs plus tendres caresses,
Et que de leur beauté tu te trouues espris.

Nous voyons que tu veux donner à ton Pays,
Bonne part des douceurs, des fruicts & des richesses,
Que ton âme à receu des mains des trois deesses,
Que ton Liure depeint & qui nous ont rauis.

Ton pinceau à donné tant de grace à ces Dames,
Que nous en ressentons desia les belles flammes,
Viuement embrasez de leur diuin amour.

Par ton aumosne ainsi, par ton ieûne, & prière,
Reduits apparament à l'extreme misere,
Nous jrons en effét à la Celeste Cour.

D'ABBADIE COSTERE,
Conseiller & Procureur du ROY au
Pays de Soule.

Digitized by Google

AUTHORARI.

Bici bis hannits Tartas
Badoa bethi gora,
Goure Iincoua hartçaz
Da cerbutçatcen era.

Haur curtça Princessequin
Assemblatu d'Aroüa
Gouaçan oro hequin
Dugun segui Iincoa.

Hitz hourac bihotcian
Eta obras complituric
Sar guitian Celujan
Bechatus chahaturic.

Halabis.

Ivan de Bagvarie, susmioco, eta
cambloco Erretora.

A L'AUTEUR.

Que vive beaucoup Tartas! — Il va toujours en haut; — Notre Dieu par lui — aime à être extrêmement servi.

Avec les princesses orphelines — assemblés à Aroue, — allons tous avec elles, — Suivons Dieu.

Ces paroles dans le cœur — et en action ayant accompli, — que nous entrions dans le ciel — purifiés de péché.

Ainsi soit-il!

Jean de BAGUARIE,
Curé de Susmion et de Camblong.

Digitized by Google

Je signalerai, dans ces passages, les formes verbales suivantes :

Baita « parce qu'il est », *baitago* « parce qu'il demeure », *baitira* « parce qu'ils sont », *baititu* « parce qu'il les a », *baitcen* « parce qu'il était », d'une part, et de l'autre *beitut* « parce que je l'ai », *beitaude* « parce qu'ils demeurent ».

Çagoen « il demeurait », *çaude* « demeurez », *cegoela* « comme il demeurait ».

Çaucon « il était à lui ».

Cian « il l'avait », *ciala* « qu'il l'avait », *etcian* « il ne l'avait pas ».

Citut « j'ai vous ».

Çutian « il les avait ».

Diçut « je l'ai, ô vous que je respecte ». Forme allocutive de *dut* « je l'ai ».

Dio « il le dit ».

Drauçu « il l'a à vous », *drauçut* « je l'ai à vous ».

Erracie « dites-le, vous pl. ».

Eleçan « qu'il ne le... », auxiliaire du subjonctif passé.

Eztuçu « vous ne l'avez pas » pour « il n'est pas » *ezta*.

Gutuçu « vous nous avez ».

Leçaten « qu'ils le... » auxiliaire du subj. passé.

Comme formes grammaticales, on peut faire remarquer la chute du *c* final dans *eliçati* « de l'église », *baici* « seulement, que (*but* anglais) » ; le formatif *saindiarequila* « (étant) avec le saint » ; les datifs pluriels en *r* ; les suffixes *la*, *lat*, *ra*, *rat* « vers, à, chez » ; l'emploi constant du partitif *ic* avec l'adjectif prédicat ; enfin les expressions *doblatuïac* « doublés », *gauïa* « la nuit », *escuïa*, *escuïaz*, *escuïen* « la main, par la main, des mains », à côté de

Digitized by Google

burian « dans la tête », et *mundian* « dans le monde ». Il faut citer aussi l'emploi courant de *oro* « tout », l'usage facultatif de *ene* ou de *neure* « de moi », la dérivative *tarçuṇa*, les diminutifs en *to*, la particule *artino* « jusqu'à », etc.

Comme mots caractéristiques, on aurait *uqhen* « eu », *euscara* « basque », *beste* « autre », *aguertu* « fait apparaître », *gorpilça* « corps », *infernu* « enfer », *hoguey* « vingt », *aitcinian* « devant », etc.

Ces remarques confirment celles qui avaient été déjà faites sur l'autre livre de Tartas. Le dialecte dans lequel il est écrit est un souletin pour ainsi dire de transition. Le rapprochement, par exemple, de *doblatuïa* et de *burian*, comparés aux formes en *uya* que donne Liçarrague dans le petit vocabulaire souletin qu'il a joint à son nouveau Testament, tendrait à faire supposer, ce qui est d'ailleurs probable, que l'*ũ* (*u* français) s'est produit dans ce dialecte à une époque relativement très récente.

JULIEN VINSON.

Digitized by Google

REMARQUES

SUR CERTAINS CAS D'ASSIMILATION

DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

L'assimilation, ou le changement plus ou moins complet d'un son sous l'influence et à l'image d'un son voisin est, on le sait, la grande loi qui régit la plupart des modifications que subissent les consonnes dans les langues indo-européennes.

L'assimilation est progressive ou régressive, selon que, dans un groupe de deux consonnes, la seconde subit l'influence de la première, ou la première celle de la seconde.

Elle est complète ou incomplète: complète si la consonne transformée devient identique à sa voisine, qui reste invariable; incomplète si cette même consonne ne parcourt qu'une partie du chemin qu'elle aurait eu à faire pour devenir parfaitement semblable à celle dont elle subit l'influence.

Je voudrais examiner quelques cas, se rattachant à l'une ou à l'autre de ces différentes sortes d'assimilation, qui sont restés jusqu'ici inexpliqués ou, tout au moins, mal expliqués.

1° Assimilation régressive complète du premier élément du groupe *ks*, d'où *ss*.

Digitized by Google

La forme proto-européenne ou proethnique du nom de nombre six était *ksvaks* ou *ksaks* ; la preuve sûre en résulte de la comparaison du zend *khsvas*, gr. ἕξ, lat. *sex*, etc. ; donc, le sk. *šaš* est pour **ksaks*, d'où *ssass*, *šaš* ; le gr. ἕξ pour **ξεξ*, **σσεξ*, **σεξ* ; le lat. *sex* pour **xex*, **ssex*.

De même ξύν, auprès du latin *cum* pour **scum*, doublet de ξύν (**ksun*), prouve que le sk. *sam* est pour **kšam*, *ssam*, et le gr. σύν pour ξυν, **σσυν*.

En grec la même assimilation a donné :

ἀνάσσ-ω et ἄνασσ-α (1) auprès de ἄναξ ;

πίσσ-α auprès du lat. *pix ;*

τρισσός auprès de τριξός ; ἐς pour **εσσ* (loi de Gortyne) auprès de ἕξ, etc.

En latin *ursus*, pour **urksus*, **urssus*, auprès du sk. *ṛkša* ;

Les parfaits comme *sparsi*, pour **sparxi*, **sparssi*, etc.

2° Assimilation progressive incomplète par le changement de *s* en explosive dentale forte après une explosive forte.

C'est ainsi qu'en grec le groupe κτ est généralement issu de *ks*. Exemples :

κτείνω, auprès du sk. *kšin*.

ἄρκτος, auprès du sk. *ṛkša*.

τέκτων, auprès de *takšan*, etc.

La sifflante en grec est susceptible de subir le même changement après une labiale forte. C'est ce que montrent :

ψίσις, auprès de φθίσις ;

ψίνομαι, auprès de φθίνοομαι ;

(1) Sur la formation des féminins en grec voir mon *Étude sur le rhotacisme proethnique*, t. VI, p. 124 de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon*.

Digitized by Google

ψαρά, auprès de φθείρ;
ψιλός, auprès de πτίλος;
κλέπτω, auprès du zend *garefs*;
πέπτω, auprès de πέσσω, pour *πεπσω, cf. ἕψω;
πτύω, pour *πσυω, cf. lat. *spuo* doublet de **psuo*, etc.

C'est par une assimilation analogue que s'explique le rapport des variantes dialectales grecques dans lesquelles ττ correspondent à σσ. Exemples : Att. σφάττω, auprès de l'ion. σφάζω, pour *σφατσω, *σφαδσω, issu par dentalisme de *σφακσω, *σφαγσω.

Cette série de modifications explique le rapport de πράσσω = πράττω (l'un et l'autre, et selon que l'assimilation a été progressive ou régressive, d'un antécédent *πρατσω) et de tous les analogues.

3° Assimilation progressive incomplète de *u* consonnantifié (*v*), par le changement de ce son en labiale forte ou douce (*p*, *b*), après une explosive forte ou douce.

Ici se rangent les assimilations bien connues qui ont donné en latin :

Bonus, pour **dvonus*, **dbonus*.
Bis, pour **dvis*, **dbis*.
Bellum, pour **dvellum*, **dbellum*.

C'est en vertu de changements analogues qu'on a en grec :
λείπω, pour *λειϝω, *λειπω, cf. lat. *linquo*;
ἕπομαι, pour *ἑϝομαι, *ἑπομαι, cf. lat. *sequor*;
ἵππος (1), pour *ἱϝος, *ἱπος, cf. lat. *equus*;

(1) Ici l'assimilation progressive incomplète qui a donné d'abord *ἱπος a été suivie d'une assimilation régressive complète, d'où ἵππος; il se peut d'ailleurs que ce double processus ait eu lieu pour λείπω, etc., qui seraient pour λειππω, etc.

Digitized by Google

ἡπαρ, pour *ἡκFαρ, *ἡκπαρ, cf. lat. *jecus*, pour **jecoas*, **jecos*, **jecoes*, (1);

βαίνω, pour *γFαινω, *γβαινω, cf. *venio*, pour *gvenio*;

βίος, pour *γFιFος, *γβιFος, cf. lat. *vivus*, pour **gvivus*.

Tout à fait semblable au changement de *dvellum* en *bellum*, en latin est celui de **rudhver* (cf. sk. *rudhira*, pour **rudhvira*, et ἐρυθρός pour *ἐρυθFερ-ος) en **rudber*, d'où *ruber*.

De même, celui de **ûdhver* (cf. sk. *ûdhar* pour **ûdhvar* (2), gr. οὖθαρ pour *οὐθFαρ), en **ûdber*, *ûber*.

Au contraire, *pauper*, pour **paucver*, d'où **paucper*, est à comparer à *λειxFω donnant *λειxπω, λείπω.

A la suite d'une nasale, en grec et en latin, *v* devient *b* et la nasale est toujours labiale (*m*).

C'est ainsi qu'on a *september*, *december*, pour **septem-ver*, **decem-ver*; *october*, soit pour **octom-ver* (cf. sk. *aštan*), soit d'après l'analogie des précédents.

Même transformation dans γαμβρός pour *γαvFερ-ος, cf. lat. *genêr* pour **genver*, et sk. *janivat*.

Tous ces changements dépendent d'une même loi et leur connexion à cet égard est une garantie de la justesse des explications dont ils viennent d'être l'objet.

Paul Regnaud.

(1) Ces restitutions seront expliquées dans mon *Véritable système primitif des voyelles indo-européennes* (Sous presse).

(2) La chute du *v* dans *rudhira*, *ûdhar*, etc., sera demontrée dans le même ouvrage. Le suffixe *ver* du latin (pour *ves*) est le correspondant des suffixes sanskrits *vat*, *vams*, etc.

Digitized by Google

TEXTES TIMUCUA

TRADUITS ET ANALYSÉS (1).

1° PHRASES DÉTACHÉES.

Cuiü qecheno-ti-leque arecono-ti-la.	Le poisson écaillé-pas-étant faire (cuire)-pas-est.
Cuiü- ychono-ti-leque upala.	Le poisson vidé-pas-étant pourri.
Pueno-ti-leqe ni-me-ti-la.	Venu-pas-étant moi-revenu-pas-suis.
Tabaco ni-epa-ti-leqe, nim-aiü-te-la.	Tabac moi-pris-pas-étant je-défaillant-suis.
N-ohoma-ti-leqe ni-me-la.	A-moi-donné-pas-étant je-allant-suis.
N-isiso-ta-qe ni-pila-la.	Moi-grondent-parce-que je-retournant-suis.
N-isi-bo-ta-qüe palucu-ta-la.	Moi-grondent-(signe du pluriel)-parce que effrayé-suis.
Ahe-laychuta-ma-ti-la, masi ti-leqe inela.	Bois-portant-eux-pas-furent dirent-pas étant-fut. S'ils n'apportèrent pas le bois, c'est qu'on ne le leur avait pas dit.
Tico chicori-li-leqe osobote-ti.	Le bateau poussé-avec-force-pas-parce que avançant pas est.
Ni ocoto-ti leqe inela.	Je-entends-pas-que est.
Ni-nuquesi-habe-que mine pahamito-no matasi pona la.	A-moi-volent-(signe du futur : *habe*)-de-peur-que lui maison-seigneur (révérentiel pour : vous)-à portant-je-vais.

(1) Voir la Grammaire et le Vocabulaire du Timucua déjà publiés dans la *Revue de linguistique*.

Digitized by Google

Ni-calama-ti-leqe.	Je meurs de froid pas pour que.
Quaso-habe-ti-leqe.	Faire (signe du futur) pas parce que.
	Parce qu'il n'a pas coutume de le faire.
Ni-si-bo-ta-haninco.	Nous-disons-(signe du pluriel)-(signe du verbe)-ainsi que.
Paha taca-so-ha-manda.	Maison feu-(signe du factitif), (signe verbal)-(prends garde que). Prends garde de brûler la maison.
	Manda, participe du verbe *mani*, désirer, est d'un emploi fréquent, et présente des sens divers.
	Ici il signifie : *que, prends garde que.*
Tico ibito-pono-habela la.	Bateau rivière-revenir-(signe du futur)-être.
	Le bateau reviendra dans la rivière.
Honihe hibua-bi-na-qua.	Moi (où) demeurer-j'avais coutume (la réunion de *bi* et de *qua* indique l'habitude).
Chi-nahia-bou-caqüa iso-hache.	Vous-savez-(signe du pluriel dans les verbes = *bo*)-ce-que faites (signe de l'impératif).
	Faites ce que vous savez.
Ano manin-te-re-que inela.	Les-gens-pensent-suivant-que il a été.
Lucifer mueno-ma hiti-care holuta-leta Diosi-ma mamoro suita aliho-teqüa numa abo-ma narutu quasota hiti-hica-ma infiernomono-ma nacahbo-so-ta hachi-narami-ta hibua-tela.	Lucifer nommé démons (signe du pluriel) chef-étant Dieu-(signe de l'accusatif) ayant-défié allant ciel haut-dans jeté démons enfer-dans punir amèrement demeura.
Caqi-pile hulubo-ta-naqe heca pulun-ta-qe hono-lete-leca chi-mani-bo-te ; mine Dio-si-ma üqüe ano-so-que, aqe-co, ela-so-eo, ibu-aco anahoque quentaqe hono-le-te-la ;	Ce-champ faisant du maïs tu creuses-parce-que nourriture-devoir-être vous-pensant (signe du pluriel)-êtes ; Seigneur Dieu pluie envoyant air, soleil, rosée en-

Digitized by Google

oqe inecare Diosi himesote-ti-le-nincono pilecare-ma-ti aya honotocu, care mate hachaquenta honopocha heleqete.	voyant étant que nourriture-sera; ces (choses) signe de pluriel *care*, Dieu fait venir pas si champs-les-dans-et-pas nourriture fruit nouveau, ces choses comment venir pourraient?
Jana nia-sa-la hacu Maria betaqua nia-sa-la.	Jeanne femme belle-est-quoique, Marie davantage femme-belle-est.
Miso-ma isticota orobis-ti-leta mosa-la-hacu, hanima-beta-qui istico-ta orobis-ti-leta moso la.	Frère aîné méchant sain-pas-étant (vaurien) faisant-est-quoique, frère cadet (omis dans le texte) davantage méchant étant-vaurien étant fait.
Echaca-ma tera-la hacu caracasi-ma-beta tera-la.	*Las léças buenas-estan aunque, corbinas-mas buenas estan.*
Apichiara-ma-te honoso-ma-te quenema-ysapu-tela-hacu, efa galgana-beta isapeaco le-te-la.	Lièvre-et gibier-et courant-sont-quoique, chien-lévrier plus courant est.
Oca ano-chocori-le-te-la-hacu oqe-beta tocoti-ma-la.	Celui-ci homme-fort-soit-quoique celui-ci plus-fort-est.
Yereba-nayo-mano tere-la-hacu, yereba-nali yaico-la.	Fer-blanc (argent) bon-est-quoique, fer-jaune (or) meilleur-est.
Napura-manino-leta-hemosi naribuana.	Méprisé-voulu-être-digne vieillard.
Pedro mine ynihi-mima napuraman-te-la.	Pierre lui épouse-sa méprisant-voulant-est.
Hubuasomo leta hemosi-care qecare-no.	Aimés être être dignes-(signes du pluriel) ils-sont.
Aye-ta paca ma eche-te-la.	Bois-de maison dans situé-est. C'est dans une boîte.
Chitaco-care n-ini bo-te?	Qui sommes-nous? *Care* = pluriel, *n* + *bo* = nous; *ini* = être; *te* = signe du verbe.
Yucu-ta yaha-cota n-oho.	Poissons quelques-uns moi-donne.
Dio-si hubuaso-noma betaleqe hachibono-cote oho-hacha.	Dieu-de amour à cause de chose-quelconque donne-(signe de l'impératif).

Digitized by Google

Ano-reqe inpi-colotu-ma polohabe.	(Homme-queleonque) chacun palmier-fuselée tisse (signe de l'impératif).
Ano reqe-ma nahia-bo-tenco ysihaüe.	Quiconque sait dise-que.
Uquau-co nahi hani-ma farisohabe.	Prendre ayant-voulu rende (signe de l'impératif).
Viro-leta iso-te-chunu.	Homme-un-certain l'a-fait.
Ano reqe-ma Diosi manin-tencaqüa mani-habele.	Homme-quelconque Dieu aime-ce-que aime (signe du futur).
Diosimanin-ten-caqua ni-manila.	Dieu aime-ce-que je-aimant-suis.
Heca amitini ni-yucho-bo-le.	Nous frères je-deux-(signe du pluriel)-sommes.
	Nous sommes les deux frères.
Chi-hecaba ocora-le-mo-ta.	Vous ensemble être (signe du pluriel) être.
	Vous allez ensemble.
Honihe iquimi-leqe inela.	Moi faute-par cela est.
Niviro-lenima-beta-leqe.	Moi homme être à cause parce que.
Chi-ano-tera-le-bo-ni-ma-beta-leqe.	Toi-homme-bon-être-(signe du pluriel = *bo*), *-ni-ma* (particules) *beta* (à cause de) que.
Ona quenema.	Ceci à cause de.
Honiheyayino-maqua-iso-tan-chü.	Moi force-par-fis-je.
Mine Jesu Christo-mano mine chocori-mima-qua va-balu-na-la.	Seigneur Jésus-Christ sa force-sa-par ressuscite.
Mine yayino-mima-qua-numama-beta-iqinela.	Sa force-sa-par-ciel-jusqu'à-il-est-monté.
Iniheti chi-qequana alifo-tema Diosima putuotela.	Péché toi étant allant celui Dieu hait.
Iniheti inino-nahi-lema.	Péché (dans) être voulant celui.
Nia-na ulemi viro-ma hubuaso tela-hacu nia-ma-beta hubusa-tela.	Femme la enfant-masculin aimant est-quoique féminin-plus aimant-est.
Oca tera-ti-la-hacu, oqe beta tera ti-la.	Celui-ci bon-pas-est-quoique, celui-là plus-bon-pas-est.
	Quoique celui soit mauvais, celui-là est pire.

Digitized by Google

Oqe viro-care-te terä-ma-la-hacu ea-care-qua teru-te-ma-la.	Ces hommes-(signe du pluriel = *care*) bons-(signe du pluriel = *ma*)s-ont-quoique ; ceux-ci-plus = *qua* bons être (signe du pluriel) sont.
Chabetaco-hi-ma-cho.	D'où viens-tu ?
Chaco mi-te-cho.	Où vas-tu ?
Hachequenta pueno-ti.	Pourquoi ne vient-il-pas ?
Hacha-queneco hachi-narami hebuaste.	Quelle-chose amère il dit ?
Hachibono inemi chitaco ni-nohobo-le.	De quoi se plaint-il ? Choses toutes qui me donnant-(signe du pluriel)-est.
Taco osoho-leqe mine Diosi-ma hachibueno inemi ni-noho-bo-tele.	Qui nous donne toutes choses? Qui excepté étant Seigneur Dieu choses toutes me-donnant-(signe du pluriel = *bo*)-est.
Na-te yioqüa-te mi-te-ti-la.	*Ni* + *bo* = nous. Ici-et ailleurs-et allant-pas-est.
Ichi-qisono toroqua hoi ni-manela.	Vengeance-sans content je-pensant-suis.
Hachi-pile hebuano eca-siva-carema.	(Sur champ) animaux enseignant jetant-(signe du facteur)-(signe du pluriel). Les animaux qui répandent l'enseignement.
Cheraba Diosi hebuano-ma quachi-ta-ma quela.	Vous Dieu de parole enseignez (signe du pluriel) si.
Efa mine anoco-mima qie-mima melaboso-siva ano-la.	Chien seigneur maître-son enfant-ses miséricordieux (signe du facteur) une personne-est.
Nocomi nihi-habe-la-manda bohobi cho.	Vraiment mourant (signe du futur) être que crus tu. *Manda* = voulant, mais joue le rôle de *que* dans la proposition subordonnée.
Balu nanemi-ma oho-haüela.	Vie éternelle donne-que.
Anoco nihi-hero mani-bi-cho.	Quelqu'un mourir-puisse désirâtes-vous ?

Digitized by Google

Paha ponono-mate samota quosobi-cho.

Maison revenir-après herbes (avec) fites-vous (vous frottâtes vous ?).

Heno-mate ibine-mate.

Boire-pour, manger-pour.

Ma care he-no-mano caqua.

Les (signes du pluriel) mangées ces.

Dios ano-comile numa-mate uti-mate areco te chunu.

Dieu maître-notre ciel-et terre-fit (signe du parfait = *chŭnu*).

Dio-si-ma ca-mon-te-la.

Dieu cela-dit-a.

Checaba paha ele-ma chi-arecobo-tele.

Vous maison-neuve-(signe de l'accusatif) vous-faisant-(signe du pluriel = *bo*)-êtes.

Oqe care Dio-si paha-ma arecota-ma-la.

Eux (signe du pluriel = *care*) Dieu-de maison-(accusatif) faisant-(signe du pluriel = *ma*)-sont.

Paha-ni panta.

Maison-mienne c'est.

Honihe hami-la.

(à) Moi appartenant-est.

Pedro paha-mi maqua.

Pierre maison-sa dans.

Viro iaha leta Pedro mueno michu ni-mo-se-chŭanu.

Homme un étant Pierre nommé lequel (à) moi-dit-(signe du parfait).

Hachi-pile iaha haŭe mueno michu caya inemi he-chunu.

(Sur-champ) animal-un *hăue* nommé lequel poules toutes mangea-(signe du parfait).

Soldado-ma cata mi-ni michu yarabana iquene-chunŭ.

Soldat ici allant lequel lion a-tué.

Pedro michunu n-ena-ti-la.

Pierre ce je-voyant-pas-suis.

Oqe pesola michu chaquenta quata chi-puente-ti?

Cette *açada* laquelle pourquoi portant tu-viens-pas !

Inta-haninco inta-habela honihete naquoso ano-manique.

Arrive ce qui arrive, je le faire dois.

Ano-hubuasono Diosima na hubua-sono-lete-mano nebeleca habela.

Gens aimant Dieu le amour grand doit (être).

Hubuasono chi-na-hubuaso-tanica yayicolo-la.

L'amour toi-aimons-nous grand est.

Manino ni-nabehena-cieno inibili-la?

Le désir nous-attends-tu grand-pas-est ?

Naso-no-ma toroqŭa Dio-si-ma numa mate uti-mate areca-la.

Instrument sans Dieu ciel-et terre-et faisant-est.

Digitized by Google

Pedro-yayi-la-hacu, Joani-beta-qüa yayi-aco-la.	Pierre-fort-est-quoique, Jean-plus-fort-homme-est.
Cacare cacare quoso-no-le habela.	Ces choses ces choses être-faites-être-doivent.
Cacare cacare mami-hache.	Ces choses ces choses médite-(signe de l'impératif).
Mine Diosi-ma ni-melaboni habe.	Seigneur Dieu-moi-avoir-pitié-(signe de l'impératif).
Honihe cumemi hebuatala.	Moi en moi-même (cœur) parle.
Hochie cumemi chi-hubüa-tela.	Toi en toi-même médite.
	Médite cela en toi.
Oqe care-ma-qua cumele pueno-ma.	Eux (signe du pluriel) dans = *qua* en eux-mêmes plaçant (signe du pluriel dans les verbes) sont.
Mine care-coco-ma-qua nahia-bo-no-le-habela.	Cela eux-mêmes = *coco,* (signe d'accusatif — *ma*), de = *qua,* savoir, (signe du pluriel dans les verbes = *bo*) (signe verbal = *no*) (signe personnel = *le*) (signe du futur = *habela*).
	On saura cela d'eux-mêmes.
Cacare no chaquene-care-ca te-ra.	Eux (signe du pluriel) de quels (signe du pluriel) meilleurs ?
Chitaco is-te.	Qui a dit ?
Heqe puena-ma-ste-la is-te-la.	Maintenant venu-celui-qui-est dit-a.
Chitaco so-bi-la chi-man-te?	Qui faisant-(signe du parfait)-verbe : *être* tu-sachant-es.
Chitaco-care iso-mo-habe-chi-ma-ni-bo-te.	Sais-tu qui a fait cela ?
	Qui-(signe du pluriel) faire-(signe du pluriel = *no*) (signe du futur) toi pensant (signe du pluriel) es.
	Qui pensez-vous qu'ils feront cela.
Nibili-care heta-ma-chünu.	Rats-les mangés-ont.
Ara uqüe nepona-ye.	Ours graisse oins-toi.
Chuca-ya haheno.	Combien-de-fois-toi as mangé ?

Digitized by Google

Chufa-ma pileno-ma ibine ichicosa.	Foie (accusatif) poumons (accusatif) eau chaude mettre.
Caqi nia hutana-ye.	Cette femme (avec) couchas-toi.
He hani-manda hani-bi-chi.	Manger cesser voulant cessas (signe du parfait)-tu.
Nia iqŭimi iquiti moso-bi cho.	Femmes insultant insulte fis-tu.
Cache Diosi tamalo-no-le-hena.	Temps Dieu prié-être-que.
Cache teru-suta elota-chi unan.	Temps bien-chanter-toi-que.
Cache chi-mi-habe-ti.	N'est-il pas temps que tu saches!
	Temps toi-savoir-sera-non?
Hibua-bi-naqua, iriboso.	Être-(signe du parfait)-où place.
	Place cette chose où elle est d'habitude.
Chi-nahia-bon-coqua iso.	Toi-sais-comme fais.
Paha taca-soha.	Maison brûler-prends-garde.
Intana ini-habema ni-nu-te-la nihino pŭenona.	Être être-devant je-sachant-suis-pas mort après arrivant.
Numa-abo-ma intenco ista-ni-mano ahode-lesiro ni-mante-cotacŭ ni-aneca la.	Ciel haut dans étant dire dévoilées devenir je-désire-quoique je-ne-puis.
Intana isinole-habema nunano.	(Choses) étant dire devant être on ne sait pas.
Intuna ni mucŭ-bo-te-la.	(Choses) étant je doute (signe du pluriel, complète : *je*) (signe verbal) (signe personnel).
	Nous sommes en doute de ce qui sera.
Ysi-habela-mahateno.	(le) dire-devoir-il-pourra.
Inemi pia-ta uqua-te-me-la.	Tous couvrant je-porte.
Yqua-habela mohateno.	Le porter je pourrais.
Pedro-ma Maria cachusinta aliho-te-la.	Pierre Marie amoureux va.
Cachu-sin-ta eata-ma-la.	Amoureux-réciproquement-étant allant-ils-sont.
Ituhu nu-ma chi-nahia-bo-sohale.	Prière toi-apprendre-(signe du pluriel-(signe du factitif)-(signe du futur).
	Je vous ferai apprendre la prière.

Digitized by Google

2° INTERROGATOIRE AVANT LE BAPTÊME.

Quie-na chi christiano?
Ya, ni christiano-ti-la, iti-na.

Fils-mon, vous-chrétien?
Non, moi chrétien-pas-suis, père-mon.

Quiena, hachibonoco chi man-te, hachibueno lapuste cho?
Christiano-le-siro ni man-te-la.

Fils-mon, quoi vous désirez, quoi demandez-vous?
Chrétien-être-devenir je-désire.

Nocomi-coco christiano leqi manta pona-cho.
O, nocomi-coco man-da ni pono la.

Vraiment-très chrétien être désirant venez-vous?
O, vraiment-très désirant je venant suis.

Visamano hachamueno-le-siro chi man-te?

Nom lequel-être-devenir vous désirez?

Iglesia-ma hachibono-co lapueste cho?

Église-de quelle-chose désirez-vous?

Fé-mono-ma Jesu Christo, Dios nocomi boho-no aco-ma, lapus-ta-la.

Foi (en) Jésus-Christ, Dieu vrai croyance toute je-demande.

Balu-nu nanemi-ma n-oho haue-la.

Vie éternelle-(signe de l'accusatif) moi-donne-que-soit.

Caqi Dio-si paha-ma, Iglesiate-ma, hacha-quene care-co uquata puena chica, viro care-ma nia care-ma.

Cette Dieu (signe du génitif) maison-dans, église-dans quels les apportant venez vous, mâles-les (signe de l'accusatif), féminins-les (signe de l'accusatif).

Vtro nia-quene care uquata pueno-nica-la.

Mâles féminins-et les prenant venus-nous-sommes.

Hachaquene siro man-ta-ma.

Quoi devenir désirant-sont (signe du pluriel de la troisième personne dans les verbes) sont.

Christiano-le-siro manta-ma-la.

Chrétiens être-devenir désirant -(signe du pluriel, deuxième personne dans les verbes).

Fé-mano Dio-si boho-no-ma hachibuenoco oho-bo-haue?

Foi Dieu de croyance-(signe d'accusatif) quelle donner (signe du pluriel objectif dans les verbes) eux-doive que?

Digitized by Google

Balu nane mi-ma oho-haue-la.	Vie éternelle (signe de l'accusatif) donne-doit-elle *ou* qu'elle donne.

3° INTERROGATIONS PENDANT LA CONFESSION.

Itori-no-le-haue equela-co-ma itori-no-ma hani-bi-cho.	Jeûner-être-il-doit jour-(signe du pluriel)-dans jeûne-(signe d'accusatif) cessâtes-(signe du parfait) vous.
Soba he-no-le-haue-ti equela-co soba-e-bi cho?	Viande manger-être-(il doit)-pas jour-dans viande-manger (*e* pour *he*) signe du parfait-vous?
Equela yaha-heno-chuqua?	Jour un-manger-combien?
Hono he-ta n-acu-ta ma inibiti-so-te-chi-qua iqila-bo-so-bi?	Nourriture mangeant et buvant (*nacula* = *n-ucu-ta*)-le enivrer-pas-(signe du factitif)-vous-dans malade-(signe du pluriel dans les premières et deuxièmes personnes dans les verbes)-(signe du factitif) (signe du parfait). Vous enivrant en mangeant et en buvant-ne vous êtes-vous pas rendu malade?
Manino-ticote he-ta ucu-ta ebelecu-so-ta moso-bi cho?	Faim-sans mangeant buvant excès (signe du factitif) (signe du participe) fîtes-(signe du parfait)-vous?
Ano-co iqeni-bi cho?	Quelqu'un tuer-(signe du parfait)-vous?
Anoco nihi-hero mani-bi cho.	Quelqu'un mourir-puisse désirâtes-vous?
Anoco aboto-bi-cho?	Quelqu'un battîtes-vous?
Anoco putuo-bo-bi cho?	Quelqu'un haïtes-(signe du pluriel 1re et 2e personnes dans les verbes)-(signe du parfait)-vous?
Anoco namoyo co-si-ni-bi cho?	Quelqu'un contre fîtes-vous?
Anoco na-ena-miro moso-ta alihota moso-bi-cho.	Quelqu'un rancunes (*na*, article; *ena*, voir; *miro*, signe du pluriel) faisant venant avez-fait-vous?

Digitized by Google

Chuqua le haue chu-quosa cho?	Combien de fois soit qu'il vous faites-vous?
Anoco una nante-reqe matita istico hio-bo-bi cho?	Quelqu'un dérision il soit de sorte que voulant mal mal-dire-(signe du pluriel 1re et 2e personnes dans les verbes)-(signe du parfait) vous?
	Ne vous êtes-vous pas moqué de quelqu'un pour qu'il soit un objet de dérision?
Anoco iquiti-moso-ta ma-ti-ta poranacu yubana-la mueno-leheco mono-bi cho?	Quelqu'un insulte-faisant voulant parce que, sodomite il-est-appeler en-avez-fait-vous?
Cuaresma yoqua-na pira-ma orobini cho?	Carême passé rouge dans vous confessâtes-vous?
Diosi hubua-so ta-na-ti-la?	Dieu avez-vous-pas aimé (*ta* = signe adverbial ; *na* = signe verbal ; *ti* = signe négatif ; *la* = signe général personnel).
Isucu echa hebua-tema nocomile man-da boho-bi cho?	Herbe jeté (ensorcelé, sorcier) parlant vrai-être voulant crûtes-(signe du parfait)-vous.
	Manda, voulant, joue ici, comme dans beaucoup de phrases semblables, le rôle de la conjonction *que* « vous avez cru que ».
Nocomi-coco atichicolo-ye alimoqua cumenabacata Diosi-na boha-coco-leta, naqua mine hebua-no cumele ni-ma boho-te cho?	Vraiment-très spirituel-ton (le serviteur le sert) maître de-cœur Dieu-en crois-très, dans Seigneur commandement cœur-dans croyez-vous.
Hachibueno inemi ofueno-ma Dio-si-ma qũa hubuesote cho?	Choses toutes dessus dans Dieu (signe du génitif) (signe du substantif décliné) dans aimez-vous.
Dio-si hebuano n-emoqua-mima emoqua ecata istico hebuata mane mane-mati hebua-bi cho.	Dieu loi contre-sa-contre faite mauvaise parole ou pensée dites-vous?
Iti-mi iso-mi-quene chi-nahe?	Père mère-et vous-avez?
Ite-ye icasi-ni-bi cho.	Père-votre disputâtes-vous.

Digitized by Google

Iquiti-mani hemosi na hebuasi-bota na istico hiobota moso bi cho.	Insulte dignes les paroles les mauvaises mal parler fîtes-vous?

4° QUESTIONS AUX SORCIERS ET AUX GUÉRISSEURS PAR LES HERBES.

Hobabaca quibe-ma ituhu-bi-cho-Iri imeta-heco manta yala-cota ene-mi-bi cho?	Maïs premier-sur prias-tu. Guerre vient-si-que en-observant vis-tu. *Manda* joue le même rôle que la préposition *que*.
Hachibueno chebe-qe hiti-iso-no-ma iso-ta yelaco-bi-cho?	Quelque chose perdu-étant diable-action-par faisant as-tu-cherché.
Naquostana-ye nie chaqueneco iso-tana hiabo-te cho?	Par quel moyen toi herbe comment faisant mal parlé as-tu.
Hachibueno chebua-mano hochie nacu hia-bo-hele-qete hitima chajosta-qe qebeta fateno mo-ta-qe chistela qebeta uqua-teno ma-ta-qe chis-tela, mine hitimano naquostequa atichicolo-ye uqua-siro manda iso-tela, boho-se-ti-quani hache, naquosa-ti-qua, inti-acola.	Quelque chose perdue-étant toi alors? toi disant mal le démon à toi cela? disant? ici elle est disant tu dis là elle a été prise disant tu dis, ce démon ainsi âmetienne saisie-devienne pour-que (désirant) fait crois-ne-pas (signe d'impératif vétatif), fais-ne-pas ne pas, péché-beaucoup-est.
Uqui-sa hibua-bi cho?	La pluie avez-fait-pleuvoir vous?
Uqui-sono manta itufa coco-lenocote Dio-si-ma mane-ti-leqe uquihele-qe-te.	Pleuve pour que (désirant) faire-magie très-être-quoique Dieu veut-pas-si il-pleuvra-pas.
Hani-ha chenequa inti acole-qe, chi-sisotanano.	Cesse toi-ainsi, est-péché-parceque, toi-faisant.
Chi isucu.	Toi sorcier?
Ano orobo-noma hachipacha na hume-quana aneco orobo-bi-cho?	Quelqu'un guérissant quelque chose manque de sorte que? quelqu'un guérites-vous? Avez-vous guéri, mais imparfaitement, pour qu'on recoure encore à vos soins?

Digitized by Google

Aribua orobatana-ye iquila bono eyo-leheco ituhula pole-si-bi cho ?

Anoco oroba-so-bi-cho.

Vieillard (démon) sorcellerie-toi malade autre-quelconque priant guéris-tu ?

Quelqu'un ensorcelas-tu ?

5° INSTRUCTIONS DONNÉES AUX CHEFS ET AUX PARTICULIERS CONTRE LA SORCELLERIE.

Caqi ituhunu-ma hiti hebuano mano hanta, acu caqi inino isti-co carema hanta, chale caqua quoso hache caqi ano pira cumeleta na ine toomana iquimile-qe iquentahale manda boha-ti quani hache, Diosi-ma-riqena chiiquenta-haüela Dios ituhunu-ma ituhu-nu-le-bi-la.

Cette prière démon dire cessant, ces toutes actions mauvaises (signe du pluriel) cessant, nouvelles ces choses fais (signe de l'impératif : *hache*) ces hommes rouges (indiens) pensées, les toutes offenses se réalisent que crois-ne-pas (signe de l'impératif : *hache*) ; Dieu-protection à toi soit-pour-que de Dieu prière-auras-prié.

Hachipile uquestana-ye yabi-ma ichuqüine-tiqua-mi-maca, uquesino-ma ubua-haüe-ti-la mo-ta bohota-moso-bi cho ?

Animaux ayant-pris-toi os-(signe d'accusatif) jeté-que-ne-pas-je-(signe d'impératif), gibier-pris-que soit-pas est disant croyant fis-tu ?

Acu caqi boho-no-le-ta-haüe, yale-no-le-ta-haüe.

Toutes ces (choses) crues-soient-que, observées-soient-que.

6° QUESTIONS LORS DE LA CÉRÉMONIE NUPTIALE.

Maria, caqi Pedro iribotema naqüeni-haue coco-mano hecu isamile sancta Iglesia mantaqe hebuano, caqita isonolotetema betaleqe hibuastala mote cho ?

Marie, ce Pierre ici présent que-prennes ainsi-que notre mère l'Église voulant ordonne celui-ci être ainsi je promets dis-tu.

O, mo-ta-la.

O, (je) dis (oui).

Mine-te ni-nia-mitota-nihi-buasela mote cho?

Elle-et moi-femme-prenant-épouse-consens dites vous ?

O mo-ta-la.

O (je) dis = oui.

Digitized by Google

Hoto-sinta inifinano mantà haboso-te-cho ?	Vivant ensemble épouse que soit acceptez-vous ?
O, habo-so-tala.	O, j'accepte.

7° QUESTIONS DIVERSES.

Paha-mi-co ano-mile-heco ano eyole-hecote quenema iniba-ti intaqe nate mani-bi cho ?	Maison de gens-ses-si gens autres-si et rapports-sexuels?-qu'ils-aient pardonner permettre voulûtes-vous ?
Inihi-minco ano eyo napata bohero mani-noma nate quenta-hue mani-bi cho ?	Femmes gens étrangers rapports-sexuels-(signe du pluriel)-puissent vouloir permission qu'ils aient voulûtes-vous?
Nia-co obachami si bi chi.	Femmes embrassâtes-vous ?
Chuqua?	Combien souvent ?
Nia-reqe chuqua-reqe.	Femme-chaque combien-de fois-chaque.
Caqi nia huntana-ye inemi-mano ano-mi-cote huta-bi cho.	Ces femmes as-eu-des-rapports-sexuels-toi (je) toutes-de mariées-quoique as-tu-eu-ces-rapports.

Santa Maria aquisa-siqema hebuastu istala.	Sainte-Marie vierge-de parlant je dis.
Caqi aquitasiqe Maria-cono chica-con-te ?	Cette vierge Marie qui est ?
Mine hachibueno tera inemi naya iyno-mate, gracia-mate nacumotaqe iyenotima; nocomi Dios iso mima nan-te-la.	Grandes choses bonnes toutes blanche reine, grâce-et vertu-et reine; vraie Dieu mère sa est.
Caqi mine-qua iyena-tin-cono chanco hibuan-te.	Cette grande reine où habite ?
Hachuqenique Dio-si-ma muenole-te.	Pourquoi Dieu il-s'appelle ?
Nanacu hachibueno carema naeneta na qebanta, muña-ma-te uti-	Parce que choses les le voyant le pourvoyant, ciel-et terre-et

Digitized by Google

mate quenequa mine ecoya-leta hachibuena care-ma caquenta haüe mantema nan-taqe ona Dio-si-la.	étant dans grand gouverneur choses les soient que doivent voulant étant ce Dieu-est.
Dios itini, Dios qie-mima Jesu-Christo nan-te, Espiritu Santo-ma-te.	Dieu père, Dieu fils-son Jésus-Christ-et, Esprit saint-et.
Ano que-ma-mate Dios !	Personne fils-ayant Dieu ?
O Dio si-la.	O, il-est Dieu.
Quie-mile-no-mate Diosi.	Fils-son-étant Dieu ?

Mime una oquo-mimano hachaquenta tiquala-ma-nafaye ?	Son tout corps son comment tombe-dans-resta ?
Nanacü una oquo-meno-uti-naleno divinidad mueno-maca-sinta yaho-ta faye-la.	Parce que tout-le-corps-terrestre divinité nommée-unie-resta.
Nihi-ni-ma hachaquentaquere tabua-le !	Mort de comment ressuscita-t-il ?
Acuyano, hachequenique Christiano-le-hala mote cho ?	En outre comment chrétien-être dites-vous ?
Mine Dio-si maqua inostani qua, numa abo orabo-no-ma ni-mi-hero ni-man-da-qe, Christiano-le-sito ni mane-la.	Grand Dieu serviteur que je sois, ciel haut gloire-dans je-aller-puisse, je-veux-parce-que chrétien-devenir-je-désire.

8° SUR LA NATIVIVÉ DU CHRIST.

Acuyano hachaquenenco-bueta caqua ta-ano-le-bi.	Ensuite, pourquoi celui-ci s'est-fait homme.
Iso-mina aquita-si-qe leni-ma hachéquentana aruqui-lehe ?	Mère-sa vierge-étant comment naquit-il ?
Mine iso-mima-no, Santa Maria mueno-ma eta-bualu-ni-mate nanemi aquisatique cumenu yaquale-bi.	Lui sa-mère, sainte Marie nommée accouchement après toujours vierge (elle) même elle fut (signe du parfait).
O, nanemi aquita cumenu yaqua hibua-bi-la.	Oui, toujours vierge, (elle) même elle-resta.

Digitized by Google

9° QUESTIONS ADRESSÉES AUX CHEFS ET AUX GOUVERNEURS.

E-mi-so haŭeleta hinino ituhu-so-bi-cho ?	Aller-à-la-chasse ? faut-lorsque tabac-sur fites-prier-vous ?
Hurima mi-no-no-mano atulu-ma horoco-qe nariba-ma ituhu-aŭe mo-bi cho.	Montagne-sur ? allant les flèches-(signe de l'accusatif) ayant-réuni le-sorcier prier-que dites-vous.
Honoso nihe qibema itufa-ma hono-mi lehaŭele mo-bi cho.	Cerf mort premier le-sorcier nourriture qu'il-ait dites-vous.
Camapata-ma hibino-ma ituhu-chi-caqe queleno-lehaue mo-bi cho ?	Pêchant lac-dans ayant-prié filet-jeté-qu'il-soit as-tu-dit.
Acuquelata hi-qui-nomano ituhu-so-ta cuyŭ-mono itufa-ma isoqita ohono-lehaue mo-bi cho.	Aussi devant être mangé ? fait-prier le poisson sorcier moitié ? donnée-qu'elle-soit dis-tu ?
	En outre, as-tu ordonné de donner au sorcier la moitié du poisson pour la capture duquel il aura prié, et qui sera pris?
Cuyu-pona qibe-ma inti uqua-ta ituhu-ta oquono-le-haŭe-le mo-bi cho.	Le poisson premier étant-pris étant-prié ramassé-qu'il-soit dis-tu ?
	Avez-vous ordonné de réciter des prières sur le poisson pris avant de le mettre en provision?
Pile pulunu-le-haue-ma ituhusu-ta hibŭa-ta becha-ta pulu-bi cho ?	Champ labouré-qu'il-soit-afin ayant-prié ayant-récité (*becha tu*?) labourâtes-vous?
	Au moment de labourer le champ, récitâtes-vous la prière puis labourâtes-vous ?
Tapola-boca qibe-ma ituhu-su-ta he-bi-cho?	Maïs premier ayant-prié mangeâtes-vous ?
Aya hono-ma ituhu-nu-leqe he-hani-ma-da hani-bi cho.	Montagne fruit prié-dessus-jusqu'à-ce-que manger-cesser-voulant cessâtes-vous ?
Calama-qibe ituhuna-leqe he-hani mani-bi.	Fruits-premiers priés-dessus manger-cesser-jusqu'à-ce-que voulûtes-vous?

Digitized by Google

10° QUESTIONS ADRESSÉES AUX CULTIVATEURS.

Hulubota qibi-noma inti uqua-bi cho ?	Maïs premier est-ce que mangeâtes-vous ?
Hitiqirima hebuata-qe hoba ni melaboni-haüe mo-ta boho-ta moso-bi cho ?	(démon criant) le hibou criant moi avoir-pitié-qu'il-ait disant croyant fîtes-vous ?
Tinibo-ma hebua-ta-qe iquaseti-quan ichi-nima isi-toco-bile boho-ta moco-bi cho.	Pivert chantant ne crierai-pas nez-mon saignerait croyant dites-vous ?
	En entendant le pivert chanter n'avez-vous pas cru que si vous criiez, votre nez saignerait ?
Goya-ule-i chira na minama inti uqua-bi-cho.	Perdrix-enfant petit le hiver est ce que pas mangeâtes-vous ?

11° SUPERSTITIONS AU SUJET DE LA GUERRE.

Milico-ta-qe iri nabolotele manda boho-ta moso bi cho ?	Éclairant lorsque guerre vient que (*manda*) croyant fîtes-vous ?
Iri-ni-haüeleta atulu-ni iübüehaue ti-le niye suquoni-qi mo-bi cho.	Guerre-aller-lorsque la-flèche perce-pas-afin-que herbe vous oignant fîtes-vous?
Naquostani-ye, samota mono cotacu Dio-si-ma mani-ninco nacu atulu chi iübehe yanacu maha suquo nina-ticotacu Diosi mani-nenco nacu atulu chi yubehe-ti quene-la.	Comment toi? frottant faire quoique, Dieu veut-s'il cette flèche toi percera ; mais au contraire ? frottes non-quoique Dieu veut-s'il cette flèche à toi ne-perçant-pas est.

12° QUESTIONS ADRESSÉES AUX FEMMES.

Ibiri ta cuyu-mate honoso henomate quene inti uqua-bi cho ?	Ayant-les-menstrues poisson-et cerf-chair-et aussi (queue) est-ce que pas mangeâtes-vous ?

Digitized by Google

Ela-balu-ta cuya-leqe hachibue-no eyo-leqe quenema inti uqua-bi cho.

(Faire-vie-signe du participe)-étant = accouchée poisson-et quelque chose autre et aussi est-ce-que-pas-mangeâtes-vous?

Ela-balu-ta taca chale quoso-bi-cho? Ibiri-ta ta ca chale coso-bi cho?

Étant accouchée feu nouveau fîtes-vous? Ayant-les-menstrues (*ibiri-ta*, de : *ibiri* : liquide) feu nouveau fîtes-vous?

Ara uqŭe napona-ye cuyu-han-ta acuhiba meteta mi-no-qe heno-lebinco he-hani-mo-ta moso-bi cho?

Ours graisse frottant-toi poisson-s'abstenant (signe du participe) mois plusieurs passant-tandis-que manger-que manger-cesser-faisant fites-vous.

Oignant toi avec de la graisse d'ours, t'abstenant de poissons as-tu dit que tu cesserais d'en manger pendant tels et tels mois?

Taca-chŭ-leheco, qisa-leheco, uli-passa-leheco quenehata, ibiqita-leheco hibe-leco quenema iparu-bi cho?

(Feu-noir) charbon-et terre-et fragments-de-poterie-et aussi puces-et pous-et aussi mangeâtes-vous?

Inifa-ye chi-hani-qe viro-maqŭa ni-poni-si-hero manda, niye ni-samosono-lehaŭe mo-ta boho-bi cho?

Mari-tien toi-a-laissé-lorsque le-mari moi-retourne-afin-que voulant, herbe moi-oigne-que disant crus-tu?

Cani ma niye ni-naquila sino-leqe u-tihanle mo-ta boho-bi cho.

Palmier (le chapeau) herbe je-parfume si il-ne-m'abandonnera-pas disant crus-tu.

Analyse de : *uti-hanle* = *uti-ti hanle* = *ti*, non ; *hani*, abandonner ; *le* être.

Cani meleni-no ma niye naqui-lanoleqe meleniqi mo-bi cho?

Palmier jupe herbe ayant teint (parfumé) revêtir fîtes-vous?

Cani abinoma niye na-moco-so-no-leqe abiqiti anoco ni-homanisi-haŭe man-da boho-ta qŭa-so-bi-cho?

Palmier chapeau herbe ayant teint en revêtant quelqu'un m'aime-que voulant croyant avez-vous-fait?

Na quostana-ye-no itori-bi cho?

Cette intention-tienne-dans jeunâtes-vous?

Digitized by Google

Itori-tegŭa ilaqi-qe heno-morte-peleta, ibine-mate peleta quoso-bi cho ?	Jeûnant en-la-nuit-jusqu'à manger-et accomplissant boisson-et accomplissant fites-vous ?

13° QUESTIONS ADRESSÉES AUX CHEFS.

Holata-ma beta yechino-ma canate-la.	Chefs-vers questions celles-ci sont.
Ano pequata-ye inoso-bo-te-qŭa hache leheco yerebana nayo lehecoquene hachi uqua-bi cho ?	Gens serviteurs-tiens étant-fait-travailler chose quelconque or quelconque aussi vous-avez-pris-vous ?
Ano pequata-ye inoso-bo chique Missaleno hani mo-bi.	Gens serviteurs-tiens en-faisant-travailler toi eux messe négliger as-tu fait ?
Iti-mile no-ye inoso-hale masetiqua feteca-tiqua fiesta equela-ma inoso-bi-cho.	Nos-pères toi travaillez disant pas permettant-pas fête jours-dans as-tu fait travailler ?
Ano miso-ma ituhu-te-ti-ma avoho-paha-ma iqino-lehe-lequate mobi-cho ?	Les hommes le-sorcier n'ayant-pas-prié (*corn-crib* dans) avez-vous-ordonné monter-pas ?
Tapola bacaqe aya hono tocaco tocoqe uquaca ano misoma hete-tileta heqeqere heno-le-habela motabi-cho ?	Maïs nouveau et pas mangeable nouveau fruit prenant, homme sorcier mangé-pas-ayant en-mangeant manger-qu'on-puisse avez-vous-défendu ?
Ateco anoco fasta-qe nate manibi cho ?	Esclaves gens dormi ensemble permission-voulus-tu ?
Ate-mima-qua inihimi chu mosobi cho ?	Servante-tienne-dans concubine tienne fis-tu ?
Hica-ye ano riye aquata ituhŭ teco hibuataqe nate naquenta hani-mate manibi cho ?	Peuple-ton gens herbes prenant priant parlant permission cette laisser as-tu voulu ?
Nuquenaco hachibueno teraco yalacoso bi cho ?	Perdue quelque chose bonne as-tu cherché par magie ?
Ela nia mŭqŭano iquimi iquiti mosabota hachibueno nabaluso-bota moso-bi cho ?	Jeunes femmes danser insulte-insulte faisant quelque chose punissant elles fis-tu ?

Digitized by Google

Echero-so-ta ano miso marecama he-so-bi cho?

Holata ichi qi-habe-leta taca chaleca alata itorita ela mareca hutano-lehaŭe acu tola-lehe-cote hachibueno-lehe-cote viro pahama naquihita mosono-lehaŭe mobi cho?

Nihi-tarŭ-qe honihe halata-lesiro mani-bi cho?

Chi-quila-bo-tani-mana paha chaleca ucunu-leqe fata orobinihale caqua fanomano ni-nihi-haŭele mo-bi cho?

Anoco inecaluba ticote hochie yuri-cono yebue-ta iquimi-leque ineco nahiqe aboto-sira manda quosta nasiso-bi cho?

Faisant-semailles hommes vieux six nager-fis-tu?

Chef devenir devoir était feu nouveau ayant préparé? jeûné quatre jours gardé qu'il soit, tous, lauriers-soit-et choses-soit-et homme maisons parfumées qu'elles soient as-tu fait?

Meure-vite-que moi chef-devenir désiras-(signe du parfait) toi?

Toi-malade-(signe du pluriel = *bo*; *chi* + *bo* = vous)-étant maison neuve bâtissant (ici, sous-entendu) me tenant vivrai (signe du futur) ici me tenant je mourir (signe du futur) dis-tu?

Quelqu'un autre raison sans toi, par colère interpellé, injurié et être sachant battu devenir voulant disant as-tu dis?

14°

Ano-pira hachi-care isino-mate hiti-no-cumele-no-mate-quene cante-la.

Hommes-rouges (Indiens) choses-les divinations-et démons-propres-choses-et-étant celles-ci sont.

Isucŭ echor hebua-tema nocomile-manda boho-bi-cho?

Hachi-pile-co caca-leheco chuluſi eyo-lehe-cote na-hebua-so ta, caqueni-haŭe qeste-la mota, una-yaruru cate-mate caqueni-haŭe-qe inte-la-manta boho-bi cho?

Chi-qi-la-bo-taqe, tuca chaleca nalasino-lehaŭe hono intico tacama eche-qe ni-nihi-haŭela-manda

(Herbe jeté) ensorcelé parlant dit-vérité-que crus-toi?

Des animaux parmi quelconque oiseau à autre jasant, ceci-arrivera disant, corps-ton tremblant aussi ceci-sera-que pensant crus-tu?

Toi-malade-étant feu nouveau séparant-allumant-que la nourriture étant feu-dans ayant-mis

Digitized by Google

moso-bi cho? Yanacŭ ano eyorobueta mota qe boho-bi cho?	moi-mourir-(signe du futur)-que as-tu-dit? Ou bien, hommes autres (cela) disant étant que crus-tu?
	Lorsque tu étais malade, as-tu fait cuire séparément tes aliments au feu, disant qu'autrement tu mourrais? Ou bien, as-tu cru d'autres hommes qui prétendaient cette superstition?
Vilu taca-co inti uque-ta ibiretaca-ro inti uqua-ta quoso-bi cho?	Vif feu que pas prenant femme ayant ses règles auprès que pas prenant as-tu fait?
	As-tu pensé que c'est péché d'approcher une lumière allumée d'une femme ayant ses menstrues?
Isucu-ma ch-orobonima hiti hebua-ta ituhu-ta ch-orobo-qe nate mani-bi cho?	Sorcier le toi-soignant démon parlant priant toi-guérisse-que permission voulus-tu?
Tapula-ma ucuchua easa-ta hitima taca to-si-bi-na-qe-chu naquoso-bi-cho?	Maïs porte ayant-jeté diable pour qu'il exauçât fis-tu? (*tacato*, droit, *si*, dire).
Aha-no calama qibe-mate, hachibueno eyo calama qibe-mate inti uqua-bi-cho?	Grain fruit nouveau-et quelque chose autre fruit premier-et est-ce pas que-tu-as mangé?
Pile-ma numa hebua-ma nabotoqe tapola-mano inti uqua-bi-cho? yanacŭ eno eyo, inti uquosota, mosobi cho?	Champ-dans ciel parole foudre frappe quand, maïs que-ne-pas-as-mangé toi? ou bien personne autre (à), que ne pas mange as dit tu.
Abara ele tapola-ma ecano qibemano-inti uquata moso-bi cho?	Champ de maïs (du) jeune-fruit cueilli premier que ne pas mange as-fait-tu?
Itc hali ele iriboso binaco, cuyuma ubuata qibenco melaso-no-lehaben-ti-le cuyu-ma naqŭa ubŭahaŭe-ti-le naquosa tiqŭa nimaca mo-bi cho?	Étang nouveau se remplissant d'eau, poisson pris premier eau-chaude-(signe du passif)-être-non le-poisson de peur pris-devoir-être-pas être-fait que-ne-pas *maca* (signe d'impératif) as dit tu.

Digitized by Google

Cuyŭ ubueta-qibenca yuquiso-tanique cuyu arota ubua-haŭele-manta quoso-bi eho?

Poisson pris-premier mis de côté-soit que, poisson nombreux pris-qu'il-pour-que fis-tu?

Ichali ele iribisota, hiti hebuano-mani ituhu-sino-leqe uba-haŭele mani-bi cho? yanacu ituhu-bi cho?

Réservoir nouveau étant rempli d'eau, démon-du le parleur (le sorcier) prie-qu'il-pris-(le poisson)-afin-qu'il voulus-tu? ou bien prias-tu (toi-même)?

15° AUX GENS MARIÉS.

Inihi-mima inibati cumelesla inta minco nahe mani-bi cho?

Femme-sienne fornique dans le cœur (elle-même) qui avoir as-tu-pensé.

Inihi-mima hebuano-leheco ini-noleheco mosima ne isticosota iquiti mosota hebuali-so.

Femme-sienne paroles ou actions ou faisant méchamment insultant parlas-tu?

Siquisona-ye-leheco ano-ya-leheco orobis-ti-ti-ma anoleta-qe nate mani-bi cho?

Fils-ton-quelque personne toi quelque méchamment pèche-que permission voulus-tu?

Inifa-ye cabuosa-ti-lota hono, nacume ecati-leta tera hebuata-nima haniso-bi cho?

Mari-tien as-tu-pas-donné nourriture, toi même faits étant bons commandements siens négligeas-tu?

16° PATER NOSTER.

Heca iti-mile, numa hiban-tema.

Notre père-notre, ciel habitant.

Visa-mile-ne-ma abo-quano-leta-haŭe-ma.

Nom-son-(signe du nominatif) exalté-étant-qu'il-soit.

Valunu nanemi-ma n-oho-bo-ni-haŭe.

Vie éternelle nous-donnée-soit ($n + bo$ = nous; *haŭe*, que soit; *oho*, donner).

Mine manin-ta-qe numa-ma iso-ta monimaqui caqua uti-ma-te.

Sa volonté ciel-dans (soit) faite comme cette terre-dans-et.

N-aqui-mo-haŭe equela-reqe ho-

Semblablement-que de jour

Digitized by Google

no heno-nica equelete n-oho-bo-ni-haŭe.	chaque nourriture (que) mangeons aujourd'hui donne-nous (*n* + *bo* = nous; *haŭe* = que : *ohoni* = donner).
Nina ehe-bo-tema nate quenique ni-mani-si-bo-ni-haŭe heca-te naqui mosima nina ehesi-bo-tema nate-quenique manis-ta-nica-la cume hio-nino-ma-te.	Nos péchés nous-le-pardonner nous-veuilles-nous-que nous-et semblablement nous-péchant nous-ceux pardonner voulant-sommes-nous eux-mêmes parlant-mal-ceux-et.
N-ini-bo-ha-manta ni-haŭe batiqua n-ini-hane.	Nous-pécher-nous-que (*n* + *bo* = *nous*) nous-permets nous que-ne-pas (*tiqua* = impératif vétatif) nous-péchions-que.
Acu nate istico-lete inemu-qua ni-balu-bo-ni-haŭe.	Tous autres maux-étant-(signe du pluriel = *inemi*)-de nous-sauve nous-que (*ni* + *bo* = nous; *baluni* = sauver, faire vivre; *haŭe* signe de l'optatif.

17° HISTOIRE D'ÉBROÏN.

Leon moka-ma, paki Barbaria, mononko iti-mile-nota, hiba-te-kwa maitines ofonoma inika.	Lyon mer-dans île Barbaria, un moine père-notre il-eut-dit messe après-que étant.
Enemin (il vit) *tikopaha* (vaisseau) *ikwo* (qui) *inibibeta* (marchant) *osobononko mahu iribi-te akoleta* (étant) *ibine* (flots sur) *ofonona* (après que).	Il vit un navire qui semblait voler plutôt que se mouvoir sur les flots après que; *ene-minkono* = il vit; *liko-peha*, barque maison = bateau; *inibi* — les eaux.
Miteticu mota mitake (étant venus) *ano* (gens) *cokolo* (beaucoup) *hebankosono omolake* (ayant entendu parlant) *ita itake itimilemo michumu.*	Il entendit un grand cri de peuple, dit très haut notre père celui qui.
« *Ikwasibata cita koka-rente cika?* »	Criant à eux : Qui plusieurs uous ?
Masibota yeciboke isimanimano :	Ils dirent les interrogés répondant :

Digitized by Google

« Kaki tiko-paha-mano Ebronio, Fransia hacieno anokoma ecesota hota-nicala, hacinaramino pahama ecesota nanemi istikosota haci-narami-sota-habele-ta-nika-la.

« Dans ce vaisseau Ebroïn de la France de la maison intendant jetant nous sommes venus, de tourments dans la maison le jetant, éternels maux nous le tourmenterons.

« Kaki kalubonimano hocie ecisonimakwi akuyokwama isonimatekwe eyoma isotani-matekwenema betaleke.

« Ceci punition à toi comme des torts qu'il a faits aux autres des torts qu'il a faits aussi.

« Inela nakwenema nahia-bonta kumeleta coka nikwintele manta anolatile nimabeta-lekwe inela mapuenoke okotota cakweteleke. »

« Parce qu'il a vécu sans s'en attrister, et sans montrer dans son cœur de chagrin ou de contrition pour ses actes détestables. »

Isenela manta na hiabotekwa inta haninco mantekwa inike eneni micu cocoma nihike nakwene eŭletoma nimimano.

Le moine remarqua l'heure et après découvrit avec une entière certitude qu'Ebroïn mourait au même moment à la cour du roi.

Kaki Ebronio itimileno kaki pakima hibatekwa enete-makwa hocie ci-sonimicumasta monimano muku yaha iposta, hica narutukwato, pakima hibasomibiletekwa nastama.

Cet Ebroïn notre père cette île dans habitant ayant vu toi te fit même œil un être arraché ses gens ayant ordonné, lui dans l'île habiter ordonna.

Aku itimile noyokwamanta muku yacakwa iposta, cakwino-cike naikwentekwa ininomimakwa namaha habecule.

A un père notre aussi yeux deux être arrachés être emprisonné, et périr en prison il fit.

Nakwenike hiti pahama tahacinara mitela.

C'est pourquoi démons maison dans aux tourments il est allé.

Nakwentemano norobista nakwenta kalabotelehonikweni-habeti manino-leta habema naela.

Ainsi de ses forfaits ainsi qu'il ait été puni il a été voulu.

18°

Rey-heca anoco-nica.

(à) Roi notre Seigneur notre.

Nanemi anoquela-mito-noma nieya-bo-bi-la-haca cheqeno cumena

Toujours sujets maître (signe substantif) nous être nous (signe

Digitized by Google

atimo-coco anoquela-mito-noma ni-eya bo-le-la quenique ano hebasi-siro ni-mani-bo-taqe.

du parfait) être quoique, maintenant de cœur serviteurs entièrement serviteurs de maître nous sommes ainsi hommes parler devenir nous désirons étant.

Ano nayo holata puqua himi-so-bo-ni-bi-la-hecŭ, Don Diecŭ naquimo-si ni-ene-bo-bi-ti-la.

Hommes blancs chefs beaucoup venir (signe du factitif), (signe du pluriel) (signe d'agent), signe du prétérit), (signe personnel général) quoique, Don Diègue semblable je voir (signe du pluriel), (signe du parfait), (signe du négatif), (signe verbal personnel).

Quoique plusieurs gouverneurs blancs soient venus, nous n'en avons pas vu de semblable à Don Diègue.

Ano-nayo holata yoqua care-mate eyata-ma-la-hacu, naquimosi ni-ene-bo-bi-ti-la.

Hommes blancs chefs précédents quelques ont été quoique pareil nous n'avons pas vu.

Naquenema betaleqe Diosi iquimi-leqe.

Ainsi à cause de (à cause étant) Dieu remercions étant ;

Isaco ni-quo-so poni-haŭena mota-nica naye holata inemi mote anoquela-cume-mate amuna puquanima baraso-bota ni-quoso-bo-niqŭe isaco man-ta inta-nica-la.

Secours (à) nous faire venu parce que disons nous blancs chefs tous disent les sujets et, vêtements nombreux fournir? il nous a fait en remerciement? voulant nous sommes.

Acu ano nayo holata pono-bi yoqŭe care-maca-co ni-so-bo-nemaque mosi ni-sobo-mo-bilenincono christiano ni puqua coco-le-bobeta christiano-leno leno-le-haŭema.

Tous hommes blancs chefs sont venus précédents lesquels avaient fait à nous (ainsi) plus grands nous aurions fait chrétiens nous nombreux ensemble aurions été chrétiens être devant.

Tucubani hebasi ponela minete pataquilono nebeleca inta christi anole ano uti-ma ni-parifosi ponela-hacu pataqui lonoma-que iquimi-

Une grande chose dire il est venu, lui et les incrédules beaucoup étant les de Christ serviteurs gens terre dans nous visiter abais-

Digitized by Google

le-qe misa-mano hanini-bi-ti-la santole velenela ni-mani-bo-te-la.

Ite-care nabosono-le-ta-haüe care-mate ni-hebasi-bo-ta mosoni-qe, isaco manta eyata-nicare misa ocotono letahaue care-mate ni-hebanica-si-bota homotamini-qe isaco manta eya-tani-care.

Naquemoma beta-leqe caqi ano nayo holata hiban-tema Dio-si iquini-leqe, ani-tapusi mi-ta-nica-le Diosi balunu oho-nta-haue tomanco caqua nihibasi ponta-hero nimani-bo-taqe.

Ani hebosi mi-ta-ni-ma-le San Mate, enero erao tuma yucha-qe piqinahü eromano 88 Don Francisco na-istale, San Pedro holata.

sés, insultés, la messe n'a pas cessé, saint l'appeler nous voulons.

Ces pères vénérés soient qu'ils nous autres nous recommandant et faisant ..... prier pour que nous sommes venus... messe être entendue afin que nous autres sommes accourus à eux et arrivés étant prier désirant nous sommes venus.

Ainsi à cause de cet homme blanc chef conseiller Dieu invoquons etant nous demandant sommes venus Dieu vie donne qu'il toutes ces choses jusqu'à la mort arrivent qu'elles puissent désirant nous sommes.

Nous parlant sommes venus janvier, dixième deuxième = 20e huitième, année 88 Don François orateur étant, saint Pierre chef.

Ces deux dernières pièces ont besoin, pour être bien comprises, d'une traduction autre que celle analytique. La voici :

1° HISTOIRE D'ÉBROÏN.

Sur la mer de Léon, dans l'île de Barbarie, un moine, après avoir dit la messe du matin, aperçut un vaisseau qui semblait voler plutôt que naviguer sur les eaux. Il entendit qu'il s'y faisait grand tumulte; lorsqu'il demanda à voix haute qui ils étaient, une voix répondit : « Nous sommes des démons, et nous tenons à bord de ce navire Ébroïn, le puissant intendant de la famille royale de France; nous le débarquerons et nous le jetterons dans la fournaise de Vulcain et nous l'y torturerons éternellement pour les torts qu'il a faits à toi et aux autres, parce qu'il a continué de n'en

Digitized by Google

avoir aucun souci et n'a pas montré de contrition de ses actes détestables. » Le moine remarqua l'heure et ensuite reconnut qu'au même moment Ebroïn était mort à la cour du roi. Ébroïn avait banni ce moine sur cette île et ordonné qu'on lui crevât un des yeux; il avait aussi fait perdre la vue à un autre moine, l'avait emprisonné et fait périr en prison. Pour des méfaits de ce genre il avait enfin trouvé en enfer le châtiment qu'il méritait.

2° AU ROI NOTRE SEIGNEUR.

Nous avons toujours été vos sujets, mais maintenant encore mieux et de tout cœur nous le sommes et désirons vous dire ceci :

« Vous nous avez envoyé beaucoup de gouverneurs et nous n'en avons vu aucun semblable à Don Diégo et c'est pour cela que nous vous remercions; il nous a secourus, nous casiques et nous pauvres sujets de Votre Majesté, en nous donnant des vêtements, ce pourquoi nous sommes très reconnaissants; que Dieu vous en récompense; et si les seigneurs gouverneurs qui sont venus avaient été comme celui que nous avons aujourd'hui, nous aurions été chrétiens, et les chrétiens auraient été plus nombreux. Il s'est donné beaucoup de peine, a visité lui-même tous les villages des chrétiens et des infidèles, comme Barisa, et nous a donné beaucoup de consolations, et parmi tous ses travaux n'a jamais omis d'entendre la messe, aussi disons-nous que c'est un saint. Il nous a beaucoup recommandé d'honorer et de vénérer les prêtres qui nous assistent, comme Votre Majesté le faisait devant nous; nous vous prions donc de laisser ce gouverneur beaucoup d'années avec nous, car il travaille pour notre bien, nous conseillant d'entendre la messe et d'écouter les enseignements des prêtres; nous venons vous supplier de nous laisser Don Diégo comme gouverneur; que Notre-Seigneur vous donne toute joie et santé, comme vos pauvres sujets le désirent. Ainsi fait le jour de Saint-Mathieu le 22 janvier 88. Don François étant orateur, saint Pierre chef. »

ALBERT GATSCHET et RAOUL DE LA GRASSERIE.

Digitized by Google

CONTRIBUTION

A L'ÉTUDE DE LA LANGUE FOULE (POULAR)

Le travail que nous publions aujourd'hui est un fragment d'une œuvre de longue haleine que nous avions entreprise depuis longtemps déjà. Nous nous étions proposé de faire une grammaire complète de la langue des Foulbé, mais le manque de temps, l'absence de documents indispensables pour certains points, nous ont décidé à renoncer au moins momentanément à notre projet et à publier isolément ce que nous avions achevé.

Dans cette étude nous nous sommes volontairement restreint à l'examen du dialecte foul parlé sur les bords du Sénégal, et cela pour deux raisons. La première est que ce dialecte nous a paru, comme à Frédéric Müller, le plus archaïque et par conséquent celui où les procédés et la morphologie de la langue étaient le plus faciles à saisir ; la seconde c'est que, après avoir examiné les travaux divers publiés sur d'autres dialectes, il nous a paru impossible de les coordonner ou de les comparer utilement ; la variété des orthographes et par conséquent des manières d'entendre créant un fouillis pour nous inextricable.

Digitized by Google

Les documents qui nous ont servi de base sont des notes recueillies en commun par feu notre ami et compagnon de voyage le capitaine Piétri et nous pendant le séjour de la mission du Haut-Niger dans le Ségou (1880-1881) ; et en second lieu l'*Essai sur la langue Poul* publié en 1875 par M. le général Faidherbe (2e édition, 1882). Le groupement, la méthode, nous appartiennent en propre.

I. — PHONÉTIQUE

1° MATÉRIEL PHONÉTIQUE.

La langue foule est assez fréquemment écrite au moyen des caractères arabes, depuis la conversion des Foulbé à l'islamisme. Mais à notre avis il n'y a point une véritable utilité à se servir de ces transcriptions faites par des gens qui ne comprennent point les vrais caractères de leur propre langue. Cette transcription est essentiellement phonétique. L'orthographe que nous avons cru devoir adopter est au contraire une orthographe systématique qui parfois néglige les variations de prononciation trop nombreuses pour qu'on en puisse tenir compte, mais qui a l'utilité de rendre aux mots la fixité qu'ils auraient dans un idiome écrit, et par suite de montrer les relations qui peuvent les unir les uns aux autres.

Le poular possède les voyelles brèves *a, e, i, o, u,* et les longues *ā, ē, ī, ō, ū ;* pas d'*e* muet ni d'*ü* (*u* français).

Il paraît posséder aussi les voyelles nasales, mais elles ne lui appartiennent certainement point en propre et sont

Digitized by Google

très rares. Il n'y a pas de diphthongues ; ce que l'on a pris pour tel consiste dans la rencontre d'une demi-consonne et d'une voyelle. Au contraire la langue foule évite les rencontres de voyelles par des artifices divers. L'étude des dérivés et des procédés de dérivation montre presque toujours que le mode de transcription au moyen de la diphthongue est vicieux.

Comme consonnes nous admettons les suivantes : *b, d, f, h, g, j, k, l, m, n, p, r, s, t, v, w, d', t', n'*.

G est toujours dur ; *s* toujours dur.

H ressemble peut-être plus à une dilatation du gosier qu'à une aspiration.

J est le *j* italien (*i* lungo) ; il semble être un affaiblissement du *d'*, avec lequel il a de nombreuses relations euphoniques.

D' est le *d* mouillé fréquent dans nombre d'idiomes. Il se prononce *di* avec quelque chose de particulier.

N' est la *ñ* espagnole ; se prononce : *ni* devant une voyelle ; isolé : *gne*.

T' le *t* mouillé, analogue au *d* mouillé ; il se prononce *ti* avec quelque chose de particulier et de difficilement définissable.

W a la même valeur que le *wé* arabe ou le *w* anglais.

V représente le même son que *w*, mais affaibli. Dans l'état actuel de la langue, il est tellement adouci dans certains mots qu'il ne se prononce plus. Dans d'autres cas où il est un peu moins adouci, il arrive à former quelquefois un son intermédiaire à *v* et à *u* français qui dans la réalité n'existent point.

Les consonnes doubles nasales *mb, mp, nt, nd, ng* sont, somme toute, peu communes. Car dans un grand nombre

Digitized by Google

de cas où elles paraissent exister, les deux sons composants font en réalité partie de deux syllabes différentes. Comme dans *son-du*, oiseau ; *tan-dé*, comprendre, etc. Dans d'autres cas il semble que la nasale ne joue qu'un rôle euphonique et n'appartienne point en propre au mot lui-même.

Lorsqu'on entend une conversation rapide en poular, principalement si on ne connaît point la langue, il semble que les mots soient composés tous de syllabes généralement de deux lettres comprenant une consonne et une voyelle. On est en outre frappé de l'absence presque totale d'aspirations et de la fréquence des consonnes redoublées. Toutes ces causes donnent de la douceur et de l'élégance à la diction, et font du poular une langue réellement harmonieuse surtout dans la bouche des femmes et des jeunes gens.

Mais, lorsqu'on entre plus avant dans l'étude de la langue, on ne tarde point à s'apercevoir que la décomposition des mots en syllabes formées d'une consonne et d'une voyelle n'est qu'une apparence. On remarque au contraire que la majeure partie des racines sont constituées par une voyelle entre deux consonnes, *c'est-à-dire* sont des syllabes closes. Le fait est frappant pour les racines restées pleines, qui sont restées à peu près intactes jusqu'à aujourd'hui. Celles qui ont le plus souffert et sont mêmes devenues souvent méconnaissables, ce sont les racines vides devenues des affixes.

Digitized by Google

2° L'EUPHONIE

On a généralement exagéré le rôle que joue l'euphonie dans la langue foule, et on a fait de son importance une caractéristique de cet important idiome.

Pour nous, nous ne reconnaissons pas en poular à l'euphonie un rôle plus important ni plus spécial que dans les autres langues. Un certain nombre de faits qu'on lui rattache en général doivent recevoir une tout autre interprétation, comme nous le verrons plus loin.

Nous admettons dans l'étude de l'euphonie deux divisions, auxquelles nous donnerons le nom d'euphonie accommodatrice et d'euphonie dérivatrice.

A. Euphonie accommodatrice. — Le nom seul que nous avons adopté indique que nous rangeons dans cette classe les faits d'euphonie proprement dite, c'est-à-dire les altérations de toute nature que peuvent subir les mots sous l'influence de la tendance au moindre effort, tendance que chaque race, chaque peuple même suit à sa façon, mais qui existe dans toutes les langues.

Nous indiquerons seulement en passant quelques faits de cet ordre pour arriver aux faits plus importants, ou plus ou moins indispensables à connaître, de l'euphonie dérivatrice.

Comme dans toutes les langues, l'euphonie a agi en provoquant des additions, des suppressions ou des variations de lettres.

La catégorie des additions est probablement nombreuse; nous allons en relever quelques exemples.

Digitized by Google

Les verbes en *ude* sont des dérivés de même ordre et de sens similaire à ceux en *de;* la voyelle *u* intercalée entre la racine et le suffixe n'a d'autre but que de rendre plus distinctes la consonne finale de la racine et la consonne initiale du suffixe, et de rendre la prononciation plus facile.

Guk-u-*de*, fermer (la forme *sok-dé* existe) ; *Rok*-u-*de* donner.

Dans les mots : *hof*-u-*ru*, genou ; *fow*-u-*ru*, hyène ; *nof*-u-*ru*, oreille ; *kud*-e-*li*, pluriel de herbe (*hudo*) ; *ser*-e-*m-bé*, pluriel de (*t'erno*, marabout).

Nous avons évidemment encore d'autres exemples d'intercalations destinées à faciliter la prononciation et à éviter des chocs désagréables ; *hof-ru* est impossible à prononcer ; dans *faw-ru,* la consonne *w* serait peu distincte si on ne lui ajoutait point une voyelle.

Ce ne sont pas toujours des voyelles, mais aussi des consonnes que l'on voit ajouter ainsi. La plus fréquemment usitée en pareil cas est la nasale *m* ou *n* (selon la lettre qui suit).

Outre les cas fréquents où elle est intercalée dans la conversation courante et sans fixité, nous croyons que l'on peut trouver des exemples du rôle euphonique de cette nasale dans les cas suivants :

D'ej-n-*gol*, feu, régulièrement *d'ej-gol ; n* ne faisant que faire ressortir *j*.

L'*n* initial du suffixe diminutif *gel* dans quelques mots comme *n'edungel*, petite calebasse, etc.

N ou *m* initial de certains mots, comme celui de quelques-unes des formes de la racine *wod*, être rouge. (*Put'u*) n-*god'ungu*, etc.

Digitized by Google

Les suppressions de sons sont assez nombreuses aussi.

Les sons *h* et *v* ont aujourd'hui complètement disparu d'un certain nombre de mots où ils existaient certainement auparavant. Ainsi on dit aujourd'hui *inere*, nez ; *an'ere*, tombeau ; *umde*, être aveugle, au lieu de *hinere*, *van'ere*, *vumde*, et bien d'autres.

Le mot *mande*, cachet, a perdu la lettre *l*, et devait être autrefois *mal-nde*, etc.

Mais la catégorie la plus importante pour nous est celle des variations.

Citons en premier lieu quelques changements de voyelles :

Suk-u-dé, que nous citions plus haut, devrait être régulièrement *sok-u-de*.

Gor-u-*d'i*, coqs, est pour *gori-d'i*.

T'alled'i, gourbis, pour *t'allid'i*.

T'urked'i, fumées, pour *t'urkid'i*.

Parmi les changements de consonnes, nous citerons :

Hud-o, herbe, dont la forme primitive était *fud-o ;*

Le mot *t'ukajel*, au lieu de *t'ukalel*, forme primitive encore en usage d'ailleurs.

Une autre catégorie de variations des consonnes est celle où le changement s'est produit par attraction :

Fud-nange, est, a ainsi donné *fun-nange*.

Gor-ko, homme, est, pour *gor-wo ;* le *g* initial a attiré *k*.

Son-du, oiseau, donne au pluriel *t'ol-li*.

Ban-du, corps, donne au pluriel *bal-li*.

Bun-du, puits, donne le pluriel *bul-li*, après avoir peut-être donné les formes *t'ou-e-li*, *bun-e-li*, *ban-e-li*, analogues à *kud-e-li*, que nous citions plus haut.

T'og-gu, achat, est pour *t'od-gu*.

Digitized by Google

Sud-da-de, se couvrir, est pour *sur-ta-de,* etc.

Nous aurons au cours de ce travail à signaler d'autres exemples de ces altérations.

Un autre cas de mutation très intéressant est celui de l'expression *ko-hewi,* il y en a beaucoup, beaucoup ; la forme régulière serait *ko-kewi;* mais on a voulu éviter le heurt du *k* du préfixe pronominal et du *k* de la racine.

Certaines racines ont deux formes : telles sont les racines *wod,* être rouge; *wad,* faire et quelques autres, qui se prononcent également *vod* et *vad,* et fournissent des dérivés de l'une et l'autre forme :

Bodéd'o ; gut'ungu, venant le premier de *wod,* le second de *vod.*

Ngadi et *bad-da,* venant le premier de *vad,* le second de *wad.*

Dans certains mots, enfin, nous voyons la dernière consonne de la racine se transformer en une autre lorsqu'on forme un nouveau dérivé, le pluriel par exemple :

Lew-ru, lune; pluriel *leb-bi.*

Saw-ru, bâton ; pluriel *t'ab-i.*

Hof-u-ru, genou ; pluriel *kop-i.*

Soj-ru, perruche ; pluriel *t'od'-i.*

Law-al, chemin ; pluriel *lab-i.*

T'apato, maure ; pluriel *safalbé,* etc.

Il semble bien que ces cas très nombreux ne soient que des cas d'euphonie accommodatrice, et que l'on ait simplement cherché à accentuer ou à rendre la forme plus nette, en même temps que plus facile à prononcer. Outre l'intérêt qu'ils présentent par eux-mêmes, ils nous amènent aux faits que nous avons rangés dans l'euphonie dérivatrice.

Digitized by Google

B) Euphonie dérivatrice. — On comprend que nous rangeons sous ce titre les altérations, les commutations de la consonne initiale de la racine pleine dans certains cas particuliers.

a) Le premier cas de ces commutations est bien connu. Tout mot désignant un objet de ceux que le général Faidherbe a rangés dans le genre brute, et qui a comme lettre initiale de sa racine une des lettres suivantes, la transforme au pluriel en une lettre correspondante, toujours la même :

f	se	transforme	en *p*.
h		—	en *k*.
j		—	en *d'*.
r		—	en *d*.
s		—	en *t'*.
w		—	en *b*.
v		—	en *g*.

La réciproque n'a point lieu.

Fed-en-du, pluriel *ped-e-li,* doigt.

Raw-an-du, pluriel *daw-a-di,* chien.

Hudo, pluriel *kud-e-li,* herbe.

Son-du, pluriel *t'ol-li,* oiseau.

Mi-jobi, pluriel *en d'obi,* je paie, nous payons.

Wah-re, pluriel *bah-e,* barbe.

b) Le même procédé de commutation de la consonne initiale s'appliquant aux mêmes lettres, sert encore à constituer un grand nombre de dérivés substantifs ou verbes.

Parmi ces dérivés, une place importante est occupée par les substantifs appartenant au genre hominin :

T'od-do-wo, acheteur, de *sod,* racine de acheter.

Digitized by Google

T'og-gu, achat, de *sod*, racine de acheter.

Gor-ko, homme, de *vor*, racine de vivre.

Dem-o-wo, cultivateur, de *rem*, racine de cultiver.

Deb-bo, femme, de *rew*, racine de suivre, obéir.

Deb-bawel, animal domestique, de *rew*.

Gur-al, grand village, de *vuro*, village, etc.

c) En troisième lieu, tous les *noms* qui se rapportent à l'homme, tous les noms hominins, *et eux seuls*, forment leur pluriel en reprenant la consonne initiale de la racine dont ils proviennent. Leur variation est donc inverse de celle des autres mots, c'est-à-dire que

Le *p* du	singulier	devient	*f* au	pluriel.
k	—	—	*h*	—
d'	—	—	*j*	—
d	—	—	*r*	—
t'	—	—	*s*	—
b	—	—	*w*	—
g	—	—	*v*	—

T'od-dowo, acheteur, donne *sod-do-be*.

Dem-o-wo, cultivateur, donne *rem-o-be*.

Gor-ko, homme, donne *vor-be*, etc.

Tels sont les faits auxquels nous avons cru devoir donner le nom d'euphonie dérivatrice, et qu'il faut sans cesse avoir présents à l'esprit lorsqu'on étudie la langue foule.

Ces faits sont-ils bien des faits d'euphonie? Nous inclinons à le penser sans pouvoir le démontrer positivement ; quelques raisons nous y engagent.

En premier lieu, les faits comme ceux de la racine *wod*, la racine *wad*, qui présentent des modifications, des varia-

Digitized by Google

tions non point identiques, mais analogues, et qui ne sont point susceptibles d'une autre interprétation que l'euphonique; car ils n'ont aucune portée de dérivation ou de différenciation.

En second lieu, les modifications identiques des mêmes consonnes (*f*, *j*, *r*, *s*, *w*, *v*), ou au moins de plusieurs d'entre elles, fréquentes, *mais non constantes,* comme finales de la racine que nous signalions plus haut.

En troisième lieu, le cas de l'expression *ko-hewi* pour *ko kewi*, qui met en jeu une commutation identique et dans un but qui ne peut être qu'euphonique.

Enfin, la tendance que paraît avoir le poular à donner aux formes plurielles une tournure plus brève ou plus nette. Il est vrai que le contraire a lieu jusqu'à un certain point pour les noms hominins.

Mais ces faits rentreraient absolument dans le domaine de l'euphonie générale, il serait utile d'en faire une catégorie spéciale. En effet, dans l'état actuel de la langue, ils constituent un important procédé de dérivation et de différenciation dont il faut tenir compte. C'est ce qui nous a déterminé à leur donner un nom spécial qui nous paraît caractériser leur origine et leur fonction.

II. — LES PARTIES DU DISCOURS ET LES MOTS

Les langues, — qu'on nous pardonne de rappeler ces notions générales, elles sont indispensables à l'intelligence de ce que nous aurons à dire, — les langues commencent par ce que l'on a appelé l'état isolant ou monosyllabique; elles ne sont alors constituées que par une série plus ou

Digitized by Google

moins nombreuse de racines ayant une égale valeur relative sans aucune espèce de différenciation. Il n'y a pas de grammaire, il n'y a qu'une syntaxe : toutes ces racines sont absolument invariables, et le rôle qu'elles doivent remplir dans l'expression des idées n'est indiqué que par la position qu'elles occupent dans la phrase. De cette façon le même radical, sans subir aucune sorte de modification rien que par une série de déplacements, remplira les rôles de nom, verbe, adjectif, préposition, adverbe. Un peu plus tard, et sans sortir encore de l'état monosyllabique, la langue sacrifie pour ainsi dire une partie de ses racines, qui perdent une partie de leur signification et servent alors à préciser les modalités des autres racines auxquelles on les joint. A cette période le sacrifice n'est point encore complet, et telle racine qui a joué dans telle proposition un rôle incomplet jouira dans la phrase suivante de la plénitude de sa signification. Elle n'est point encore intimement unie à la racine dont elle détermine la modalité ; il n'y a point encore véritable agglutination. Plus tard encore, l'union devient plus parfaite, il commence à y avoir une sorte de différenciation : telle racine ne pourra plus jouer dans la phrase le rôle de substantif que si elle est accompagnée d'une racine exprimant cette modalité particulière ; de même, pour jouer le rôle de verbe, il lui faudra accoler une autre racine. Il arrive alors que ces secondes racines perdent leur indépendance ; elles n'ont bientôt plus d'existence autrement qu'accolées à une racine à signification pleine, elles deviennent vides. Les parties du discours commencent à se différencier obscurément d'abord, puis plus nettement. L'euphonie intervient, qui allonge, raccourcit, modifie les racines agglutinées, s'attaquant

Digitized by Google

principalement à la racine vide, et augmente l'intimité de la soudure. Mais nous n'avons point dans ce travail à suivre plus loin l'évolution du langage et à la décrire jusqu'au stade de la flexion. Revenons à la langue foul et indiquons d'une manière générale ses caractères, nous réservant d'entrer dans les détails à mesure que nous avancerons dans notre travail et que leur étude se présentera naturellement à nous.

On est frappé, quand on étudie le poular, du très petit nombre de monosyllabes que contient son vocabulaire, et l'on voit bientôt que ces rares monosyllabes qui subsistent encore peuvent tous, sans aucune exception, se ranger dans deux catégories, pronoms, et particules servant d'adverbes, de prépositions, de conjonctions, et encore devons-nous faire immédiatement des réserves. En effet, presque tous les pronoms ont deux formes : l'une, monosyllabique, sous laquelle ils n'ont point d'existence indépendante et ne constituent que des affixes; l'autre, composée, sous laquelle ils se rencontrent employés isolés. Quant aux particules, on comprend fort bien que, par leurs fonctions mêmes, leur existence propre est des plus restreintes pour la majorité, nulle pour un certain nombre d'entre elles.

En dehors de ces deux catégories, l'étude ne nous révèle que des mots polysyllabiques, qui, d'eux-mêmes, viennent se ranger en deux catégories : noms et verbes.

Ces deux catégories ont une existence bien tranchée, bien nette, incontestable ; la différenciation est assez avancée. Certes, d'une racine, nous pouvons faire encore à volonté un nom ou un verbe, mais il faudra pour cela que nous changions complètement les affixes, que nous changions la physionomie du mot; la racine pleine ne peut

Digitized by Google

plus jamais s'employer seule sans l'adjonction de racines vides ; elle n'aurait plus aucun sens et serait inintelligible. Ceci met la langue foule à un degré plus avancé d'évolution que certaines des langues parlées dans son voisinage, comme le wolof, par exemple, où à chaque instant nous voyons une racine pleine être employée sans l'aide de ses affixes de détermination, et jouer ainsi le rôle de verbe aussi bien que celui de substantif. En outre, pour un nombre de mots qui va sans doute constamment en croissant, la différenciation est poussée plus loin. Il y a des racines que nous ne connaissons plus que par des dérivés substantifs ; d'autres que nous ne connaissons plus que par des dérivés verbes. Les formes qui manquent sont aujourd'hui tombées en désuétude et complètement perdues, de façon que l'on peut au premier abord penser que substantifs et verbes sortent de deux troncs d'origine différente.

Si dans le vocabulaire toute trace de l'état monosyllabique est perdue, il n'en est point de même au point de vue de la syntaxe. La langue manque absolument de cas, les particules n'ont qu'un emploi restreint, aussi la position des mots les uns par rapport aux autres a-t-elle une grande importance pour déterminer le sens sans arriver naturellement à la rigidité des langues monosyllabiques, où, selon leur situation, les racines jouent le rôle de telle ou telle partie du discours. Nous admettons donc, pour nous résumer, deux parties du discours parfaitement différenciées, le nom et le verbe, et deux autres à existence moins nette : le pronom, dont l'étude est inséparable de celle du substantif et de celle du verbe ; et les particules, qui jouent le rôle de nos adverbes, de nos prépositions et de nos conjonctions.

Digitized by Google

Plusieurs auteurs admettent encore un adjectif; mais nous ne saurions nous ranger à leur avis Sans empiéter sur la discussion que nous ferons plus loin de cette question, nous dirons qu'il est impossible de créer une classe à part pour des mots qui ont le même procédé de constitution, de dérivation que le substantif, qui, bien qu'employés fréquemment avec un substantif, le sont fréquemment seuls, et qui, enfin, ne se différencient par aucune règle qui leur soit propre.

Les auteurs qui admettent un adjectif ont le tort de ne point faire abstraction de leur propre langue. Ils établissent entre leur idiome et celui qu'ils étudient un parallélisme constant lexicologique et grammatical, oubliant que des langues qui sont à des degrés d'évolution différents peuvent bien ne point se servir des mêmes procédés. C'est ainsi, par exemple, que le poular rend un certain nombre de nos adverbes, de nos prépositions, par des formes verbales.

C'est cette préoccupation constante d'un parallélisme entre nos langues et les idiomes divers qui souvent fait passer, en les méconnaissant, à côté des faits les plus patents en même temps que les plus caractéristiques.

LE SUBSTANTIF.

Ces considérations générales développées, nous pouvons passer à l'étude du substantif ful.

Le nom ful est essentiellement constitué par une racine pleine à laquelle on a agglutiné un ou plusieurs *suffixes*, que l'on peut ranger en un nombre limité de groupes. Ces

Digitized by Google

suffixes, que nous appellerons suffixes d'individualisation, sont ceux qui donnent à la racine son sens, sa qualité de substantif, et qui indiquent la valeur, la portée qu'elle aura dans l'expression d'une idée donnée. Outre ces suffixes qui déterminent le sens, le nom peut en agglutiner d'autres qui exprimeront des modalités diverses de l'idée exprimée : suffixes de pluralisation, suffixes déterminatifs et relatifs, suffixes de possession.

Avant d'aller plus loin, nous devons faire observer que la langue des Fulbé ne connaît pas le genre tel que nous l'entendons. Le sexe féminin pour les objets, ou mieux les êtres qui le possèdent réellement, se marque ou par un nom spécial, ou par l'adjonction d'un mot signifiant femelle.

Gorko, homme ; féminin *debbo,* femme.

Fut'su, cheval ; féminin *ud'arlu,* jument.

Biddo, enfant ; féminin *biddo debbo*, fille.

Nagge, bœuf ; féminin *nagge reve,* vache.

N'iwa, éléphant ; féminin, *n'iwa rewa.*

A. — Suffixes d'individualisation.

Les suffixes d'individualisation paraissent assez nombreux au premier abord ; mais il y a lieu de penser que l'euphonie a passé par là, multipliant les formes par des altérations diverses, et sans doute au début le nombre devait en être assez restreint (15 à 20).

Quoi qu'il en soit, voici une liste de ceux que l'on rencontre le plus souvent et qui n'est pas complète :

O, bo, do, ndo, d'o, ko, to, wo, owo, udo, ido, ado, irado, otodo.

Digitized by Google

Gal, al, ngal, kal, lal, dagal, irgal, orgal, urgal, inal, d'irgal.

U, du, ndu, gu, ngu, lu, ru, ku, endu.

El, jel, ngel, lel, kel, sel, del.

I, ri, bi, ki, di, li.

Ol, gol, gul, in.

Am.

E, re, de, nde, ke, ge, irké, irdé, ere, téré, undé.

A, wa, la.

α. — *Suffixes* o, bo, do, ndo, etc.

A de très rares exceptions près, les suffixes en *o* caractérisent exclusivement les noms qui désignent l'homme et ses manières d'être, qualités, occupations, etc.

Homme, *gor-ko* ; femme, *deb-bo* ; cultivateur, *deni-owo* ; père, *bab-irado* ; penseur, *mid'-otodo*, etc.

Laissant pour le moment de côté les formes complexes sans doute constituées par la réunion des suffixes simples et monosyllabiques comme *irado, otodo*, examinons quelle peut être l'origine du suffixe simple en *o*.

Pour le général Faidherbe, que cette question a préoccupé avant nous, la seule caractéristique est le son *o*, et il a cru y reconnaître le cri, l'interjection par laquelle les Foulbé s'appellent et qui est chez eux en effet *o* comme chez nous *éh*. Mais cette explication nous satisfait peu et nous croyons qu'il y en a une autre plus conforme à la théorie générale de la langue, et, partant, plus vraisemblable ; il nous paraît en effet impossible, étant donné le rôle que joue l'affixe dans les langues agglutinantes, rôle de détermination du sens de la racine pleine, il nous pa-

Digitized by Google

rait impossible, dis-je, que pour une catégorie aussi importante que celle de l'humanité, le suffixe n'ait pas une origine plus déterminante et plus caractéristique.

A) L'une des formes de ce suffixe est *wo*, qui se retrouve dans un grand nombre de ces noms que l'on appellerait dans une langue à flexion des participes ou des noms verbaux, et nous pensons que si cette forme n'existe pas plus fréquemment, c'est que l'euphonie est venue l'altérer et la transformer. Nous sommes très disposés à y voir la forme primitive du suffixe hominin. Que pourrait être ce *wo*? Dans son état actuel, la langue ful nous présente encore cette racine avec un sens plein dans deux dérivés verbaux : VON-*de*, être, et VOR-*de*, vivre, et aussi dans un dérivé substantif, GOR-*ko*, homme. Il est vrai que *wo* d'un côté, *von* et *vor* de l'autre, commencent par deux sons peu différents en général à l'oreille, mais qui varient l'un en *b*, l'autre en *g*, dans la formation des dérivés (voir plus haut) ; mais nous rappellerons que nous avons déjà signalé des variations multiples pour les racines *wod*, être rouge, et *wad*, faire, que l'une et l'autre donnent des dérivés en *b* et en *g* ; et nous pourrions trouver encore quelques exemples de ce dimorphisme des dérivés.

D'un autre côté, la forme même du suffixe de pluralisation (*be*) est un argument en faveur du suffixe d'individualisation en *wo*, puisque, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'euphonie, le *b* est le son correspondant au *w*.

Il n'y a donc pas de véritable obstacle à ce que ce soit l'idée de l'existence, de la vie et par suite de l'activité même qui constitue le suffixe des noms hominins. D'un autre côté, cette hypothèse nous paraît de nature à satis-

Digitized by Google

faire l'esprit, car elle s'accorde bien avec le soin que les Foulbé ont mis à distinguer le genre humain du reste de la nature.

Nous ne pouvons malheureusement montrer comment le suffixe *wo* a pu prendre les formes variées que nous avons citées plus haut ; il faudrait pour cela connaître à fond les lois de l'euphonie, ce qui est au-dessus de nos forces ; mais dans certains cas il semble que la transformation soit aisée à comprendre ; tel est le cas de *debbo*, femme.

Debbo vient incontestablement de la racine *rew*, qui a donné naissance au dérivé verbal *rew-de*, suivre, obéir. La forme primitive a donc dû être *dew-wo*. La difficulté de prononcer deux *w* consécutifs a fait remplacer l'un des deux par la correspondante *b* : *deb-wo* et plus tard ce *b* a transformé par attraction le deuxième *w*. — La forme plurielle, plus facile à prononcer, est au contraire restée ce qu'elle était : *rew-be*. Dans d'autres cas, comme *gor-ko*, il semble que l'altération provienne de ce que la palatale *g* de la racine pleine a attiré la palatale *k* à la racine vide.

D'ul-do, musulman, pieux, paraît un exemple d'altération de même type : attraction par un son d'un autre son du même ordre.

Dans d'autres cas, comme *ned-do*, quelqu'un, un individu, l'attraction est faite par la dernière consonne de la racine pleine, etc.

B) Pour la forme en *owo*, que nous trouvons dans un grand nombre de mots qui sont spécialement des noms de profession, comme *dem-o-wo*, cultivateur ; *dad-do-wo*, chasseur, on peut penser qu'il y a un redoublement de la racine vide et que la traduction littérale serait : « être

Digitized by Google

étant à cultiver » — « être vivant à cultiver » — « être vivant à chasser ». (Des racines *rem*, d'où *rem-dé*, cultiver ; *rad*, d'où *raddé*, ou plutôt *rad-du-dé*, chasser.)

C) Barth a émis l'idée que l'affixe *do* (et probablement par suite *ndo*, *ido*, etc.), devait représenter un verbe « DO » — « faire », aujourd'hui sans emploi indépendant. L'existence de ce verbe n'est pas impossible et son emploi comme suffixe de noms hominins n'est pas impossible non plus. Mais il faut observer que le suffixe n'exclurait nullement le suffixe *wo* qui exprime l'existence ; ils se seraient simplement contractés en une seule syllabe (*do* = *dowo*).

Dr TAUTAIN,
Membre de la mission du Haut-Niger (1880-1881).

(A suivre.)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Origine et philosophie du langage, par Paul Regnaud. *Paris*, Fischbacher, 1888. — xix-443 p., pet. in-8°.

Je suis bien en retard pour parler de cet excellent ouvrage, où se retrouvent toutes les qualités de notre savant collaborateur : sa connaissance profonde des langues indo-européennes, sa méthode rigoureuse et précise de raisonnement et de discussion, sa répugnance pour les théories prétentieuses ou hasardées des écoles métaphysiques. M. Regnaud se fait voir d'ailleurs dans son livre avec toute l'indépendance de son esprit, qu'il a si bien montrée dans sa lutte énergique contre les hypothèses spécieuses des néo-grammairiens.

M. Regnaud se préoccupe de la question si débattue de l'origine du langage ; il divise son étude en trois parties : exposé des théories déjà proposées, esquisse d'une théorie nouvelle, avenir du langage. Dans la première partie, il examine les hypothèses qui considèrent le langage comme « révélé par Dieu », comme « inné chez l'homme », comme « une création artificielle ou une invention de l'homme », ou comme ayant une origine naturelle et spon-

Digitized by Google

tanée. Il y a là, en cent cinquante pages, un véritable modèle de discussion.

Dans la seconde partie, M. Regnaud fait voir comment évolue le langage, quelles relations il y a entre sa forme et sa signification, ce que sont et ce que deviennent les racines, les suffixes, les mots (déclinables ou indéclinables) et les phrases. Il faut citer les pages 190 à 209, où est merveilleusement racontée l'histoire d'une famille linguistique : *briller*, et *brûler* qui lui est connexe, donnent naissance successivement à *cuire*, *sécher* ou *durcir*, *avoir chaud*, *avoir soif*, *piquer* et *percer*, *souffrir* physiquement, puis moralement ; *s'agiter*, *vibrer*, *éclater*, *être beau*, *avoir telle couleur*, *voir*, *paraître*, *ressembler*, *connaître*, etc. On y voit des exemples indiscutables d'évolutions simultanées dans la forme et dans le sens des racines, ce qui est parfaitement logique et naturel. Dans la troisième partie, notre collaborateur fait voir que le langage, progressant toujours, ne peut pas arriver à être parfait dans le sens absolu du mot, et par la même occasion que l'idée d'une langue universelle est une pure chimère.

M. Regnaud est, en somme, évolutionniste. Il repousse, par des raisons tirées de l'observation et de l'expérience, la complexité du phonétisme primitif des néo-grammaires, la priorité de la phrase sur la racine de M. Sayce, et l'origine onomatopéique du langage des idéologues qui met l'homme au-dessous des animaux auxquels il est supérieur par la conformation des organes. Le langage, dit excellemment M. Regnaud, est un organisme vivant qui naît, grandit, se développe, se transforme et dépérit comme tous les organismes vivants.

L'origine du langage n'est évidemment pas un fait

Digitized by Google

simple et concret. Du précurseur de l'homme à l'homme, il y a eu certainement un processus organique accompagné d'une évolution mentale; et le langage a suivi les progrès de la pensée. Comment? Nous ne pouvons que le supposer; mais ce qui est certain pour nous, c'est que le langage a procédé du simple au composé, et n'a point eu une origine métaphysique et extra-naturelle.

JULIEN VINSON.

La Grammaire française d'après l'histoire, par C. DELON. *Paris*, librairie Hachette et Cie, 1888. — (IV)-416 pages in-8o.

Ce livre, dédié à M. Abel Hovelacque, a la prétention justifiée d'être une grammaire vraiment scientifique de notre langue. L'auteur commence par un exposé général de l'état linguistique de l'Europe; puis il classe le français à sa place naturelle dans la série des idiomes européens. Il l'étudie ensuite en détail dans sa dérivation du latin, au triple point de vue phonétique, morphologique et syntactique. Partout, l'auteur s'attache à suivre la vraie et seule méthode utile, celle de l'observation et de l'expérience.

Il n'y aurait qu'un reproche à lui adresser, celui de trop admettre, comme définitivement démontrées et comme indiscutables, les théories de l'École moderne de Schleicher, Chavée, etc.

J. V.

Digitized by Google

Suomalais-ugrilaisen seuran Aikakauskirja. — Journal de la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1889, n° 1, V. (IV)-159 p., VI. (IV)-173 p., VII. (X)-181 p.

Ces trois fascicules renferment, outre les rapports annuels de M. O. Donner pour la période 1886 à 1888, de très intéressants mémoires : 1° les restes de la mythologie mordvine, par M. Mainof, œuvre posthume (écrite en français ; recueil d'observations précieuses sur des pratiques cultuelles empreintes d'un naturalisme très primitif); 2° l'ours (le loup) et le renard, dans les légendes populaires nordiques (en allemand), par M. K. Krohn, et 3° documents linguistiques du tchérémisse oriental, par le docteur Arvid Genetz (en allemand).

J. V.

Digitized by Google

VARIA

LES LANGUES A L'EXPOSITION.

Les amateurs de linguistique pratique ont eu la satisfaction d'entendre ou de parler, au Champ-de-Mars, les idiomes les plus divers; il y avait, en effet, des spécimens plus ou moins authentiques des diverses langues humaines. Certains industriels distribuaient même des prospectus polyglotes.

Mais la plus grande satisfaction qui ait été donnée aux curieux l'a été par la Compagnie du petit chemin de fer Decauville, qui a fait afficher, tout le long de la voie qu'elle exploite, du pont de la Concorde à l'Avenue de La Motte-Piquet, un vulgaire avis aux voyageurs en un grand nombre de langues: français, anglais, italien, espagnol, portugais, russe, tchèque, danois, suédois, hollandais, hongrois, roumain, grec, latin, hébreu, arabe, persan, turc, hindoustani, sanscrit, annamite, chinois, japonais, malgache, malais, et d'autres encore. Il y a même de la sténographie et — *proh pudor!* — une version *volapük;* par compensation (?), l'allemand manque, par suite peut-être d'un chauvinisme excessif. Quoi qu'il en soit, il me paraît intéressant de citer ici l'affiche sanscrite. On sait que l'avis a pour but de recommander aux voyageurs de ne laisser sortir du wagon ni leurs jambes, ni leurs bras, ni leurs têtes, à cause des arbres qui se trouvent sur tout le trajet.

Voici comment cet *avis* a été traduit en sanscrit:

Bhô!
Yathâ na kâçćat pâdâm̃
Navâ bâhun navâ çirô
Vâhanâd utsajêt tarubhayât.

Digitized by Google

On a remarqué l'élégance classique, trop classique même, du latin :

O CIVES!
CAVETE NE CAPVT NEVE CRVRA
VEHICVLO EXSERATIS, NE QVIS
ARBORVM OCCVRSV LAEDATVR.

Quant au *volapük*, le baragouin suivant le représente avantageusement :

Senito !
dledolsöd limis
no pladolsöd logis ni kapi
plö vabs.

Et c'est ce charabias tudesque dont on voudrait faire *une*... que dis-je *une* ?... la langue universelle !

J. V.

Digitized by Google

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XXII.

Pages.

A. C. — Vocabulaire des mots les plus usuels de la langue de Nékété et de Thyo (côte est de la Nouvelle-Calédonie), par un missionnaire mariste. Deuxième partie : Nékété thyo-français 134, 274

ADAM (Lucien). — Notice grammaticale sur la langue moretana. 237

CHARENCEY (Comte H. de). — Vocabulario tzotzil-español, dialecto de los Indios de la parte oriental del estado de Chiapas (Mexico) 247

GRASSERIE (Raoul de la). Vocabulaire timucua 168

GATSCHET (Albert) et GRASSERIE (Raoul de la). — Textes timucua, traduits et analysés 320

HENRY (V.). — Études de syntaxe comparée 33

— *Das Gobhilagryasûtra, herausgegeben und übersetzt*, von Dr Friedrich Knauer 289

— *De la latinité des sermons de saint Augustin*, par Ad. Régnier 291

HINS (Eugène). — La Genèse de la conjugaison française . . . 147

La langue des Sevarambes 186

PICOT (Émile). — Comptes-rendus : Historija Slowan. Napisat Edward Boguslawski, Mag. nauk fil-hist. b. škoty Glów. warkš. Tom. I. *Krakow naktadem autora drukem W. Korneck'ego, 1888. Skladglowny w Księgarni Gebethenera i Sp. w. Krakove* 96

REGNAUD (Paul). — Le système de l'agglutination devant la logique et devant les faits 60

— Quelques remarques sur les parfaits latins, à propos du livre de M. Énault, intitulé : *Du parfait en grec et en latin*. 66

— Observations sur le rôle de l'évolution phonétique et de l'analogie dans le développement du langage 233

— Remarques sur l'assimilation dans les langues indo-européennes 316

Digitized by Google

STEMPF (V.). — Der Sprache der Basken Erstlinge von Herrn Bernhard Dechepare, rector zu Alt-Sanct-Michael (*Suite et fin.*) 73
TAUTAIN (Dr). — Contribution à l'étude de la langue foule (poular). 347
VINSON (Julien). — Littérature tamoule anciennne 1, 107
— L'imprimerie et la librairie à Bayonne. 211
— Bibliographie basque : le second ouvrage de Tartas . . . 299
— Comptes-rendus : *Sammlungfranzœsischer Neudrucke*, hgb. von Karl Vollmöller 101
— *Petit glossaire* pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes, par Jacques Plowert. 102
— *Nyare bidrag till kaennedom om de Svenska landsmaolen ock Svenskt folklif*. 200
— *Syllabaire de la langue arabe*, par O. Houdas. 200
— *Méthode pratique de la langue allemande*, par Antoine Lévy. 201
— *Grammaire espagnole*, par H. Fouché-Delbosc. 201
— *Grammatica portugueza*, par Julio Ribeiro.. 201
— *Primera gramatica española razonada*, por D. M. Diaz-Rubio y Carmena.. 201
— *Grand Dictionnaire français-allemand et allemand-français*, par H. A. Birmann, professeur à l'École Polytechnique. 293
— James Darmesteter. *Textes pehlevis relatifs au Judaïsme*. 295
— *Origine et philosophie du langage*, par Paul Regnaud. . . 367
— *La Grammaire française d'après l'histoire*, par C. Delon. 369
— *Suomalais-ugrilaisen seuran Aikakauskirja. — Journal de la Société Finno-Ougrienne*.. 370
Varia. — Le verbe basque 104
— Les Études basques en Allemagne. 205
— Les langues en Suisse 209
— La bête de l'Apocalypse 210
— Les langues parlées en France en 1806-1808.. 296
— Anglais et Français 297
— Les langues à l'Exposition 371
Nécrologie. 105
Corrigenda. 210

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUG 3 1908
DUE FEB 15 1917
26

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 098 627 706

Digitized by Google